

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

Le Fruit défendu

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A nude woman with long dark hair is lying on her back on a dark, textured surface, possibly a rug or carpet. She is reaching out with her right hand towards a vintage rotary telephone. The word "ESPARBEC" is printed in large, white, serif capital letters across her upper back.

ESPARBEC

Le Fruit
défendu

Roman pornographique

La Musardine

ESPARBEC
Le Fruit
défendu
La Musardine

C'est l'été, dans le midi ; il fait chaud et Bérengère, femme sensuelle et vicieuse, est souvent en tenue légère. Elle s'ennuie, boit de la vodka et se prélassa à demi nue au bord de la piscine. Max, depuis sa chambre où il s'est enfermé pour réviser ses examens, l'observe. Dans ce huis clos infernal, va se trouver réalisé le tabou absolu.

Œuvre transgressive, *Le Fruit défendu* nous conduit au cœur d'un mystère sexuel qu'Esparbec ne cesse d'explorer dans toute son œuvre : la sexualité masculine est conditionnée par le rapport à la mère. Œuvre de pure fiction, Esparbec se joue pourtant des clichés psychanalytiques et nous sature de fantasmes comme autant de soleils noirs dans la chaleur étouffante du midi.

Mais c'est qui, au juste, cet Esparbec ? Dans *Le Journal du Dimanche*, Bernard Pivot se posait la question après avoir lu les pages élogieuses que lui avait consacrées Jean-Jacques Pauvert, dans le *Dictionnaire des Sexualités* (Robert Laffont).

« Qui est cet Esparbec, écrivain pornocrate dont Jean-Jacques Pauvert célèbre le talent avec une outrance qui sent le canular ? » Alors, qui a raison, Pauvert ou Pivot ? Écrivain ou canular ?

À vous de le dire.

« *Le plus emblématique des pornographes contemporains.* »,

Le Monde

« *Le porno réclame d'être décoré, bien fourni en préliminaires. Et c'est en raccrochant ses livres à cet art du superflu qu'Esparbec livre des romans pornographiques très divertissants.* »,

Les Inrockuptibles

« *De longues et minutieuses descriptions, une insistance obsessionnelle dans celles des sexes de femmes, des actes sexuels divers décrits avec une grande véracité physiologique et le refus systématique de toute exagération métaphorique.* »,

Brain Magazine

SOMMAIRE

Première partie – Mère et fils

Chapitre premier – Maman se baigne toute nue !

Chapitre II – Une fente rose dans des poils noirs...

Chapitre III – Rends-moi mon maillot !

Chapitre IV – J'ai baisé ma mère !

Chapitre V – Mère et fils

Chapitre VI – Les câlins du soir

Chapitre VII – Bouderie... et réconciliation

Chapitre VIII – Le retour de l'emmerdeuse

Deuxième partie – Frère et sœur suivi de Les invités

Chapitre IX – La branlette du fiancé

Chapitre X – Confidences d'une sœur à son frère

Chapitre XI – « Une petite branlette, maman ? »

Chapitre XII – Le maillot de lycra

Chapitre XIII – Frère et sœur

Chapitre XIV – Dis, Romuald, ça te plairait de baiser ma mère ?

Chapitre XV – T'as déjà baisé une femme qui dort ?

Chapitre XVI – Suce-le, maman. Suce-le devant moi !

Chapitre XVII – Montrer sa chatte à Pampelonne

Chapitre XVIII – Dites, m'sieur, vous voulez pas enculer ma mère ?

Chapitre XIX – Les fils après le père !

Chapitre XX – Les plaisirs de la chambre

Épilogue

Postface

Du même auteur, chez le même éditeur

PREMIÈRE PARTIE

MÈRE ET FILS

CHAPITRE PREMIER

MAMAN SE BAIGNE TOUTE NUE !

Le quinze juillet, à Grimaud, le cruel été du Var avait sorti ses griffes. On était au début de l'après-midi, au moment où le soleil tape le plus fort. Le coquet village provençal gisait à flanc de colline, comme une bête repue qui digère, accablée par la chaleur. Les radios et les télévisions s'étaient tues ; on n'entendait plus que le bruit de friture des cigales qui montait des jardins, et le halètement poussif de l'antique fourgonnette de la voirie qui remontait péniblement les rues en pente, suivie de trois ou quatre balayeurs qui ramassaient les débris de la fête, papiers gras, confettis, canettes vides, boîtes de Coca et de Schweppes. Les boutiques qui vendent de la camelote pour touristes, poterie provençale, confitures de la région, écharpes aux couleurs criardes, avaient replié leurs éventaires. Même les cafés étaient déserts.

Sous les ruines du château, à flanc de coteau, les villas fleuries qui surplombent la placette et d'où l'on découvre la baie entière, jusqu'à Saint-Tropez, avaient tiré leurs persiennes. Leurs habitants dormaient ou somnolaient sur les draps humides de sueur, dans la moiteur des chambres ; maris et femmes, bras en croix, affalés comme des morts, le plus loin possible l'un de l'autre... Pas question de faire l'amour par une pareille canicule ! Dans les jardins, les piscines étaient désertes ; seules les libellules s'y miraient.

Toutes les piscines, sauf une, au bord de laquelle, tout en haut de la colline, Bérengère Van de Walle, entièrement nue, mollement étendue dans une chaise longue sous son parasol, les yeux protégés par des lunettes noires, se laissait dissoudre avec veulerie dans la torpeur de l'ivresse. À portée de sa main, sur la table de métal, dans un pichet de grès, les glaçons achevaient de fondre dans une orangeade lourdement arrosée de vodka. La chaleur, l'alcool agissaient sur elle à la fois comme un narcotique et un aphrodisiaque. Elle se vautrait dans sa nudité moite, cuisses écartées, face à la piscine, dont elle fixait, hébétée, l'immobile miroir scintillant ; son maillot rouge qu'elle avait retiré pendait au dossier d'une chaise de jardin, près d'elle, et elle avait accroché une serviette à l'accoudoir de sa chaise longue, afin de pouvoir voiler ses seins et son sexe au cas où son fils, Max, qui était censé potasser dans sa chambre, serait pris de l'envie peu probable de venir piquer une tête dans l'eau tiédasse.

De temps en temps, d'une main alanguie, Bérengère portait à ses lèvres le verre couvert de buée où tintaient des glaçons, et elle s'envoyait une gorgée du liquide glacé. Le bien-être qui emplissait son corps l'accablait de remords.

« Je suis en train de devenir alcoolique, se disait-elle, et elle pouffait toute seule, stupidement, en essuyant avec sa serviette la sueur qui coulait entre ses seins jusqu'à son nombril, où elle formait une mare en miniature. Je ne devrais pas mettre autant de vodka dans mon orangeade. Aujourd'hui, j'ai vraiment forcé la dose ! Il faut que je fasse attention à ne pas m'endormir toute nue au soleil... »

Ces pensées se déroulaient lentement, paresseusement, dans sa tête.

« Toute nue au soleil... si quelqu'un me voyait... »

Mais personne ne pouvait la voir ; la piscine était protégée du voisinage par une haie de cyprès. Et son fils était dans sa chambre... Quant à son vieux mari, « Le Commandant », il faisait sa sieste.

« Il n'y a que le soleil qui s'intéresse à moi... »

Et elle écartait les cuisses pour le laisser pénétrer au plus profond de l'entaille sexuelle. Elle était brûlante, à cet endroit, brûlante et mouillée, un peu visqueuse. La vodka, la chaleur la rendaient épouvantablement lascive. Elle but une autre gorgée et soupira. Elle n'avait pas besoin de baisser les yeux sur sa poitrine pour savoir que les bouts de ses seins s'étaient érigés. Elle avait toujours eu un peu honte de ses seins, qu'elle trouvait trop gros, et particulièrement de leurs larges aréoles, des aréoles de négresse blanche, qui avaient à ses yeux quelque chose d'obscène.

Sous ses fesses nues, dans la raie légèrement velue, autour de l'anus, la sueur la picotait. Elle s'écarta un peu plus, mendiant la brûlure du soleil au plus profond de ses chairs. Elle luttait contre l'envie de se branler. L'été, quand régnait la canicule et qu'elle ne sortait pas, elle reprenait ses habitudes de collégienne. Surtout quand elle avait bu. Elle se masturbait longuement, délicieusement, en laissant les rêveries les plus perverses vagabonder dans sa tête. Elle se faisait jouir parfois jusqu'à cinq ou six fois dans l'après-midi, se masturbant avec une vicieuse lenteur, attentive aux moindres sensations de sa chair, tout en guettant, comme une petite fille qui se touche en cachette de ses parents, le moindre craquement du gravier annonciateur de l'arrivée d'un intrus.

Elle se procurait ainsi à bon compte beaucoup plus de plaisir que ne lui en donnait son mari, les rares fois où il lui montait encore dessus, dans le lit conjugal.

Épisodiquement, un sentiment de honte venait empoisonner son plaisir.

« Si Max savait ça... Et Lorraine... »

C'étaient ses enfants. Max, le garçon, venait d'avoir seize ans, et son père l'avait bouclé pour l'été, pour qu'il potasse ses maths, vu qu'il allait redoubler

sa terminale après avoir raté son bac. Quant à Lorraine, qui en avait dix-huit, elle était en vacances en Corse, avec une copine.

« Elle doit commencer à s'envoyer en l'air avec ses copains, songeait Bérengère Van de Walle. À son âge, moi... »

En se remémorant ce qu'elle faisait à l'âge de Lorraine, elle laissa descendre sa main au bas de son ventre et, avec un soupir résigné, cédant aux exigences de sa chair, elle commença à fouiller rêveusement sa vulve. Son clitoris s'érigea immédiatement et elle évita soigneusement de s'attarder dessus. Elle ne voulait pas jouir trop vite ; l'après-midi commençait à peine...

« Et Max ? »

Elle venait de penser subitement à son fils, seul dans sa chambre. Il devait faire la gueule, comme d'habitude. Est-ce qu'il se masturbait, lui aussi ? C'était probable ; à cet âge, les garçons n'arrêtent pas. Elle se souvenait de son frère Henri, et de ses copains, quand elle était ado. De ce qu'ils l'obligeaient à faire. Obligeaient ? Façon de parler ; cela ne faisait-il pas partie du plaisir, qu'elle eût l'impression qu'ils lui forçaient la main ?

Sans arrêt, ils venaient se faire branler ou sucer par elle. Tout lui revenait : la raideur chaude des verges juvéniles entre ses doigts, ce fruste mouvement de friction, le sperme qui giclait, les mouchoirs englués, les rires étouffés, cette abjecte mollesse qui lui coupait les jambes, quand ils lui retiraient sa culotte pour la branler à son tour. Et plus tard, quand Henri avait obtenu qu'elle les suce, cette lueur sale qu'ils avaient dans les yeux, en se déboutonnant, alors qu'elle s'agenouillait devant eux, et qu'elle se fourrait dans la bouche la queue du premier, pendant qu'un autre, derrière, glissait sa main sous ses fesses, et lui touchait la fente. Leurs commentaires, leurs moqueries...

« Elle mouille, ta sœur mouille, Henri ! »

« Oh, vraiment ? C'est vrai, ça, Bérengère ? Tu mouilles ? Attends que je te mette le doigt, pour voir... Mais oui, oh, la cochonne ! Eh bien, il va falloir lui donner une bonne fessée, non ? Qu'est-ce que vous en dites, les gars ; cette sale vicieuse la mérite, non ? Une bonne fessée sur son cul nu ! Nous allons lui apprendre à mouiller en suçant des garçons ! »

« Oh oui, Henri, oh oui, c'est une idée sensationnelle ! Et après, on pourrait l'enculer, non ? Qu'est-ce que t'en dis ? »

« L'enculer ? Tous les quatre ? Ma foi, pourquoi pas ? Est-ce que quelqu'un de vous a pensé à apporter de la vaseline ? »

Jamais Bérengère n'était parvenue à oublier ces premières émotions sexuelles, jamais, par la suite, avec aucun de ses amants, même en Algérie,

quand elle était infirmière et qu'elle s'envoyait tous les officiers, elle n'avait éprouvé la même délicieuse impression de salissure, ce sentiment de clandestinité, de faire des choses défendues, un peu dégoûtantes. À tour de rôle, après l'avoir fessée, les copains de son frère venaient enfiler dans son anus leur verge encore humide de salive ! Quelle impression de profanation elle ressentait quand ils s'enfonçaient en elle par là pour la souiller. Jamais elle n'avait pu retrouver ça. Quand elle se masturbait, au bord de la piscine, par les jours de grande chaleur, c'est toujours aux souvenirs de ces turpitudes d'ado qu'elle avait recours pour s'exciter.

Oui, Max devait certainement « jouer avec lui-même » comme disent pudiquement les Anglais ; bouclé dans sa chambre, comme il l'était, que pouvait-il faire d'autre pour tromper son ennui ? Interdiction absolue de sortir, son vélomoteur était cadenassé dans le garage, il ne pouvait donc pas aller rencontrer ses copines sur une des plages de la région. Cela la troublait particulièrement de penser qu'en ce moment même, alors qu'elle était en train de se toucher, de jouer avec l'imminence du plaisir, son fils faisait peut-être la même chose, dans sa chambre. Elle l'imaginait, nu sur son lit, le visage crispé, agrippant son sexe érigé. Il était beau comme un chérubin. Aussi beau que son frère Henri, quand tout avait commencé ! Par moments leur ressemblance était si gênante que Bérengère rougissait en regardant son fils. Si seulement il lui avait un peu moins ressemblé...

« Et si seulement j'avais le courage de remettre mon maillot et d'aller me tremper dans la piscine, ça me changerait peut-être les idées ! »

Elle bâilla, s'étira. L'effort à fournir pour enfiler son maillot l'accablait par avance. Et puis, elle se sentait si bien toute nue.

« Je pourrais aussi bien y aller comme ça, Max doit certainement dormir... et d'ailleurs, il ne passe pas sa vie à la fenêtre. »

Elle jeta un coup d'œil, derrière elle, par-dessus le dossier de sa chaise longue. À l'étage, la fenêtre de la chambre de son fils était fermée ; les stores vénitiens descendus. C'était la seule pièce de la maison d'où l'on surplombait la piscine tout entière. Heureusement, Bérengère lui tournait le dos ; si jamais il regardait dans cette direction, son fils n'aurait pu voir que le dos de sa chaise longue d'où dépassait sa chevelure, peut-être ses jambes, mais rien d'autre. En revanche, si elle se levait, le temps d'aller jusqu'à l'eau, elle lui montrerait ses fesses. Après tout, se dit-elle, quel mal y aurait-il à ça ?

« Il vaudrait quand même mieux que je mette mon maillot... »

Pour le prendre, elle étendit une main molle vers la chaise, mais à mi-

course, son bras retomba, inerte. Sans réfléchir, elle se dressa sur ses jambes et fit les quatre ou cinq pas qui la séparaient du bassin. Les dalles étaient brûlantes. Elle piqua une tête et se mit à nager dans l'eau tiède, en restant le plus près possible du bord, pour qu'on ne puisse pas la voir de la chambre de son fils.

Elle fit une dizaine de longueurs, avec une lenteur somnambulique. La tiédeur de l'eau l'endormait. Elle pensa à son mari qui devait ronfler, dans la vaste chambre du rez-de-chaussée. Puis ses pensées revinrent à son fils.

« Idiote... comment vais-je faire pour sortir ? Si Max est derrière sa fenêtre... il va me voir de face ! Comment ai-je pu ne pas y réfléchir ? »

Debout dans le bassin, le menton posé sur le rebord, elle hésitait.

« Je n'aurais qu'à faire vite... D'ailleurs, il doit probablement faire la sieste... pour quelle raison serait-il derrière son store ? »

Elle grimpa l'échelle et, repliant pudiquement un bras devant ses seins, courut sur les dalles brûlantes jusqu'à sa chaise longue et s'y laissa retomber. La tête lui tournait.

Il ne fallut au soleil que quelques secondes pour faire disparaître l'humidité qui la vernissait, et pour la remplacer par une autre, celle qui sortait de son corps, par tous ses pores...

« Pourvu que Max ne m'ait pas vue. »

Elle voulut prendre la serviette pour s'en voiler le corps, mais, encore une fois, découragée à l'avance par l'effort à fournir, sa main retomba à mi-chemin, et Bérengère s'endormit d'un coup, assommée par l'alcool et par la chaleur. Au moment même où elle allait perdre conscience, une pensée la traversa ; la première fois où il l'avait obligée à se mettre toute nue devant des copains qu'il avait fait monter dans sa chambre, son frère Henri venait juste d'avoir seize ans...

Comme Max, cet été-là.

*

* *

« Ma parole, elle est à poil ! »

Max siffla entre ses dents. Ce n'était pas la première fois qu'il entrevoyait la nudité de sa mère, mais cela lui fit quand même un choc. Au moment où elle avait subitement surgi de sa chaise longue, il se tenait derrière le store, et il était en train de se branler, debout, en regardant une photo de cul qu'un copain de classe lui avait échangée contre un album de BD. Il se branlait souvent en s'excitant sur cette photo, il ne savait pas bien pourquoi elle lui faisait une impression aussi forte. Et pourtant, il avait eu en main d'autres

photos bien plus dégueulasses, mais celle-là, tout de suite, dès qu'il l'avait vue, elle l'avait fait bander.

Elle représentait une fille accroupie qui retroussait sa jupe comme pour pisser en écartant les cuisses face à l'objectif ; la fille était déguisée en collégienne (blouse noire, collerette blanche), mais ne devait en réalité pas avoir loin de trente ans ; ce qui rendait la photo particulièrement obscène, c'était cette chair déjà fatiguée dans cet accoutrement de petite fille, chaussettes, souliers plats, et qu'elle eût le sexe épilé, et qu'on vît nettement sur la photo que c'était un sexe de femme adulte, et qu'il avait déjà beaucoup servi. La bouche stupidement ouverte, toute ronde, la fausse collégienne singeait l'expression ahurie et vicieuse d'une gamine qui se touche en faisant son pipi, et d'un doigt replié fouillait sa fente glabre.

Chaque fois qu'il se branlait en regardant cette photo, Max pensait à sa sœur Lorraine, et il bâtissait tout un scénario dans sa tête. Il se souvenait des fois où ils avaient joué au docteur, tout petits. Il inventait qu'elle cédait à nouveau à ses désirs et qu'il... C'était justement à bâtir un de ces scénarios qu'il s'évertuait quand un mouvement, là-bas, au-delà des lamelles du store, lui avait fait lever un instant les yeux du cliché. Et il avait vu, en surimpression sur le souvenir rétinien de la fausse fillette, s'imprimer, bien réelles, elles, les fesses blanches de sa mère, se détachant sur le bronzage de son corps, alors qu'elle sautillait sur les dalles de stuc pour ne pas se brûler les pieds.

« Merde... elle va se baigner à poil ! »

Cela lui avait donné un coup.

Et maintenant, il attendait qu'elle sorte de l'eau. Il ne pouvait pas la voir nager, car elle restait trop près du bord, mais il faudrait bien qu'elle ressorte. Elle était trop flemmarde pour nager longtemps. Et bientôt, en effet, il aperçut sa tête qui dépassait du rebord, avec ses cheveux blonds plaqués comme un casque sur le crâne. Elle avait gardé ses lunettes de soleil pour nager. Mais il vit bien qu'elle regardait dans la direction de sa fenêtre et qu'elle hésitait.

Le souffle court, il se tripotait le gland pour entretenir son excitation. Il la regarda empoigner les montants de l'échelle. Les gros seins pâles, encore très beaux, se balancèrent entre les bras bronzés, avec leurs larges aréoles qui évoquaient des yeux étonnés, puis il y eut le ventre étroit, à peine bombé, et la touffe des poils, presque noirs, car sa mère n'était pas une vraie blonde.

Il crispa la main sur sa queue et tira très fort sur la peau. Sa mère replia un bras devant ses seins, comme pour les soutenir, et, sans se soucier de cacher sa touffe, courut jusqu'à la chaise longue où elle se laissa tomber.

Il n'y eut plus alors que son crâne qui fumait au soleil, et les bouts de ses pieds aux ongles vernis de rouge. Le sperme fusa avec violence et aspergea le store vénitien. Ce fut une surprise si brûlante quand ça sortit de lui, si intense, qu'elle lui arracha un cri rauque. Il en eut presque mal dans les couilles tant ce fut fort. Les spasmes le secouèrent à plusieurs reprises, et chaque fois son sperme giclait, fouettant les lamelles du store.

« Putain... oh putain ! »

Il alla jusqu'à son lit et s'y affala, inerte. Vidé. Les yeux au plafond, il revoyait, imprimé dans sa tête, le triangle des poils sombres, au bas du ventre de sa mère. Il essayait de penser à autre chose, mais rien à faire ; la tache sombre revenait ; est-ce qu'il avait vu la fente ? Il n'en était pas sûr. Elle avait couru si vite. Son cœur battait contre ses côtes. Il reprit son souffle, se leva, alla nettoyer le store avec un kleenex. Levant les yeux, il vit le bras de sa mère se soulever paresseusement dans la direction de la serviette, puis retomber mollement avant de l'atteindre. Ce geste avorté lui apprit qu'elle venait de s'endormir.

Indécis, le kleenex gluant de sperme à la main, il garda l'immobilité d'une statue, les yeux fixés sur les cheveux qui dépassaient, là-bas, au-dessus de la chaise longue. Il attendit plusieurs minutes. Sa mère ne bougeait pas. Son maillot rouge pendait sur le dossier de la chaise de métal, près d'elle.

« Elle s'est endormie toute nue... Si papa savait ça... »

Le commandant Van de Walle avait horreur de tout étalage de chair nue. Il leur interdisait d'aller à Pampelonne, sur la plage naturiste, où les touristes se baignent carrément à poil, sans même un string. Et quand, sur les autres plages où on était moins coulant, et qu'ils fréquentaient de préférence, les femmes retiraient ou abaissaient le haut de leur maillot pour faire bronzer leurs seins, Van de Walle père fulminait contre la décadence des mœurs.

« Et si j'allais me baigner ? Après tout, j'ai bien le droit d'aller dans la piscine, moi aussi... Avec cette chaleur. C'est pas parce que je dois potasser que j'ai pas le droit de nager... »

En sifflotant entre ses dents, il enfila son slip de bain et, ses lunettes de piscine à la main, sortit dans le couloir. Les ronflements de son père emplissaient la cage d'escalier. Le Commandant, habitude qu'il avait ramenée des colonies, faisait toujours la sieste, en été. Il ne se levait jamais avant cinq heures, quand le soleil commence à faiblir. Or, il n'était que deux heures...

Sans faire de bruit, Max descendit l'escalier.

CHAPITRE II

UNE FENTE ROSE DANS DES POILS NOIRS...

Avec des ruses de Sioux il traversa la pelouse en diagonale. L'herbe sèche craquait à peine sous ses pieds nus, et le bruissement des cigales était si intense que même si sa mère n'avait pas dormi profondément, assommée par la chaleur et la vodka, elle n'aurait pu l'entendre approcher. Il arriva sur les dalles et retint son souffle en découvrant sa nudité étalée.

« M'man ? Tu dors ? » chuchota-t-il.

Il la surplombait tout entière ; elle ne lui dissimulait rien de son corps ; elle était répandue dans la chaise longue, les cuisses écartées, ses seins lourds affalés sur le buste bronzé, si blancs qu'ils en étaient obscènes, avec leurs larges médailles rose foncé.

« T'es toute nue, m'man... j'voudrais passer... »

Sa voix n'était qu'un murmure ; simple précaution, au cas où elle n'aurait pas vraiment été assoupie. Mais le corps féminin resta impudiquement étalé, avec toute sa chair offerte à la convoitise de Max qui avança le cou, sous le parasol, pour surplomber la touffe, au bas du ventre. C'était l'endroit qui l'intéressait le plus, cette fente humide qu'il devinait, sous la toison. Cela lui donna un coup au cœur, qu'elle soit si noire, si touffue ; cela avait quelque chose de bestial. Une des jambes de sa mère retombait sur le côté, à demi repliée ; l'autre était étendue devant elle. La motte s'entrebâillait. Il distingua nettement les grosses lèvres mauves, légèrement fripées, qui bordaient la fente, et le liseré rose vif de la muqueuse. Il sentit sa verge durcir sous son maillot et jeta un coup d'œil apeuré vers la villa.

Mais le Commandant devait ronfler, assommé par la digestion. Max se rassura. Néanmoins, ce n'était pas prudent de rester ici ; si sa mère se réveillait, elle comprendrait tout de suite. À pas de loup, veillant à ne pas lui faire d'ombre en passant, il alla s'asseoir sur les dalles brûlantes et se laissa glisser dans l'eau. Elle était si tiède qu'il en eut presque du dégoût. De la pisse. Il se coucha doucement dedans et nagea silencieusement jusqu'au bout du bassin. Puis il revint dans le sens contraire ; il nageait la brasse, veillant à ne pas faire clapoter l'eau, se coulant dedans ; sa mère se trouvait juste en face de lui, cuisses béantes, un bras pendant à terre. Arrivé au bord du bassin, il n'eut pas le courage de repartir ; il se mit debout, juste en face de la chaise longue et, le menton sur le rebord, il laissa son regard s'enfoncer entre les poils ; cela bâillait comme une huître ; les chairs molles sortaient. Son cœur s'emballa. Il battait si fort que Max l'entendait résonner sous son crâne. Il voyait tout, absolument tout, même l'intérieur !

C'était la première fois qu'il pouvait regarder aussi tranquillement, ailleurs que sur une photo, un sexe de femme. Les replis roses, autour du calice béant du vagin d'où suintait une louche humidité, le fascinèrent. Cela faisait comme deux petites crêtes et en haut, à l'endroit où ces lamelles se rejoignaient, pointait comme la minuscule truffe d'un chiot, le bouton érigé du clitoris.

« Bon Dieu... Je lui vois toute la moule, absolument toute la moule ! »

Il glissa une main sous son slip et, dans l'eau tiédasse, commença à se masturber, sans bruit, les yeux fixés sur l'insolite mollusque qui béait dans la touffe de poils.

« Oh putain, se répétait-il, Oh putain... J'ai vu toute sa grosse moule ! »

Jamais il n'avait éprouvé quelque chose d'aussi fort. Quand il avait branlé ses copines, à la plage, derrière les rochers de l'Escalet, il n'avait jamais osé leur regarder carrément le sexe, de crainte de paraître vicieux, et les rares fois où il l'avait tenté, elles avaient tout de suite déjoué sa curiosité en refermant les cuisses. Il n'avait pas osé insister.

Là-bas, dans les chairs visqueuses, se produisit comme un spasme ; une larme claire coula hors du vagin et glissa dans la raie des fesses. Il en frissonna. C'était vivant, ça bougeait, ça existait tout seul, même pendant que sa mère dormait ; comme son sexe à lui ; souvent, il était réveillé, la nuit, par un tiraillement au bas du ventre et il sentait sa queue, toute raide, qui réclamait son dû, sans doute excitée par un rêve qu'il venait de faire. Est-ce que sa mère avait le même genre de rêve ? Une deuxième larme se forma, et brilla au soleil, dans le calice rose, comme une goutte de rosée dans la corolle d'une grosse fleur velue. À son tour, cette goutte se détacha et forma un long filament scintillant, comme un fil d'araignée, avant de tomber sur la chaise longue, entre les fesses de sa mère.

« Bon Dieu ça coule pendant qu'elle dort... Ça coule pareil que chez nous, sauf que c'est pas la même chose... »

En branlant ses copines, il avait bien senti qu'elles devenaient humides, mais il n'avait jamais vu comment ça se passait.

« Elle jute en dormant ! »

Le mot grossier qu'ils utilisaient entre garçons le fit ricaner silencieusement. C'était sa mère ! Et il était en train de se branler en lui regardant le con ! Il se répétait mentalement ces mots vulgaires et cela l'excitait encore plus. L'idée que c'était sa mère... Cette idée l'affolait plus que le reste. Il aurait vu une autre femme, dans la même situation, ça l'aurait excité, bien sûr, mais il n'aurait pas éprouvé cette stupeur scandalisée. Il ralentit sa caresse, il ne voulait pas juter tout de suite ; il lui sembla, mais sans

doute était-ce une illusion, que la vulve de sa mère s'écarquillait lentement, comme si elle était en train de fleurir ; et le bouton, en haut, dépassait davantage. Un soupçon le prit ; sa mère était réveillée ; elle le voyait la regarder. Et c'est ce qui faisait que son sexe réagissait ainsi...

Immédiatement il chassa cette idée. Impossible ! Si elle avait été réveillée, elle aurait bondi sur ses pieds, elle aurait...

Cette fois, il vit distinctement la corolle du vagin s'arrondir, puis se refermer, et une autre larme, beaucoup plus grosse que les précédentes, dégouлина entre les poils. Un frisson courut sur le corps de la dormeuse et elle se cambra légèrement dans la chaise longue. Il était pétrifié de peur. Si elle se réveillait, maintenant, il était cuit. Or, voilà qu'une de ces grosses mouches grises qui sont si mauvaises se posa, juste à ce moment, sur le ventre de sa mère. Il la vit tressaillir, lever la main, se pencher brusquement en avant, bouche ouverte.

Il n'eut que le temps de plier les genoux et de se laisser glisser au fond de la piscine ; nageant sous l'eau, le ventre au ras des dalles du fond, il regagna l'autre bord. Quand il émergea pour respirer, il vit que sa mère s'était couverte avec la serviette. Seulement, c'était une serviette trop petite, la grande était étalée par terre, derrière la table. Il pouvait voir un peu de poils, encore, entre les cuisses bronzées qui s'étaient jointes, et la poitrine n'était que partiellement cachée.

« Max ! »

« M'man ? »

Sa mère fronçait les sourcils.

« Qu'est-ce que tu fais ici, Max ? »

Il ouvrit de grands yeux innocents.

« Mais... je nage, tu vois bien... »

« Tu aurais pu... tu aurais pu me réveiller, quand même ! Tu as bien vu que j'étais toute nue ! »

« J'ai pas r'gardé, j't'assure, j voulais juste que m'tremper dans l'eau ! Il fait une chaleur, dans ma chambre ! »

Serrant la serviette sur son corps, comme un pagne, Bérengère tentait d'empêcher ses seins de déborder. Son fils se tenait dans le bassin, devant elle et souriait d'un air niais.

« J'vais travailler, maintenant, j'te laisse tranquille. »

Il se hissa sur le rebord, avec les bras. Elle ne put faire autrement que de voir à quel point il bandait sous son slip de bain.

« Houla, que c'est chaud ! »

Il sautilla jusqu'à la chaise longue et se pencha vers elle pour l'embrasser sur la joue.

« Laisse-moi, Max, il fait trop chaud ! »

Mais comme elle le repoussait mollement ! Le contact de sa paume sur son torse lisse les fit frissonner en même temps. La mère se recula et un sein sortit de la serviette, avec sa large aréole et son bout raidi. Une idée folle traversa la tête de Max.

« Un câlin, m'man, un bisou, comme quand j'étais p'tit ! »

Il s'agenouilla par terre et posa sa bouche sur le mamelon ; il sentit la chair moelleuse du sein fléchir sous son menton.

« Max... ça suffit ! File dans ta chambre ! »

Elle le repoussa des deux mains et la serviette tomba sur son ventre, dénudant le deuxième sein. D'un geste exaspéré, elle voulut la remonter et découvrit la touffe de poils. Max eut un rire nerveux et fit mine de se voiler chastement les yeux.

« J'ai rien vu, m'man, j't'assure... juste les poils ! »

Et il s'élança en riant sur la pelouse sèche. Il avait encore sur la bouche le contact du mamelon raidi, et le goût de l'huile solaire parfumée dont elle s'était ointe. Arrivé dans sa chambre, il courut derrière le store. Sa mère était en train de passer son maillot. Ses seins lourds se balancèrent sur sa poitrine, puis elle enfila les bretelles et ils disparurent sous l'étoffe rouge. Allait-elle venir l'engueuler ? Il l'observa craintivement ; elle n'avait pas l'air aussi furieuse qu'elle aurait dû. Mollement, elle se laissa retomber dans la chaise longue...

*

* *

C'était la déroute dans l'esprit de Bérengère. Elle avait beau avoir son maillot, elle sentait encore sur elle les yeux de son fils. D'une main qui tremblait, elle se versa un verre d'orangeade-vodka. Elle but goulûment. Elle regretta que ça ne soit pas plus fort et que ça ne l'assomme pas, afin de pouvoir oublier ce qui venait de se passer.

« Je l'ai laissé regarder... je n'ai pas refermé les cuisses... mon fils ! »

Elle ferma les yeux, pour mieux se souvenir. Revoir la scène. Elle, émergeant du sommeil insidieusement, à cause d'un vague clapotis. Entrouvrant les paupières, sous ses lunettes noires, et le découvrant là, hagard, les yeux fixés sur elle, comme englué à distance par ce qu'elle lui montrait. Son fils, son propre fils, le menton posé sur le bord du bassin, à moins de deux mètres d'elle ! Pourquoi était-elle restée immobile ? Pourquoi n'avait-elle pas

bondit sur ses jambes, n'avait-elle pas refermé les cuisses, tiré la serviette sur elle ? Au lieu de ça, elle était restée figée dans la chaise longue, gardant la même pose avachie, les cuisses écartées, et, à travers ses lunettes noires qui la masquaient, elle avait observé son fils qui regardait le sexe. Et elle s'était souvenue du temps où, petite fille, son frère l'obligeait à se montrer à lui, dans la même posture. Comme ses yeux la fouillaient, alors ! Son fils avait eu exactement le même regard fasciné. Comment n'aurait-il pas « tout » vu ? Elle était complètement « ouverte » ; et mouillée...

« Comment peut-il ? Sa propre mère... »

Une sorte d'hébétude la paralysait. Il fallait réagir, se disait-elle, elle ne pouvait pas rester comme ça, le laisser... se laisser...

C'est alors qu'elle avait remarqué que l'épaule de son fils bougeait, d'une façon régulière.

« Il se masturbe ! Il se masturbe en regardant sa mère ! »

L'énormité de la chose l'empêchait de raisonner clairement. À cet âge, ils n'ont aucun scrupule. Leur sexualité est si forte, si envahissante.

« Il faut que je me réveille lentement, qu'il ait le temps de s'en aller, ne pas le choquer en lui montrant que je l'ai surpris. »

Mais pourquoi ne bougeait-elle pas, restait-elle ainsi, lascivement offerte à sa convoitise, comme au temps de son adolescence, quand son frère lui faisait écarter les cuisses en face de lui et d'un copain ? Et qu'ils se branlaient, tous les deux, en regardant sa fente. C'était exactement la même impression de salissure délicieuse. Elle sentit, horrifiée, une larme de mouille perler hors de son vagin.

« Mais c'est mon fils ! » se dit-elle.

Heureusement, il y avait eu ce taon. Elle avait alors pu se « réveiller » à temps, et d'une façon naturelle, pour le voir se laisser peureusement glisser dans l'eau. Et croyez-vous que ça l'aurait dérangé, d'être pris en flagrant délit ? L'incroyable mauvaise foi de ce sale petit pervers !

« Un p'tit câlin, m'man... »

Sa bouche, sur son sein. Et comme il bandait, sous son maillot ! Quelle effronterie ! Elle en avait encore la brûlure sur le mamelon. Lentement, sa main descendit, ses doigts se glissèrent sous le maillot. Elle était trempée. De là-haut, elle le savait, Max ne pouvait pas la voir.

« Oh mon Dieu... »

Elle s'enfonça les doigts, tout au fond, et se fit jouir brutalement, bestialement, comme pour se punir.

« Mon fils... Mon propre fils ! »

L'orgasme la fit sangloter ; un accablement morne lui succéda. Vite, comme un noyé qui essaie de saisir une bouée, elle tendit la main vers le pichet où les glaçons avaient fondu.

« Se soûler. Ne plus penser. Sale gosse ! Oh, le sale gosse... »

Elle savait bien que c'était contre elle-même qu'elle aurait dû s'indigner.

*

* *

Plus il y réfléchissait, et plus Max était certain que sa mère était déjà réveillée quand la mouche s'était posée sur elle. Elle n'avait pas attendu que la mouche se déplace, elle s'était dressée d'un bond, comme si elle avait guetté ce prétexte.

Mais alors... cela voulait dire qu'elle l'avait vu lui regarder le sexe, et qu'elle s'était laissé regarder volontairement ! Était-ce parce qu'elle avait bu ? À cause de cette chaleur accablante qui empêchait de réagir, qui vous emplissait la tête d'un brouillard où les pensées mettaient un temps infini à se former.

« J'ai vu son con, se répétait-il, j'ai vu son con... »

Il murmura, pour sentir les mots glisser entre ses lèvres, pour les entendre résonner dans ses oreilles :

« J'ai vu la chatte de maman, elle m'a laissé la regarder... »

Il essayait d'imaginer comment c'était quand on la touchait, cette chair un peu gluante qui débordait entre les poils.

« Elle doit aimer ça, qu'on le lui touche ! C'est une baiseuse, ça se voit. »

Les mères de ses copains, il savait tout de suite repérer lesquelles étaient des baiseuses, et lesquelles n'en étaient pas. Cela se voyait à quelque chose dans leurs yeux, à leur façon de tenir leur corps un peu avachi. Et ces copains avaient vu ça, sur sa mère à lui. Ils ne le lui avaient pas caché. Il avait bien remarqué de quelle façon ils la lorgnaient quand elle venait le chercher au bahut, dans sa Dauphine.

« Putain, ça doit être une sacrée affaire, au plumard, ta vieille. Elle doit bien tenir la route, avec ce cul ! »

« Moi, j'me la ferais bien. J'aime bien ses gros nibards... »

Il se laissait mettre en boîte, plutôt flatté ; il ne se gênait pas, à l'occasion pour envoyer des vannes aussi peu raffinées sur les mères des autres garçons.

« Tu peux pas m'arranger le coup ? Elles aiment les jeunes, à cet âge... »

« Si tu m'arranges le coup avec la tienne, pourquoi pas ? »

Elles aiment les jeunes, à cet âge.

Il se souvenait, tout à coup, de ce type de philo qu'un copain lui avait

montré à Saint-Trop'. On disait qu'il couchait avec sa mère. Il l'avait vu, une fois, avec une femme d'une quarantaine d'années, très élégante ; il la tenait par le bras, comme un amoureux. Une assez belle femme, couverte de bijoux, une de ces femmes qui passent leur vie dans les instituts de beauté. Lisse, bronzée. Un joli petit cul élégant de jeune fille. Mais le visage déjà marqué.

« Il paraît qu'elle adore se faire enculer, cette nana ! » lui avait confié le copain qui était avec lui, ce jour-là.

« Comment tu le sais ? Tu vois ça à ses fesses ? »

« C'est un de ses potes qui l'a dit à mon vieux. Ils savaient pas que j'écoutais. Il lui racontait comment il se l'était faite, sur la plage, un soir. Et qu'elle avait voulu qu'il l'encule, parce qu'elle prenait pas la pilule, vu que ça lui réussissait pas. »

« Et tu crois que son fils l'encule, lui aussi ? »

« Probable. »

Ils les avaient suivis, le long des quais.

Max se souvenait de cette femme à cause de sa mère. Il la revoyait, sa mère, dans cette pose alanguie et obscène, avec son gros sexe mauve qui bâillait entre ses cuisses. Oui, plus il y réfléchissait, et plus il était certain qu'elle était déjà réveillée, avant que la mouche ne se pose sur son ventre.

« Si c'est une baiseuse, ça doit lui manquer. C'est pas avec papa qu'elle doit prendre son pied. Alors, comment fait-elle ? C'est pour ça qu'elle picole, probablement. »

De temps en temps, elle prenait la voiture pour aller à Cavalaire acheter une bombonne de rosé du pays. Elle mettait assez longtemps à revenir. Il essaya de l'imaginer avec un homme...

« Si elle m'engueule, ce soir, je saurais à quoi m'en tenir. Si elle s'écrase... alors, alors ça veut dire... »

Il n'osait pas penser plus loin.

En fin d'après-midi il entendit sa mère rentrer dans la villa. Il guetta le bruit de ses pas dans le couloir. Elle monta l'escalier. Allait-elle venir le voir ? Il s'inclina sur sa table, fit semblant de se plonger dans ses livres. Elle passa devant sa porte, s'éloigna. Ahuri, il l'entendit fredonner. Peu après, elle repassa. Elle avait dû aller prendre une douche, dans la salle de bains qui se trouvait à l'étage, pour ne pas réveiller son père, en bas.

D'habitude, quand elle montait, elle passait toujours lui dire un petit bonjour

« Alors, tu travailles bien ? Tu veux que je te monte quelque chose ? Un sandwich, du raisin ? »

Cette fois, elle s'en abstint. Lui en voulait-elle ? Se sentait-elle gênée ?

Quand il descendit, vers sept heures, le Commandant et elle étaient en train de boire un pastis, sur la véranda. Il eut l'impression que sa mère était un peu soûle, à la façon plutôt vulgaire dont elle riait, par moments ; elle se surveillait moins, quand elle avait un coup dans le nez, son vernis de femme d'officier craquait, et l'infirmière ressurgissait ; le reste du temps, elle arrivait à donner le change.

Il nota, non sans une sournoise satisfaction, qu'elle fuyait son regard. Van de Walle père lui demanda s'il avait bien travaillé, et ils se mirent à parler de trigonométrie. À un moment, Max sentit sur lui les yeux de sa mère ; quand il la regarda, elle se détourna. Une bouffée d'émotion lui serra la gorge. Bon Dieu, non seulement elle ne lui faisait pas un schproum, mais c'est elle qui avait l'air coupable. Il en était presque sûr, maintenant, elle s'était laissé regarder exprès.

Il vit qu'elle se versait un autre pastis. Elle picolait sérieusement, depuis quelque temps. Elle avait passé un tee-shirt et une jupe de cotonnade. Ses seins lourds bougeaient doucement sur sa poitrine...

C'était sa mère.

C'était une femme...

À deux reprises leurs regards se croisèrent, et chaque fois ce fut elle qui détourna les yeux.

Pourtant, le soir, à table, il eut l'impression qu'elle était revenue à son état normal. Elle se comportait comme si rien ne s'était passé. Elle insista pour qu'il reprenne des légumes. Qu'est-ce qu'elle pouvait être chiante, avec ses légumes.

Elle ne but presque pas de vin, en mangeant.

Ce soir-là, elle ne vint pas lui souhaiter bonne nuit, dans sa chambre, ainsi qu'elle l'avait toujours fait. Dans la nuit, il fut réveillé par un gémissement, qui venait du rez-de-chaussée. Elle était en train de faire l'amour avec le Commandant, ce qui leur arrivait tous les trente-six du mois. Bizarrement, il se sentit jaloux. Jaloux et excité. Il alla entrouvrir la porte et tendit l'oreille. Elle gémit une nouvelle fois, plus fort, d'une voix rauque. Puis ce fut le silence. Un peu plus tard, de l'eau coula dans la salle de bains.

« Si demain elle retire encore son maillot, ça veut dire qu'elle est d'accord ! »

Il se branla dans un kleenex pour pouvoir se rendormir.

CHAPITRE III

RENDS-MOI MON MAILLOT !

Le lendemain, lorsqu'il entra dans la cuisine pour prendre son petit déjeuner, sa mère était en train de bavarder avec Maria, la Portugaise, qui coupait des aubergines en tranches pour faire un gratin. Il alla l'embrasser, comme si de rien n'était. Il respira son odeur un peu fade de femme qui vient de sortir du lit. Il eut l'impression qu'elle se raidissait légèrement, puis, tout de suite, comme prise de repentir, elle lui caressa la nuque et lui demanda s'il avait bien dormi.

Il fut sur le point de lui répondre qu'il avait été réveillé par un « drôle de gémissement », pour le plaisir de la voir rougir, comme cela lui était arrivé, une fois, mais il se retint. Il remarqua que sa mère qui venait d'éteindre sa cigarette en rallumait aussitôt une autre, malgré le regard désapprouvateur de Maria.

« Il va faire encore plus chaud qu'hier, ils ont dit à la radio ! » fit la Portugaise.

Les yeux de la mère et du fils se rencontrèrent furtivement.

« Tu ne devrais pas manger tant de pain, le matin, ce n'est pas bon, pour ton équilibre. Mange plutôt des fruits et des céréales. »

« Oui, m'man. »

Maria sortit pour vider la poubelle.

« Tu fumes trop, m'man. Et tu bois trop. »

« Je sais. »

Il se versa un deuxième bol de café, et ne marcha pas le sucre.

« Et ton travail, ça avance ? Tu vas encore potasser aujourd'hui ? Il ne fait pas trop chaud, dans ta chambre ? »

« Pas trop chaud ? On crève, oui ! J't'assure que j' préférerais me la couler douce dans la piscine ! Et toi, tu vas y aller, cet après-midi ? »

Sa mère prit le temps d'écraser soigneusement sa cigarette à peine entamée.

« Je ne sais pas encore. Probablement. Avec cette chaleur... je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre... »

Max eut le sentiment qu'ils tournaient l'un autour de l'autre. Quand Maria revint, elle parut étonnée de les voir encore là. Silencieux.

Au repas de midi, sa mère picora, et il remarqua qu'elle forçait sur le vin rosé. On le servait glacé. Encore une habitude que ses parents avaient rapportée d'Algérie. Ou de Tunisie. Le Commandant lui donnait la réplique. Mais lui, il mangeait. Il mangeait même pour deux, le nez dans son

« bulletin ». Il recevait une fois par mois une sorte de bulletin confidentiel envoyé par un vague organisme d'anciens d'Indo et d'Algérie, et il l'épluchait méticuleusement. Lui-même y envoyait souvent des « contributions à l'histoire de nos armées », ainsi qu'il appelait ses articles. À la fin du repas, après le café, il fut pris de somnolence. Il piquait du nez malgré lui.

« Va te coucher, Commandant, va faire la sieste... Il fait trop chaud pour manger autant que tu manges. »

Max en voulait à sa mère quand elle prenait ce ton protecteur avec Van de Walle père. Mais son vieux avait le cuir épais ; il alla se coucher sans moufter. Max resta à table le dernier ; il picorait du raisin quand Maria vint desservir. Il vit sa mère passer dans le couloir, avec son grand peignoir de bain qui lui battait les cuisses ; dessous, elle portait son maillot rouge, celui qu'elle avait la veille. Elle tenait un *Paris Match*, et un flacon d'huile à bronzer. Elle se rendit dans la cuisine et il l'entendit ouvrir la porte du frigo. La vodka était là, il l'avait vérifié avant de se mettre à table. Un peu plus tard elle sortit dans l'éblouissement solaire, portant devant elle, comme le saint ciboire, son pichet où tintaient des glaçons.

Max aida Maria à desservir et alla vérifier le niveau de la vodka dans la bouteille. Il siffla entre ses dents. Elle avait mis le paquet. Il monta dans sa chambre et se jeta sur son lit. Les cigales lui transperçaient les tympans. Le sommeil le prit en traître.

Quand il se réveilla en sursaut, tout gluant de sueur, avec un goût amer dans la bouche, il était plus de deux heures. Il sauta du lit et s'approcha du store. Son cœur lui sauta dans la gorge. Le maillot rouge pendait au dossier de la chaise, comme la veille. Sa mère lui tournait le dos, vautrée dans sa chaise longue. Le *Paris Match* était posé à terre, près d'elle, et sa main inerte traînait dessus, la paume en l'air.

Il alla se laver les dents, prit une douche, enfila un maillot, et sortit de sa chambre. Le Commandant ronflait comme un orgue. Cette fois, quand il traversa la pelouse, il ne prit pas de précautions particulières...

*

* *

Elle gisait comme la veille, intégralement nue, dans la même pose avachie. Il eut même l'impression qu'elle offrait davantage sa fente au soleil ; aujourd'hui, les deux cuisses formaient un angle obtus, les genoux étaient légèrement fléchis. Dans cette attitude veule et obscène, elle lui fit penser à une putain qui s'offre à un client. Le client, c'était le soleil. Elle était si ouverte qu'en se penchant sur son ventre, il put voir, sous la motte béante, la

fuite ombreuse des poils entre les fesses. La vulve s'ouvrait comme la pulpe d'un fruit déchiré. Le vagin formait une grotte luisante, cernée de poils mouillés. La sueur brillait sur ses cuisses, sur ses seins dont les bouts étaient gonflés.

« Tu dors, m'man ? J'vais juste me baigner un peu... »

Elle n'esquissa pas le moindre geste. Ses seins montaient et descendaient paisiblement au gré de son souffle. Un moment plus tard, il se laissa glisser dans l'eau tiède, comme la veille, mais ne se donna même pas la peine de nager. Il s'accouda en face d'elle et laissa, avec une ivresse sale, ses yeux s'enfoncer dans les chairs ouvertes, roses et mouillées, qui partageaient la grosse motte velue.

Entendant l'eau clapoter doucement, Bérengère Van de Walle ouvrit les yeux derrière ses lunettes noires. Elle tremblait de désir. Les vapeurs de la vodka n'arrivaient pas à l'engourdir autant qu'elle l'aurait souhaité. Les yeux de son fils lui ouvraient le ventre, ils entraient dans son corps, comme deux petites bêtes avides, se nourrissaient d'elle. Elle sentit la mouille couler d'elle ; il devait la voir ; savait-il ce que ça voulait dire ?

« Je suis folle. C'est à moi de... »

« Max, cria-t-elle en se rasseyant, refermant les cuisses, croisant les bras sur sa poitrine pour cacher ses seins. Qu'est-ce que tu fais là ? File dans ta chambre ! »

« Tu vois bien, je fais trempette ! »

L'insolence presque mauvaise de son fils lui coupa le souffle.

« Tu n'as pas honte de regarder ta mère, quand elle est toute nue ! Tu voyais bien que mon maillot était sur la chaise, on le voit de loin, rouge comme il est ! Ne fais pas l'innocent comme hier, Max ! »

Il prit une voix plaintive.

« Mais j'avais juste me tremper un peu... Tu dormais, j'ai pas osé te réveiller ! »

Elle voulut prendre la serviette pour voiler son corps, mais ne la trouva pas. Elle la vit, là-bas, accrochée aux montants de l'échelle. Il se marrait, accoudé face à elle. Elle essayait d'en cacher le plus possible, sans y parvenir vraiment. Elle voulut prendre son maillot. Elle avait sérieusement envie de lui flanquer une bonne paire de gifles. Le maillot n'était plus sur la chaise.

« Max... Mon maillot. Donne-moi mon maillot immédiatement ! »

Il le lui montra ; il était trempé, il l'avait emporté avec lui, dans la piscine.

« Viens le chercher. »

« Ne fais pas l'idiot, Max, lance-le-moi ! »

Il refusa de la tête.

Bérengère sentit tout son corps s'avachir, comme au temps de son adolescence, quand son frère, de la même façon, l'obligeait à montrer son sexe à un nouveau copain, qu'il amenait à la maison pour la première fois.

« C'est très mal, Max, de regarder sa mère... à cet endroit. Il ne faut pas le faire. »

Voilà qu'elle lui parlait comme s'il avait sept ou huit ans, d'une voix dolente et puérile.

« Si tu veux pas qu'on le regarde, pourquoi tu le montres ? »

« Mais enfin, Max, tu es inouï ! Je ne le montre pas... je prends un bain de soleil... d'habitude, tu ne viens jamais quand je... Max, rends-moi mon maillot ! »

« À une condition. Montre-le-moi encore ! »

Exactement comme son frère.

« Arrête de faire l'idiot, Max ! »

« Montre-le-moi encore une fois, sinon j'emporte ton maillot à la maison. Et la serviette aussi. Tu seras obligée de me courir derrière toute nue. »

Il se marra et imita des mains le ballotement des seins devant sa frêle poitrine.

« Sale mioche ! Tu n'as pas honte ? Tu n'as donc aucun respect pour ta mère ? »

Il agita le maillot, en ricanant de plus belle. Mais son rire sonnait faux, comme l'indignation geignarde de sa mère. On aurait cru deux mauvais comédiens en train de répéter leurs rôles, sans conviction.

« Tu ne peux pas faire ça, Max. Tu sais que ton père ne veut pas que je prenne des bains de soleil sans maillot... »

« Alors, montre-moi encore une fois ton zizi, et je te le rends. »

Il avait la gorge nouée. Il n'en revenait pas que ce soit si facile. Elle aurait dû bondir dans la piscine, le rouer de coups. Et elle était là, toute mollassonne, avec ses seins qui pendaient entre ses bras, à le gendарmer comme un vilain petit garçon qui fait une niche à sa maman. Il prit, exprès, un ton enfantin.

« S'il te plaît, m'man... écarte juste un peu les jambes, pour me montrer les poils... j'te jure que j'te rends ton maillot tout de suite et que je t'embête plus ! »

La lèvre inférieure de sa mère s'affaissa en une moue exagérée.

« Mais tu deviens fou, Max ! Je suis ta mère, pas une copine ! Donne-moi ce maillot. »

« Pas question. Et puisque c'est comme ça, je vais rentrer, en l'emportant.

Tu devras revenir à la maison toute nue ! Et Maria te verra ! »

Il fit mine de se diriger vers le bord opposé du bassin.

« Oh, tu es vraiment un sale gosse, Max, chuchota sa mère d'une voix enrouée. Tiens, regarde-le ! »

Dans un élan furieux, exagéré, elle se rejeta en arrière, dans sa chaise longue, et écarta les cuisses. La fente du sexe bâilla dans sa chair. Max revint s'accouder au bord. Il ne riait plus. Le vagin s'arrondissait comme un œil rosâtre.

« Qu'est-ce que tu veux voir, à la fin ? Tu n'as jamais vu tes copines ? »

« C'est pas pareil. »

« Nous sommes toutes pareilles, tu sais ! » murmura sa mère.

Elle écarta encore plus les cuisses et tout se déploya, les chairs sortirent. Il vit que les bouts de ses seins étaient tout raides. Une larme coula de son vagin.

« Tu es content, sale mioche ! Tu mériterais que je le dise à ton père ! »

« Avance un peu plus, au bord de la chaise... je le vois pas bien... s'il te plaît, m'man. Avance un peu... »

Elle accentua sa moue boudeuse et poussa ses fesses aplaties par la chaise longue vers l'avant.

« Tu es content, comme ça ? »

« Qu'est-ce que tu es poilue ! Mes copines n'ont pas autant de poils que toi. »

Le sexe béant, les mains crispées sur les accoudoirs, Bérangère regardait fixement le maillot rouge, étalé devant elle, sur le rebord du bassin. Son fils avait posé une main dessus. Son autre main était cachée, dans l'eau. Son épaule bougeait. Il contemplait, lui, le sexe de sa mère. Tout à coup, il eut une expression de souffrance. Une secousse anima son corps, puis une autre. Et il gémit sourdement.

Lentement, comme dégrisée, sa mère referma les cuisses.

« Tu n'as pas honte, Max ? Faire ça devant ta mère ! Lance-moi ce maillot... »

Il le lui balança et la regarda l'enfiler en se contorsionnant sur la chaise longue. Puis il se dirigea vers l'échelle et monta. Il était tout nu, son sexe pendait. Il tenait son slip à la main. Il l'enfila.

« Je vais le dire à ton père, tu sais, Max, si tu continues. »

« C'est de votre faute, à la fin ! Pourquoi vous me bouclez ici, comme un prisonnier, le Commandant et toi ? J'ai envie de voir des filles, moi. J'suis pas un vieux, comme papa, qui tire un coup une fois par mois. À propos, t'as pris

ton pied, cette nuit ? J't'ai entendue miauler ! Il te baise encore, le vieux ? »

Avec un sanglot rageur, il se mit à courir vers la maison. Atterrée par la violence de cet éclat, par la rancœur qu'il avait manifestée, Bérengère, debout sur le bord de la piscine, regardait un long filament de sperme flotter sur l'eau bleue du bassin.

« Mais ma parole... c'est une scène de jalousie... »

Elle alla se verser un grand verre du breuvage orange. Elle ne savait plus ce qu'elle devait penser. Elle ne voulait plus penser. Surtout, ne plus penser. Elle vida son verre, fit le geste de s'en verser un second, constata que le pichet était vide.

« L'infâme petit salaud ! Il est encore pire qu'était mon frère. Comme si, parce que son père le boucle ici, je devais, moi, sa mère... Quel toupet ! Quel incroyable toupet ! »

Mais bien sûr, il s'agissait de tout autre chose, et même la vodka ne l'empêchait pas d'en être consciente.

CHAPITRE IV

J'AI BAISÉ MA MÈRE !

Après dîner, ce soir-là, au lieu de venir fumer une cigarette sur la véranda auprès de son fils, afin de lui tenir compagnie pendant qu'il bouquinait à la clarté bleutée de la lampe anti-insectes, Bérengère resta avec Van de Walle père devant la télé. Max lut quelques pages d'un polar et monta se coucher. Il attendit vainement que sa mère monte lui souhaiter bonne nuit. Vers minuit, il comprit qu'elle ne viendrait pas et éteignit.

Il dormit mal ; au cours de la nuit il entendit sa mère gémir. Il ricana, mauvais. Décidément, le vieux se surpassait. Deux nuits d'affilée ! Elle allait le crever avant l'heure, à ce train ! Au matin, dès la première heure, il descendit et la trouva qui préparait le café, en peignoir. On était mercredi, jour de marché à La Garde-Freynet, Maria y était allée avec la vieille 4 CV, l'ancienne voiture de sa mère qu'ils avaient gardée comme roue de secours quand le Commandant lui avait offert la Dauphine pour son anniversaire. Max l'embrassa froidement et elle ne lui rendit pas son baiser. Il attaqua tout de suite, maussade.

« J't'ai attendue, hier soir. T'es pas venue me dire bonne nuit. Et avant-hier non plus. »

Elle resserra la ceinture de son peignoir et alluma une cigarette.

« Tu as été très vilain, hier, Max. On ne... on ne se conduit pas comme tu l'as fait avec sa mère ! »

Il prit son air d'enfant boudeur.

« Tu sais très bien que j'arrive pas à m'endormir, geignit-il, quand tu viens pas me dire bonne nuit. »

« Ne fais pas semblant de ne pas comprendre. »

Il haussa les épaules, insolent.

« Oh, quoi, c'est des conneries, tout ça ; ça ne veut rien dire ! C'est parce que je t'ai piqué ton maillot que tu fais la gueule ? J'te taquine parce que je m'emmerde, bouclé ici. À Pampelonne, sur la plage, toutes les femmes font voir leur cul à tout le monde, et elles n'en font pas une histoire ! Faut être moderne ! »

« On n'est pas à Pampelonne ! Et ne sois pas de mauvaise foi ! Tu sais très bien ce que je veux dire ! »

Il outra son intonation geignarde, fit carrément l'enfant gâté, comme quand il était petit.

« M'man, arrête ! »

Elle le singea, imitant son expression et sa voix.

« M'man, arrête ! J'ai pas envie d'arrêter, justement. Je n'aime pas du tout ces façons, Max. Je suis ta mère, pas une de tes copines ! »

« Alors, on se dispute, de bon matin ? fit Van de Walle père. Vous avez de l'énergie à gaspiller, avec une chaleur pareille ! »

Ils ne l'avaient pas entendu arriver. Il était en savates, avec son short kaki, et son ventre qui débordait. Torse nu. La toison de son père était épaisse comme la fourrure d'un ours. Sur la poitrine, les poils, carrément blancs, formaient une croix. Max se demanda ce qu'il avait entendu de leur prise de bec. Le Commandant vint s'asseoir à table et déplia son bulletin. Il lui fallait généralement plusieurs jours pour en épuiser tout le suc, bien que ce ne fût qu'une brochure ronéotypée de huit feuillets.

« On va crever si ça continue, ce temps, soupira-t-il. On se croirait à Oran. Faudrait qu'il y ait un orage. »

Il posa près de lui le crayon Bic et le bloc sur lequel il prenait des notes pour « rectifier » les articles qui ne recevaient pas son approbation. Il écrivait de longues lettres au rédacteur en chef, pour rétablir tel ou tel point litigieux ; il arrivait qu'on en imprime des extraits dans le courrier des lecteurs, ce dont il n'était pas peu fier.

Max regardait avec dégoût le ventre de son père, ses poils grisonnants ; serait-il pareil au même âge ? Comment sa mère, aussi jolie, pouvait-elle se laisser grimper dessus par ce vieux débris ? Le ventre devait lui comprimer l'estomac, l'étouffer. Ou alors, il le lui faisait en levrette. Il imagina sa mère s'offrant, accroupie, le cul en l'air, et le Commandant, congestionné, en train de s'échiner et de souffler comme un phoque, avec sa grosse bite qui s'enfonçait dans le mouillé entre les poils. En dépit de son dégoût, il sentit sa verge durcir.

Sa mère, qui avait fini de servir Van de Walle père, alla s'installer sur un tabouret bas, et retira ses mules à pompons pour observer attentivement ses orteils. Sa trousse était à terre, déployée devant elle, avec tous ses petits instruments chromés à manche de nacre. Elle prit une pierre ponce et commença à se polir les talons. Elle s'entretenait. Toujours en train de s'occuper de son corps, de le fourbir, de le pommader. Ses ongles. Ses cheveux. L'esthéticienne. La manucure. Les massages faciaux. Les crèmes. Les épilations. Elle était une des clientes les plus assidues de Jean-Charles Gassin, leur voisin, le kiné-esthéticien du village. Elle ne tarissait pas d'éloges sur lui. « Il était si chou ! » Elle n'avait pas tort de se soigner, au fond, pensa Max, avec une sorte d'amertume ; sa beauté, c'était son capital.

Ses parents s'étaient mariés en Algérie. Le « Commandant » (surnom qu'il

avait rapporté d'Indo) était alors médecin-colonel, au service de santé des armées. Sa première femme venait de mourir. Bérengère était sous ses ordres, comme infirmière. C'est comme ça qu'ils s'étaient connus. Le coup classique, l'infirmière qui épouse le toubib. Elle avait d'abord été sa maîtresse, probablement, le consolant de son veuvage, puis elle avait dû réussir à lui passer le licou. Elle devait le tenir par le cul. Les infirmières, à l'armée, c'est toutes des putes, lui avait dit un copain. Max n'avait pas relevé. Vingt ans de différence. Et avec sa gueule de bouledogue renfrogné et sa brioche de colonial, ce n'était certainement pas par le physique de son père qu'elle s'était laissé séduire. Mais il y avait de l'argent dans la famille. L'idée qu'elle l'avait épousé par intérêt, qu'elle était vénale, en somme, le turlupinait souvent. En la voyant servir son père, il avait l'impression qu'elle se comportait davantage comme une secrétaire, ou une boniche de luxe, que comme une épouse. Elle avait fait une affaire ; après son mariage, elle n'avait plus jamais travaillé ; et maintenant que Van de Walle père avait pris sa retraite et qu'ils s'étaient installés à Grimaud, elle se la coulait douce, avait sans doute des amants, vivait sur un grand pied.

Max ruminait ces pensées pendant que sa mère se polissait les ongles des orteils. Souvent, le matin, elle restait en débraillé ; elle était probablement nue sous son peignoir, avec encore sur elle les odeurs du lit, et peut-être même du sperme sec sur les poils. En la regardant s'affairer, Max se demanda si elle allait à Cavalaire ou à Saint-Tropez, cet après-midi. Elle avait l'air de se préparer pour un mec. Ses expéditions là-bas se faisaient toujours plus fréquentes, en été. Max était persuadé qu'elle allait retrouver des mecs et non pas des copines, comme elle le prétendait. À son retour, elle avait un air de lassitude sur les traits et dans la façon de se tenir un abandon animal, satisfait, qui en disait long. Il s'étonnait souvent de l'aveuglement du paternel. À croire, ricana-t-il intérieurement, que le Commandant fermait les yeux exprès. Il avait un joli cul à sa disposition, il s'en servait quand il voulait ; en outre, elle était décorative, se tenait bien dans le monde. Il ne lui en demandait probablement pas davantage. Qu'il y eût peut-être une sorte de marché cynique, quoique tacite, entre ses parents, n'était pas à exclure.

Pendant qu'il réfléchissait ainsi, sa mère, qui avait fini de se les polir, entreprit de se vernir les ongles des pieds. Elle avait replié sa jambe, le talon posé sur le tabouret, et appuyait sa joue contre son genou ; sa cuisse émergeait entièrement du peignoir.

Intriguée par le silence de son fils, Bérengère leva les yeux et surprit son regard. Ce qui s'était passé la veille, à la piscine, lui revint, en une bouffée de

chaleur qui lui empourpra violemment le visage. Contrariée, elle rabattit son peignoir.

« Tu vas à Cavalaire, cet aprèm' ? » demanda fielleusement Max.

« Pourquoi ? »

« Je vois que tu mets du vernis sur tes doigts de pied. »

Comme elle le contemplait fixement, interloquée, Max précisa.

« Tu mets toujours du vernis quand tu vas à Cavalaire. »

Bérangère jeta un coup d'œil à son mari, mais le Commandant était trop absorbé par son bulletin pour s'intéresser à ces vétilles.

« Non, je ne vais pas à Cavalaire. Et toi, tu ferais bien de monter dans ta chambre pour travailler. Tu sais ce que ton père t'a promis, si tu rates encore ton bac. Si tu ne veux pas te retrouver en pension, tu as intérêt à bûcher sérieusement. »

Hou là ! Madame montre les dents. Madame n'est pas contente. Avec un sourire hargneux, Max replia sa serviette. Et son vieux con de père qui ne remarquait rien ! Il y en a, je te jure, ils méritent vraiment d'être cocus. Au lieu de monter dans sa chambre, il alla s'affaler sur la véranda. La table était jonchée d'insectes morts aux ailes grillées par la lampe. Il contempla le jardin, la piscine. On allait encore crever de chaleur comme la veille.

Il était encore prostré là lorsque sa mère sortit ; elle portait une robe de cotonnade aux couleurs vives qui lui moulait la poitrine et les hanches ; sous l'étoffe à gros ramages on voyait le dessin de sa culotte et qu'elle n'avait pas mis de soutien-gorge ; le bout des seins pointait ; mais en bas, la jupe s'évasait en corolle à chaque pas. Elle avait chaussé des sandalettes dorées à talon qui laissaient ses pieds nus ; les ongles de ses orteils ressemblaient à des pétales de géranium. Sur ses cheveux, qu'elle portait relevés, elle avait posé ses lunettes en équilibre, à la façon des vacancières. Il sentit son parfum épicé à plus de deux mètres. Il la trouva si jolie, si séduisante, si jeune encore, qu'il décida de faire la paix.

« Tu es super, maman ! Tu vas faire des ravages ! »

« Tu trouves ? »

Le compliment avait porté. Elle fit se déployer sa jupe, cambra coquinement le buste pour faire saillir ses seins et se dandina, comme une danseuse de fandango.

« Tu ne trouves pas que je suis un peu vieille, pour m'habiller comme ça ? Je dois tout avoir d'une shampouineuse en goguette, non ? »

« T'as vraiment la classe, je te jure. Et tu sens vachement bon. »

Il vint l'enlacer, l'embrassa dans le cou. Elle se laissa faire, mais il la

sentait un peu sur la défensive. Il remarqua les clefs de la Dauphine dans sa main.

« Je vais à Cogolin, aller-retour, j'ai plus de crème solaire. Tu ne veux rien ? »

« J'peux venir avec toi ? »

« Non. Il faut que tu travailles. Je ne veux pas d'ennuis avec ton père, Max. Tu as promis. »

Il la tenait par la taille, comme un cavalier sa danseuse. Il l'attira plus près et renifla son décolleté.

« T'as pas mis de soutif ? Remarque, t'en as pas besoin ! Ils tiennent bien la route ! »

Il posa ses lèvres sur la chair découverte et sentit sa mère frissonner.

« T'es la plus jolie des mamans, la complimenta-t-il. La mieux balancée ! Les mères de mes potes t'arrivent pas la cheville. À côté de toi, c'est toutes des mochetés. »

L'enlaçant, il l'accompagna au garage. Dès qu'ils y furent, dans la pénombre, il resserra un peu son étreinte.

« Pourquoi tu veux pas que je vienne avec toi ? Tu me laisserais conduire. »

« Ton père ne veut pas, tu le sais très bien. »

« Un petit câlin, alors. Comme quand j'étais petit. »

« Ah non, Max, pas ça ! Tu es trop grand. Arrête ! »

« Rien qu'un, quoi ! Allez, fais pas ta bêcheuse, sois sympa. »

Elle luttait mollement. Il tira, comme quand il était mioche, sur le décolleté élastique sans qu'elle essaie vraiment de l'en empêcher et un sein s'échappa lourdement avec son gros œil mauve effronté.

« Max ! Arrête ! T'es trop grand ! Laisse mes seins tranquilles ! »

Il l'embrassa, tout doucement, près du mamelon. Il l'entendit soupirer. Elle avait posé une main sur sa nuque. Il respira la large corolle brune ; ça sentait le moite, le parfum, un reste de monoï de la veille. Il prit la pointe du mamelon entre ses lèvres et l'aspira.

« Tu es trop grand, Max, il ne faut plus faire ça ! »

Jusqu'à huit, dix ans, quand il avait un gros chagrin, pour l'en consoler, elle lui laissait sucer ses seins, comme s'il était un bébé ; en dépit des sensations que ça lui procurait (elle était très sensible des mamelons), elle voulait croire alors que c'était une sorte de jeu sans conséquence. Mais maintenant, tout avait changé.

« Arrête, Max. Sois gentil. »

« Je les adore, tes gros nénés. L'autre, maintenant, rien qu'un bisou. Un

seul. »

Il tira plus fort sur le décolleté, la dépoitrailla entièrement. Il ne put s'empêcher de prendre un des beaux gros seins dans sa main et il le porta à sa bouche. Il aspira goulûment le mamelon qui s'était dressé. Elle se dégagea subitement.

« Cela suffit, Max ! Tu exagères, quand même ! »

Elle fit disparaître sa poitrine et lissa sa robe.

« Regarde-moi ça, tu m'as toute chiffonnée. »

« J'suis ton gros bébé, c'est normal, non ? »

« Tu n'es plus un bébé, tu es... Tu es une vilaine crapule ! Un sale gosse. Tu devrais avoir honte ! »

Quand elle prenait cette voix pour le gronder, c'était presque comme si elle le câlinait. Elle lui ébouriffa les cheveux.

« Allez, monte dans ta chambre, petit bagnard, et va travailler. »

« Oui, M'dame. Tout d'suite, M'dame. »

Il alla ouvrir la porte du garage. Au volant de la Dauphine, elle lui fit un petit salut désinvolte de la main. En remontant dans sa chambre, il s'aperçut qu'il bandait comme un chien en rut. Il était encore tout effaré de la facilité avec laquelle elle l'avait laissé embrasser ses nichons. Certes, il le faisait souvent, quand il avait huit, dix ans, au grand scandale de sa sœur Lorraine. Mais il en avait presque dix-sept, maintenant. Ça n'avait plus rien à voir. Surtout après ce qui s'était passé à la piscine.

*

* *

Après le repas de midi, il s'attarda à table, comme la veille. Le Commandant était allé roupiller. Quand sa mère l'aperçut, alors qu'elle s'apprêtait à aller à la piscine, elle vint le trouver. Aujourd'hui, sous son peignoir de bain, elle portait un maillot brésilien vert pâle, qui lui laissait les fesses entièrement nues ; une audace qu'elle ne s'autorisait que lorsqu'elle était sûre que son mari ne pourrait pas la voir. D'ailleurs, quand elle était couchée sur le dos dans la chaise longue, on ne pouvait voir son derrière.

« T'as mis ton brésilien ? fit Max. Fais voir, retourne-toi. »

Elle resserra le peignoir sur elle.

« Justement. Tu es prévenu, cette fois ! Tu ne pourras pas dire que tu n'es pas au courant. Il ne faut pas venir, tu entends, Max. Je ne suis pas décente. »

« C'est bon, j'viendrai pas. Tu peux même le retirer ton élastique entre les fesses. »

« Tu m'promets ? »

« Juré, craché ! »

Il se leva et l'enlaça sous le peignoir pour l'accompagner sur la véranda.

« Quelle chaleur, fit sa mère. C'est pire qu'en Tunisie ! »

Il sentait la peau moite et douce à sa taille. Il laissa descendre sa main jusqu'à la fesse, qui était entièrement découverte, et la prit.

« Max ! Mais enfin... je suis ta mère, Max ! Il ne faudrait quand même pas l'oublier ! »

Il crispa sa main sur la fesse élastique. Elle parvint à se dégager.

« C'est comme ça que tu tiens tes promesses ! Il faut cesser ce jeu idiot, Max. Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ? »

« J'ai la trique, voilà ce qui me prend. Cela fait quinze jours que je suis bouclé ici, j'ai plus vu aucune de mes copines. »

« Eh bien, ne compte pas sur moi pour jouer les remplaçantes ! Je suis ta mère ! Ta mère, tu sais ce que ça veut dire ? »

« Oui, M'man. »

« Et que ce soit clair : je t'interdis de venir pendant que je prends mon bain de soleil. Tu m'entends bien, Max ? »

Elle passa dans la cuisine pour prendre son pichet.

« Tu vas encore te poivrer ? »

« Ce ne sont pas tes affaires. Monte dans ta chambre. »

« Pourquoi on se consolerait pas ensemble, toi et moi ? dit Max. (Il ne plaisantait qu'à demi.) Tu n'aurais plus besoin d'aller draguer à Cavalaire ou à Saint-Trop'. Tu m'aurais sous la main ! »

« Oh ! »

Penchée sur le frigo, elle prenait la vodka. Il en profita pour lui soulever le peignoir, et lui donna une petite tape sur une fesse. Elle avait le cul carrément nu, avec ce truc brésilien, par-derrière, c'était juste une ficelle qui passait dans la raie des fesses. Elle se retourna vivement et rabattit son peignoir, la bouteille de vodka dans une main.

« J'espère que tu plaisantes, hein ? »

« Mais bien sûr, m'man. Voyons, si on peut plus rigoler ! »

Il monta dans sa chambre pendant qu'elle faisait son mélange.

Alors qu'il était dans l'escalier, un obscène proverbe tunisois que son père répétait souvent lui revint à l'esprit.

« En rigolant, en rigolant, le bourricot encule sa mère. »

C'est un proverbe qu'il convient de prendre au second degré et qui concerne les gens qui s'insinuent dans vos bonnes grâces, mine de rien, et qui finissent par vous « baiser la gueule dans les grandes largeurs » ou par « vous

entuber jusqu'à l'os » comme disait encore le Commandant, dans son vocabulaire viril. Mais on pouvait aussi le prendre au premier degré, ce proverbe.

*

* *

Max tournait en rond dans sa chambre. Il allait de son lit à sa table de travail, puis de la table à la fenêtre. Il faisait si chaud qu'il s'était mis à poil. Sa verge était en érection ; de temps en temps, il faisait sortir son gland et le taquinait du bout de l'index. Il n'arrivait pas à penser à autre chose qu'à sa mère. Comment elle l'avait laissé lui abaisser le décolleté, et le jaillissement des gros seins pâles, les larges taches mauves des aréoles, le téton qui avait pointé sous ses lèvres. Il n'en revenait pas qu'elle l'ait laissé faire, alors qu'elle était là à lui répéter sans arrêt qu'elle était sa mère.

Et la veille, à la piscine. Elle avait bien écarté les cuisses, non ? Si elle n'avait pas voulu, il aurait suffi qu'elle lui parle comme elle savait le faire, quand elle était vraiment en rogne, et il aurait filé doux. Il alla se jeter sur son lit et se prit les couilles dans la main. Il luttait contre l'envie de se branler ; ensuite, il s'endormirait un peu et il pourrait travailler. Mais ce serait trop con. Il préférerait encore rester comme ça, penser à elle.

Il se releva d'un bond, retourna à la fenêtre, une fois de plus. Il y avait comme un fil qui le tirait là-bas. Il vit qu'elle se versait un verre. Elle s'était légèrement penchée, son sein nu se balançait, le temps d'un clin d'œil. Bon Dieu, elle avait encore retiré son maillot. Il le chercha, des yeux, l'aperçut par terre, sur la serviette. L'idée qu'elle était nue l'affolait.

Tu as promis, Max. Tu ne diras pas que je ne t'avais pas prévenu, cette fois. Je t'interdis de venir, tu entends.

Il pensa à Lorraine. Sa sœur n'allait pas tarder à revenir de Corse. Quand elle serait ici, tout serait changé. Elles se feraient dorer ensemble, iraient ensemble à la plage. Il se rongea férocement l'ongle du pouce. Son gland décalotté luisait dans la pénombre de la chambre comme un lumignon. Il était là, à peser le pour et le contre, quand il entendit, incrédule, le moteur de la DS de son père.

Qu'est-ce qui lui arrivait, au Commandant, de partir en voiture par une chaleur pareille, au lieu de roupiller ? De temps en temps, ça le prenait ; il s'éclipsait en grand mystère, sans donner d'explication, et rappliquait après une absence de deux ou trois heures, pour s'enfermer dans son bureau. Il aimait bien se donner des airs de conspirateurs, le Commandant, mais Max était persuadé que c'était bidon, ses histoires d'association d'anciens

d'Algérie. Dieu seul savait ce qu'il allait magouiller.

« Bon Dieu, j'y vais ! Elle dira ce qu'elle voudra ! J'ai bien le droit de me baigner ! »

Il alla dans la salle de bains pour prendre son maillot, puis, au moment de l'enfiler, il se ravisa. Son cœur battait la chamade. Et pourquoi n'irait-il pas se baigner à poil, lui aussi ? Pourquoi se gênerait-il ? Le Commandant n'était pas là, Maria faisait son repassage, elle en avait pour l'après-midi. Il sortit de sa chambre, son slip à la main. C'était étrange de descendre l'escalier tout nu. Les dalles fraîches sous les pieds dans la pénombre du couloir, en bas. Puis la porte qui s'ouvre, l'éblouissement du soleil, avec ce tremblement gras, comme un mirage, au-dessus des pelouses. Et là-bas, la tache jaune du parasol. La chaise longue. Ce bras de femme qui pend, nonchalant...

*

* *

Pour la millième fois peut-être, Bérengère se dit qu'elle ne devrait pas boire autant, l'après-midi ; cela lui relâchait la fibre morale. Jamais, si elle n'avait pas été quasi soûle, ne se serait passé... ce qui s'était passé. Elle pensait à son fils. À cet âge, ils n'ont qu'une idée en tête. Une femme nue est une femme nue, ils ne voient pas plus loin. C'était à elle de veiller au grain. C'était elle, l'adulte ! Elle soupira. En tout cas, aujourd'hui, elle l'avait prévenu. Elle lui avait bien dit de ne pas venir...

Elle but une gorgée et ouvrit langoureusement les cuisses. Le soleil la frappait en plein sur la motte. C'était ridicule, ces maillots brésiliens, ça vous entraînait entre les fesses, c'était encore plus indécent que si on était nue. Oh, merde, après tout. Elle n'avait qu'à le retirer. Il avait juré qu'il ne viendrait pas. Avait-il juré ? Elle n'en était plus aussi sûre. La vodka commençait à produire ses effets délétères. Elle abaissa les épaulettes, fit glisser l'étoffe le long de son corps, cette sensation voluptueuse de s'éplucher, la chair qui surgit, les seins qui s'échappent, la touffe de poils ; l'angoisse lui mordit le cœur, elle souleva les fesses, fit passer le maillot dessous, le laissa tomber et, tout de suite, écarta les cuisses, s'ouvrit avidement aux rayons du soleil.

« On se sent tellement mieux, toute nue, au soleil, se dit-elle avec une insigne mauvaise foi. Max a compris, cette fois, il ne viendra pas. »

Elle s'envoya une autre lampée. Machinalement, elle se caressa le bout d'un sein. Un frisson tiède rampa dans son ventre. Elle essayait de ne pas penser à ce moment épouvantable, la veille, quand elle avait, de son propre chef, ouvert les cuisses devant son fils. Et ce matin, comme il lui avait embrassé les seins, dans le garage. Il avait déjà des gestes d'homme, encore

tout mêlés à la maladresse de l'enfance... Elle frissonna et son autre main descendit. La douceur des poils, leur humidité. Elle replia un doigt, effleura les lèvres moites de la fente, ferma les yeux, renonça à lutter plus longtemps et commença à se masturber, doucement, tout doucement...

Elle se titillait le bout d'un sein et le clitoris, en même temps. Elle sentait l'orgasme venir. Au soleil, elle pouvait parfois en avoir six ou sept, assez rapprochés l'un de l'autre. Elle prit la serviette, la glissa sous ses fesses pour ne pas mouiller la chaise longue en jouissant et vite, remit deux doigts dans la tiède grotte gluante. Elle venait de se les introduire, tout au fond, d'un long mouvement glissant, quand elle entendit le ronronnement de la Citroën.

« Oh non ! »

Adrien qui s'en va battre la campagne. Il choisit bien son moment ! Elle ramassa la seconde serviette, la déploya sur son ventre. Si Max venait, malgré sa promesse, il verrait qu'elle s'était voilée, il comprendrait.

Ils étaient seuls, maintenant, son fils et elle. Maria ne comptait pas. Elle tendit l'oreille, guettant son approche. Elle le connaissait. Il viendrait, elle en était sûre. Maintenant qu'il avait entendu partir son père, il ne pourrait pas s'en empêcher. Il était comme elle ; il n'avait aucune volonté devant ses désirs. Un long moment s'écoula. Elle s'interdisait de se retourner. On n'entendait que le vacarme assourdissant des cigales.

« Heureusement que Lorraine va revenir, il ne pourra plus se laisser aller à ses instincts... »

Elle eut comme un pincement de regret au creux du ventre. Les yeux clos, elle se renversa au soleil, offrit ses seins à sa morsure ; échappant irrésistiblement au contrôle de sa volonté, sa main redescendit, souleva la serviette, se faufila dessous, attirée par la touffeur moite de sa fente...

Arrêté un peu en retrait, le sexe raide, Max n'en croyait pas ses yeux. Il regardait la serviette dont sa mère avait voilé son bas-ventre s'agiter d'un mouvement régulier. Elle se branlait ! Cela le sidéra. Il sentit sa gorge se serrer. Doucement, très doucement, il s'agenouilla et s'avança sur les genoux, vint tout contre elle. La main de sa mère remuait lentement sous la serviette, toujours le même mouvement. En avançant le cou, il vit qu'elle se tenait un sein, qu'elle le serrait très fort. Il l'entendit soupirer. Il n'y tint plus. Il fallait qu'il voie. Doucement, très doucement, il souleva la serviette et vit le doigt replié qui montait et descendait entre les poils...

Bérengère frissonna violemment quand la serviette se souleva. Elle plaqua sa main à plat sur sa fente et cessa de bouger. Elle garda les yeux fermés. Ce ne pouvait être que Max, de toute façon. Oh mon Dieu, il m'a vue me... Elle

sentit une main prendre la sienne, la soulever ; elle ne résista pas ; elle suffoquait presque. Elle ne referma pas les cuisses. La main de son fils se posa sur sa fente ouverte, et, tout de suite, il replia les doigts en elle, les enfonça dans la chair un peu visqueuse, si chaude. Elle retint son souffle. Les doigts remontèrent, redescendirent. Il la branlait !

Et elle se laissait faire !

Feindre le sommeil, feindre d'être plus ivre qu'elle n'était, il n'y avait pas d'autre échappatoire. Oh, mon Dieu, mais il allait la faire jouir. Elle le sentit tripoter son clitoris, avec une curiosité maladroite. Il le lui pinça ; sans doute que les filles qu'il avait touchées jusqu'à ce jour n'en avaient pas un aussi développé. Les doigts de Max triturèrent longuement le sensible bouton de chair. Elle se mit à haleter, malgré elle, entrouvrit les yeux sous ses lunettes noires... et vit qu'il était tout nu. Debout, penché sur elle pour regarder sa chatte, il la fouillait d'une main et de l'autre il serrait sa queue, dont le gland était sorti. Ce n'était plus un enfant, loin de là, ses couilles étaient déjà aussi grosses et aussi velues que celles de certains de ses amants de Cavalaire. Elle sentit l'odeur acre du gland. Elle n'aurait eu qu'à tourner la tête pour le prendre dans sa bouche.

« Oh mon Dieu, chuchota-t-elle, Max, Max... mais qu'est-ce que tu fais, Max... Je suis ta mère, Max ! »

Mais elle ne fit rien pour se soustraire à sa caresse.

Il continua paisiblement à la masturber, laissant ses doigts descendre jusqu'au vagin, remontant, triturant le bouton. Toujours le même mouvement, celui qu'elle se faisait elle-même, quand elle voulait se faire jouir. Le long de la fente, en bas, dans le gluant, remonter jusqu'au bouton, le pincer en tournant, comme pour l'arracher, le lâcher, recommencer, le trou, le bouton, le trou, le bouton, de plus en plus vite... Où avait-il appris à le faire si bien ?

« Max ! »

Il reconnut la voix rauque qui venait du ventre, et qu'il avait entendue si souvent, la nuit, quand le Commandant la faisait jouir.

« Arrête, arrête, il ne faut pas, Max, il ne faut pas... »

Mais comme elle gardait bien les cuisses ouvertes ! Il enfonça brutalement les doigts tout au fond du trou gluant, s'émerveillant qu'ils puissent aller si profond, ça n'avait rien à voir avec les petites chattes au vagin étroit des copines qu'il branlait à la plage, et elle se cambra, toute gémissante, appuyée sur les talons, le ventre soulevé. Puis elle retomba, et se mit à sangloter.

« Arrête, Max, arrête... je vais... je vais... »

« Oui, m'man, chuchota-t-il, jouis, jouis. J't'en prie. J'veux voir comment

tu es quand tu... »

« Non ! Il ne faut pas, Max ! Je suis ta mère... Oh mon Dieu... Mais, mais... Oh... Max, Max ! »

Elle poussa un cri désolé, une plainte presque animale, et s'abandonna aux spasmes. Ses talons frappaient le sol, elle s'était pris les seins à deux mains, elle les étranglait. Le plaisir la fit crier à plusieurs reprises, elle croyait que c'était fini, ça revenait, son cœur tapait. Oh mon Dieu, jamais...

Elle se disait toujours ça, quand c'était fort. Elle se calma d'un coup, libéra ses seins où ses doigts avaient imprimé des traces mauves. Pourvu qu'elle ne se soit pas fait des bleus. Elle voulut repousser la main de son fils, mais il ne se laissa pas déloger. Il avait replié ses doigts à l'intérieur de sa fente et il plaquait sa paume contre la muqueuse ; il lui empoignait tout le sexe comme pour bien affirmer que c'était à lui. Sans oser ouvrir les yeux, trop honteuse, elle murmura :

« Max, tu avais promis. Tu m'avais juré... »

« J'ai pas pu résister, j'avais trop envie. »

Il recommença à faire remuer ses doigts, dans la fente, les frotta doucement sur le clitoris.

« J pense plus qu'à ça, j peux plus penser à rien d'autre...c'est comme si tu m'avais empoisonné... Depuis que tu me l'as montré... Il est dans ma tête... Et maintenant que tu m'as laissé le toucher, c'est encore pire ! »

« Arrête, Max, ne le fais plus... »

« J'ai encore envie. »

Elle sentait le plaisir se réveiller. Pourquoi était-elle comme ça, incapable de lutter contre ses sensations ? Les hommes en avaient toujours profité. Il suffisait qu'on lui touche le sexe, elle perdait toute volonté, elle était sans force...

« M'man, j't'ai bien fait jouir, hein ? T'as crié encore plus fort, qu'avec papa. »

« Tais-toi ! On ne dit pas des choses pareilles à sa mère... et lève ta main de là. »

Il ne s'émut guère de cette protestation symbolique, car, non seulement elle restait inerte, béante, les bras pendant de chaque côté de la chaise longue, mais ses hanches se soulevaient, répondant à sa caresse.

« Max... retourne dans ta chambre... si ton père... »

« Voyons, t'as pas entendu la voiture ? Il s'est tiré. On est tranquilles, rien que toi et moi... »

Il fit descendre ses doigts tout en bas, lui toucha l'anus, remonta. Comme

elle se laissait faire ! Elle n'en revenait pas. Et lui encore moins.

« Oh m'man... regarde, regarde. Je suis si excité... tu ne voudrais pas... toi aussi... avec ta main... »

Elle tourna un peu la tête ; la cerise rouge du gland, à quelques centimètres ; comme sa queue était raide ; que c'était gracieux, à cet âge...

« Touche-moi, toi aussi, pendant que... »

Elle secoua farouchement la tête.

« Jamais, tu entends. Jamais. Et cesse de... cesse immédiatement... de me toucher... »

Elle se reprenait, progressivement. Elle ne réagissait plus à sa caresse. C'est de ma faute, se dit-il, j'ai voulu aller trop vite. Il essaya de lui exciter le clitoris et la sentit se raidir de refus.

« Lève ta main de là tout de suite, Max ! Tout de suite, tu entends ! »

Elle reprenait sa voix de mère, comme quand elle insistait, à table, pour qu'il mange des légumes ; pas seulement de la viande. Elle lui prit le poignet et tira dessus pour l'obliger à retirer ses doigts d'elle.

« Tu as fait assez de bêtises comme ça. Retourne dans ta chambre. »

Elle parvint à faire passer sa propre main sous celle de son fils, pour protéger de sa paume l'ouverture de sa chair.

« Un bisou, alors, mendia-t-il, rien qu'un bisou, et j'm'en vais, je te promets. »

Sidérée, elle vit qu'il se penchait sur son ventre et sentit qu'il lui embrassait la main. Est-ce qu'il avait l'intention de...

« Un bisou, rien qu'un ! » répéta-t-il.

Il parvint à lui soulever la main et posa sa bouche sur le mouillé, en plein entre les poils. Elle eut le temps de sentir sa langue et d'un réflexe, le repoussa.

« Max ! »

Il se mit à rire, la bouche toute luisante.

« On dirait du poisson cru... t'es toute mouillée... t'as vachement joui, hein ? »

« Oh, tu es très vilain, Max. Mais tu es vicieux ! J'ai un fils vicieux... »

Elle avait un chevrottement dans la voix. Il était agenouillé, près de la chaise longue, et il avait remis la main sur la vulve sans qu'elle réagisse. Il embrassa sa mère sur la joue. Elle fronça les narines. Il l'embrassa une autre fois, plus près de la bouche. Elle sentit qu'il repliait les doigts dans son sexe. Leurs lèvres s'effleurèrent. Elle se recula tout de suite.

« Un vrai bisou, comme au cinéma. »

Elle le repoussa, du plat de la main sur la poitrine. Il tomba sur les fesses, en riant, et se mit debout, tout de suite. Il lui montra son sexe raide, le lui tendit.

« M'man, regarde... avec la main... j'en peux plus ! Touche-moi, m'man, vite. Je vais avoir mal, si ça sort pas. »

Il lui prit la main et se la posa sur les couilles, à la base de la tige. Il l'obligea à refermer les doigts. Il sentit sa main trembler. Il remua le bassin. Elle le serra plus fort et le prépuce coulisssa sur le gland. L'exquise brûlure lui remonta le long de la colonne vertébrale...

« M'man, gémit-il, m'man... plus vite... »

« T'iras travailler, après, tu le promets ? »

« Je te le jure, maman chérie, c'est promis. Mais... »

Elle agita sa main, très vite. Il ouvrit la bouche toute grande, stupide de plaisir. Le sperme fusa avec une violence inouïe. Il entendit sa mère crier de surprise. Elle en avait partout, sur les seins, sur le ventre. Elle semblait ahurie qu'il y en ait autant. Honteux, il ramassa la serviette, par terre, et l'essuya de son mieux. Puis, toujours à genoux, il posa sa joue sur sa poitrine et l'enlaça. Il resta ainsi, écoutant battre le cœur. Il déplaça sa joue pour être sur un sein.

« Il ne faudra plus faire des choses pareilles, Max, c'est très mal. Un fils... une mère... Promets-moi... »

Elle lui caressait doucement la nuque. Il avait remis sa main, en propriétaire, sur la vulve ouverte ; il la fouillait paresseusement du bout des doigts ; on aurait dit un de ces gros mollusques marins, tout gluants, qu'on trouve dans les algues.

« On est bien, hein, m'man ? J'ai jamais été aussi bien. T'es la plus adorable des mamans... »

Il plongeait les doigts doucement, tout au fond du vagin.

« C'est mal, dit sa mère. Il ne faut pas. »

« Mais pourquoi ? Si personne le sait ? On ne fait de mal à personne, ça ne regarde que nous ! »

« Tu es un sophiste, une sale petite crapule... »

Elle lui tira doucement les cheveux. Lui, du bout des doigts, caressait les poils, sur les bords de la fente.

« Comme ils sont doux, on dirait de la soie. Ceux de mes copines sont pas aussi fins. »

Enroulant une mèche de poils autour de son doigt, il tira pour élargir la fente. Il trouvait d'instinct les gestes qui excitaient le plus Bérengère. Elle adorait qu'on s'occupe de son sexe, comme ça, qu'on ne le laisse pas en paix.

Sournoisement, il se remet à la masturber, en bas, en haut, en bas, en haut...

« Arrête, Max. Arrête... ton père va rentrer... »

« Tu sais très bien que non. Et dis pas que tu n'aimes pas ça. Bois un peu de ton punch, et dors. Fais des rêves... »

Il fit remonter son visage, sur sa poitrine, et lui prit le bout d'un sein dans la bouche. Il se mit à la téter, doucement, sans cesser de la branler. Elle avait toujours sa main sur sa nuque. Tout à coup, elle le sentit se déplacer, et voilà qu'il plonge son visage dans la fourche des cuisses. Elle est là, toute béante. Sa bouche, en plein dedans, sur le mouillé. Son fils ! Et là aussi, il tête, il aspire le clitoris... Non, pas ça ! C'est trop, trop... Elle parvient à se relever, d'un bond, et le repousse violemment. Il tombe assis. Elle ramasse le maillot brésilien, une des serviettes, s'élance en courant vers la maison.

Il regarde son beau cul pâle qui remue, élastique, pendant qu'elle court vers la maison. Sans réfléchir, comme attiré par le mouvement lascif des belles fesses, il s'élance à leurs trousses. Dans le vestibule, il ralentit. Où est-elle ? Il entend le bruit de l'aspirateur, à l'étage. Maria doit faire sa chambre. Il se rend dans celle de ses parents, au rez-de-chaussée, tout au fond. Sa mère est assise sur le lit, elle a passé son peignoir-éponge, elle se tient les joues dans les mains et se regarde dans la glace.

Elle tressaille en le voyant ; ses yeux s'écarquillent.

« Max... pas ici... tu es fou ! Va-t'en... pas dans la chambre... »

Il s'avance, la queue toute raide. Il l'oblige à lâcher son peignoir, il le lui ouvre, les seins surgissent. Dans la chambre, c'est différent, la chair paraît plus pâle, plus vulnérable encore qu'au soleil. Il pousse sa mère à la renverse sur le lit, elle y tombe de tout son long, replie un bras devant ses yeux. Il lui écarte les jambes.

« Max, non... pas ça... »

L'aspirateur ronfle juste au-dessus d'eux. Si elle crie, la bonne l'entendra, comme il l'entend, lui-même, de sa chambre, à travers le plafond, quand le Commandant la fait jouir. Elle doit y penser, elle aussi.

« Rien qu'une fois... » supplie Max.

Il lui tient les bras en croix. Il se couche sur elle, chair contre chair, il prend sa queue raide, fouille entre les poils, trouve la plaie gluante, s'insinue. Elle soulève presque imperceptiblement le bassin, pour l'aider. Et Max glisse en elle avec une sorte de stupeur.

« M'man... m'man... Je te... Je te... »

Ils l'ont fait ! Elle lui met la main sur la bouche. Il s'agite, elle aussi ; elle s'ouvre, c'est chaud.

C'est lui qui crie, pas elle, mais sa mère étouffe son cri de sa main. Le sperme gicle, et elle s'agite frénétiquement sous lui, pour jouir avec lui ; elle lui a posé une main entre les fesses et le plaque avidement contre elle, elle a replié les genoux, elle s'offre. Mais alors qu'elle est sur le point de jouir et de pousser sa plainte rauque, ils entendent le moteur de la DS. Oh non !

« Ton père... mon Dieu, Max, ton père. File dans ta chambre. »

Il se précipite dehors, le maillot à la main. Il l'enfile dans le couloir, en sautant à cloche-pied, puis monte sans bruit l'escalier.

« Vous étiez pas là, j'ai fait la chambre », lui dit Maria.

« Je suis allé piquer une tête. »

Il entend ronfler les tuyaux de la salle de bains ; sa mère doit prendre une douche. Il l'imagine en train de fouiller son vagin pour retirer le sperme...

J'ai baisé ma mère ! Il n'en revient pas. J'ai baisé ma mère !

*

* *

Le Commandant avait ramené un type, de son expédition à Saint-Tropez. Un ancien d'Indo, comme lui. Visiblement, sa mère l'avait connu, lui aussi, en Algérie, du temps où elle était infirmière et pas encore mariée. Il resta dîner, et le soir, le Commandant fit une séance de diapos.

Max n'eut pas l'occasion de se retrouver un seul instant seul avec sa mère. Le type parlait fort, un Méridional, il occupait le terrain ; il buvait sec, aussi. De la vodka. Sans glaçons. Il avait apporté une bouteille, connaissant les goûts de Bérengère. Il lui versait de grands verres, d'autorité. Et elle finissait par les boire. Elle tenait mieux l'alcool qu'eux, mais elle était visiblement soûle quand Max, en pleine séance de diapos, annonça qu'il montait se coucher.

Il serra la main du lieutenant-colonel machin et embrassa son père.

« Tu viendras me dire bonne nuit, m'man ? »

« Comment, un grand gaillard comme toi ? » plaisanta le lieutenant-colonel.

« Il est comme Marcel Proust, ironisa le Commandant. Il peut pas dormir si sa mère va pas lui faire la bise ! »

« Et on s'étonne d'avoir perdu l'Algérie ! » fulmina le colonel.

« Vieux con ! » pensa Max.

« Viens pas trop tard, chuchota-t-il à sa mère en l'embrassant. Je voudrais dormir tout de suite. »

Il venait de se mettre au lit, tout nu, et lisait son polar quand elle ouvrit la porte. Il vit tout de suite qu'elle avait ses yeux vagues, ses yeux flous, mais

qu'elle n'était pas soûle au point de ne pas savoir ce qu'elle faisait.

« Tu vois, je suis venue quand même, et pourtant, tu ne le mérites pas, t'as été très vilain avec ta mère, Max ! »

Elle le menaça du doigt, minaudante.

« Viens m'embrasser, m'man. »

Elle fronça les sourcils.

« À une condition, vilain garçon ! Garde tes mains sous le drap. Si tu les sors, je m'en vais tout de suite. »

C'était comme un jeu. Excité, Max approuva de la tête. Il enfila ses mains sous les draps, pour montrer qu'il serait sage... Tout en bas... et les posa sur son sexe. Il bandait. Sa mère s'approcha de biais, le surveillant. Elle vint s'asseoir d'un coup au bord du lit, et saisit le drap pour le lui maintenir sous le menton, l'empêcher de sortir ses mains. Il tremblait de rire.

Elle se pencha pour l'embrasser, dans le cou.

« Encore un, dit Max, de l'autre côté. »

Il tourna la tête et elle l'embrassa de l'autre côté, sous l'oreille. Elle restait contre lui, tenant le drap fermement, le ligotant avec.

« Tu sens bon, lui dit Max. Tu sens toujours bon. Dis, m'man, tu vas encore le faire, cette nuit, avec papa ? Je t'ai entendue crier, hier, tu m'as réveillé, tellement tu criais ! »

« Oh, petit salaud ! On ne dit pas ces choses à sa mère, Max ! »

Il pouffa et essaya de sortir ses bras de sous le drap ; elle luttait contre lui, pour l'en empêcher.

« Tu vas le tuer, le vieux, si tu continues comme ça ! »

« Max, tu devrais avoir honte. »

Elle parvint adroitement à se reculer avant qu'il sorte ses bras de sous le drap, et courut vers la porte. En se marrant, il baissa le drap pour découvrir son sexe érigé. Elle s'arrêta pile, les yeux fixés sur l'entre cuisse de son fils. Il se prit la queue et tira sur la peau pour décalotter.

« Laisse-le dormir, cette nuit, quand même ! ricana-t-il. Ou alors, crie moins fort, tu m'réveilles chaque fois ! »

Sa mère haussa les épaules et lui tira la langue.

« Ah c'est malin, t'es content de toi, hein ? Tu ferais mieux de dormir... au lieu de te tripoter et de dire des bêtises. »

« M'man...s'il te plaît... »

« Quoi, encore ? Cesse de te conduire comme un bébé, Max. Dors, maintenant. Sois un bon garçon. »

« Comment veux-tu que je dorme, avec cette trique ! » se plaignit-il.

Il ouvrit les cuisses pour lui montrer ses couilles, fit coulisser le prépuce pour recouvrir le gland, et pour le faire ressortir.

« C'est de ta faute si j'suis comme ça. Regarde, m'man, regarde comme c'est rouge... »

« Tu es dégoûtant, Max. On ne fait pas ça devant sa mère ! »

Mais pourquoi restait-elle, pourquoi ne sortait-elle pas ? Il commença à se branler sous ses yeux, très vite, d'abord, puis, constatant qu'elle restait, plus lentement. Il se cambra, gémit, replia les genoux, s'ouvrit, et sa main s'agitait. Puis il étendit les jambes, se cambra davantage, et le sperme gicla.

« C'est ça, fit sa mère. Et Maria lavera les draps. »

Elle alla dans la salle de bains et lui lança une serviette. Il s'essuya, essuya le drap. Il se sentait vaguement honteux, maintenant que le plaisir était parti.

« C'est de votre faute, aussi, à papa et toi. Si vous me laissiez aller à l'Escalet, au moins une ou deux fois par semaine... Toutes mes copines y sont. Faut bien que je me machine tout seul, si je peux pas les voir. »

« Eh bien, machine-toi tout seul, mais ce n'est pas une raison pour le faire devant ta mère ! »

Elle ferma la porte sans douceur ; il eut l'impression qu'elle était vraiment en rogne. C'est vrai qu'il y était allé un peu fort. Il éteignit. Heureusement, elle n'était pas rancunière. Elle oubliait vite. Il s'endormit en pensant au lendemain. Est-ce qu'elle irait encore à la piscine ? Est-ce qu'elle retirerait son maillot ?

Quand il se réveilla, Max vit qu'il était déjà dix heures. C'était rare qu'il dorme aussi tard. Il s'étira dans son lit ; il était moite, un peu fiévreux ; il avait transpiré dans la nuit, malgré la fenêtre ouverte. La journée, cela se sentait à la touffeur de l'air, serait encore plus chaude que les précédentes. Il mit une main entre ses cuisses et constata qu'il bandait. Tout de suite, il pensa à sa mère. Il se leva, alla prendre sa douche.

« J'y suis allé un peu fort, hier soir. »

Pourvu qu'il n'ait pas tout gâché. Quand il descendit, il n'y avait que Maria dans la cuisine. Ses parents avaient pris leur petit déjeuner depuis longtemps. Il pouvait voir son père qui arrosait les pelouses, en prévision de la canicule.

« Et ma mère, où elle est ? »

« Votre maman se prépare, elle va voir son amie de Cavalaire, la femme du capitaine. »

La femme du capitaine, tu parles. Max se renferma dans une bouderie morose. Il remonta dans sa chambre et s'assit devant sa table. Il guettait les bruits de la maison. En bas, il entendit la voix de sa mère, et celle de Maria. Si elle partait dans la Dauphine sans monter le voir, cela voudrait dire qu'elle lui en voulait vraiment. Il sursauta de plaisir en entendant frapper à la porte.

« Ouais... »

C'était elle. Il siffla entre ses dents. Elle s'était vraiment mise sur le pied de guerre. Une robe de soie blanche, moulante, qui faisait ressortir son bronzage. Des cothurnes aux talons immenses qui lui cambraient les pieds. Ses cheveux dorés par le soleil pendaient sur ses épaules. Les seins étaient libres, on devinait les taches sombres des mamelons sous la soie blanche que soulevaient les tétons. Et elle empestait Chanel n° 5 à dix pas.

« Tu as fini par te lever, gros flemmard ? »

Il fondit de bonheur ; elle n'avait pas l'air de lui tenir rancune.

« Comme tu t'es faite belle, dit-il, de sa table. Tu vas à Cavalaire ? Tu vas voir un Jules ? »

« Quoi ? Un Jules ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

Elle rejeta coquettement ses cheveux en arrière, adossée à la porte et joua avec ses lunettes de soleil. Qu'elle était belle ! Bon Dieu, qu'elle était belle. Elle devait les rendre fous, les mecs.

« Allez, quoi, fit Max. Tu vas pas me faire croire que c'est pour la femme du capitaine Trouduc que tu t'es habillée comme une star ? T'as bien un mec, là-bas, jolie comme tu es ! »

Sa mère eut un rire de gorge.

« Non, mais, écoutez-moi ce sale petit morveux. Est-ce une façon de parler à sa mère ? »

Entre eux circulait comme un fluide, et ils le percevaient tous les deux, effrayés par la force de cette attirance qui les poussait l'un vers l'autre. Ce marivaudage était comme une protection.

« Ce serait normal, que tu aies un mec. Papa est trop vieux pour toi. Les mères de mes copains, il y en a qui ont des mecs, leurs fils le savent. »

Sa mère mordit une branche de sa lunette.

« Eh bien, vous avez de drôles de conversations, tes copains et toi ! »

« T'es vraiment superbe, dans cette robe. On dirait une actrice de cinéma. T'as mis un collant, dessous ? »

« Voyons, avec cette chaleur, tu n'y penses pas. Tu vois bien que j'ai les jambes nues. Elle te plaît, ma robe ? »

Elle baissa les yeux pour la regarder.

« Qu'est-ce que t'as comme culotte, dessous ? voulut savoir Max. Tu vas te baigner, à Cavalaire ? C'est pas ton maillot, quand même ? Je parie que t'as mis une de ces culottes noires, celles en dentelle, qui te rentrent dans les fesses ! »

Bérengère leva les yeux au ciel.

« Une culotte noire sous une robe blanche ! N'importe quoi ! Elle est blanche, si tu veux tout savoir. »

« En dentelle ? Une transparente ? Une qui rentre entre les fesses ? »

« Est-ce que ça te regarde, les culottes que porte ta mère ? »

« Sois sympa... Montre-la-moi... j'aime tellement les jolis dessous... »

Il glissa d'un mouvement reptilien au bas de sa chaise et s'agenouilla devant elle, si vite, d'une façon si fluide, qu'elle n'eut pas le temps de le voir venir. Mais il resta devant elle, sans la toucher.

« Fais-moi voir ta jolie culotte, implora-t-il. M'man, s'il te plaît ! »

« Mais tu es complètement obsédé, Max. Comment j'ai fait, pour avoir un fils pareil, hein ? »

Elle lui caressa les cheveux.

« Il faut que je m'en aille. »

« S'il te plaît, maman ! »

Elle soupira, puis, d'un geste vif qui lui coupa le souffle, elle remonta sa robe jusqu'à sa taille. Ses cuisses dorées jaillirent de la corolle blanche.

« Tu ne touches, pas, hein ? Tu le promets ! »

Elle se cambra avec une sorte de coquetterie scélérate ; elle portait une

culotte en dentelle blanche, transparente ; on voyait le renflement de la motte, la tache triangulaire des poils, on devinait la fente.

« Oh, elle est divine, cette culotte... vraiment super... »

« Voilà, tu es content ? Tu l'as bien vue ? »

Elle fit mine de rabaisser sa robe, mais il l'arrêta d'un geste suppliant. Il approcha son visage et flaira, comme s'il respirait une fleur, l'entre-cuisse de sa mère. Elle avait une main sur son crâne, prête à le repousser à la moindre alerte ; mais il se faisait très doux, pour l'apprivoiser.

« Tu sens bon, s'extasia-t-il. Tu t'es même parfumé la moumoute... »

« Évidemment, avec cette chaleur... on transpire... je... »

« C'est pas pour la femme du capitaine que tu t'es parfumé la chatte, quand même ! Tu vas voir un mec, hein ? C'est pour lui, pour qu'il te l'enlève, que t'as mis cette jolie, cette merveilleuse culotte de salope... »

« Max... »

Son visage était tout contre elle, maintenant, elle sentait son haleine chaude sur son sexe ; elle n'avait pas la force de le repousser. Il posa une main sur sa cuisse, tout près de la culotte, glissa un doigt dessous, dans les poils.

« Max... arrête tout de suite... »

« Un petit câlin, un mimi... rien d'autre, je te jure. Après, tu pourras aller voir ton chéri ! »

Il écarta très délicatement la culotte pour lui découvrir les poils. La motte était entrebâillée, le liseré des lèvres légèrement humecté ; un trait rose entaillait la toison. Il posa doucement ses lèvres sur cette fine entaille, faisant ployer la chair humide.

« Max... »

Oh, ce que ça sentait bon. Une vénéneuse douceur l'envahissait. Il avait envie de mourir, tellement il était heureux ; elle écarta un peu, à peine, ses jambes. Les gros talons des cothurnes raclèrent le plancher. Comme elle était gentille, comme elle se laissait faire ! Ma maman, ma jolie maman putain !

« Arrête, non, pas ça, Max, c'est très vilain de faire ça... tu m'chatouilles... »

Du bout de la langue, il léchait, doucement, doucement, la fente qui séparait les lèvres ; et la vulve s'ouvrait sous sa langue. Il voulut l'introduire dans le mouillé, il était sûr qu'elle était déjà toute gluante, dedans. Elle le repoussa subitement, et frappa le sol du talon.

« Max ! Tu vois comme tu es ? »

« C'est fini, te fâche pas. Juste un câlin derrière, maintenant, et je te laisse partir. »

Il la prit par la hanche, la fit se tourner. C'était un string qu'elle portait. Les fesses nues jaillirent, sublimes de moelleux et d'indécence, de chaque côté du fil qui les séparait. Il en soupesa une et l'embrassa, puis donna un petit coup de langue à sa voisine. Il tremblait de ferveur. Il eut l'impression qu'elle tremblait, elle aussi. Il souleva délicatement le fil d'entre les fesses, pour voir la tache sombre de l'anus et y mit son nez. Même son trou du cul sentait le parfum. Elle s'en était vraiment mis partout !

« Max... arrête... »

Il se releva, et elle laissa retomber sa robe. Il l'embrassa doucement sur la tempe. Malgré son bronzage, elle avait le visage tout rose.

« T'es ma jolie maman, j'veux pas que tu sois fâchée avec moi. »

« Alors, ne sois pas vilain, Max ! »

« Je serai très gentil, avec ma maman. Très, très gentil... »

Il la prit par la taille et ils sortirent de la chambre. Sur ses cothurnes aux talons échasses, elle était nettement plus grande que lui. Il sentait sa taille flexible s'abandonner sous son bras ; certaines femmes racées, comme sa mère, Max avait l'impression que c'étaient des sortes de lianes. Et la chair bougeait avec une telle souplesse ; il empauma le globe élastique d'un sein, à travers la robe.

« T'as vraiment un cul de déesse, tu sais, m'man. »

Elle lui donna une petite gifle pour rire ; ils descendirent l'escalier enlacés comme deux amoureux.

« Dis, avec papa, tu le fais, par-derrière ? »

« Comment ça, par-derrière ? »

« Par-derrière, quoi. Vraiment par-derrière, pas en levrette... comme les pédés... »

« Mais, Max, qu'est-ce que c'est que ces façons ? Tu n'as pas honte de poser des questions pareilles à ta mère ? Bien sûr que non ! »

« Et avec tes mecs, à Cavalaire ? Je suis sûr qu'il y en a qui veulent te le faire, par-derrière, avec ce derrière que t'as, ils en ont forcément envie... Tu le fais ? »

« Max, d'abord, ça ne te regarde pas. Et d'un. Et de deux, j'ai pas de mecs, comme tu dis, à Cavalaire. »

Ils sortirent, toujours enlacés, dans la fournaise. Là-bas, leur tournant le dos, torse nu, le Commandant contemplait la piscine.

« Ne me tiens pas comme ça... ton père n'est pas aveugle... »

Il fut ébloui de bonheur par ce ton de complicité. Il lui tapota doucement la fesse.

« Allez, va t'amuser, pendant que je travaille, et que ton mari arrose les pelouses ! »

Il la regarda s'éloigner, si gracieuse, avec ce déhanchement lascif de danseuse qu'accentuaient les hauts talons des cothurnes. Alors qu'elle entrait dans le garage, il courut sans bruit sur ses pieds nus la rejoindre.

« Tu m'as fait peur ! Qu'est-ce que tu veux, encore ? T'es vraiment pot de colle, tu sais ? »

« Un câlin... ici... »

Il lui prit un sein.

« Max... tu n'es pas raisonnable. Et si ton père venait ? »

Il abaissa le décolleté élastique ; toutes ces robes fonctionnaient de la même façon, c'était sans doute plus pratique quand elle était en voiture, avec un mec. Le sein surgit, avec son gros œil étonné. Il prit le mamelon dans sa bouche et le téta. Tout de suite le tétin s'érigea.

« Voilà, ça suffit, maintenant. »

Il la laissa monter dans la Dauphine. Il se pencha à la portière.

« Tu rentreras avant la nuit ? »

« Je ne sais pas encore. Je téléphonerai. Peut-être que mon amie m'invitera à dîner, si son mari n'est pas là... »

« Tu vas me manquer ! En tout cas, même si tu rentres tard, viens me faire mon câlin, ce soir. Je t'attendrai. »

« Si tu promets d'être sage. »

Être sage ! Comment être sage quand on est amoureux. Et amoureux, il l'était ! À en être malade. N'est-ce pas une maladie, l'amour ?

Après le départ de la voiture, il remonta dans sa chambre. Son père était dans la chaise longue, sous le parasol. Il fumait un de ces affreux petits cigares qui schlinguent la merde de chien. Max alla prendre une bouteille de Coca dans le frigo et regagna sa chambre. Dès qu'il y fut, il retira son short et, tout nu, alla se planter devant la glace. Il imita l'intonation de sa mère, en le quittant.

« Si tu promets d'être sage ! »

Qu'est-ce qu'elle pouvait être putassière, quand même ! Il fit sortir son gland et le regarda dans la glace.

« Bien sûr que je vais être sage, jolie maman. Tu vois, ça, c'est mon gland. »

Il eut un rire sale qui lui fit trembler le ventre, à l'intérieur.

« Tu veux bien que je te le mette dans le trou de ton mignon cul, maman jolie ? En cachette du vieux ? Et tu me le suceras, aussi, hein ? Avec cette

jolie bouche si bien maquillée. Cette jolie bouche de putain... »

Il l'imaginait dans un hôtel du bord de plage, à Cavalaire, derrière les stores tirés, dans une de ces chambres qui ont vue sur la mer. Le mec, un de ces connards d'estivants tout bronzés avec de gros muscles, la faisait se mettre à quatre pattes, sur le lit. Il l'enculait lentement ; il s'enfonçait dans son joli cul parfumé ; et elle criait, avec cette voix qu'il avait entendue sortir de la chambre conjugale, cette voix de bête, si émouvante.

Sa main s'agita, un jet de sperme éclaboussa le miroir, dégouлина dessus comme un gros crachat. Aussitôt, une tristesse abominable tomba sur lui.

Son père et lui mangèrent en tête à tête, servis par Maria. Ils n'échangèrent pas trois paroles. Quand le Commandant, qui avait forcé sur le rosé, alla se coucher, Max, pris d'une impulsion qu'il ne s'expliquait pas, alla dans la cuisine et se versa un verre de vodka. Il voulait savoir l'effet que ça faisait, pourquoi sa mère en buvait tant. Il trouva le goût dégueulasse, mais avala quand même tout le verre, comme un médicament. Qu'est-ce que c'était fort, cette saloperie ; il toussa, les larmes aux yeux. Il monta dans sa chambre, se jeta sur son lit. Dans un état second, il vit les murs de sa chambre se rapprocher l'un de l'autre ; ses oreilles sifflaient si fort qu'il n'entendait plus les cigales ; il eut l'impression que le lit s'enfonçait dans le sol, en tournant comme un manège. Et ce fut le noir.

*

* *

L'après-midi touchait à sa fin quand il émergea de sa torpeur ; une migraine atroce lui tenaillait les tempes. Sa langue était sèche. Et il avait ce goût médicamenteux dans la bouche. Il alla boire au lavabo, se fit couler de l'eau sur la nuque.

« Il y avait un monde, à Cavalaire ! Pire qu'à Saint-Trop' . »

Il n'avait pas rêvé. C'était bien la voix de sa mère, qui montait de la véranda. Elle était déjà revenue ! Cela ne lui ressemblait pas. Les autres fois, elle ne rentrait qu'à la nuit.

« Rien que des Hollandais avec des chemises bariolées... une horreur... Et les Allemands encore pire ! »

Il se leva, alla se pencher à la fenêtre. Elle était juste dessous, debout, en train de manger des cerises. Le Commandant lisait un journal qu'elle lui avait rapporté. Maria écosait des fèves vertes, pour les faire en salade, crues. Elle avait un panier entre les cuisses.

« Cette fois, la saison est vraiment commencée. Alors, je me suis dit...

autant rentrer... tous ces touristes, moi... »

Ces intonations minaudentes qu'elle avait, qu'est-ce que ça pouvait agacer Max quand elle prenait cette voix de tête, jouait à l'écervelée, à la poupée qui parle, à l'article de luxe. Elle n'avait plus vingt ans, quand même, pour faire les femmes enfants !

« J'ai acheté des figues... et des cerises... elles sont soldées... Faudrait les mettre au frigo, Maria, elles sont très mûres... »

Et cette manie de porter ses lunettes sur le dessus du crâne, comme une collégienne ; elle devait penser que ça faisait chic. Max se rejeta en arrière juste à temps, comme elle levait la tête.

« Le petit n'est pas descendu, Adrien ? Il ne faudrait pas qu'il passe l'été dans sa chambre... c'est quand même les vacances... je vais le voir un peu, pauvre chou... »

C'est ça, amène ton joli cul de salope, que je lui dise deux mots. Il alla s'asseoir à sa table.

« Tu travailles encore, Max ? Tu devrais aller nager un peu... Il y avait un monde, à Cavalaire... »

Ah non, elle n'allait pas recommencer son cirque.

« T'es déjà rentrée ? »

Il s'effraya de la violence de ses battements de cœur. Il n'y a pas à dire, c'est bien une maladie, l'amour. Il n'avait pas tourné la tête, faisait son enfant qui boude. Elle referma la porte, s'approcha, jeta des revues sur la table, devant lui.

« Tiens, vilain garçon, j't'ai apporté des images. »

Salut les copains, Cinémonde, Les Cahiers du cinéma. Elle connaissait ses goûts. Il ouvrit le premier magazine qui lui tomba sous la main. Une photo de Bardot, à poil, tirée du film qu'elle venait de tourner avec Godard.

« Elle te plaît, Brigitte ? » lui demanda sa mère.

Elle se tenait tout contre lui, avait posé une main sur sa nuque, lui tirait doucement sur les cheveux.

« Tu boudes, Max ? Pourquoi tu boudes ? »

Il grogna. Sa hanche souple, contre son bras. Son odeur.

Elle se pencha, comme pour lire avec lui l'entrefilet, sous la photo. Il laissa glisser son bras sous la table, posa d'abord la main, à plat, sur son propre genou. Sa mère se rapprocha. Elle se collait carrément à lui.

« Alors, c'était pas bien, Cavalaire ? T'es pas restée longtemps, dis donc. T'as pas trouvé de mec ? »

Il fit descendre sa main et la posa, machinalement, sur le mollet de sa mère.

Pas de réaction.

« Oh, il faisait si chaud... Tout à coup, je me suis dit que je serais encore mieux dans le jardin, avec mon petit Max ! »

La main remonta, au creux du genou, là où la peau est si douce. De l'autre main, sur la table, il tourna une page du magazine.

« Encore B.B. ! fit sa mère. Décidément, il n'y en a que pour elle ! Oh, je voulais t'apporter des cerises, je les ai oubliées en bas... »

Elle se tut. La main de Max poursuivait son ascension sous la robe, elle flattait maintenant l'arrière de la cuisse. Il se serait attendu à ce qu'elle minaude, réagisse, se rebiffe, au moins en paroles, mais rien, zéro. Elle faisait comme s'il ne se passait rien. Le sexe de Max se redressa contre son ventre. Voilà qu'elle se penchait sur la table, s'y appuyait d'un coude, comme si cet article chiatique sur les amours de Bardot et de son dernier pantin l'intéressait vraiment au plus haut degré. Max se mit à trembler, sa gorge se noua, il eut l'impression d'étouffer. Elle s'appuyait contre lui, lourdement, de toute sa hanche, et c'est elle qui tournait les pages, maintenant, très lentement. Elle lui faisait carrément comprendre qu'il pouvait y aller ! Sa main était tout en haut, sous la robe, à l'endroit où la cuisse devient la fesse, où ça forme comme un léger pli, qui semble tracé au rasoir, sauf chez les filles vraiment très jeunes. Il n'y tint plus et lui prit la fesse carrément. Il l'entendit retenir son souffle et son propre cœur fit un bond dans sa poitrine : elle avait retiré sa culotte. Elle avait le cul nu ! Et pas un mot, pas une protestation, aucune de ses comédies habituelles, de ses Max, vilain, enlève ta main de là tout de suite, tu m'entends. Je suis ta mère, Max !

Muette comme une carpe, la maman ! Il passait d'une fesse à l'autre, ivre de bonheur qu'elle se laisse palper le cul aussi passivement. Pour voir jusqu'où il pourrait aller, il replia un doigt vers le sillon, entre les fesses, doucement, doucement, et l'insinua dedans. Elle tourna une autre page.

Ce fut comme un éclair : elle s'est fait mettre, pensa Max. C'est pour ça qu'elle a retiré sa culotte. Peut-être qu'elle s'est fait mettre dans une voiture, au bord de la route... Son doigt effleura l'anus ; petite pastille boursouflée, moite. Aucune réaction. Sauf à l'anus, justement, qui se crispa, puis se relâcha. Il eut envie de la toucher dans le mouillé, et allongea son index, fit tourner sa main, lui soupesa toute la motte, qui était ouverte, et brûlante. Cela suintait, les chairs s'ouvraient, il enfonça ses doigts, les fit bouger. Elle était trempée. Il enfonça deux doigts, tout au fond. Elle creusa un peu les reins pour bien se laisser fouiller, tout au fond.

« Oh, Max, pouffa-t-elle, tu as vu la tête qu'il a, celui-là... »

Elle pointait son ongle verni sur une photo de rocker quelconque, sa gratte en bandoulière. Et à nouveau sa voix fausse et pointue de poupée qui parle. Elle jouait la comédie, pour le vieux, en bas. Et il avait deux doigts au fond du vagin. Il les faisait tourner doucement, les reculait, les remettait. Puis il les retira pour de bon, et les passa, bien à plat, dans la fente chaude et gluante, cherchant le clitoris. Les lèvres de la vulve s'écartaient, comme deux grosses limaces tièdes. Il trouva le bouton, qui était tout raide.

« Et celui-là, alors... cette tignasse ! » s'exclama sa mère, pour la galerie.

Elle hoqueta, tout bas, sous l'afflux du plaisir. Et lui, à voix très basse :

« M'man... T'as été avec un mec, à Cavalaire ? »

Elle répondit sur le même ton, pendant qu'il lui titillait le bouton.

« Mais non, enfin ! Quelle idée, j'ai juste fait que me promener un peu... »

Il lui pinça le clito, tira dessus. Sur sa nuque, la main de sa mère se crispa. Qu'est-ce qu'elle aimait ça, qu'on lui tripote la moule !

« Tu vas là-bas pour te faire draguer, raconte pas d'histoires. J'suis pas le Commandant. »

C'était évident, tout à coup, lumineux. Elle n'avait pas d'amant attiré, là-bas, comme il l'avait soupçonné tout d'abord. Elle était beaucoup plus futée, beaucoup plus cynique que ça. Elle allait se faire draguer. Une femme comme elle, il suffit qu'elle s'assoie à la terrasse d'un café, et aussitôt, comme des mouches sur un morceau de sucre, tous les types s'agglutinent dessus. Les Hollandais, les Allemands, les Belges, elle n'avait que l'embarras du choix. Il savait, pour l'avoir fouillé, une fois, qu'elle emportait toujours des capotes dans son sac, pour ne pas choper la chtouille. Malade de jalousie et d'excitation, il laissait ses doigts lui balayer régulièrement la fente, du vagin au clito, aller et retour. Il farfouillait dedans. Comme elle se laissait faire ! De temps en temps, il lui titillait l'anus. Elle acceptait tout. En lui, régnait la confusion la plus totale, tout était sens dessus dessous. Ma maman, ma jolie maman qui me laisse lui toucher tous ses trous. Ma maman putain ! Il était au bord de l'éjaculation, crispait ses cuisses sur ses couilles, se retenait. Non, ce serait trop con. Il voulait avoir envie d'elle, encore, à en être malade. Il lui effleurait les trous, lui ouvrait les poils, tirait sur ses petites chairs gluantes, qu'on devine si sensibles. Elle avait renoncé à tourner les pages, elle restait immobile, le cul ouvert, en attente.

« Dis-moi la vérité, m'man, t'as été avec un mec, hein ? Un Allemand ? »

« Max, ça te regarde pas. »

« Dis-le-moi. J't'en prie. Un Allemand ? »

« Non. Un... un Hollandais... ou un Danois... Il parlait pas français. »

« Jeune ? Vieux ? »

« Très... très jeune... je me méfie des vieux... »

« C'était bien ? »

Elle secoua la tête.

Voilà pourquoi elle était rentrée, elle n'était pas tombée sur le bon cheval, le brave étalon. Il n'avait fait que l'échauffer, et maintenant, elle venait se faire branler par son fils. L'amertume de Max ne tempérerait en rien son excitation.

« M'man. »

« Quoi ? »

« Ne bouge pas, surtout, hein. Reste comme ça. Tu me promets ? »

Elle fit oui de la tête. Il recula sa chaise et vit sa joue. Elle était toute rouge, sa joue, humide de sueur. Elle contemplait fixement, stupidement, une photo du journal. Il passa derrière elle, lui retroussa la robe sur les reins, découvrant le cul superbe. Il s'agenouilla, renifla les chairs ouvertes entre les poils ; vu d'en dessous, par-derrière, le sexe de sa mère ressemblait à une grenade éclatée, rouge au vagin, nuancée de mauve et d'incarnat sur les bords. Cela lui fit penser à une blessure, à une bête velue éventrée. La mouille coulait, mêlée à la sueur. Elle sentait fort. Pinçant les grandes lèvres entre ses doigts, il déploya tout, comme les pétales d'une fleur, s'offrant un gros plan, comme sur une photo porno.

« Oh Max... Max... »

« Tu dois rien dire, t'as promis. Rien dire, pas bouger... Ma maman chérie, ma maman à moi... Ma maman qui me donne le trou dont je suis sorti... »

Il tira très fort sur les lèvres pour faire s'écarter le vagin, ouvrit une grotte rouge dans la chair. Il goûta du bout de la langue la muqueuse révoltée. C'était un peu amer.

« Non, Max, pas ça... »

Il n'insista pas, se releva, ouvrit son short, sortit sa queue. Qu'est-ce qu'elle était raide. D'une main, il la dirigea vers la cible rouge.

« Oh, m'man, m'man... Ma maman à moi... »

Il s'enfonça, ivre de douceur, dans le chaud, l'humide, le vivant de la femme. Elle respira très fort et recula son cul pour être bien emmanchée. Il sursauta de peur, puis de délice : elle avait glissé sa main entre ses cuisses et, par-dessous, elle lui caressait les couilles du bout des doigts. Il fit remonter la corolle de la robe tout en haut, sous les omoplates, afin d'avoir sous les yeux le dos gracieux et bronzé, et le beau cul blanc, épanoui. Le beau derrière blanc de maman ! Le gros derrière blanc de ma cochonne de maman ! Il en devenait

stupide, tellement c'était bon de l'enfiler, là, alors qu'il avait cru qu'elle ne reviendrait que très tard, dans la nuit. Il se recula, revint, s'enfonça. Il s'engluait en elle comme une mouche dans du miel. L'envie l'affolait. Il pressa le train.

« Max... doucement... »

« Quoi ? »

« Doucement, Max... plus doucement... »

« Comme ça ? »

Il ralentit, ralentit encore ; il bougeait à peine, en elle. Elle fit oui de la tête. Oui, c'est ce qu'elle voulait. Le sentir en elle. Et que ça dure longtemps. Longtemps. Elle creusait les reins pour mieux l'accueillir en elle. Elle lui faisait penser à une chienne qui s'accroupit dans la rue pour se faire pénétrer. Il pouvait voir, entre les fesses qu'il écartait des deux mains, le trou du cul, tout rond, d'un mauve foncé qui évoquait le lilas fané. C'est comique, un trou du cul ; ça donne envie de rire. Il suçait son doigt et le posa au centre de la pastille.

« J'peux, m'man ? Ici ? J'peux ? »

Elle inclina la nuque pour accepter. Il appuya le bout du doigt, au centre. Il fut étonné que ça entre si bien, si vite. C'était chaud, élastique. L'intérieur était humide. Un soupçon le prit, tout à coup. Elle s'était mis de la vaseline. Elle s'était fait enculer. Il introduisit tout son doigt. Il pouvait sentir sa queue de l'autre côté de la membrane qui sépare les deux trous, celui du cul et celui du vagin. Il l'entendit gémir. Sentiment de puissance ; elle était à sa merci. Il faisait ce qu'il voulait de son cul, d'elle tout entière, elle acceptait tout, elle était à lui. Mais à nouveau, l'idée qu'elle avait mis de la vaseline vint le mordre. Elle acceptait tout avec n'importe qui, pas seulement avec lui !

« M'man. J'ai goûté de la vodka, tu sais. »

« Oh, il ne faut pas, Max. Tu es trop jeune ! »

« J'aime pas ça, c'était parce que je t'en voulais, que tu sois allée draguer à Cavalaire. »

Il se recula, se renfila.

« J'suis trop jeune pour boire de la vodka mais pas trop jeune pour t'enfiler... »

« Max, ne dis pas de vilaines choses. Sois mignon, Max. Et promets-moi de ne plus boire... »

« J'en boirais plus si t'es gentille avec moi. »

« Tu me trouves pas gentille, en ce moment ? »

« Si, très gentille... tu me sens bien, dis, m'man ? »

« Oui, je te sens. Oh, Max, c'est mal ce qu'on fait. C'est affreux... »

Il retira son doigt de l'anus qui resta béant, tout rond, comme un petit zéro rose entouré d'une auréole brune.

« J'trouve que c'est vachement bon, moi. Ouvre bien ton joli cul parfumé, fais la chienne, j'adore quand tu fais la chienne, écarquille le trou... oui, comme ça. Oh, m'man. T'as le trou du cul qui reste ouvert... T'es pas fâchée quand je mets mon doigt dedans ? Je peux le remettre ? »

« Non, je suis pas fâchée. Tu peux tout ce que tu veux... mais doucement... »

« C'est tout mouillé, dedans, m'man. Pourquoi ? »

« On ne pose pas ce genre de questions, Max, quand on est un jeune homme bien poli. Les dames mouillent par-derrière aussi, figure-toi... »

Fallait-il la croire ? On aurait bien dit de la vaseline.

« M'man... j'vais t'en mettre une giclée, tu vas voir, ce sera mieux que ton Allemand... Avec ou sans vaseline ! »

« Tais-toi... On ne dit pas des choses pareilles à une dame, quand on est galant ! »

« Les nichons... je veux les nichons aussi, je veux tout... retrousse ta robe... »

Elle se démena, sous lui, se tortilla, s'éplucha jusqu'aux clavicules, les seins lui bondirent dans la paume, avec leurs gros bouts qui pointaient.

« Max... fais vite... il faut que je descende... »

Tiens, elle était pressée, tout à coup. Il la poignarda à trois ou quatre reprises, en lui serrant les seins, très fort, et ça gicla de lui, ça gicla en elle, tout au fond. Il eut l'impression qu'on le fendait en deux avec un rasoir brûlant, de la nuque à l'anus. Il s'affala sur elle, haletant. Ils baignaient dans leurs sueurs mélangées.

Lentement, elle glissa sous lui, rampant sur la table, pour essayer de se dégager.

« Oh, Max... c'est mal... lève-toi, laisse-moi partir. Ton père va finir par se poser des questions. »

Il se recula, s'extirpa et, tout de suite, elle se redressa, fit descendre sa robe, alla se regarder dans la glace, lui tournant le dos.

« Mon Dieu... cette tête... »

Max se leva, alla se jeter sur le lit, retira son short, puis écarta les cuisses et ouvrit les bras en croix. Il ruisselait. Sa mère arrangeait ses cheveux, devant la glace. Il pensa à son sperme qui devait lui couler le long des cuisses. Leurs yeux se rencontrèrent dans le miroir ; elle se déplaça légèrement, pour ne plus

lui montrer son visage.

« Il faut que j'y aille... »

Elle n'allait quand même pas partir comme ça, maintenant qu'elle avait eu ce qu'elle voulait ! Elle parut deviner ce qu'il pensait, et se retourna, au moment de sortir, comme prise de remords.

« Oh Max... ton petit moineau, tout mouillé... »

Elle vint s'accroupir devant le lit et, des deux mains, emprisonna le sexe et les couilles de son fils. Il lui posa la main sur la tête.

« Sale petit moineau ! Sale petit moineau dégoûtant ! Est-ce qu'on fait ça à sa maman ? »

Elle lui picorait les couilles et le pénis de petits baisers rapides.

« Fais-lui un bisou, dit Max, d'une voix qu'il ne se connaissait pas. Un vrai... avec... dedans... tu sais... »

« Non, il est trop sale... »

« Rien qu'un... »

Elle ouvrit la bouche, comme quand il était petit elle jouait à faire la grande bête qui mord. Maman va te manger. Oui, mange-moi, maman. Elle avala tout, les couilles, la verge. Il l'avait prise par les joues, il sentit son sexe se réveiller. Elle se goinfrait de lui, l'aspirait, et sa langue allait et venait sous ses couilles.

« M'man... »

Il la tira vers le haut, glissa hors de sa bouche ; honteuse, comme ne supportant pas son regard, elle vint s'enfouir contre le cou de son fils, dans le creux de son épaule.

« Sur la bouche, mendia-t-il. Un baiser sur la bouche... »

Elle fit non de la tête ; mais après, tout de suite, elle vint sur lui, et posa ses lèvres mouillées de salive sur les siennes. Leurs langues s'épousèrent... le goût du rouge à lèvres...

L'émotion que lui procura ce baiser fut si forte que Max se mit à sangloter. Il prit sa mère dans ses bras, par les épaules. Elle était bouleversée par ses pleurs.

« Max... ne pleure pas... Oh mon Dieu... mais pourquoi tu... C'est de ma faute ! Je suis une criminelle ! »

« J'veux plus que tu ailles draguer à Cavalaire. Je le supporte pas... Pourquoi tu vas avec ces types... Je te déteste ! »

Elle parut soulagée que ce ne soit que ça et lui couvrit le visage de baisers, lui lécha les larmes.

« J'irai plus, promis, j'irai plus. Tu as raison. J'irai plus. »

« Je te veux pour moi tout seul. Rien que pour moi. »

Ils s'étreignirent.

« Oui, mon chéri, rien que pour toi. »

Elle posa sa main entre les cuisses de Max ; il durcissait à nouveau ; elle le serra entre ses doigts.

« Ton gros derrière, c'est pour moi, compris ? Rien que pour moi. »

« Tout pour toi, Max, rien que pour toi. Le derrière, le devant, tout... »

Elle le cajolait, comme quand il était petit, tenant son oiseau raide d'une main, le serrant contre elle, entre ses seins, lui couvrant le front et les paupières de petits baisers.

« Fais-le voir... »

« Quoi ? »

« Ton gros derrière, montre-le-moi bien. Il est à moi, j'ai toujours le droit de le voir. Tu peux pas me refuser. »

« Oui, mon chéri. Tu as tous les droits... Il est à toi. »

Elle lui essuya les yeux puis se remit debout, lui tourna le dos, et retroussa sa robe. Il tomba du lit, à genoux, comme en adoration devant son cul, et lui écarta les fesses. L'œil sombre de l'anus, le sperme dans les poils.

« Je vais te lécher ta pastille... »

« Non, je suis sale... Max, maman est sale ! »

« T'as plus le droit de dire non. Jamais. Tu dois faire tout ce que je veux ! »

Il lécha la tache crispée du pourtour de l'anus, y colla sa bouche.

« Je l'adore, ton trou du cul. J'adore tout, de toi. Tout. »

« Oh, Max, mon chéri, mon petit à moi. Mon tout petit ! »

Elle se retourna, le souleva par les aisselles, le jeta sur le lit, se précipita entre ses cuisses, lui reprit tout dans la bouche et l'y garda, immobile, comme une bête repue, un chat qui tient une souris dans sa gueule et qui fait attention à ne pas la tuer tout à fait, avec ses crocs. Ils restèrent ainsi un long moment. On entendait le Commandant pérorer avec Maria, les cris des oiseaux, dans la tombée du soir.

Sa mère le léchait, partout, entre les fesses, sous les couilles, le gland, elle léchait tout, comme une chatte qui lèche ses petits. Puis elle se recula un peu pour bien regarder le pénis rose, les couilles aux poils lissés. Elle eut l'air tout attendrie.

« Maman t'a nettoyé, t'es tout propre, maintenant. Oh, le vilain coquin qui redevient dur... Tu n'as pas honte, dis ? »

Il bandait à nouveau, en effet. Elle lui donna une pichenette mutine sur la verge et se releva.

« Il faut vraiment que j'y aille, Max, dit-elle en prenant un ton affairé, comme si elle cherchait tout à coup à minimiser ce qui venait de se passer, à le traiter comme un enfantillage sans conséquence. Ils vont vraiment se poser des questions. »

« T'as qu'à leur dire que tu t'es étendue sur mon lit et qu'on a parlé. Tu viendras me faire un câlin, ce soir, c'est promis, hein ? Un gros câlin. »

« D'accord, sale garnement ! Un très gros câlin. »

« Et, m'man, tu mettras pas de culotte sous ta robe, quand tu viendras, comme maintenant. D'accord ? Cul nu ! Toujours cul nu quand tu viendras dans ma chambre »

« Comment ? Non mais, voyez-vous ça, tu n'as pas honte de demander des choses pareilles à ta mère ? Allez, va nager un peu au lieu de dire des bêtises. Va bouger. C'est malsain, à ton âge, de rester enfermé toute la journée. Tu vas t'étioler ! J'en ai parlé avec ton père, hier, poursuivit-elle, soudain volubile, comme si elle s'efforçait de ne pas avoir entendu ce qu'il venait de lui demander si effrontément, et par la même occasion, de regagner son statut de mère. Il t'autorise à reprendre ton vélo, le soir. Il est d'accord pour que tu ailles un peu au village. La clef du cadenas est dans la Dauphine, dans la boîte à gants. Allez, va te donner un peu d'exercice, Max. »

Comme elle retournait vite dans la peau de son personnage ; il en resta pantois. Un vrai tour de passe-passe. Il venait de lui lécher le trou du cul, et en un clin d'œil, hop, voilà que c'était à nouveau la maman qui s'inquiète pour la santé de son chérubin. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, trop sidéré par cette soudaine métamorphose, elle lui envoya un petit mimi distrait, dans le vide, et sortit de la chambre.

CHAPITRE VI

LES CÂLINS DU SOIR

Les voisins immédiats des Van de Walle, les Gassin, un jeune couple sans enfant d'ex-Parisiens « branchés », étaient venus s'installer à Grimaud depuis une dizaine d'années, ayant hérité d'une vieille tante la vaste villa qu'ils y habitaient. Les deux jardins étaient contigus et Max avait pris dès sa plus tendre enfance l'habitude d'aller, du fond du sien, épier Jean-Charles, le mari, qui était kiné-esthéticien, alors qu'il « traitait » ses clientes.

Le rez-de-chaussée de la villa, en effet, était réservé aux activités professionnelles du couple. Trois pièces étant occupées par l'institut de beauté, la quatrième servait de salon de coiffure à Cathy, la femme de Jean-Charles, qui pratiquait les « coupes à la dernière mode » avec prudence et modération, car les audaces de Paris et de Saint-Trop' avaient besoin d'une période d'incubation avant de s'acclimater à la population locale. À vrai dire, c'est surtout pendant la saison que les Gassin faisaient le plus gros de leur chiffre d'affaires. Outre les clientes qui venaient au salon, Cathy allait très souvent coiffer à domicile au volant de sa petite 4CV cabossée. Elle était sans arrêt par monts et par vaux et les clientes de son mari n'avaient que fort rarement l'occasion de la rencontrer quand elles venaient se faire masser à l'institut.

La villa des Gassin était bâtie à flanc de coteau, juste sous celle des Van De Walle, ce qui fait que le jardin de celle-ci surplombait, comme un balcon, celui des voisins et les fenêtres du rez-de-chaussée. On se trouvait, chez les Van de Walle, à niveau avec les fenêtres du premier étage des Gassin, réservé à leur logement. Tout petit, Max avait repéré ce détail, et par un trou qu'il avait aménagé dans l'épaisse haie d'épineux, il pouvait découvrir ce qui se passait au rez-de-chaussée sans être vu lui-même. Rassurées par la végétation très dense, les belles clientes de Jean-Charles (qui, par ailleurs, n'étaient pas particulièrement pudiques, habituées à se baigner nues à Pampelonne) se déshabillaient sans complexes devant la fenêtre ouverte et allaient s'étendre dans le plus simple appareil sur la table de soin ou sous la lampe à ultraviolets. À moins de trois mètres, tapi dans une niche du feuillage, un gamin attentif se rinçait l'œil en se masturbant.

Ce qui excitait le plus Max, c'était de voir Jean-Charles masser ses clientes. Il s'émerveillait du sans-gêne avec lequel les mains du kiné se promenaient sur les fesses et les seins de ces jolies bourgeoises bien bronzées et il écoutait les conversations mondaines qui accompagnaient ces manipulations équivoques. Tout petit, Max était sidéré de voir ces femmes se mettre toutes

nues devant leur kiné, et écarter les cuisses avec une impudeur animale, livrant leur sexe ouvert à sa vue, quand il leur « faisait le maillot » ; c'est-à-dire quand il épilait à la cire leur toison pubienne sur le pourtour de la fente vulvaire.

Certaines fois le massage et les conversations s'interrompaient subitement et, après un moment de silence, le kiné venait tirer le rideau devant la fenêtre. Max n'ignorait pas ce qui se passait alors. Les gémissements de la femme étaient assez explicites. Un peu plus tard, il pouvait voir sortir dans le jardin, du côté qui donnait sur la rue, en contrebas, la cliente toute pomponnée que le kiné reconduisait galamment à sa voiture.

Le Commandant, quand Jean-Charles, avec ou sans sa femme, venait le soir, en voisin, pour bavarder en buvant un pastis, ou, après le repas, le café, le Commandant, donc, taquinait souvent son voisin au sujet de ses activités professionnelles. Il trouvait que ce n'était pas un métier très viril, de passer son temps à tripoter des femmes.

« Je vous admire, ricanait-il, moi, je ne pourrais pas. Que diable, une jolie femme est une jolie femme... si elle se met à poil devant moi... Bougre ! »

Il prenait son air égrillard et n'en disait pas plus. Max, qui n'était pas souvent de l'avis de son père, s'étonnait de penser comme lui. Mais il se souvenait des fois où Jean-Charles tirait le rideau et savait que le « kiné de ces dames » ne se contentait pas toujours de leur tapoter sur les fesses ou de leur raffermir les seins.

Jean-Charles et sa femme étaient des voisins fort agréables, toujours prêts à rendre service, et les deux couples vivaient en assez bonne intelligence, malgré les plaisanteries de soudard du Commandant. Deux ou trois soirs par semaine, donc, en été, Jean-Charles venait sans façon s'attabler sur la véranda pour une partie de rami ou pour « tailler une bavette ». C'était un assez fin narrateur, et il amusait beaucoup les Van de Walle en leur racontant les confidences souvent scabreuses que lui faisaient ses clientes.

La mère de Max et sa sœur allaient, comme toutes les femmes du voisinage, se faire épiler ou soigner les pieds chez lui. Quand le Commandant ronchonnait, trouvant indécent qu'elles s'exhibent devant un homme, elles lui objectaient que Jean-Charles n'en était pas un, à leurs yeux, puisque de l'aveu même du Commandant, il exerçait un métier féminin ; c'était comme un médecin, ou un curé. Et puis, il aurait été vexé qu'elles aillent à Cogolin chez sa concurrente, sous prétexte que c'était une femme. Sans parler que c'était au diable, il fallait prendre la voiture ; tandis que là, il n'y avait que la haie à traverser. Bougon, le Commandant ravalait ses récriminations ; de toute

façon, il finissait toujours par s'incliner devant les caprices de sa femme.

Les Van de Walle venaient de sortir de table et Maria desservait quand le kiné et sa femme s'invitèrent pour le café, à la bonne franquette. Max, encore tout abasourdi par ce qui s'était passé dans sa chambre avec sa mère, resta un moment avec eux, à écouter d'une oreille les anecdotes du mari, qu'il connaissait par cœur, et ses plaisanteries à propos d'une grosse dame qui venait régulièrement se faire « masser les lombaires et le bas du ventre », tous les jeudis, à cause « de crampes épouvantables » que seul Jean-Charles était capable d'apaiser. Cathy écoutait en riant comme les autres, mais Max avait le sentiment qu'elle riait un peu jaune. Très brun de poil, long et mince, à la fois osseux et musclé, Jean-Charles ressemblait assez à l'idée qu'on se fait d'un danseur classique ; il avait une petite tête aux traits très découpés, aux mouvements vifs, primesautiers, qui le faisait ressembler à un oiseau, et de longues mains très expressives qu'il agitait en parlant, comme un Italien. Mais dans les moments où il ne riait ni ne plaisantait (moments à vrai dire assez rares) son regard noir se chargeait d'une intensité qui intriguait Max.

Après avoir papoté sur la grosse dame, Jean-Charles raconta d'autres anecdotes, toutes aussi scabreuses. Le Commandant qui en était friand, se montra ravi. Cela devait l'émoustiller. Max avait remarqué que les nuits qui suivaient les visites où le kiné s'était montré particulièrement disert, il lui arrivait souvent d'entendre gémir sa mère. Ces « coquinerie », comme il disait, devaient fouetter les sens de son père. Il se demanda si cette nuit le scénario habituel se déroulerait. Si bien qu'il fut assez soulagé (devenait-il jaloux de son père ?) quand Jean-Charles changea de disque, pour demander, d'un ton anodin, si on avait des nouvelles de la « grande sauterelle » (c'est ainsi qu'il appelait la sœur de Max).

Cependant, la désinvolture étudiée avec laquelle il avait posé cette question alerta Max. Ce fut très furtif, cela passa dans son esprit comme un oiseau qui traverse le ciel ; tout à coup lui vint l'idée, qui jusqu'à ce soir ne l'avait pas même effleuré, qu'il pouvait y avoir quelque chose entre sa sœur et le kiné. À dix-huit ans, en dépit d'une minceur peut-être excessive, Lorraine était très séduisante ; elle ressemblait à sa mère et promettait d'être au moins aussi belle. Elle plaisait beaucoup aux hommes et ceux du village suivaient volontiers des yeux sa chute de reins quand elle allait se promener avec ses copines sur la place où ils jouaient aux boules.

Sa curiosité mise en éveil, Max regarda le kiné d'un œil neuf et en conclut, à son grand regret, qu'on pouvait le trouver séduisant, en dépit de son bagout et de ses plaisanteries éculées. Certes, Lorraine était quasiment fiancée avec

un élève officier, Xavier, le fils d'un général en retraite, un « garçon très brillant qui irait loin », s'il fallait en croire le Commandant, mais cela n'a jamais rien empêché. Sa sœur, il était payé pour le savoir, était très sensuelle et d'un tempérament foncièrement pervers.

D'avoir pensé à elle, qui allait revenir dans quelques jours, le mit de méchante humeur. Il se dit que sa mère et lui ne pourraient plus s'isoler aussi aisément, quand Lorraine serait là vu qu'elle n'avait pas les yeux dans sa poche. Il se leva donc, la mine assez maussade, pour monter dans sa chambre. Couché dans son lit, tout nu, le drap tiré sur lui, il attendit que sa mère vienne comme promis lui faire son câlin du soir. Elle monta presque tout de suite. Elle avait les joues roses et un reste de rire d'une plaisanterie de Jean-Charles, dont on entendait la voix par la fenêtre, tremblait sur ses lèvres. Mais dès qu'elle fut dans la chambre, ses yeux s'assombrirent et elle parut embarrassée.

« Pourquoi avais-tu l'air si morose ? » demanda-t-elle à son fils, avec une réelle inquiétude.

Il ne lui avoua pas que c'était à l'idée du prochain retour de Lorraine, car il avait très bien perçu que sa mère ne voulait pas que les choses survenues entre eux soient « dites ». Qu'elle feignait même à ses propres yeux, de n'y voir en somme qu'un enfantillage excessif provoqué par la chaleur et l'oisiveté.

« Tu es tristounet, mon minou, parce que tu n'es pas parti en vacances ? »

Elle s'assit au bord du lit et lui posa un petit baiser sur la tempe. Tout de suite Max sentit son sexe durcir et il ne put empêcher ses mains de saisir au vol les seins de sa mère.

« Max ! soupira-t-elle, avec un accent de reproche. Je suis juste montée te dire bonsoir... et tout de suite, tu en profites pour... tu vois comme tu es ! »

Elle portait un peignoir chinois de soie rouge, orné de dragons dorés, sous lequel sa poitrine était nue. Quand elle se pencha vers lui pour l'embrasser, Max vit ses seins bouger librement. Il écarta, sans qu'elle fasse rien pour l'en empêcher, les pans du peignoir et ils coulèrent au-dehors, avec leurs larges pointes mauves aux bouts déjà dressés. Bérengère, affichant une expression contrariée, fit mollement mine de vouloir les faire disparaître mais son fils lui prit le poignet avec une moue d'enfant gâté.

« Non, laisse-les-moi, m'man ! T'as dit qu'ils étaient à moi... Je veux leur faire un câlin... »

Il tendit goulûment les lèvres et aspira le mamelon le plus proche, comme un nourrisson qui tête, tout en agrippant le sein d'une main, enfonçant ses doigts dans sa masse souple, et maintenant le peignoir ouvert de l'autre. Immédiatement il sentit durcir le mamelon entre ses lèvres.

« Cela suffit, maintenant, Max... supplia-t-elle à voix basse, arrête, il faut que je redescende... Ton père va finir par se poser des questions si je reste trop longtemps... »

« L'autre... donne-moi l'autre... vite... »

Avec un soupir résigné, Bérengère se tourna pour lui présenter l'autre sein. Elle avait baissé les yeux et, entre ses cils, pendant qu'il le lui suçait voracement, en titillant la pointe de sa langue, elle le regardait comme elle aurait regardé un enfant à la mamelle. Par la fenêtre, on entendait la voix pointue et les intonations qu'avait prises Jean-Charles pour imiter une de ses clientes. Le Commandant se tordait de rire. Max se recula pour voir pointer impudiquement les gros mamelons violets qu'il avait fait durcir. Sa mère, les joues roses, la bouche entrouverte, ne cherchait plus à se dégager.

« À mon tour, maintenant, chuchota Max... vite... avant de redescendre... »

Il se laissa tomber sur l'oreiller et abaissa le drap pour dévoiler son bas-ventre. Entre ses cuisses ouvertes, son sexe se dressait, tout raide, le bout à demi sorti.

« Max ! »

Le doux ton de reproche, la moue chagrine, ne firent que l'exciter davantage. D'une tape sur la main, il empêcha sa mère de refermer son peignoir.

« Non, laisse-les dehors... je veux les voir bouger... touche-moi, vite... regarde comme j'en ai envie... »

Il prit la main de sa mère et, presque de force, l'attira. Elle ne résistait pas vraiment. Elle referma les doigts autour de la verge.

« Fais-le... fais-le, m'man... sinon, je vais me branler tout seul... c'est trop triste... »

Avec un soupir, Bérengère se mit à le masturber doucement, délicatement, pour ne pas irriter le gland. Elle éprouvait une gêne étrange, en dépit de tout ce qui s'était déjà passé entre eux au cours de l'après-midi et qui, rétrospectivement, lui apparaissait comme un moment de folie. Peut-être était-ce d'entendre son mari parler avec le kiné. Elle avait un sentiment d'irréalité à penser qu'elle était dans la chambre de son fils, les seins nus, et qu'elle était en train de le masturber.

Il voulut lui saisir à nouveau un sein, mais elle le rabroua.

« Non... laisse tes mains sur le drap, sinon j'arrête... »

Sans s'expliquer pourquoi, elle le voulait absolument passif et Max en prit son parti. Il s'immobilisa, les yeux fixés sur la main qui coulissait sur sa

verge, couvrant et découvrant le gland rouge. Sa mère le branlait avec une insolite douceur, presque avec tendresse.

« Oh, tu le fais si bien, m'man. Mieux que mes copines. »

Elle eut un rire offusqué. Lentement, elle abaissa la peau du prépuce pour découvrir le gland et immobilisa sa main.

« C'est en train de venir, chuchota Max, je sens que ça monte... reste comme ça... serre-la bien fort ! »

Elle obéit et une violente pulsation anima le sexe qu'elle étreignait. Elle regarda fuser le sperme, les yeux écarquillés. Des soubresauts violents agitaient le corps de son fils qui se renversait sur l'oreiller, les bras en croix.

« Vilain dégoûtant ! Tu es content, maintenant ? »

Elle avait repris sa voix de l'après-midi, ce chuchotement crapuleux qui lui donnait la chair de poule.

« Regardez-moi ce petit cochon... Il en a mis partout ! »

Avec une insolite tendresse, elle essuya le sperme qui maculait le ventre et la poitrine de son fils. Il se laissait faire, reprenant son souffle.

« J'espère au moins que tu vas bien dormir, maintenant ? »

Voilà qu'elle reprenait sa voix de maman ! Il pinça les lèvres, contrarié, comme si elle lui gâchait sciemment son plaisir. Et comme elle le recouvrait avec le drap et l'embrassait sur le front, puis se relevait pour aller vers la porte, il bondit de son lit et tomba à genoux derrière elle. D'un mouvement vif, il lui remonta son peignoir au-dessus des reins et vit qu'elle n'avait pas de culotte. Il lui enlaça les cuisses et enfouit son visage entre ses fesses moites, laissant le peignoir retomber sur lui.

« Max, imbécile ! Arrête... »

Elle essayait de dénouer les bras qui lui entravaient les cuisses. Elle sentit la langue de son fils s'infiltrer entre ses fesses. Il cherchait à lui lécher l'anus. Elle parvint à se dégager, dans un sursaut violent.

« Tu n'es pas raisonnable, Max, geignit-elle, si tu continues comme ça, je ne viendrai plus te faire de câlin. »

Toujours à genoux, il joignit les mains, comme un enfant en prière.

« Laisse-moi leur faire un baiser... un baiser à chacune et c'est tout... »

Elle avait l'air vraiment contrarié. Un éclat de rire venant d'en bas, entrant par la fenêtre, la fit sursauter. Elle haussa les épaules et se retourna, releva son peignoir pour découvrir son cul.

« Dépêche-toi, alors... et va vite te coucher... »

Tremblant d'extase, Max cueillit entre ses deux mains, comme une grosse lune pâle, le derrière charnu de sa mère et le soupesa. Puis il posa ses lèvres

sur la chair élastique, embrassant chaque fesse.

« Ton derrière sent meilleur qu'une fleur, maman... »

Haussant à nouveau les épaules, Bérengère laissa retomber son peignoir, rentra ses seins dedans et renoua la ceinture. Puis, ayant vérifié dans le miroir qu'elle n'était pas dépeignée, elle quitta la chambre de son fils sans se retourner.

Dès qu'elle fut sortie, Max alla à la fenêtre et peu après il la vit sortir juste sous lui. Il constata que le kiné était debout, ainsi que sa femme.

« Comment, vous partez déjà, Jean-Charles ? minauda Bérengère. Restez encore un peu, je n'ai pas sommeil ! »

Quelle comédienne ! Comme elle passait vite d'un rôle à l'autre. Changer de peau en un instant, comme ça, tenait du prodige. Max éprouva une bouffée de haine pour la duplicité de cette femme trop habile. Le kiné ne se fit pas prier. Il se rassit tout de suite, c'était un bavard intarissable, mais Cathy rentra se coucher. Elle devait se lever tôt, le lendemain, pour aller coiffer une cliente à Ramatuelle. Le Commandant ne tarda pas à l'imiter. Seuls sur la véranda, sous la fenêtre, restèrent le kiné et Bérengère. Dans son demi-sommeil, Max les entendait chuchoter. Il n'arrivait pas à dormir vraiment. De temps en temps il s'assoupissait, puis se réveillait dans un sursaut et sentait son sexe, raide et dur, qui lui tirait sur le ventre comme un chien sur sa laisse. Il avait encore envie.

Comme il se réveillait une fois de plus, avec le sentiment de tomber dans le vide, il n'entendit plus le chuchotement du kiné, mais un fredonnement confus. Il sortit de son lit et se pencha à la fenêtre. Sa mère était seule, elle débarrassait la table, sans se presser. Il l'appela à voix basse. Elle leva la tête tout de suite et le regarda fixement.

« Tu ne dors pas encore ? Il est plus de minuit, Max, tu n'es pas raisonnable ! »

« Je n'ai pas sommeil. Viens me voir encore... »

« Non. Ton père... »

« Il dort. Je l'entends ronfler d'ici. »

Sa mère eut l'air découragée, tout à coup, et même mécontente. Elle se remit à ramasser les tasses et alla les porter dans la cuisine. Puis elle éteignit de l'intérieur la lampe anti-insectes et le jardin fut plongé dans l'obscurité. Max retourna dans son lit. Il était sûr qu'elle ne viendrait pas. Mais quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit et elle entra. Il alluma la lampe de chevet. Ils se regardèrent.

« Ici... dit Max. Ici... »

Il abaissa le drap sur son ventre, et lui montra sa poitrine nue.

Avec un soupir, sa mère vint se pencher sur le torse gracile de son fils et lui embrassa un sein. Puis l'autre. Ses lèvres étaient douces et chaudes. Max baissa le drap un peu plus bas et montra son nombril. Bérengère s'agenouilla et posa ses lèvres sur le nombril qu'elle lécha doucement. Il tremblait de bonheur et, de la main, insidieusement, il lui poussa le visage vers le bas de son ventre, tout en abaissant le drap de l'autre main.

« Tu n'as pas honte, Max ! » chuchota sa mère.

Elle avait une joue couchée sur son ventre et regardait avec étonnement son sexe raide. Max la poussa par la nuque ; les lèvres chaudes vinrent se poser sur lui.

« Le bout... met le bout dans la bouche... s'il te plaît... »

Elle avait saisi la verge entre le pouce et l'index ; elle fit sortir le gland. Puis elle souleva sa joue du ventre de son fils et prit le gland entre ses lèvres. Sans faire entrer entièrement le sexe dans sa bouche, elle se mit à le téter. Max haletait, se tortillait, lui bredouillait des encouragements.

« Oui... comme ça... non... oui... encore... Oh ! »

Elle fit tourner sa langue onctueuse autour du gland, comme pour faire fondre un bonbon.

« Attention, m'man ! Arrête... ça va sortir... »

Elle assura sa prise et, cette fois, le suçait carrément. Il laissa son sperme fuser dans sa bouche. Quand ce fut fini, elle voulut aller recracher son sperme dans le lavabo, mais il la retint par le bras.

« Non. Avale. Avale tout. »

Il la vit déglutir avec une grimace involontaire.

« Tu es très vilain, Max. »

« Un bisou. »

« Non, tu ne le mérites pas ! »

Il l'attira vers lui et l'embrassa sur la bouche. Ses lèvres étaient gluantes de sperme. Leurs langues se touchèrent, mais elle se recula tout de suite.

Une fois encore, elle le recouvrit avec le drap et l'embrassa sur le front. Ce baiser sur le front, il le savait, cela voulait dire : je suis ta mère, Max. Quoi qu'il se passe, je reste ta mère. Il ne savait pas s'il devait s'en réjouir ou s'en désoler.

Vers trois heures du matin il fut réveillé par le bruit de la chasse d'eau, au rez-de-chaussée. Il alluma sa lampe de chevet et tendit l'oreille. Le Commandant ronflait ; donc, c'était elle. Elle se plaignait souvent d'avoir des

crises d'insomnie, quand elle était énervée.

Il se demanda si c'était à cause de lui qu'elle était nerveuse. Il se sentait sur les nerfs, lui aussi ; tout était bouleversé, dans sa vie, ces derniers jours. Il enfila son slip et sortit dans le couloir. À la lueur du clair de lune, il descendit l'escalier. Il entra chez Lorraine, au rez-de-chaussée, et traversa la chambre de sa sœur sans faire de bruit. Un rai de lumière rose filtrait sous la porte qui communiquait avec la chambre de ses parents. Il alla coller l'œil à la serrure. Le Commandant dormait, bouche ouverte, couché sur le dos ; il portait son masque anti-lumière sur les yeux, comme dans un avion. Bérengère, adossée à ses oreillers, faisait les mots croisés de *Madame Figaro*. Max abaissa sans bruit le bec-de-cane et entra chez ses parents. Sa mère écarquilla les yeux de stupeur. Il posa un doigt devant ses lèvres et contourna le grand lit pour aller de son côté.

Il s'agenouilla près d'elle et lui embrassa un bras, dans la saignée du coude. Puis il lui retira le crayon qu'elle tenait. Le Commandant ronflait comme un soufflet de forge. Max déplia le bras de sa mère et le laissa tomber du lit, de façon que la main repose sur le tapis. Puis il lui ôta le *Madame Figaro* et le posa par terre. Il agissait avec lenteur et détermination. Les joues de sa mère s'étaient colorées. Les yeux baissés, elle s'abandonnait à ses initiatives. Quand il eut reposé l'autre bras sur le drap, il abaissa ce dernier jusqu'à la taille de sa mère. Elle portait une chemise de nuit noire, transparente, fermée par un ruban. Il tira sur le ruban et dégagea les seins. À genoux, il commença à les caresser des deux mains. Sa mère se laissait faire. Il la sentait trembler. Les bouts de ses seins se raidirent. Il joua avec eux, du bout des doigts, et il vit qu'elle se cambrait. Il laissa sa main glisser sur l'arrondi du ventre, et ses doigts fouillèrent dans les poils. La fente du sexe s'ouvrit, gluante et chaude. Le clitoris se dressa, tout luisant de mouille.

« Non ! » chuchota-t-elle.

Mais elle écarta les cuisses et entrouvrit la bouche, avec cet air un peu stupide qu'elle avait quand elle était excitée. Il enfonça son doigt dans le vagin.

« Arrête, idiot. Monte dans ta chambre... »

« Non, j'ai envie, murmura Max. Viens à côté, chez Lorraine... »

Elle écarquillait les yeux, hébétée ; cuisses écartées, elle le laissait lui titiller le clitoris et le vagin. Et quand il la prit par la main et la tira pour qu'elle s'assoie, elle ne résista pas ; il tira encore, pour qu'elle sorte ses jambes du lit et pose les pieds par terre.

Épouvantée, elle surveillait le sommeil du Commandant par-dessus son

épaule. Max se recula, en la tira par les mains, pour l'obliger à se lever. Elle le fit, en appuyant sur le sommier d'une main pour l'empêcher de remonter trop vite. Une fois qu'elle fut debout, Max, l'entraînant comme un enfant récalcitrant, l'emmena dans la chambre de sa sœur. Dès qu'ils y furent, il referma la porte sans bruit et tendit l'oreille. Son père ronflait toujours aussi fort.

« Il ne faut pas, Max, tu es fou... » dit sa mère d'une voix veule.

Ils étaient debout, face à face. La nuisette de sa mère était très courte. Il la souleva et lui toucha le sexe. À nouveau, il y enfonça les doigts.

« Max... »

Il sortit son pénis de son slip et la poussa vers le lit de Lorraine. Elle se renversa sur le dos et tout de suite écarta les cuisses. Il se coucha sur elle et chercha à entrer dans son vagin. Elle le guida de sa main et le gland entra dans une matière molle et brûlante. Il glissa tout au fond, jusqu'à ce que ses couilles s'aplatissent sous sa poussée, pincées entre lui et les fesses de sa mère qui avait relevé les genoux pour mieux s'offrir.

« Max... c'est mal, il ne faut pas... »

« Ferme-la un peu, tu veux réveiller papa ? »

Il se trémoussa pour bien sentir la chair chaude s'ouvrir. Puis il se mit à aller et venir dans le fourreau.

« Comme tu es chaude, dedans... on dirait du feu... »

« C'est mal, Max, je parle sérieusement, c'est vraiment mal... »

Plus elle lui disait que c'était mal, et plus elle lui répétait qu'elle était sa mère, plus cela l'excitait. Au point qu'à un moment il se demanda si elle ne le faisait pas exprès, par perversité. Tout en chuchotant « c'est mal, c'est mal, Max », elle se démenait sous lui pour mieux l'accueillir, mieux l'engloutir, l'envelopper, l'aspirer dans sa chair qui s'ouvrait goulûment.

Comme il avait éjaculé deux fois déjà dans la soirée, il put se retenir très longtemps et il lui donna beaucoup de plaisir. De temps en temps elle se mettait à sangloter sans bruit, sous lui, en le serrant très fort aux épaules et il se rendait compte qu'elle jouissait. Sa jouissance muette avait quelque chose de maladif, d'hystérique, parce qu'elle ne pouvait pas crier, comme les autres fois, quand elle baisait avec son père, et ça l'empêchait de se libérer, et faisait qu'elle n'arrivait jamais à se satisfaire pleinement. En effet, très vite, sentant qu'il était toujours aussi dur dans son vagin, elle se remettait à bouger sous lui, d'une façon avide, presque désespérée.

Enfin, il parvint à éjaculer à nouveau et il fut obligé de la mordre à l'épaule pour ne pas gémir. À cause de sa fatigue, sa jouissance fut presque

douloureuse. Dès que ce fut fait, il se sentit abattu et eut envie de pleurer. Alors que sa mère restait inerte, haletante, il sortit de la chambre. Il venait à peine de se coucher quand il entendit le bruit de la chasse d'eau, au rez-de-chaussée.

Sa tristesse s'évanouit d'un coup et il sourit méchamment dans le noir, en pensant à sa mère en train de se laver le cul, pendant que le Commandant roupillait. Quand il entendait vibrer le tuyau, dans la nuit, les autres fois, c'est qu'elle venait de faire l'amour avec son père. Il s'endormit sur cette pensée.

CHAPITRE VII

BOUDERIE... ET RÉCONCILIATION

À son arrivée dans la cuisine, le lendemain matin, Max vit tout de suite que sa mère s'était levée du pied gauche. Un comprimé d'Alka-Seltzer pétillait dans un verre près de sa tasse de café noir, et quand il voulut l'embrasser, après avoir embrassé son père qui lisait son journal, elle le repoussa du même geste exaspéré qu'elle aurait eu pour chasser une mouche.

« Laisse-moi, Max, il fait trop chaud. »

« Ta mère a sa migraine », dit le Commandant.

« C'est ce temps, dit Maria. Et vous allez encore dire que je me mêle de ce qui me regarde pas, mais Madame a tort de prendre des bains de soleil l'après-midi. Le soleil est trop fort en été. »

« Sans compter, dit le Commandant, que c'est très mauvais pour la peau, les ultraviolets. Surtout avec cette couche d'ozone qui est percée ! »

Van de Walle père s'embarqua dans une tirade fumeuse sur la couche d'ozone, que personne n'écouta. Pendant que son mari déblatérât, Bérengère pinçait entre deux doigts la racine de son nez et fermait les yeux en prenant des airs de martyr, comme si les moindres paroles ébranlaient douloureusement son système nerveux. Vexé par son attitude, le Commandant finit par se taire et se replongea dans son journal. Quant à Max, ulcéré d'avoir été repoussé, il commençait à s'inquiéter de ce qui s'était passé dans la nuit, et à quoi il attribuait maintenant le mécontentement matinal de sa mère. Sitôt son déjeuner avalé, au lieu de monter travailler dans sa chambre, il alla faire quelques pas dans le jardin. S'ils devaient avoir une explication, il aimait autant qu'elle ait lieu en plein air.

Il se tenait près du bassin, rongé par une sourde angoisse, quand il la vit venir à grand pas, dans son peignoir mal fermé qui s'ouvrait sur ses cuisses bronzées. Elle tenait sa tasse de café dans une main et le verre d'Alka-Seltzer dans l'autre. Elle se laissa tomber dans la chaise longue et but une gorgée du liquide effervescent dont l'amertume la fit grimacer.

« Qu'est-ce qu'il peut m'emmerder, avec sa couche d'ozone, marmonna-t-elle. Quant à toi, j'ai deux mots à te dire, Max. Pour commencer, tu es trop grand pour... pour m'embrasser sans arrêt devant ton père. »

« Mais... »

« Laisse-moi finir. Je suis fâchée contre toi, Max. Cette nuit, tu... ta conduite a été inqualifiable ! Tu as profité de ce que je ne voulais pas faire de bruit... pour... pour... »

Elle but une autre gorgée de liquide.

« Tu n'as pas l'air de te rendre compte... Je suis ta mère, je ne suis pas là pour que tu assouvisses tes bas instincts chaque fois que... Il faut que cela cesse, tu m'entends ? Je sais que tu es à l'âge ingrat, mais il faut que... que tu te disciplines... »

Le sang de Max ne fit qu'un tour ; non mais, et puis quoi encore ? Elle n'allait pas lui faire la morale ! Elle le prenait pour un idiot, ou quoi ? Elle avait pris son pied, cette nuit, non ? Elle s'en était mis jusqu'aux ovaires ! Et maintenant...

« Raconte pas d'histoires, lui lâcha-t-il d'un ton plein de hargne, arrête ton char, hein ? T'étais pas soûle, hier, quand t'es revenue de Cavalaire ! T'es bien venue dans ma chambre, tout de suite, je t'ai pas appelée ! »

Décontenancée de voir qu'il battait en brèche son autorité maternelle, et pour masquer son embarras, Bérengère prit ses lunettes de soleil dans la poche de son peignoir et les enfila.

« Ne me dis pas que t'avais pas des idées, ricana Max, bien décidé à ne pas s'en laisser conter. C'est pas par hasard que t'avais pas de culotte et que tu te frottais contre moi comme une chatte en chaleur. J'ai pas eu à te violer, si tu te souviens bien. T'en voulais. Et c'est pour ça que tu es montée ! »

Accablée de remords, sa mère baissa la tête.

« J'ai eu tort, dit-elle à voix basse ; je le reconnais, c'est de ma faute, en effet, ce qui s'est passé. J'ai eu un... un... »

Elle remplaça par un geste évasif le mot qui ne parvenait pas à franchir ses lèvres.

« Mais c'est fini, maintenant. Ta conduite de cette nuit m'a ouvert les yeux... »

C'était donc ça ; c'est là que le bât blessait Madame ; elle trouvait qu'il allait trop loin ; il prenait des initiatives ! Il aurait fallu qu'il la laisse jouer avec lui quand elle en avait envie, et qu'ensuite il rentre dans sa cage, et redevienne le bon petit chéri à sa maman !

« Chatouille-moi, je vais pleurer ! »

« Cela suffit, Max. Tu m'entends, je t'ordonne de te taire ! »

La voix de sa mère avait grimpé d'une octave, mais le tremblement de sa main sur le verre d'Alka-Seltzer lui révéla qu'elle n'était pas aussi sûre d'elle qu'elle cherchait à le faire croire. Il ricana, mauvais.

« Tu m'impressionnes pas, tu sais. Pas la peine de te fatiguer. Je le connais, ton cinéma ; ça marche peut-être avec papa, mais pas avec moi ! »

Au lieu de réagir par la colère, comme il s'y était attendu, elle murmura d'une voix découragée :

« Comme tu me détestes. »

« Moi ? » fit Max.

« Tu as raison, remarque, tu as tout à fait raison. Je me suis conduite avec toi d'une façon inqualifiable. C'est criminel de ma part d'avoir laissé les choses aller si loin... Tu es encore un enfant, tu... tu ne te rends pas compte... Max, mon chéri, il faut arrêter tout ça, tu m'entends. Sois mignon. Je veux que tu redeviennes mon fils, comme avant, et rien que mon fils. Il ne faut plus qu'il y ait ces choses laides entre nous. Promets-moi ! Max... »

Il était sur le point de céder, ému malgré lui par l'accent de détresse de sa voix, quand inopinément il se souvint de la façon dont la veille au soir, en revenant de lui faire son câlin, elle avait demandé au kiné, de sa voix mondaine : « Comment, vous ne restez pas encore un peu, Jean-Charles ? » Et comme il avait pensé alors : « Quelle comédienne ! »

Une rage froide, amère, remplaça le mouvement de tendresse qui l'avait gagné. C'est vrai qu'elle était comédienne. Combien de fois l'avait-il vue manipuler son père. Un vrai pantin, son père, entre ses doigts.

« Tu m'en veux, maintenant, mais plus tard, tu comprendras », murmura sa mère.

Elle voulut lui prendre la main ; il se dégagea brutalement.

« Ce serait trop facile ! Tu viens me donner ton cul pour que je m'occupe quand il te démange, puis tu le reprends quand t'as plus envie, et moi, j'ai pas mon mot à dire ! »

« Max... »

« J'existe, moi, figure-toi. T'es pas toute seule. »

« Max... »

Il la vit se retourner d'un air inquiet vers la maison. Elle avait les foies qu'on les entende !

« T'es une salope, dit-il d'une voix qui sifflait, une salope ! Rien ne serait arrivé si tu l'avais pas cherché ! Je te déteste, tu m'entends ! Tu me dégoûtes ! Salope, salope, salope ! »

La haine faisait vibrer sa voix. Et tout à coup, quelque chose se cassa en lui, se cassa net, et il tomba aux genoux de sa mère et enfouit son visage en larmes dans son ventre. Il sentit qu'elle le serrait contre elle, désespérée, qu'elle le caressait, puis s'arrêtait, de crainte qu'il ne se trompe sur la nature de ses caresses. Et en même temps il respirait avec avidité l'odeur de son corps, de son entrecuisse, à travers le peignoir.

« J'ai envie, moi, m'man. J'ai envie, tu comprends pas ? Il n'y pas que toi qui as des envies. Comment je vais faire, maintenant, si tu veux plus ? »

Et il fondit en sanglots enfantins, enfonçant son visage dans le ventre élastique qui céda sous la pression.

« Mais... Max... tu peux sortir le soir, retrouver tes copines... puisque je te dis que ton père est d'accord... si tu travailles l'après-midi, dans ta chambre... tu peux prendre le vélo... »

Le vélo ! C'est pas de faire du vélo qu'il avait envie !

« Tu peux aller voir tes chéries, au village. Tu sors plus avec la fille de la mercière ? »

« T'es conne ou quoi ? C'est de toi que j'ai envie, pas de ces pisseuses ! J'ai jamais connu rien de pareil, j'arrête pas d'y penser, ça me rend fou. »

« Max... mon petit... »

« Et toi, tu t'amènes, avec la gueule enfarinée et tu me dis, il faut arrêter, j'ai des remords, gnagnagna... T'as fait ce que t'as voulu quand t'en avais envie, tu t'en es mis plein le cul, et maintenant tu reprends tes billes, et faudrait que je me branle tout seul, comme avant ! »

Il la singea, cruel, imitant les intonations de sa voix.

« Oublie ça, Max, mon chéri ! Ta petite maman a eu un moment d'égarement, elle était en rut, elle était plus elle-même ! Mais maintenant, c'est fini, toutes ces bêtises. Je suis à nouveau ta maman, pure et vierge. Tu dois m'adorer à distance, comme une statue de la Vierge Marie, et surtout tu dois pas me toucher ma grosse moule ! »

À ce mot si vulgaire qu'il avait employé à dessein pour la choquer, elle sursauta violemment dans ses bras.

« Tu t'es servie de moi comme d'un Kleenex, et maintenant tu me jettes. T'as bien calculé ton coup, hein. Lorraine va revenir. Tout redeviendra comme avant. Eh bien compte pas sur moi, ma vieille, c'est râpé ! »

Elle voulut lui caresser les cheveux, il se recula, rageur, et essuya son visage en larmes.

« Me touche plus, t'entends ! T'es plus ma mère ! Je t'interdis de me toucher. Tu peux les reprendre, tes fesses, mais reprends aussi ta tendresse de merde. Je suis pas demandeur ! Le petit Max chéri, c'est fini ! »

Il se dirigea à grands pas furieux vers la maison.

Chemin faisant il croisa Maria qui allait vider la petite poubelle de la cuisine dans la grande, qui se trouvait au garage et qu'on sortait une fois par semaine pour les éboueurs.

« Alors, vous êtes content, lui lança la Portugaise, vous allez plus être seul, maintenant que votre sœur revient. »

« Comment ça ? »

« Votre maman vous a pas dit ? Elle a téléphoné ce matin, elle avance son retour. Ce sera mieux, pour vous, ça vous fera de la compagnie. »

« La salope ! » C'est à sa mère qu'il pensait. Voilà qui expliquait son revirement soudain. Les remords, tu parles ! Elle avait les foies, à cause de Lorraine. Prudente, la *mater* ! Oh, elle était fine mouche, on ne pouvait pas lui retirer ça.

Il monta dans sa chambre et travailla d'arrache-pied, pour se changer les idées. À table, pendant le repas de midi, il surprenait à tout instant les yeux de sa mère sur lui, mais il mettait un point d'honneur à fuir son regard. Quand le Commandant sortit de table pour aller faire sa sieste quotidienne, ils se retrouvèrent en tête à tête.

« Tu m'en veux, Max ? »

Il haussa les épaules, sans répondre.

« Ta sœur revient, tu le sais ? As-tu pensé à... Elle est loin d'être idiote, tu sais. »

Le chuchotement complice qu'avait adopté sa mère sitôt qu'ils furent seuls le fit frissonner. Elle lui faisait des avances, ou quoi ? Il avait remarqué qu'elle avait forcé sur le rosé, pendant le repas.

« On n'aura qu'à faire attention, dit Max, sans la regarder. On le fera moins souvent, c'est tout... »

« Max ! »

« Je peux pas m'en passer, tu comprends pas ? »

Ils étaient obligés de parler très bas, à cause de Maria qui allait et venait, dans la cuisine toute proche.

« Jamais, dit Max, jamais je renoncerai, t'entends ? Même s'il faut que je te le fasse de force ! »

Elle n'eut pas un tressaillement ; le front dans la main, elle contemplait d'un air pensif le fond de son assiette qui représentait un village hollandais. Mais quand il se leva, elle tendit vivement sa main et prit celle de son fils.

« Je ne veux pas que tu sois fâchée contre moi, Max. Je ne veux pas. »

« Alors, tu sais ce qui te reste à faire, lui répliqua-t-il à voix basse. »

Il se pencha rapidement vers elle et voulut l'embrasser sur la joue. Soit hasard, soit autre chose, sa mère tourna la tête et leurs lèvres se rencontrèrent. Bérengère se recula aussitôt. Maria rentrait, pour desservir.

« Alors, vous avez fait la paix, dit la Portugaise, c'est bien ; c'est pas bien quand un fils est fâché avec sa mère. »

« Mais nous n'étions pas fâchés, Maria, où avez-vous pris ça ? »

« Oh, j'ai bien vu que Madame était contrariée, allez, et que Monsieur Max

n'était pas content. Aussi, c'est pas bien que votre mari le laisse pas sortir un peu... c'est les vacances, toujours étudier, toujours étudier... ça va lui détraquer le ciboulot, à ce garçon... »

Ils ne purent s'empêcher de rire. Ils étaient toujours l'un contre l'autre, Max debout et Bérengère assise, un bras passé autour de la taille de son fils.

« Je vais vous aider, Maria, nous allons faire la vaisselle ensemble, ça me changera les idées. »

Elle tapa sur les fesses de son fils, pour qu'il s'éloigne, et il monta dans sa chambre, après qu'ils eurent échangé un regard plein de promesses tacites. La matinée se terminait mieux qu'elle n'avait commencé.

*

* *

Tout le temps où sa mère resta dans la cuisine, Max, dans sa chambre, ne tint pas en place. Il allait à chaque instant vérifier à la fenêtre si elle n'était pas dans la chaise longue. Après ce qui venait de se passer, si elle retournait à la piscine, cela aurait la valeur d'une invite. Cependant sa mère ne sortait toujours pas, et il se jeta sur son lit. Il décida qu'il ne regarderait pas par la fenêtre pendant une demi-heure.

« Cela lui apprendra ! »

Il s'imaginait sa mère sortant, l'attendant, et s'étonnant de ce qu'il ne s'empresse pas s'accourir. Cette pensée l'aidait à prendre son mal en patience. Les aiguilles de l'horloge tournaient avec une lenteur désespérante. De temps en temps, pour ne plus les voir, Max fermait les yeux. Il finit par s'endormir. Il se réveilla en sursaut et découvrit que plus d'une heure s'était écoulée.

Se maudissant, il courut à la fenêtre ; la déception lui étreignit le cœur. La chaise longue était vide. Tout de suite après, sur la droite, il vit bouger un pied de femme. On ne voyait rien d'autre de sa mère que ce pied, et un coin de serviette rouge. Il comprit alors qu'elle s'était étendue à plat ventre, sur le rebord, juste à l'endroit que surplombait le jardin, au-dessus du muret qu'on avait construit quand on avait creusé à flanc de coteau l'excavation du bassin. C'était le seul endroit de la piscine d'où l'on ne pouvait être vu de la maison que si l'on était assis. Quand on était couché contre le muret, comme l'était sa mère, on était invisible.

Ragaillardi à l'idée qu'elle n'avait pu choisir sans arrière-pensée pour s'y faire bronzer un endroit aussi protégé, Max prit une douche, se lava méticuleusement le sexe, enfila son maillot et sortit de sa chambre. Le Commandant ronflait avec la discrétion d'un raz-de-marée.

Dès qu'elle l'entendit arriver, sa mère qui gisait à plat ventre leva la tête et

l'observa à travers ses lunettes noires. Il vit qu'elle avait gardé son maillot, mais c'était le brésilien, le vert pâle, qui lui laissait les fesses nues. Et l'attache était dénouée, sur son cou.

« Alors, dit Max, d'un ton taquin, la petite maman fait sa bronzette en cachette ? Elle a peur de son vilain fils ? »

Sa mère haussa les épaules.

Il avisa le pichet d'orangeade-vodka posé sur le sol, contre le muret. Le niveau avait sérieusement baissé. Bérengère se poussa pour lui faire une place sur la serviette. Il ne se coucha pas, mais resta assis, de façon à pouvoir surveiller la maison.

« La petite maman a peur que son vilain fils lui fasse des guili-guili ? »

« Cesse de dire des idioties, Max. T'as pu travailler un peu, malgré la chaleur ? »

« Non. J'ai pas la tête au travail quand je sais que tu prends tes bains de soleil. C'est bizarre, non ? »

Avec un soupir sa mère reposa sa joue sur la serviette, le visage tourné vers le muret, comme si elle se désintéressait de lui. Max lui prit une mèche de cheveux, sur la nuque, et se mit à lui chatouiller le cou avec.

« Ton père dort ? »

« Oui. »

« Et Maria ? »

Max contemplait la nuque de sa mère. Puis ses yeux descendirent jusqu'aux fesses nues. Il nota qu'elle avait les cuisses séparées. Le filet vert du maillot brésilien disparaissait entre les deux collines de chair que le soleil avait rougies. Il sentit sa queue durcir.

« Maria, répondit-il avec un temps de retard, elle est en train de faire les cuivres... ou l'argenterie... j'ai senti l'odeur du produit, en passant... »

Sa mère resta silencieuse. Si Maria faisait l'argenterie, elle en aurait jusqu'au soir.

« Tu veux que je te passe de la crème ? suggéra Max. Juste te passer de la crème, rien d'autre, c'est juré. »

Voyant qu'elle se contentait de hausser les épaules, comme si elle était trop assommée par la chaleur pour lui répondre, Max pressa le tube dans sa paume.

« On va bien passer la crème sur la peau de ma jolie maman... pour qu'elle prenne pas un coup de soleil. T'as entendu ce qu'a dit papa, à propos de la couche d'ozone... »

Il posa sa main à plat entre les omoplates de sa mère qui sursauta légèrement, et il commença à étaler le produit sur son dos. La peau, gorgée de

soleil, était brûlante. Il la massait de la nuque jusqu'au creux des reins, d'un mouvement lent et peu appuyé. Au bout de quelques minutes, comme elle s'abandonnait de plus en plus, il laissa ses mains descendre, de chaque côté de son corps, et lui oignit les flancs, jusqu'à la naissance des seins. Elle se laissait toujours faire, il les prit alors en main, par-dessous. Elle se souleva pour lui livrer le passage. Il constata que les pointes de ses mamelons étaient gonflées.

« Mets-toi sur le dos... ce sera plus facile. »

« Max... »

« Allez, quoi... sois sympa... »

Il la prit par les épaules et la retourna sur le dos. Elle se laissa faire mollement, aussi inerte qu'une grosse poupée ; la gorge serrée, il comprit alors qu'elle accepterait tout. Les lunettes noires la masquaient. Ses seins blancs, avec leurs larges fleurs violettes, s'étaient étalés sur son buste bronzé. De ses mains huileuses, Max s'en empara avec douceur et avidité, comme s'il se les appropriait et se mit à les enduire de crème. Il les palpait, les malaxait, laissant, en bout de course, ses doigts pincer les gros mamelons raidis. Sa mère entrouvrait la bouche, il pouvait voir le bout de sa langue et une rangée de dents.

« Max... ça suffit, maintenant ; tu les as assez tripotés... »

« Non, ça ne suffit pas. C'est délicat, ça, les beaux nénés de maman... ils sont tout blancs. Il faut bien en passer, sinon ils vont prendre un coup de soleil. »

Il les lui pétrissait onctueusement, ne se lassant pas de manipuler cette chair élastique et généreuse. De temps en temps, il taquinait les pointes dressées.

« T'as les bouts qui bandent, » murmura-t-il.

« Max, veux-tu... »

Cette voix sucrée... Il crispa ses deux mains, lui étranglant les seins, faisant se dilater les corolles mauves. Il se pencha et leur donna un coup de langue. Le goût pharmaceutique du produit bronzant dénaturait celui de la sueur. Comme pour se donner une contenance, sa mère prit le *Paris Match* qu'elle avait emporté, et le déploya devant son visage, interposant un écran entre elle et son fils... mais lui laissant la disposition de tout le reste.

Pendant deux ou trois minutes, Max s'amusa avec ses seins, les manipulant d'une façon insistante, presque compulsive, comme s'il ne pouvait pas se rassasier de sentir ployer entre ses mains leur consistance élastique. Le produit bronzant avait pénétré dans la peau et il sentait mieux le contact de sa chair. La raideur insolente des tétons trahissait l'excitation de sa mère. Il remit de la crème dans ses paumes, et les fit glisser sur le ventre, abaissant le maillot au

fur et à mesure, comme s'il épluchait la peau maternelle d'une très fine pelure verte. Il fit descendre le maillot au ras du pubis.

« Max ! »

« Quoi ? Il faut bien en mettre, là aussi ! »

Avant qu'il ne lui découvre le sexe, Bérengère se remit sur le ventre. Elle enfouit son visage entre ses bras. Max lui retira son maillot sans qu'elle fasse rien pour l'en empêcher.

« Max... tu es sûr que personne ne peut nous voir ? »

« Je le verrai, si quelqu'un approche... je suis assis... t'inquiète pas... Je vais te passer de la crème partout... partout, partout... dans tous tes petits coins cachés... »

Il vit frissonner sa mère et, d'un mouvement vif, il retira son propre maillot. Son sexe était si raide qu'il se recourbait en arc de cercle. Son gland en partie dénudé le brûlait. Il eut l'impression qu'elle l'épiait, sous son bras.

Il lui donna une petite tape sur une fesse, pour la lui faire bouger.

« T'as ton gros derrière tout nu, maman... tout nu, tout blanc. »

« Tais-toi, vilain... fils dénaturé... tu devrais avoir honte ! »

Sa voix était rauque. Il se pencha et lui posa un baiser sur une fesse. De la main, il écarta la fesse voisine pour voir l'anus. Il eut envie de rire, en le voyant.

« Un gros derrière tout blanc, avec un petit trou tout noir... »

« Mon Dieu que cet enfant est bête ! »

« Le boulanger va pétrir le bon pain. »

Il vint s'agenouiller sur la serviette entre les jambes de sa mère, ce qui obligea celle-ci à écarter davantage les cuisses et révéla sous l'anus et le sillon fessier, la tache velue de la motte et la fente qui s'entrebâillait à l'orée du vagin. De ses mains huilées, Max se mit à lui malaxer les fesses. Il les poussait vers l'avant, vers le dos, pour faire remonter le sexe qui s'ouvrait de plus en plus et révélait les chairs roses des muqueuses, toutes baignées de sécrétions.

« C'est très vilain ce que tu fais, Max... »

Il lui écartait les fesses en les repoussant vers le haut, et, malgré elle, elle creusait les reins pour bien lui montrer ce qu'il avait envie de voir.

« Je vais te mettre un peu de crème ici... c'est délicat, ce truc... »

Elle tressaillit au contact des doigts sur son anus, puis ne bougea plus. Il fit tourner son doigt sur la pastille mauve, comme s'il avait voulu effacer les minuscules fronces qui partaient du cratère.

« Et ici aussi... c'est encore plus délicat, ici. »

« Max... »

Il soupesa la masse chaude et béante du sexe, repliant ses doigts pour les faire pénétrer dans la fente. Sa mère soupira. Il chercha le clitoris, dans les replis.

« Max... tu avais promis... »

« Moi ? J'ai rien promis du tout, tu rêves. Remets-toi sur le dos. »

« Non ; ça suffit, Max ! »

« T'auras qu'à lire ton *Paris Match* si tu veux pas que je voie ton visage... c'est pas lui que j'ai envie de voir... »

Comme une noyée qui se raccroche à une bouée, Bérengère prit le magazine et laissa une fois de plus son fils la retourner.

« Oh, mon Dieu, Max... Max... »

Le visage caché derrière le journal, elle gisait sur le dos, sans défense, inondée de soleil, les cuisses ouvertes, avec sa large fente qui bâillait dans sa touffe. Et son fils la masturbait, doucement, du bout des doigts, en observant avec une attention passionnée ce qu'il lui faisait.

« Max, Max... tu fais attention, au moins... la maison... »

« T'inquiète pas, je fais gaffe... laisse-toi faire... profite bien... régale-toi... c'est bon, hein ? »

Il écartait les nymphes molles et trempées de mouille, sollicitait du doigt le clito, dont l'ergot rouge se dressait comme une crête. Il se courba, prit un mamelon dans sa bouche, suçait. Sous sa main, le sexe de sa mère s'ouvrait avec avidité ; il enfonça ses doigts dans la cavité vaginale. Bérengère fut secouée d'un spasme violent, puis retomba en respirant très fort.

« T'as joui, maman ? chuchota-t-il. Dis-moi, t'as joui, hein ? »

Elle tremblait encore, un bras replié devant son visage. Il se remit sur les genoux et s'intéressa à nouveau au clitoris, qui pointait.

« Je vais te passer de la crème sur le bouton, tu veux bien ? Il est tout rouge... faudrait pas qu'il prenne un coup de soleil... »

Sous ses attouchements minutieux, sa mère se remit bientôt à haleter. Il continua à lui titiller le bouton du bout des doigts jusqu'à ce qu'elle jouisse à nouveau, cette fois avec ce gémissement rauque, bestial, qu'il avait entendu si souvent, de sa chambre, quand le Commandant la baisait. Elle avait lâché le *Paris Match* qui était tombé sur son visage et le dissimulait.

« M'man ? »

« Quoi ? »

Il lui taquinait la fente, faisant aller et venir ses doigts dans le gluant de son plaisir.

« On est bien, toi et moi, hein ? Pas vrai, qu'on est bien ? »

« Non, Max, c'est très mal. Oh, Max... je ne sais plus ce que je dois penser. »

« T'as qu'à ne pas penser. »

Il lui introduisait deux doigts au fond du vagin puis les retirait, pour les enfoncer à nouveau. Elle accompagnait le mouvement, comme à son corps défendant, par une sorte de reptation sur place.

« Tu fais bien attention, hein, que personne ne vienne ? »

« T'inquiète pas, combien de fois faudra te le dire ? Dis, m'man... Tu préfères que je te touche ici, ou le bouton ? Le trou, ou le bouton ? Qu'est-ce que tu préfères ? »

Sa mère garda le silence.

« Mes copines, elles préfèrent qu'on leur branle le bouton, mais les femmes mariées, paraît qu'elles aiment mieux qu'on s'occupe de leur trou. »

Il réunit trois doigts maintenant, et poussa pour les enfoncer. Sa mère replia les genoux pour mieux s'ouvrir. Il forçait jusqu'à sentir au bout d'un des doigts, en lui écrasant les lèvres sous sa paume, la bosse de l'utérus, puis les faisait ressortir.

« Le type de Cavalaire, hier... il avait une grosse bite ? Il te l'a bien enfoncée ? »

« Max ! Tu n'as pas honte de dire des choses pareilles ? »

Il fit tourner ses doigts, les vissant bien au fond.

« T'aimes ça, hein, qu'on t'ouvre ton trou. T'aimes bien qu'on te touche le bouton, mais ce que tu préfères, c'est qu'on t'ouvre le trou. »

Ses doigts, allant et venant, faisaient un léger clapotis. C'était pâteux et chaud, là-dedans, tout mouillé, ça l'aspirait.

« Il avait une grosse bite, m'man ? Dis-moi ? »

« Tu m'embêtes ! J'ai pas fait attention ! »

« Tu parles ! Où c'est que vous l'avez fait, à l'hôtel ? »

« Non. »

« Où, alors ? Dis-moi. »

« Dans sa caravane... »

Max essayait de visualiser la scène. Sa mère s'excitait, elle aussi, de s'en souvenir, d'en parler pendant qu'il la masturbait.

« Il t'a branlée ? »

Elle secoua la tête négativement. Max, trois doigts logés au fond du vagin, se remit, de l'autre main, à lui taquiner le clitoris.

« Et lui, tu l'as sucé ? »

Comme elle ne répondait pas, il insista, répéta sa question tout en lui pinçant doucement le clito. Sa mère eut un soupir rauque et abaissa honteusement la tête. Il essaya de l'imaginer en train de sucer un type, dans un camping-car.

« Dis m'man, tu veux pas que je te la mette, moi aussi ? J'ai envie. »

« Non ! Il ne faut pas... c'est un inceste, Max... Il ne faut pas... »

Il eut envie de rire. Quelle comédienne !

« Retourne-toi... »

« Pourquoi ? »

« Je préfère... j'aime bien ton beau derrière... »

« Max... sois raisonnable... je ne veux pas... tu feras rien, hein, tu me le promets ? »

« T'inquiète pas... »

Il la fit tourner sur elle-même et lui colla le bas de son ventre sous les fesses. Elle creusa les reins aussitôt, s'offrant. Il fouilla d'une main dans la fente et de l'autre guida son gland. Il s'enfonça d'un coup. Quand il fut au fond, il ne bougea plus. Il avait pris sa mère par les seins, par-dessous, et il était collé à son cul, planté tout au fond d'elle. Il sentait les fesses bouger sous lui, doucement. Il ne faisait rien, c'est elle qui ondulait. Il sentait son vagin se dilater, puis se resserrer autour de sa queue, comme pour l'aspirer.

« Oh, Max... comme tu es... comme tu es dur... »

Il ne comprit pas tout de suite qu'elle parlait de son sexe. Elle bougeait plus vite, sous lui, et il l'entendit soupirer. Il ferma les yeux. Les fesses de sa mère se crispaient et se relâchaient, sous son ventre. Autour du gland, c'était chaud et suave comme une bouche qui l'aurait sucé.

« Tu te fais jouir, m'man ? »

« Oui... oh, c'est mal, c'est mal... »

Elle s'agita plus vite et, à nouveau, le visage enfoui dans ses bras, elle poussa son cri rauque habituel, puis s'immobilisa. Ils restèrent ainsi, inertes, l'un sur l'autre, l'un dans l'autre. Puis Max se dressa sur les avant-bras pour jeter un coup d'œil vers la maison.

« Il n'y a personne ? » demanda sa mère.

« Non. »

« Et toi... tu... »

Il n'avait pas joui, non ; il s'était retenu exprès.

« T'es encore tout dur... »

Est-ce qu'elle parlait de cette façon avec son père ? Avec les types qu'elle s'envoyait à Cavalaire ?

« M'man... tu sais ce que je voudrais... »

« Quoi ? »

Ils murmuraient. Max, vautré sur le corps moite de sa mère, lui parlait à l'oreille, dans les cheveux. Comme elle était molle, sous lui, molle, ouverte, brûlante de fièvre !

Il glissa une main sous son ventre et, sans retirer son sexe du vagin, il glissa un doigt entre les fesses de sa mère et lui toucha l'anus.

« J'voudrais essayer ici... dans le derrière... je l'ai jamais fait... Mes copines veulent pas. Elles disent que c'est sale... »

Elle restait immobile, comme si elle n'avait pas entendu sa requête. Il insista, du doigt, et fit entrer le bout dans l'anus.

« Ici ? J'peux, m'man ? J'peux ? Sois chic... »

« Si tu veux... »

Elle avait parlé si bas qu'il devina ce qu'elle disait plus qu'il ne l'entendit. Il se retira aussitôt et s'agenouilla. Sa mère, sans qu'il eût à le lui demander, replia ses genoux sous elle, et souleva le derrière en écartant les cuisses et en creusant les reins. Il vit s'étoiler les fronces mauves de l'anus, au-dessus de la large fente du con. Un peu de rose se montra au centre de la pastille marron. Tout tremblant, se disant, à la voir prendre si aisément cette pose bestiale, que ce n'était certainement pas la première fois qu'elle s'offrait ainsi à un homme, il guida sa queue de sa main pour viser l'anus qui s'ouvrait. Oui, donne ton cul, donne-le bien, salope !

« Oh, Max... »

« Chut... »

Il enfila le bout dans le trou étroit ; les fesses de sa mère frissonnèrent. Son gland effilé se fraya un chemin ; c'était beaucoup plus serré que devant, et ça lui faisait un peu mal, au passage, mais ça lui plaisait, et il força, excité. Dès que le gland eut disparu, il sentit, étonné, que ça s'ouvrait, dedans, après être passé, et toute sa queue glissa dans la cavité. Sa mère râla doucement.

« Oh, Max, Max ! »

« Oh, m'man, tu te rends compte ? Je suis en train de t'enculer ? Oui, donne-le bien, ton gros joufflu. Oh, ça me plaît, tu peux pas savoir comme ça me plaît. »

Il s'agitait frénétiquement, la tenant par les fesses, en dépit de ses genoux qui lui faisaient mal, car ils supportaient tout le poids de son corps sur le dur dallage, à travers la serviette.

« Et toi, m'man, tu aimes ? Dis ? Tu aimes ? Dis-le-moi... »

« Oui... oui... Oh, Max... fais plus doucement, mon chéri, tu me fais

mal... et... Max... »

« Oui... quoi... oui ? »

« Touche-moi devant, chuchota-t-elle, avec la main... »

Max, que le ton complice qu'elle avait pris rendait ivre de bonheur, passa sa main sous le ventre de sa mère et lui fouilla la fente.

« Où ? demanda-t-il. En haut, en bas ? »

« Oui... ici, ici ! »

Il venait d'atteindre le clitoris. Alors, tout en enculant sa mère, il se mit à la masturber du bout du doigt. Elle gémissait d'une façon régulière, chaque fois qu'il entraînait en elle, et ça n'arrêtait pas, une plainte monocorde, qui ne montait pas, restait toujours au même niveau sonore. Dans l'anus sa verge glissait maintenant avec autant d'aisance qu'elle l'aurait fait dans le vagin.

« Dis, m'man... je peux, maintenant ? »

« Mais oui, mon chéri... bien sûr... ne te retiens pas, surtout, c'est très mauvais ! »

Il se laissa aller et le sperme gicla, les faisant crier en même temps.

« Oh mon Dieu, fit sa mère. Oh, mon Dieu... qu'est-ce que j'ai fait... »

Encore tout affaibli par le plaisir, il n'eut pas la force de la retenir. Elle le rejeta de son dos et se leva. Il crut qu'elle allait prendre son maillot et s'enfuir vers la maison, mais au lieu de ça, elle se dirigea, toute nue, vers la piscine, et descendit dedans. Il entendit des bruits d'eau et il comprit qu'elle se lavait. Ses yeux se fermèrent et il se coucha sur la serviette, les bras en croix. Une brève somnolence le terrassa. Quand il sortit de sa torpeur, il vit que sa mère avait remis son maillot, elle s'était même caché les seins, et elle lisait, assise près de lui.

« J'ai dormi, m'man ? »

« Oui... tu ne devrais pas dormir au soleil, c'est mauvais... Va te tremper un peu... »

« Si tu viens avec moi. »

Il la prit par la main et l'entraîna vers le bassin, lui toujours nu, elle en maillot. Il surprit le coup d'œil qu'elle lança dans le jardin.

« Il ne faudrait pas que ton père... ou même Maria te voie te baigner tout nu, Max... »

Il sauta dans l'eau, la tirant derrière lui. Ils se mirent à nager en longueur. Puis ils revinrent à l'échelle et restèrent assis dans l'eau tiède jonchée d'insectes morts et de pétales de fleurs qui leur arrivait jusqu'au cou.

« Ta sœur revient demain, je ne sais pas si je te l'ai dit. »

« Maria m'a mis au courant. »

Il lui prit un sein, sous l'eau. Il s'attendait à une rebuffade, mais elle se laissa palper. Curieux, il tira le maillot de côté et fit sortir le sein qui se balançait mollement, en suspension dans l'eau, comme une grosse méduse. Il dégagea l'autre, et se mit à jouer avec les deux. Sa mère, s'appuyant des coudes à l'échelle, le regardait faire sans réagir.

« Il ne faudra pas... quand Lorraine sera là... »

« On fera attention... »

« Non. On ne fera rien, Max... Lorraine n'est pas idiote. »

Il lui tirait sur les pointes, déformant les seins qui s'allongèrent dans l'eau.

« J'aime tellement te toucher, maman, tellement... Laisse-moi te toucher le trou, encore une fois... »

« Max ! Tu n'es pas raisonnable. »

Il glissa son doigt sous le triangle du maillot et le fit entrer dans son vagin. Sa mère, les yeux fermés, s'appuyait contre l'échelle.

« Mets-toi debout, dit Max. J'ai encore envie. »

Elle se releva, adossée à l'échelle, et il lui écarta le maillot, en bas, pour l'enfiler. Il la prit dans l'eau, très vite, l'écrasant contre l'échelle. Elle se laissait faire et il voyait qu'elle n'avait pas de plaisir physique, qu'elle le faisait pour lui. Alors, il renonça à obtenir le sien, et se retira. Vexé (il ne lui demandait pas la charité, merde !), il se remit à nager et la vit grimper l'échelle, en remontant les bretelles de son maillot.

« M'man ? Max ? Vous êtes là ? »

Sa sœur ! C'était la voix haut perchée de Lorraine.

« Mon Dieu, dit Bérengère. Max... »

Elle ramassa le maillot de son fils sur la serviette et le lui lança. Il l'enfila dans l'eau, en vitesse. L'instant d'après la longue silhouette gracile de sa sœur se dressa devant eux. Elle était si bronzée qu'avec ses cheveux coiffés à l'afro et ses jambes et ses bras grêles et interminables, elle lui fit penser à un mannequin africain qu'on voyait depuis quelque temps sur les publicités de *Madame Figaro*. Juchée sur des cothurnes aux immenses talons de bois, vêtue d'un short exigu et d'un cache-cœur, elle courut vers sa mère en agitant ses longs bras.

« Mamiche, comme tu es bronzée ! Oh, et un maillot brésilien, dis donc, dis donc ! On dirait qu'y a du changement ! »

Elle se jeta dans les bras de sa mère et elles s'embrassèrent en riant.

« Mais, je croyais que tu ne devais venir que demain ? »

« Oh, c'est toute une histoire, je te raconterai. Le copain de ma copine a été obligé de rentrer plus tôt, alors j'ai profité de sa voiture. On arrive de

Marseille... Quelle chaleur, c'est encore pire qu'en Corse ! »

Enlacées, elles se dirigèrent en bavardant vers la maison et Max se remit à nager. Il se sentait abandonné. L'emmerdeuse était de retour, fini la fête. Au bout d'un moment, il se dérida. Lorraine avait beaucoup de copains, elle n'était pas punie, elle, elle était libre d'aller où elle voulait ; elle ne moisirait pas ici tous les après-midi, irait certainement à l'Escalet, comme tous les étés, avec sa bande, et pendant ce temps, sa mère et lui se retrouveraient en tête à tête...

CHAPITRE VIII

LE RETOUR DE L'EMMERDEUSE

Max monta chez lui. Il pouvait les entendre, juste en dessous, dans la chambre de Lorraine, se marrer comme deux collégiennes. Leur complicité l'avait toujours rendu un peu jaloux. « En tout cas, moi, je la baise, maman ! pensa-t-il, tu ne peux pas en dire autant ! » Il se marra tout seul, mauvais. Il n'avait plus le cœur à travailler. Il prit un polar et tenta vainement de s'y plonger. Il s'endormit dessus.

« Alors, grand flemmard ? C'est comme ça que tu bosses ? »

Lorraine était montée le soir, en coup de vent. Elle était bronzée comme une moricaude.

« C'est bien, ce que tu lis ? »

« Bof. Et toi, tu t'es bien marrée, en Corse ? »

« Super, j'te raconterai ! »

Lorraine avait baissé la voix ; elle lui adressa un clin d'œil complice. Il en déduisit qu'elle avait dû avoir une histoire de cul, là-bas. Elle alla à la fenêtre, revint, elle frétillait, ne tenait pas en place.

« Jean-Charles et sa meuf viennent bouffer ce soir, m'man veut que j'fasse des beignets de fleurs de courgette ! » soupira-t-elle.

Voilà qu'elle faisait sa jeune fille ! Elle se passa les doigts dans la tignasse, cambra son torse gracile, faisant pointer ses petits seins en forme de citron.

« C'est joli, ce truc ; tu l'as acheté en Corse ? »

« À Bastia. C'est un cache-cœur, ça te plaît ? »

Elle se cambra davantage, prit une posture de mannequin, la main sur la hanche, la jambe en avant.

« Un cache-cœur, ricana Max, c'est bien tout ce que ça pourrait cacher... parce que pour le reste ! »

Il la taquinait souvent sur ses petits nichons. Elle lui tira la langue et retroussa son tricot. Les bouts violacés de ses seins menus étaient érigés.

« Regarde, fit Lorraine, en se cambrant coquettement pour bien les darder, ils ont grossi tu trouves pas ? »

« Faudrait qu'j'aille chercher ma loupe, ricana son frère. Approche un peu, que j'verifie... »

Elle vint s'asseoir au bord du lit ; il lui prit aussitôt un nichon et le tâta entre ses doigts.

« Pas touche ! Juste regarder ! (Elle lui tapa sur la main.) Sans blague, Max, tu trouves pas qu'ils ont grossi ? »

« Mouais... et moi, tu trouves pas qu'elle a grossi ? »

« Qu'il est bête ! »

Il avait écarté son slip de bain pour lui montrer son sexe en érection. Il fit sortir le gland.

« Décidément, t'as pas changé ! fit Lorraine en rabaissant son cache-cœur. J'vois que tu es toujours aussi obsédé ! »

« Tu peux parler ! Mademoiselle la branleuse ! »

« Lorraine ? Tu t'dépêches ? Maria est en train de préparer la pâte ! »

C'était leur mère qui montait.

« Cache ça, idiot ! » chuchota Lorraine.

Il remonta son slip. Bérengère entra dans la chambre.

« Toujours au lit, toi ? Quel feignant ! Allez, debout, paresseux ! Et toi, Lorraine, file à la cuisine ; tu sais comme est Jean-Charles, pour les beignets, va falloir en faire une vraie bassine ! »

Dès que sa fille fut sortie, Bérengère effaça le sourire un peu crispé qui ornait son visage.

« J'espère que t'auras pas la langue trop longue, hein ? »

« Pour qui tu m'prends ? »

L'air affairé, elle ramassa des affaires qui traînaient.

« Tu pourrais mettre un peu d'ordre, quand même ; tu n'es plus un enfant ! »

Il gloussa d'un air entendu et elle rougit légèrement. Elle s'efforçait de redevenir la maman, comme avant, et il ne faisait rien pour l'y aider.

« Allez, descends un peu. Jean-Charles va arriver, il faudra lui tenir compagnie. »

« Et Monpépin ? demanda Max, en bâillant. Il vient pas voir sa chérie ? »

Il s'étira, faisant saillir les côtes de son torse étroit ; sous son slip de bain, on voyait la raideur de son sexe. Sa mère détournait les yeux.

« Monpépin », c'était le surnom que Jean-Charles, qui ne l'aimait guère, avait donné à Xavier, le fiancé officieux de Lorraine, un fils de général, élève officier à la base de Fréjus. Un grand dadais aux cheveux coupés en brosse, raide comme un passe-lacet.

« Il est de garde à Fréjus, il n'a pas pu se faire remplacer. Mais il viendra déjeuner demain. »

« Chouette ! » fit insolemment Max, qui le détestait.

« J'espère que tu seras correct avec lui, et que tu nous épargneras tes facéties habituelles ! » fit Bérengère, qui avait fini de ranger.

Elle se tourna vers son fils ; elle ne savait plus sur quel ton lui parler, et son désarroi était visible. Max, qui lui en voulait de son changement d'attitude

depuis le retour de Lorraine, en éprouvait une sourde satisfaction.

« Tu as tout d'un chien en rut ! » fit Bérengère à voix basse.

Il abaissa les yeux sur son ventre ; il bandait tellement que le bout de sa pine dépassait du slip de bain, en haut. Au lieu de le remonter, il l'abaissa carrément, sous les couilles, et fit sortir entièrement son gland.

« Tu disais pas ça tout à l'heure ! Il te plaisait bien, le chien en rut ! »

« Max ! »

« Viens me la sucer... »

Il eut l'impression qu'elle allait fondre en larmes de contrariété ; elle était à bout de nerfs.

« Max ! » implora-t-elle.

« Viens me sucer, m'man, j't'en prie. Je serai gentil, j'te promets. J'dirai rien à Lorraine, mais viens m'sucer, j'en peux plus... »

Il avait changé de voix.

« Y en a plus qu'pour Lorraine, maintenant ! Et moi, alors ? Tu m'aimes plus ? »

Hagarde, elle regardait le sexe de son fils. Il le prit en main, le souleva d'un air tentateur.

« Allez, fit-il, viens, c'est pour toi, c'est à toi... Elle te plaît pas ? »

Il fit aller et venir la peau à deux ou trois reprises, et chaque fois le gland paraissait plus rouge.

« Il faut que j'descende, Max, fit Bérengère. Ta sœur... »

« Viens... juste une minute... »

Il chuchotait, les cuisses écartées ; son gland luisait comme une grosse cerise sur la peau bronzée du ventre. Dans un état second, Bérengère s'approcha du lit. Joyeusement Max retira son slip, puis il fit remonter ses genoux, écarta les cuisses.

« Vite, vite, suce-moi, m'man... vite... dans la bouche... ta jolie bouche... »

Avec une sorte de sanglot étouffé, elle s'agenouilla au pied du lit et, des deux mains, doucement, lui prit les couilles et la verge. Quand elle se pencha ses cheveux se déroulèrent et chatouillèrent le ventre et les cuisses de Max. Il soupira de bonheur quand la langue chaude s'enroula autour de son gland. Elle avança le cou, engloutit toute la verge, serrant les couilles dans sa main. Max se mit à japper tout bas, d'énervement et de plaisir, comme un chiot. La langue tournait autour de son gland, la tête de sa mère avançait et reculait, les cheveux glissaient sur sa peau. Il cria doucement, d'un ton plaintif, quand le sperme fusa ; elle s'immobilisa, toute la verge enfoncée dans la bouche, les

lèvres formant une bague chaude au ras des couilles ; et elle aspira, aspira... Il l'entendit déglutir pour avaler le sperme. Il geignait tout bas, épuisé par les décharges nerveuses du plaisir.

Brusquement, elle se releva et, courant comme une folle, elle sortit de la chambre.

« C'était super, lui cria méchamment Max, t'es vraiment la reine... »

Elle claqua la porte ; il eut l'impression de l'entendre sangloter dans le couloir, mais ce n'était peut-être qu'une idée. Il alla se laver et descendit. Le kiné était là, sur la véranda, en train de prendre le pastis avec le Commandant. Dans la cuisine, dont la porte était ouverte, Lorraine, un tablier noué devant son short exigü, s'affairait aux fourneaux en tortillant du popotin ; cela sentait l'huile chaude. Sa mère n'était pas visible.

« Te voilà, toi ? C'est pas trop tôt. Tiens, bois donc un coup, ça te donnera du poil aux jambes ! »

Le Commandant lui servit un pastis très allongé. Une fois de plus, Jean-Charles parlait des clientes de l'institut. Toutes des obsédées, à l'en croire ! Surtout les Parisiennes. Des chiennes en rut ! Un quart d'heure passa ainsi. À tout instant, Max se retournait pour voir si sa mère arrivait. Enfin, elle vint ; elle s'était changée, portait une petite robe d'été juvénile, à bretelles, qui lui laissait les épaules nues et dont le décolleté, qui s'ouvrait sous la poussée des seins, se fermait avec un lacet ; elle n'avait pas mis de soutien-gorge et on devinait les aréoles sous la cotonnade blanche. Très moulante sur les reins, la robe s'évasait ensuite en corolle plissée et s'arrêtait au-dessus des genoux. Le Commandant se rembrunit en la voyant ainsi, car il trouvait cette robe indécente. Affichant un entrain qui parut artificiel à son fils, Bérengère se mêla à la conversation et flirta ouvertement avec le kiné.

Max en déduisit qu'elle avait dû prendre un acompte de vodka, dans le frigo, et il sentit un remords l'effleurer à l'idée que c'était peut-être à cause de sa conduite, dans la chambre. Sa mère évitait soigneusement de lui adresser la parole, et même de croiser son regard. Il remarqua qu'elle avait les paupières gonflées.

Puis Cathy, la femme du kiné, arriva. C'était une petite brune à l'air un peu garce, qui parlait haut et fort. Le mari et la femme firent assaut de potins. Ils étaient au courant de la vie intime de presque tout le monde, au village et dans les environs. Puis Lorraine apporta ses beignets, et ils se jetèrent dessus comme des affamés. Le repas se déroula agréablement, arrosé de « ce petit rosé qui rend fou » que le Commandant allait chercher du côté de Ramatuelle. Tout en s'empiffrant comme les autres (sa sœur était vraiment une

championne pour les beignets), Max remarqua que Lorraine assise près de Jean-Charles, avait souvent des apartés avec lui. Cathy, qui les avait connus tout petits, ne paraissait pas s'en formaliser. La seule, à table, à ne pas bâfrer, était sa mère ; elle chipotait, mais, en revanche, emplissait sans cesse son verre, de ce geste furtif et discret propre aux alcooliques. À un moment, comme la bouteille était vide, elle se leva pour aller en chercher une autre à la cuisine ; bourrelé de remords, Max s'éclipsa derrière elle. Il la rejoignit devant le frigo et l'enlaça par-derrière.

« Lâche-moi, Max ! Retourne à table immédiatement ! »

« M'man, j'te demande pardon. Pour tout à l'heure... Je le ferai plus ! »

Comme elle restait coïte, il insista.

« Fais pas la tête, m'man. J'veux pas que tu me fasses la tête. J't'en prie ! »

Il avait pris sa voix d'enfant. Il se mit à lui couvrir les épaules de petits baisers. À chaque baiser, il répétait : « M'man, m'man, j't'en prie, m'man ! » Il sentit qu'elle cessait de se raidir. Il l'embrassa tout doucement sous l'oreille, puis sur la nuque.

« T'es ma maman chérie, ma maman jolie. T'es rien qu'à moi... T'es ma maman avant tout, m'man. Le reste, ça compte pas, j'te jure. J'veux que tu m'aimes comme avant... »

« Et... tu... tu ne chercheras plus à... »

Elle ne poursuivit pas. Les mains de son fils, qui l'enlaçait par-derrière, étaient remontées et lui soupesaient les seins. Elle soupira, découragée.

« Tu vois comme tu es, Max... »

« J'peux pas m'en empêcher, m'man, t'es trop excitante, avec cette robe. Mais ça empêche rien, j'te jure ! T'es quand même ma maman ! »

« Il faut qu'on retourne là-bas, ta sœur va se demander... lâche-moi... »

« Tu m'feras plus la gueule ? Jure que tu m'feras plus la gueule ! »

Elle lui tapa sur les mains, doucement.

« Tu es une sale crapule ! Tu crois que je ne sais pas pourquoi tu fais ton câlin ? »

Il se mit à rire, car elle n'avait plus son ton fâché, et lui mordilla le lobe de l'oreille. Il sentit le trou qui sert à passer la boucle, sous sa langue.

« Arrête, Max... tu m'chatouilles ! »

« J'te promets que je te forcerai plus, je te le jure ! »

« Alors, les amoureux ? On se bécote devant le frigo ? »

C'était Cathy qui revenait avec une bouteille vide. Ils se séparèrent, mais la femme du kiné avait l'air parfaitement naturelle. Quoi de plus normal qu'un fils embrasse sa mère ?

« J'veiens chercher des munitions ! fit-elle, en montrant la bouteille. Et j'veis au petit coin ! »

Bérengrère sortit deux bouteilles de rosé du frigo et les tendit à Max.

« Je vous accompagne, j'ai envie, moi aussi ! »

« Chouette, on fera un concours ! »

En pouffant comme deux idiots elles montèrent l'escalier ensemble et Max apporta le vin dehors. Un peu plus tard, Cathy et sa mère revinrent des chiottes. Il remarqua que cette dernière semblait avoir retrouvé sa gâité et qu'elle ne le boudait plus. À plusieurs reprises, elle lui adressa la parole. Mais, chose bizarre, c'est lui, maintenant, qui sentait la morosité l'envahir. Il ne comprenait pas pourquoi, mais plus le repas avançait, et plus il se renfrognait. Était-ce à cause de la complicité qu'affichaient les trois femmes ? En effet, Cathy, sa mère et Lorraine faisaient ouvertement bande à part ; assises ensemble, elles chuchotaient entre elles, avec des fous rires. Plus leur entrain s'affirmait, et plus Max, se sentant exclu, faisait grise mine. N'y tenant plus, il se leva de table, à peine son dessert avalé.

« Tu nous lâches déjà ? fit sa sœur. Reste avec nous. On ira peut-être boire un verre au Léopard. Maman nous prêtera la Dauphine ! »

Il marmonna qu'il devait se lever tôt, le lendemain, parce qu'il avait du travail, et salua la compagnie. Comme il s'éloignait, il entendit Jean-Charles qui apostrophait Lorraine.

« Tu devrais venir à l'institut, demain, j'ai une cliente qui s'est décommandée. Je t'épilerai les jambes ! Tu ressembles à un footballeur, avec tous ces poils ! »

« Tu m'feras un prix d'ami ? »

Il se dit que ça ressemblait beaucoup à un rendez-vous déguisé... et à la barbe et au nez du Commandant ! Sa mauvaise humeur s'en accrut. Il était jaloux de tout le monde, de sa mère, de sa sœur. Il commença à se masturber, pour se consoler, mais n'alla pas jusqu'au bout. Il se demandait si sa mère monterait lui faire un câlin, et comment ça se passerait. Une chose était certaine, il ne fallait plus qu'il la bouscule, comme tout à l'heure.

Tout à coup, le silence, dehors, l'intrigua. Il se leva et alla jeter un coup d'œil par la fenêtre. Il en resta soufflé. Il n'y avait plus que le kiné et sa sœur, sur la véranda. Ils étaient en train de se rouler un patin ; Lorraine était assise sur Jean-Charles, et il avait la main entre ses cuisses ; tout en l'embrassant, il lui palpit le sexe à travers son short. « Bravo, sœurlette, pensa Max. Un homme marié ! » Il ricana, en pensant à Monpépin ; qu'est-ce qu'elle allait le faire cocu, celui-là, chaude comme elle l'était...

Brusquement, ils se dégagèrent, et Lorraine prit une pile d'assiettes sales qu'elle emporta dans la cuisine. Elle croisa son père qui revenait avec une bouteille de cognac et deux verres.

« Ah, soupira Jean-Charles... Nous allons pouvoir parler entre hommes, maintenant que toutes ces femelles sont parties ! »

Max retourna se coucher ; Cathy était sans doute rentrée chez elle, mais où était donc passée sa mère ? Il tendit l'oreille. Peut-être s'était-elle couchée. Une tristesse animale l'envahit à l'idée qu'elle ne monterait pas le voir, qu'elle lui en voulait peut-être encore... Mais heureusement, il entendit sa voix, à nouveau.

« Je me suis passé de l'eau fraîche sur le visage, ça fait du bien, ce rosé est vraiment traître... »

« Prends donc un cognac, fit le Commandant, ça te remontera ! »

Sa mère refusa. Il entendit sa voix monter.

« Le petit a laissé sa chambre allumée, je vais monter éteindre, la lumière va attirer les insectes... »

Il sentit son cœur bondir de joie, et se hâta de retirer le bas de son pyjama.

« Tu parles, la taquina Lorraine, les insectes ont bon dos. Dis que tu veux monter lui faire son câlin ! Jusqu'à quel âge tu vas le dorloter comme ça ? Tous les soirs, Monsieur refuse de faire dodo si sa maman vient pas lui faire la bise ! »

Le Commandant et le kiné se joignirent à Lorraine pour taquiner Bérengère à ce sujet. Ils firent leurs habituelles plaisanteries sur Marcel Proust.

« Tu vas en faire une mauviette, de ce garçon ! » maugréa le Commandant qui déplorait le manque de virilité de son fils.

« J'éteins la lumière et je redescends ! » promit Bérengère.

Il l'entendit gravir l'escalier en fredonnant. Elle ouvrit doucement, vit qu'il ne dormait pas.

« Tu les as entendus ? chuchota-t-elle. Comme ils se moquaient de ta maman ! »

« J'ai cru que tu viendrais pas. »

« Eh bien, tu vois, je suis venue. Je suis venue quand même. Tu ne le mérites pas, pourtant, vilain garçon ! »

Max fit la moue et lui tendit les bras. Elle s'assit au bord du lit, mais à distance, du côté de ses pieds. Il n'insista pas pour qu'elle vienne plus près, la sentant sur ses gardes. Pourtant, elle n'avait pas vraiment l'air de lui en vouloir. Entendant que la conversation reprenait, en bas, elle se rapprocha un peu, mais lui tapa sur la main quand il voulut la tirer plus près.

« Comment trouves-tu Lorraine ? demanda-t-elle. C'est fou ce qu'elle a changé, en un mois ; ça lui va bien, d'être bronzée. Elle est devenue plus femme, tu ne trouves pas ? »

Comme il gardait le silence, elle lui demanda :

« Tu fais la gueule, Max ? Pourquoi fais-tu la gueule ? Tu n'as pas dit un mot, pendant tout le repas ; qu'est-ce qui se passe ? »

« J'suis jaloux, avoua Max. Tu t'occupes plus que de Lorraine ! »

« Alors, ça, c'est la meilleure ! Est-ce que je ne suis pas montée te faire un... (elle se reprit en riant nerveusement) te dire bonsoir, alors que tout le monde se moque de moi ? »

« T'allais dire : te faire un câlin ! Tu vas m'en faire un ? »

« La langue m'a fourché... Tu es trop grand... et tu as été trop vilain, tout à l'heure... »

« T'as une culotte, sous cette robe ? »

« Max, ça ne te regarde pas. »

« Laisse-moi te faire un baiser sur le derrière, rien qu'un ! »

« Pas question ! »

Il sentit sa verge raidir, elle faisait sa coquette, c'était bon signe.

« Alors sur le devant, m'man ? Dans les poils ? Sur ton petit nid ? »

« Veux-tu bien, petit dégoûtant ! »

« Sur les nénés, alors ; y a juste qu'à tirer sur ton lacet... »

« Non. Tu ne le mérites pas. »

« Et lui, il le mérite ? »

Max abaissa son drap, découvrant son sexe raide. Il écarta les cuisses. Sa verge se souleva et retomba. Bérengère lui donna une chiquenaude méprisante.

« Cache ça, vilain ! Est-ce que ce sont des façons ? »

« Sur les coucouilles, Maman. Sur les coucouilles... un bisou... regarde, elles te plaisent pas mes coucouilles ? »

« Veux-tu bien te taire ; on ne dit pas ces vilains mots à sa mère. »

« Et qu'est-ce qu'on dit ? Les pruneaux ? Ils te plaisent, mes pruneaux ? »

« Les prunes, dit-elle... pas les pruneaux, les prunes... les petites prunes ! »

« Elles sont pas petites, elles sont grosses. Regarde comme elles sont grosses... »

Il les soupesa dans sa main, remontant les genoux, lui montrant son anus. Du bout des doigts, sa mère caressa les deux œufs de chair. Elle joua avec, les caressant du pouce.

« Avec la bouche, m'man, implora Max... comme tout à l'heure ! »

« Chut ! Parle plus bas, imbécile, tu veux qu'ils nous entendent ? »

« Lèche-les, implora Max, et après tu me suceras le bout... »

« Non, fit Bérengère, en les caressant doucement, ce sont de vilaines coucouilles ; elles ne le méritent pas ! Elles ont fait de vilaines choses à leur maman ! »

Fébrilement, elle prit la verge raide de son fils dans sa main et tira doucement pour faire sortir le gland.

« Vilain chien en rut ! » murmura-t-elle.

Il frissonna longuement quand elle lui effleura le gland avec le bout du pouce.

« Tu les détestes, hein, mes coucouilles ? »

Elle secoua la tête et, lentement, se laissa glisser du lit, se mit à genoux, se pencha, et posa deux petits baisers sur les couilles de son fils. On entendit Lorraine qui riait, en bas. Jean-Charles racontait encore une de ses histoires.

« Non, je ne les déteste pas, dit Bérengère à voix basse ; ce sont de vilaines coucouilles, mais je les aime quand même... Et toi, tu es encore plus vilain qu'elles ! »

« La plus vilaine de toutes, c'est toi, mais je t'aime quand même aussi » chuchota Max.

Sa mère lui léchait doucement les couilles, sa langue montait et descendait sur le périnée, elle descendait à l'anus, remontait, lui soulevait les couilles. Oh, c'était délicieux ! Il s'adossa à l'oreiller, fit descendre ses fesses, remonta ses genoux, s'ouvrit.

« Petite crapule ! » dit sa mère, en lui posant les lèvres sur l'anus.

Il sentit sa langue pointer et écarquilla les yeux. Elle me lèche le trou du cul !

Mais déjà la bouche remontait et il sentit la langue sur son gland. Ce contact humide et chaud lui arracha un petit cri étouffé.

« Oh, oui, m'man, oui, supplia-t-il sa mère, oui... suce-moi le bout... suce-le... »

« Vilain garçon... vilain, vilain garçon... »

Et, tout en lui envoyant des petits coups de langue sur le gland, elle lui chatouillait l'anus du bout d'un doigt. Elle le rendait fou. Il avait l'impression d'être un sale petit poupon. La bouche de sa mère avala son gland, glissa jusqu'à la base de la verge. Un éclair passa devant ses yeux, il se mordit la lèvre, son plaisir avait failli fuser, malgré lui. Il haleta. Elle se recula doucement et joua un moment avec sa verge, lui taquinant le gland du bout des doigts. Il bondissait nerveusement, la suppliait à voix basse..

« Dans la bouche, dans la bouche... Vide-moi les coucouilles, que je puisse dormir... »

Elle inclina la tête, prit le gland entre ses lèvres, le lécha.

« Oh... enfonce, vite, vite... ça vient... »

Elle engloutit toute la verge, aspira. Et, chose qui le stupéfia, tout en le suçant elle lui introduisit un doigt dans le cul. Il sentit qu'il s'ouvrait et son sperme gicla avec une force inouïe. Renversé en arrière, comme un agonisant, Max râlait doucement.

« Avale tout, hein, avale tout, c'est pour toi... »

Il la sentit déglutir. Puis elle se recula. Il exigea, haletant, qu'elle ouvre la bouche pour lui montrer qu'elle avait tout avalé.

Elle lui tira la langue, comme chez l'otorhino. Il y avait un peu de sperme dessus.

« Tu es content ? Vilain garçon... »

« Oh, m'man, m'man... j't'adore, m'man... Je t'aime tellement... j'ai envie qu'on fasse plein de cochonneries, toujours... »

Elle lui essuyait le gland avec le drap. Tout à coup, se souvenant qu'elle lui avait embrassé l'anus, il roula sur lui-même, puis se mit à genoux et souleva le cul.

« Ici, m'man, ici... »

Il se toucha l'anus.

« Mais tu es dégoûtant ! Tu as le vice dans la peau ! T'es encore pire que ton père ! Tu mériterais... »

Elle lui posa le doigt sur l'anus, fit mine de l'y enfoncer.

« Oui... oui... » gémit Max.

Son anus s'écarquilla.

« Non ! C'est trop sale ! »

Elle se pencha, lui embrassa une fesse, puis l'autre.

« Au milieu, m'man... »

Elle posa ses lèvres sur l'anus, le lécha.

« Le doigt... le doigt... »

Elle se recula, mit son doigt sur la petite tache brune, l'enfonça au fond. De l'autre main, elle cueillit les couilles et la queue de son fils. Elle sentit que cette dernière raidissait déjà. Elle fit aller et venir son doigt, à plusieurs reprises.

« Oh, mon Dieu, mais qu'est-ce que je fais... »

Elle retira son doigt, se releva, fit un pas pour s'éloigner du lit. Max avait bondi sur ses pieds.

« Non, reste... j'y vais te le faire... »

Il la tira par la main, violemment. Elle posa un genou sur le lit.

Il lui appuya sur le dos, pour qu'elle s'incline, et lui releva sa jupe. Avec un sanglot étouffé, elle posa son visage contre le drap. Elle n'avait pas de culotte, Max lui écartait les fesses. Il vit qu'elle avait le sexe trempé, des filaments de mouille, comme des fils d'araignée, pendaient entre les lèvres, accrochés aux racines des poils.

« Ouvre-le bien, m'man, donne-le... c'est à moi... »

Elle mordit le drap, bava ; le pénis de son fils se planta en elle ; elle gémit. Debout, radieux, il s'agitait derrière elle, lui tenant les fesses à pleines mains, les écartant pour voir s'écarter l'anus chaque fois qu'il lui plantait son dard. Sa mère haletait.

« C'est à moi, hein, m'man ? C'est à moi ? Tout... »

Il lui pétrissait le cul, les cuisses, lui fouillait la fente, cherchant le clito.

« Oui... c'est à toi... »

« J'suis sorti de là, dit Max... de là... (Il agitait son sexe dans le vagin.) Et maintenant... j'y rentre... »

« Oui... c'est ton nid, c'est ta maison... tu es chez toi, Max, tu es ma chair... Tu es sorti de moi, tu peux y rentrer quand tu veux... comme tu veux, c'est à toi... »

« Oui, à moi, à moi »

Il n'arrivait pas à jouir et se mit à pleurer d'énervement. Il sentait la mouille de sa mère lui inonder les couilles. Et tout à coup son plaisir le transperça, comme une flèche minuscule, juste quelques gouttes de plaisir, et il tomba à genoux, épuisé. Sa mère ne bougeait pas, elle restait dans la même posture obscène. Il approcha son visage de la grande fente de chair rouge, respira l'odeur forte qu'elle dégageait... Posa sa bouche dessus, lécha ; cela avait un goût chaud de viande crue.

« Alors, les amoureux, cria d'en bas Lorraine, c'est bientôt fini, ce câlin ? »

« Oh, mon Dieu ! »

En un instant Bérengère fut sur pied, elle rabaissa sa robe, souleva son fils qui était resté affalé au bord du lit, et le coucha. Elle tira le drap sur lui. Il souriait d'un air dolent, les yeux fermés. Elle l'embrassa sur les paupières, puis, très doucement, sur la bouche. Puis elle éteignit la lumière et sortit de la chambre. Il dormait déjà...

DEUXIÈME PARTIE

FRÈRE ET SŒUR

SUIVI DE

LES INVITÉS

CHAPITRE IX

LA BRANLETTE DU FIANCÉ

Comme convenu, le fils du général de Montaupin, Xavier, le fiancé de Lorraine, vint dîner le lendemain midi ; il avait amené un ami avec lui, un aspirant de la base de Fréjus, pilote d'hélicoptère, un certain Roland de Chambrun, aussi guindé que lui. Pour faire honneur à son futur gendre et à son ami, le Commandant avait exigé que Maria sorte l'argenterie de famille.

On dîna dans la grande salle à manger, dont on avait tiré les rideaux, à cause du soleil. Ce fut un dîner en grand tralala que Max jugea absolument sinistre. Il trouvait particulièrement antipathique le copain de Xavier, un de ces grands dadais qui ont toujours l'air d'avoir un faux col. En son honneur, sa sœur avait troqué son short et son cache-cœur contre une sage robe de pensionnaire et discipliné quelque peu sa tignasse afro en la nouant avec un ruban, ce qui la vieillissait. Bérengère joua à la parfaite maîtresse de maison ; irrité, son fils remarqua qu'elle faisait des frais pour l'ami de Xavier, et qu'elle ne buvait que de l'eau.

La conversation roula surtout sur des questions militaires ; après le repas, le Commandant et Roland de Machin-chose s'installèrent sur la véranda pour la poursuivre à l'ombre d'un parasol, et Bérengère leur servit le café. La main dans la main, Xavier et sa fiancée quittèrent subrepticement les lieux pour s'aventurer dans la fournaise du jardin, laissant à Roland de Truc le soin de distraire le Commandant. Max les regarda s'éloigner, vaguement goguenard. Il n'arrivait pas à comprendre comment, vicieuse comme elle l'était, sa sœur pouvait s'intéresser à un type aussi insipide que Xavier.

« Mais qu'est-ce que tu peux bien lui trouver ? » lui demandait-il chaque fois qu'il avait l'occasion de le revoir.

« Il me change, soupirait Lorraine, tu ne peux pas comprendre. Il est si doux... si inexpérimenté ! Il est vierge, figure-toi. Vierge ! Tu réalises ? Vierge à vingt ans ! Et il se confesse régulièrement ! »

Elle gloussait, en lui confiant ça, avec une sale lueur au fond des yeux. Max ne voyait vraiment pas ce qui pouvait être attirant dans le fait d'être un puceau attardé.

« Vous baisez, au moins ? »

« Voyons, Max, tu n'écoutes pas ? Je t'ai dit qu'il était vierge. Et d'ailleurs, il est trop bien élevé pour me manquer de respect : ne suis-je pas la future mère de ses enfants ? »

Max comprenait de moins en moins ; mais sachant quelle menteuse invétérée était Lorraine, il ne la croyait qu'à demi. Excédé par la conversation

de son père et de l'aspirant, il allait monter dans sa chambre, pour piocher son algèbre (c'était son point faible) quand, en voyant les tourtereaux contourner la piscine et disparaître derrière les cyprès, l'idée lui vint d'aller les épier. Il traversa la maison et sortit par-derrière. En un instant, il se glissa par le trou de la haie chez les voisins. En contrebas, il rasa le muret, fit le tour, et revint du côté de la piscine, mais au-dessous. Il y avait là, chez les Gassin, contre le remblai, un banc de bois sur le dossier duquel il se jucha ; ensuite, s'agrippant à la glycine qui grimpait à la paroi verticale, il parvint à se hisser de façon que son visage affleure au niveau de la pelouse sur laquelle se promenaient les amoureux. De ce côté, sa mère avait planté des bégonias, mais la sécheresse les avait brûlés, et il put voir aisément, au ras du sol, sa sœur et Monpépin qui allaient et venaient le long des cyprès.

« Est-ce que vous avez été sage, Xave ? » demandait sa sœur, qui avait pris une étrange voix pointue, dont la sévérité frappa Max.

Le fiancé se gratta la gorge, et jeta un coup d'œil inquiet dans la direction de la villa.

« Vous ne dites rien ? Serait-ce que vous avez repris vos vilaines habitudes ? » fit Lorraine, d'un ton encore plus sévère.

Tout rouge, Xavier baissa les yeux ; il passa un doigt dans le col de sa vareuse.

« Ma chérie, je vous l'ai dit, ce sont des choses qui regardent uniquement mon confesseur ! »

« Ce n'est pas avec votre confesseur que vous allez vous marier, c'est avec moi. En tant que votre future épouse, j'ai le droit de savoir si vous êtes un pervers ! »

Xavier donna un coup de pied dans un gravillon qui alla faire plouf dans la piscine. Il paraissait à la torture, mais, en même temps, étrangement fébrile.

« Voyons, ma chérie, bredouilla-t-il piteusement, vous n'allez pas recommencer ? Vous m'aviez promis... Je vous assure que c'est très blessant pour mon amour-propre ! »

« Répondez-moi ! Allons, pas de dérobade ! Avez-vous fait vos cochonneries de vilain garçon ? Je vois bien que oui, à votre air ! Est-ce que votre maman ne vous a pas dit que cela rendait sourd ? »

« Mais... vous-même, Lorraine... vous m'avez dit... »

Elle le fusilla du regard, outragée.

« Mais voyons, Xave ! Cela n'a rien à voir ! Quel toupet ! Je suis une fille ! Les filles ont le droit de se caresser ! Vous n'allez pas comparer vos turpitudes avec... Je ne... je ne gaspille pas... Enfin, relisez l'histoire d'Onan, dans la

Bible. Il n'est jamais question des filles, dans la Bible, c'est bien la preuve que ça ne compte pas pour elles ! »

Xavier s'essuya le front, puis il consulta son bracelet-montre.

« Oh, mais ça ne va pas se passer comme ça ! fit Lorraine, en prenant maintenant le ton pincé d'une institutrice qui gourmande un enfant, je vais vous apprendre, moi, à dire des sottises pareilles ! Venez, allons nous asseoir à l'ombre, nous y serons mieux pour discuter ! Vous allez tout me raconter, Xave, absolument tout ! Vous ne devez pas avoir de secrets pour moi ! »

D'un petit pas décidé, elle se dirigea vers les cyprès ; à l'un d'eux s'adossait un banc de jardin analogue à celui sur lequel Max s'était juché. Résigné, Xavier lui emboîta le pas. Tout à coup, il écarquilla les yeux. Tout en marchant devant lui, Lorraine relevait de plus en plus haut sa sage robe de pensionnaire.

« Quelle chaleur, soupirait-elle ! Si vous n'étiez pas là, je me mettrais toute nue ! »

La pomme d'Adam proéminente de Xavier opéra un rapide va-et-vient et sa bouche s'entrouvrit. Sa fiancée venait de retrousser l'étoffe au-dessus de ses reins ; elle n'avait pas de culotte. Elle montrait à son amoureux son joli derrière bronzé dont les petites fesses charnues, marquées de fossettes, se dandinaient d'une façon indécente.

« Mais, ma chérie ! s'offusqua Xavier. Vous... Vous me montrez votre derrière ! »

« Il faut bien que je vous le montre, puisque je vais faire pipi ! fit Lorraine. Je crois que j'ai bu trop de Badoit, cela me pèse sur la vessie ! »

« Vous n'avez donc pas de culotte, sous votre robe ? » bredouilla son fiancé, en s'essuyant le front une fois de plus.

« Voyons, Xave, nous sommes en été ! répondit Lorraine, comme si la chose allait de soi. Je n'en mets jamais, en été ! Est-ce que vos sœurs en mettent ? »

« Je... nous ne parlons pas de ces choses, mes sœurs et moi... »

« Vous avez encore beaucoup de choses à apprendre, mon chéri ! soupira Lorraine, en se grattant la raie des fesses. Il va falloir que je prenne sérieusement votre éducation en main ! Sachez qu'en été, dans les régions chaudes, les femmes ne mettent presque jamais de culotte ! C'est plus hygiénique, à cause de la transpiration. Et plus pratique pour faire pipi... D'ailleurs, vous allez pouvoir le constater tout de suite. Vous permettez ? Je monte sur le banc, pour ne pas éclabousser mes chaussures. »

En effet, au lieu de s'asseoir sur le banc, elle y monta debout, puis

s'accroupit dessus, face à son fiancé, qui s'était arrêté sur place, interdit, et, avec une tranquille impudeur elle écarta les cuisses, dévoilant la fente rose de son sexe proéminent, dont les grandes lèvres gonflées et saillantes, couvertes de poils frisés, évoquaient celles d'une vulve de chèvre. Un peu d'humidité brillait sur les bords de la faille. Avec un sourire lointain, Lorraine glissa un doigt dans sa vulve et sépara les nymphes pour faire saillir le petit dard rose de son clitoris.

« Votre fiancée va faire pipi devant vous, Xave ! Car votre fiancée n'a rien à vous cacher. Ce n'est pas une cachottière, comme vous ! Regardez bien. Quand nous serons mariés, vous aurez le droit de mettre votre pénis là-dedans ! »

De l'autre main, qu'elle glissa sous elle, elle sépara les lèvres verticales, révélant la pulpe rose des muqueuses au-dessus de la barbiche qui, terminant la toison, s'épanouissait en éventail entre ses fesses.

« Vous voyez, Xave, votre fiancée vous montre tout ! Elle n'a pas de secrets pour vous. »

En transe, bouche bée, Xavier s'était pétrifié sur place, comme la statue de sel de la femme de Loth. Un jet d'urine gicla du sexe de Lorraine et décrivit une parabole jaune qui scintilla au soleil avant de retomber aux pieds du jeune homme, dans l'herbe roussie par la canicule. Le crépitement de l'urine fit tressaillir Xavier ; derechef, il s'essuya le front avec son mouchoir kaki. Les lèvres pincées, le visage hautain, Lorraine le fusillait du regard.

« On dirait que ça vous excite, hein, petit vicieux, de regarder pisser votre fiancée ? Vous êtes un pervers, Xave ! Un vilain pervers ! Votre pantalon est tout gonflé... Vous n'avez pas honte ? Je fais pipi devant vous, en toute simplicité, et vous ne pensez qu'à vos cochonneries de garçon ! »

Quelques gouttes tombèrent encore de son sexe. Puis, avec l'ourlet de sa robe, elle s'essuya délicatement la fente. Quand ce fut fait, à l'aide de son doigt, elle dégagea à nouveau son clitoris. Il était maintenant rouge et enflé.

« Vous n'ignorez sans doute pas, Xave, que ce petit bouton est le point le plus sensible de l'anatomie féminine ? C'est ce petit bouton que se caressent les jeunes filles, quand elles s'ennuient et qu'elles veulent se donner leur plaisir de cette façon, vous voyez ? On tapote dessus... on tournicote bref, on l'excite. »

Xavier tomba à genoux pour mieux voir Lorraine se masturber.

« Vous conviendrez aisément, mon chéri, que ce geste charmant et délicat n'a rien à voir... avec ce que vous faites vous-même ! Qui est si laid, si ridicule ! »

Elle se pinça le clitoris et tira dessus doucement, l'allongeant comme une petite langue.

« Comme vous pouvez le constater, mon bouton grossit, Xave, dit-elle, d'une voix qui s'enrouait un peu, et mon trou s'élargit. Et, vous voyez... cela coule un peu... mais très peu ! Rien de comparable avec vos cochonneries de garçon ! »

Elle ferma les yeux, pianota, soupira ; son ventre se crispa, ses doigts s'enfoncèrent. Elle resta ainsi un moment, laissant échapper de faibles plaintes ; puis elle rouvrit les yeux, battit des paupières, et, pinçant les lèvres d'un air mécontent, elle descendit du banc. Sa robe retomba. Elle passa sa main dans ses cheveux, l'air très dégagé.

« Vilain garçon, chuchota-t-elle, c'est de votre faute ! Je m'étais pourtant juré de ne plus tomber dans vos traquenards ! Il émane de vous quelque chose de vicieux ! Chaque fois que nous nous voyons, cela finit de la même façon ! Il faut que je vous montre mon sexe ! »

Elle le menaça du doigt. Ses yeux lançaient des éclairs furibonds.

« Cela mérite une sanction, Xave. Approchez, petit pervers ! »

« Lorraine, il se fait tard, plaida l'élève-officier. Nous devons encore rendre visite à mon père, à Hyères, avant de regagner la base. »

« Votre père attendra ! Votre fiancée doit passer avant vos parents. Et ne croyez pas échapper à votre punition. J'ai dit : approchez ! »

Le visage rouge, Xave alla rejoindre son tyran en jupe. Lorraine le fit tourner face au grillage derrière lequel, au ras du sol, les épiait son frère.

« Gros vicieux ! chuchota-t-elle. Vilain garçon ! »

Max eut un frisson de plaisir, cette expression de « vilain garçon » que sa sœur répétait à tout instant, d'une voix sucrée, lui rappelait sa mère ; n'est-ce pas ainsi qu'elle l'avait appelé, avant de le sucer ?

Sans se presser, Lorraine déboutonna en fredonnant la braguette de l'élève-officier. Elle plongea sa main à l'intérieur du pantalon kaki, attrapa ce qui s'y trouvait, et l'extirpa. La longue verge étroite et blême de Xavier et ses couilles d'un rose éteint parurent au soleil.

« Regardez-moi comme c'est raide ! fit Lorraine, d'un ton indigné. Et tout cela parce que j'ai fait pipi devant vous ! Oh, vous êtes un vicieux, Xave ! Un vilain vicieux... »

Tout tremblant, les jambes écartées, les bras ballants, le fils du général de Montaupin regardait les mains de sa fiancée qui s'étaient approprié les outils de sa virilité. De l'une, elle lui soupesait les couilles, comme pour estimer leur poids, et de l'autre, elle tirait sur la peau pour dénuder le gland rose, très

allongé.

« Vilain, vilain garçon ! » chuchota Lorraine.

Elle avait les joues aussi rouges que celles de son fiancé, et sa sévérité s'était considérablement atténuée.

« Est-ce que vous raconterez cela à votre confesseur, Xave ? »

Xavier, hébété, secoua la tête ; il regardait aller et venir la main qui lui enserrait la verge.

« Est-ce que ça vient, mon chéri ? » lui demanda Lorraine, d'une voix adoucie.

Il fit signe que oui, de la tête.

« Vilain, vilain garçon qui se fait masturber par sa fiancée ! Si son papa le général savait ça... »

Lorraine gloussa et son mouvement se ralentit. Elle dégageait entièrement le gland, tirant très fort sur la peau pour le faire gonfler, et Xavier grimaçait.

« Le vilain Xave se fait branler ! Quelle honte ! dit Lorraine d'une voix sucrée. Et ensuite, il va rentrer à la caserne, et il va jouer au brillant officier ! Il fera son faraud. Peut-être même fera-t-il ses confidences à son ami ? Se vantera-t-il... lui donnera-t-il des détails ? »

Excité par le verbiage de Lorraine au moins autant que par sa caresse mécanique, Xavier, n'y tenant plus, poussa un cri étouffé ; un filament de sperme fusa au soleil et tomba à ses pieds, dans l'herbe roussie. Un sourire figé sur le visage, Lorraine continuait sans pitié à agiter sa main et une autre giclée, puis une autre encore s'échappèrent. Xavier avait crispé les mains sur son pantalon ; il s'abandonnait à l'extase. Son visage que le soleil frappait de face ruisselait de sueur ; il avait fermé les yeux et ne put donc voir Lorraine s'agenouiller devant lui et tirer la langue. Mais le contact humide le fit tressaillir, il ouvrit les yeux, et, scandalisé, vit qu'elle était en train de lui lécher le gland.

« Lorraine... mais... que faites-vous ? »

« Vous le voyez, mon chéri, je vous lèche. Je voulais connaître le goût... Cela vous plaît ? »

Elle fit frétiller sa langue, taquinant de sa pointe la petite fente du gland.

« C'est mon biberon, dit-elle, mon vilain biberon ! Il est à moi, j'en fais ce qu'il me plaît... Et vous devriez plutôt me remercier, ingrat ! »

Elle engloutit le gland, le suçà un court instant, puis se releva avec une grimace.

« Ne croyez pas que je vous le ferai chaque fois ! dit-elle en s'essuyant les lèvres. Il ne faudrait pas prendre de mauvaises habitudes. Je ne suis pas une

prostituée ! Allons, nous avons fini de faire nos sottises, il est temps de rentrer, mon chéri, papa doit s'inquiéter pour ma vertu. Donnez-moi votre bras. »

Xavier se reboutonna et offrit son bras à sa fiancée. Ils retournèrent vers la villa. Max comprenait mieux, maintenant, pourquoi sa sœur s'intéressait tant à cet idiot, il descendit de son perchoir et retourna au trou de la haie. Quelques minutes plus tard, il était dans sa chambre et entendait la voix maniérée de Lorraine qui taquinait l'aspirant. Avait-il une fiancée, lui aussi ? Habitait-elle dans la région ? Lui était-il fidèle ? Max n'entendit pas ce que le dadaïs bredouillait. Le spectacle auquel il venait d'assister l'avait fort émoustillé. Une fois de plus, il avait tout du chien en rut. N'y tenant plus, il se pencha à la fenêtre et appela sa mère. Tous les yeux se tournèrent vers lui.

« J'ai un problème, m'man, tu peux monter un instant ? »

Étonnée, sa mère se leva et s'excusa d'un sourire auprès des invités.

« On ne peut pas être tranquille un instant, avec lui ! » soupira-t-elle.

« Ah, les jeunes d'aujourd'hui ! grogna le Commandant. Et on s'étonne de perdre nos colonies ! »

L'aspirant et le fiancé s'esclaffèrent servilement à cette plaisanterie qui n'en était une qu'à demi, car le Commandant s'inquiétait beaucoup pour la virilité de son rejeton.

« Que veux-tu encore ? fit Bérengère en entrant dans la chambre. Il faut que tu perdes cette habitude de m'appeler sans arrêt, Max, surtout quand il y a des invités ! Tu sais que ton père n'aime pas ça... »

« Je n'arrive pas à travailler, soupira hypocritement Max. Je suis trop... »

« Trop quoi ? » demanda sa mère, méfiante.

Il fit reculer sa chaise pour lui montrer son sexe en érection, qu'il avait sorti de son short. Le visage de sa mère se ferma.

« Max... il faut arrêter ça immédiatement, tu entends ? »

« Rien qu'avec la main, m'man. En vitesse... pour que je puisse travailler... »

Il vit qu'elle hésitait.

« Je serai très gentil, promit-il. Très, très gentil... »

« En attendant, tu es vilain ! Très, très vilain ! »

Elle vint néanmoins près de sa chaise et, debout, appuyée à lui, elle commença à le masturber, très vite.

« J'espère que tu me laisseras tranquille, après. Prends ton mouchoir, tu vas en mettre partout... »

« Doucement, m'man, plus doucement... ça me brûle le bout ! »

Elle ralentit un peu le va-et-vient de sa main ; il sentit s'appesantir la masse élastique et chaude de son sein sur son épaule. Il frotta sa joue contre. Sa mère ne se déroba pas.

« Tu sauras jamais ce que j'ai vu, lui dit-il, dans le jardin, tout à l'heure. C'est pour ça que j'suis excité. Lorraine, elle a pissé devant Monpépin. Et après, elle l'a branlé ! »

« menteur ! Quel menteur tu es ! Tu n'as pas honte d'inventer des histoires pareilles ? »

« Je t'assure, m'man. Elle l'a même sucé, cette hypocrite. Tu devrais voir comme elle le traite ! Elle en fait ce qu'elle veut... Et lui, il moufte pas ! »

Il raconta à sa mère comment il était passé chez les Gassin pour les épier. Elle le masturbait plus doucement, maintenant, et, de temps en temps, elle lui posait une question. Il vit qu'elle le croyait, et que ça lui faisait de l'effet, à elle aussi. Elle ne le branlait plus simplement pour le faire éjaculer. Il passa sa main derrière elle, sous sa robe, et la fit remonter le long des cuisses qui s'écartèrent docilement pour lui livrer passage. En un instant il palpa le derrière chaud et moite. Elle n'avait pas de culotte.

Max ricana sans pitié.

« J'vois que tu fais comme ta fille. T'as pris l'habitude de plus mettre de culotte ! T'as raison, remarque, c'est plus pratique ! »

Elle garda le silence pendant que ses doigts fouillaient sans vergogne la raie velue, humide de sueur, de l'entrefesse ; quand il lui toucha l'anus, elle retint son souffle et plia légèrement un genou, pour mieux s'ouvrir. Feignant de trouver tout naturel qu'elle s'offre si commodément à ses explorations, Max, tout en lui fouillant les poils, pour chercher la muqueuse, continuait à lui raconter ce qui s'était passé, derrière les cyprès. Il entendait sa mère respirer d'une façon saccadée. Il interrompit un instant son récit.

« Tu es mouillée, lui dit-il en enfilant deux doigts dans le vagin. Et ton trou est tout ouvert ! Tu es excitée, toi aussi... »

Elle soupira ; il plongea ses doigts tout au fond de la chair brûlante ; elle crispa sa main sur sa queue et le branla plus lentement.

« Pas comme ça, murmura-t-elle. Plus haut... »

« Le bouton ? »

« Oui... doucement... »

Il fit remonter son doigt dans la fente, trouva le clitoris tout gonflé, et commença à le titiller. Le petit dard durcissait de plus en plus. Sa mère soupirait, crispant spasmodiquement ses doigts sur ce qu'elle tenait.

« Oh, oui, touche-le bien, encore... frotte un peu, écrase... oui, comme

ça... »

La mouille inonda la paume de sa main.

« On s'entend bien, hein, maman, toi et moi, depuis qu'on fait des cochonneries ? »

Sa mère tressaillit ; cependant, elle ne cessa pas de frotter sa vulve sur sa main.

« Non ! fit-elle. Non... C'est très mal, Max... »

Il pouffa, en faisant aller son doigt entre les nymphes, tout autour du clitoris qui avait pris la taille d'un petit grain de raisin.

« Ton bouton est tout raide, grande coquine ! » murmura-t-il.

« Max, implora Bérengère, tais-toi, il ne faut pas dire... ces choses... »

Il pinça doucement le petit grain de chair gluante, le fit rouler entre le pouce et l'index. Sa mère haleta et lui mouilla à nouveau la main. On entendait pontifier le Commandant.

« Tu entends ces abrutis, gloussa Max. S'ils savaient ce qu'on est en train de faire ! »

« Max ! implora sa mère. Sois gentil, ne dis rien ! »

« Je vais te mettre le doigt dans le cul, maman, tu veux bien ? »

« Oui, mon chéri, oui... fais... fais tout ce que tu veux, mais tais-toi ! »

Sans cesser de la branler, il mit son autre main sous la robe et posa son index sur l'anus. Elle gémit avec impatience et lui serra le pénis.

« Dans le trou du cul, hein, maman ? Tu veux bien... tout au fond ? »

« Oui, mon chéri, oui... Ohhh ! »

« Dans le joli trou du cul de ma vicieuse maman ! »

Il la sentit frissonner, contre son épaule, et enfonça lentement le doigt dans l'anus. Sa mère geignit et immédiatement un flot de mouille inonda son autre main, qu'il plaquait sous la fente du sexe. Hagarde, elle se mit à donner des petits coups de reins d'avant en arrière, lui frottant sa fente sur la main.

« Oh, qu'est-ce que ça me plaît, m'man, quand on est vicieux, comme ça. Et toi, ça te plaît aussi, hein ? »

« Oui, oui... ça me plaît ! » sanglota sa mère, lui inondant généreusement la main.

Furieusement, elle fit aller et venir la sienne, si violemment que Max se plaignit. Comprenant qu'elle allait jouir, il enfonça ses doigts en elle, devant et derrière, et pinça, tordit, froissa les muqueuses gluantes. Sa mère se cambra avec un cri rauque, qu'elle ravalait dans sa gorge.

« Oh, mon Dieu, Max... pourvu qu'ils n'aient pas entendu ! »

Ils tendirent l'oreille, pétrifiés par la même inquiétude. Mais la conversation

continuait, en bas. Il était question de sous-marin atomique. Le Commandant était contre, l'aspirant était pour.

« Oh, tu as été très vilain, Max, se plaignit sa mère à voix basse, tout en lui tirant l'oreille de sa main libre. Très, très vilain ! » (Et l'autre main s'agitait à toute vitesse !)

Max se renversa dans sa chaise, écartant les cuisses, avançant le bassin ; son sperme gicla à la verticale, comme un geyser, et retomba sur la table, maculant son cahier de brouillon et la couverture de son livre de maths.

« Ah, c'est malin, fit sa mère, en se dégageant de ses mains qui la fouillaient toujours. Regarde ce que tu as fait... Ah, c'est du propre ! Nettoie ça ! »

Il prit un Kleenex pour essuyer le gâchis, et elle sortit rapidement de la chambre. Une minute plus tard, il l'entendit, en bas, proposer du café frais aux invités.

Elle avait repris sa voix de tous les jours.

CHAPITRE X

CONFIDENCES D'UNE SŒUR À SON FRÈRE

Vers trois heures, les invités prirent congé. Entendant démarrer la DS de son père, Max se réjouit. Si le Commandant partait avec eux, c'est qu'il allait rendre au père de Xavier, le général, une visite de courtoisie, ou, pour parler comme lui, de « bon voisinage ». Lorraine l'accompagnerait, et sa mère et lui se retrouveraient seuls. La branlette ne l'avait pas apaisé, il avait envie de la pénétrer, de la faire gémir sous lui.

« J'vais l'enculer jusqu'à l'os, comme hier ! » chantonna-t-il en courant sous la douche.

Quelle ne fut pas sa déception, en jetant un coup d'œil par la fenêtre, de voir rappliquer sa frangine.

« Quelle conne ! » pensa-t-il. Il répéta à voix haute, furieux : « Sale petite conne ! » Et il alla se jeter sur le lit, les bras en croix.

Un peu plus tard, il retourna à la fenêtre. Sa mère et sa sœur gisaient au soleil, sur deux grandes serviettes qu'elles avaient étendues au bord de la piscine. Elles étaient en maillot ; Lorraine passait de l'huile à bronzer sur ses bras fluets.

Frustré, Max les observa. Il vit sa sœur s'étendre, à plat ventre. Après tout, pourquoi n'irait-il pas bronzer, lui aussi ? Tant que son vieux con de père était à Hyères, autant en profiter. Il serait mieux là-bas qu'ici, à s'emmerder dans sa chambre. Il descendit, en maillot, une serviette sur les épaules. Elles levèrent paresseusement la tête.

« Te voilà, toi ? » fit Lorraine en bâillant.

L'intérieur de sa bouche était aussi rose que celle d'un chat. Sa mère ne dit rien. Comme il y avait un espace entre les deux femmes, Max enjamba sa sœur et alla s'y allonger, à plat ventre comme elles. En maugréant, Lorraine s'écarta pour lui faire un peu de place. Max remarqua que sa mère avait mis un maillot deux-pièces ; les bretelles du soutien-gorge étaient détachées, pour ne pas faire de marques sur son dos.

« T'es pas allée avec ton chéri ? »

« Merci bien, pour les écouter raconter leurs conneries ! »

Et puis, songea son frère, t'as eu ce que tu voulais. Ils restèrent étendus, à cuire dans leur jus. Le vacarme des cigales était étourdissant. Des bouffées de monoï et de citronnelle lui arrivaient alternativement. La mère et la fille n'employaient pas les mêmes produits bronzants. Puis Lorraine se leva ; elle rattacha son soutien-gorge et dit qu'elle allait piquer une tête. Dès qu'elle eut plongé, Max posa sa main sur la fesse de sa mère et la glissa sous le maillot.

« Arrête, chuchota-t-elle. Fais pas l'idiot. »

« N'aie pas peur, je fais gaffe, je la surveille ! »

Soupirant, sa mère enfouit son visage dans son bras. Il lui tâta l'anus ; la raie des fesses baignait dans la sueur. Il n'eut aucune peine à lui enfoncer son doigt dans le cul. Il vit qu'elle crispait sa main sur son avant-bras.

« Tu sens, m'man ? Je te prends la température ! Oh, j'ai l'impression que t'as de la fièvre, c'est drôlement chaud, là-dedans ! »

« Imbécile ! Ah, c'est malin ! »

Il fit tourner son doigt dans l'anus, le retira, le remit au fond, le plus loin possible. Il resta ainsi, immobile, un doigt planté en elle, la main bien à plat entre ses fesses. Lorraine crawlait lentement. Quand elle se mit debout, dans le petit bain, Max retira son doigt et posa un petit baiser sur l'épaule de sa mère.

« T'as un peu de fièvre, chuchota-t-il, mais rien de méchant. On pourra soigner ça sans antibiotiques ! »

Elle ne put s'empêcher de rire. Quel pitre ! Ils crièrent ensemble quand Lorraine les éclaboussa en riant, avant de se recoucher près d'eux.

« Vous devriez y aller, elle est très bonne. »

Max, excité comme un chien, frottait sournoisement son sexe raide sur la serviette. Au bout d'un moment, Lorraine leur demanda s'ils n'avaient pas soif.

« Tu devrais aller nous préparer une citronnade, Max, avec beaucoup de glaçons. Sois sympa. »

« Vas-y, toi ! J'ai la flemme ! »

Voyant que sa sœur ne bougeait pas, il lui proposa d'arroser le jardin à sa place, ce soir. Cette corvée leur incombait à tour de rôle, et Lorraine détestait ça.

« Tu me le jures ? »

Il promit tout ce qu'elle voulait.

« Petit salaud ! » murmura sa mère, dès que Lorraine fut hors de portée de leurs voix.

Max se mit à rire. Il abaissa le slip de sa mère à ses genoux.

« Écarte les cuisses ! »

« Non. Remonte-moi mon maillot, ta sœur va revenir ! »

« Je fais gaffe, écarte les cuisses, vite ! M'man, sois sympa... Il faut que je te soigne tout de suite, sinon ta fièvre va monter ! »

Il se coucha sur elle, lui enfonça sa queue raide entre les fesses, la fit descendre, chercha, du gland, entre les poils. Elle s'écarta, mais pas

complètement, le maillot l'entravait.

« Vite, imbécile, vite, elle va revenir... »

Il s'enfonça. C'était brûlant. Elle creusa les reins pour qu'il aille bien au fond.

« Dépêche-toi, Max... Fais vite ! »

Ils entendirent de la musique.

« Tu vois, fit-il en s'agitant plus lentement, on a le temps, elle a allumé la radio. Quand elle éteindra, j'irai me baigner... Ouvre ton trou plus que ça ! Je vais bien te soigner, tu vas voir ! »

Il fit descendre le maillot de sa mère jusqu'à ses mollets, et elle put écarter un peu plus les cuisses. Il glissa dans son vagin, lentement. Il l'avait prise par les seins, il lui pinçait les mamelons. Elle s'appuyait sur les coudes pour lui livrer sa poitrine. La tête tournée vers la villa, elle surveillait la porte grillagée de la cuisine. De là-bas, si jamais elle regardait dans leur direction, Lorraine ne pourrait apercevoir que le sommet de leurs crânes, par-dessus le muret. Cela la rassura un peu. Mais elle se raidit en sentant Max se retirer et lui écarter les fesses.

« Non... pas ça... »

« Oh, si, si... j'en ai envie... c'est plus cochon, m'man, je préfère... »

Il poussa son gland dans son anus. Bérengère glissa une main sous elle et posa son doigt sur son clitoris. La pine raide entra au fond de son cul. Elle commença à agiter son index. Max la tenait par les fesses, il y enfonçait ses doigts méchamment. Elle pensa qu'elle allait avoir des marques et qu'il faudrait qu'elle se couche sur le dos pour que Lorraine ne les voie pas. Le sperme gicla dans son cul et Max se mit à sangloter de soulagement. Là-bas, la radio s'éteignit. Il roula sur lui-même et se laissa tomber dans la piscine. Sa mère remonta en vitesse son maillot sur ses fesses et se mit sur le dos. Il était temps. Elle entendit tinter les glaçons dans le pichet.

« T'en veux un verre ? »

Elle s'assit pour boire.

« Mais il est tout nu, m'man. Regarde, il nage tout nu ! »

« Oui, soupira sa mère. C'est nouveau ! Depuis qu'il a vu les nudistes, à Pampelonne, il veut faire pareil ! »

Lorraine se marra, en suivant des yeux les petites fesses musclées de son frère.

« Surtout, n'en parle pas à ton père ! »

« Tu penses ! » pouffa Lorraine.

Elle regarda son frère grimper l'échelle ; il était encore excité, et sa verge

se balançait lourdement devant lui, le gland en partie apparent. Il se laissa examiner avec complaisance, debout devant sa mère et sa sœur.

« Tu n'as pas honte de te montrer comme ça à maman ? » fit Lorraine.

Max s'essuyait les cheveux. Il sentait leurs yeux sur son sexe.

« C'est elle qui m'a fait, dit-elle. Elle m'a déjà vu nu ! »

« Regarde-moi ce gros machin ! » fit Lorraine.

En pouffant, elle tendit le bras et donna une chiquenaude à la pine de son frère.

« Lorraine ! » fit leur mère.

« Quoi, il n'a qu'à pas la montrer ! Comme c'est laid, ce truc. Je trouve que les femmes, c'est plus joli. »

Max se coucha entre elles, sur le dos, et écarta les cuisses.

« Vous devriez faire comme moi, suggéra-t-il. On est mieux. »

« Après tout, fit Lorraine. Pourquoi pas ? Moi, en Corse j'enlevais le haut ! Toutes les femmes le font, maintenant... »

Elle retira son soutien-gorge. Les bouts de ses petits seins pointaient comme deux tétones de chèvre.

« Tu devrais faire comme moi, maman, sinon tu vas avoir les seins tout blancs. »

« Tu crois ? fit mollement Bérengère. Et si ton père arrive ? »

« On entendra la voiture. »

Sa mère ne demandait qu'à se laisser convaincre, elle dénoua le lacet qui passait derrière sa nuque et abaissa à demi les bonnets du soutien-gorge. En riant, Max le lui enleva complètement, découvrant les gros seins pâles aux larges pointes violacées.

« Max ! »

« Il a raison, t'es pas mieux, comme ça ? »

Appuyé sur ses coudes, derrière lui, Max admirait alternativement les appas des deux femmes. Le contraste entre les petits nichons aigus de sa sœur et la lourde poitrine de sa mère agissait sur lui. Cela se vit. Sa verge se redressa. Ni sa sœur ni sa mère n'en firent la remarque ; pourtant, il savait qu'elles le reluquaient. Ce fut un moment particulièrement pervers. Max ferma les yeux, se coucha sur le dos, ne bougea plus. Du temps passa. Par instants, comme par inadvertance, la main de sa mère effleurait la sienne.

« Qu'est-ce qu'on est bien, soupira Lorraine. Faudrait que ce soit toujours comme ça ! »

Elle prit la main de son frère et la serra.

« Bon Dieu, pensa Max, si je pouvais les baiser toutes les deux, là, tout de

suite. Je monterais sur une, après sur l'autre... On se cacherait plus que du vieux ! »

Ce n'était qu'un rêve, bien sûr. Jamais elles n'y consentiraient. Le bruit du moteur de la DS arracha Max à ses fantasmes ; il se dressa sur son séant. Mon maillot ! Merde ! Où est mon slip ? Il ne le trouvait plus. En désespoir de cause, il sauta dans le bassin. Lorraine qui l'avait trouvé sous elle, le lui lança en riant stupidement ; il l'enfila dans l'eau ; les deux femmes remontèrent leur soutien-gorge.

« Le général était en déplacement, leur annonça le Commandant. Ce sera pour une autre fois ! »

Il fronça les sourcils en découvrant son fils dans le bassin.

« C'est comme ça que tu révises tes maths ?

Lorraine prit la défense de son frère. Elle se leva souplement, alla enlacer son père, posa la tête sur son épaule.

« Allez, daddy, sois pas vache. Il se rattrapera ce soir ! »

Bougou, le Commandant entoura de son bras les épaules gracieuses de sa fille. Lorraine était sa préférée, elle faisait de lui ce qu'elle voulait. Elle lui passa la main dans les poils de la poitrine. Max, qui était remonté de l'échelle, croisa les yeux de sa mère. Il sut qu'ils pensaient à la même chose en voyant Lorraine se frotter contre son père. Il regagna sa chambre.

À peine y fut-il qu'une impression curieuse l'arrêta sur place. Il fronça les sourcils, resta immobile. Le store était baissé, à cause du soleil ; la chambre baignait dans la pénombre ; un léger courant d'air faisait clapoter les papiers, sur son bureau. Que se passait-il ? Et tout à coup, il reconnut l'odeur qui flottait autour de lui. C'était le parfum de la citronnelle. Le produit bronzant antimoustiques que sa sœur avait rapporté de Corse était justement parfumé à la citronnelle. Elle était venue ici ! Il s'approcha du store ; l'odeur devint plus sensible. Il flaira les lamelles, et ses derniers doutes s'évanouirent. Sa sœur était montée chez lui, pendant sa brève absence. Elle les avait épiés derrière le store. Le cœur de Max se mit à cogner.

« Bon Dieu, elle nous a vus pendant que j'enculais maman ! »

Il resta immobile. Peut-être n'avait-elle rien vu ? Peut-être était-elle venue à la fenêtre avant que cela se passe ? Mais non. Il se souvenait très bien qu'il était monté sur sa mère tout de suite après son départ et qu'il était resté sur elle jusqu'à son retour. Il se souvenait de l'insistance perverse que sa sœur avait mise, ensuite, pour que leur mère se dénude la poitrine devant lui. Et comme elle lui avait saisi la main. Et cette chiquenaude qu'elle lui avait donnée sur la queue. Il ne savait plus que penser. La pensée qu'elle avait pu

les voir en train de faire l'amour l'effrayait et l'excitait à la fois. Incapable de travailler, il attendit que le soir tombe en parcourant ses vieux *Cinéma*.

Vers sept heures sa sœur le héla d'en bas.

« Max. Arroser le jardin. T'as promis ! »

Il descendit. Son père et sa mère étaient sur la véranda, ils buvaient leur pastis. Maria s'affairait dans la cuisine, elle faisait une pizza, cela sentait l'anchois grillé. Sa sœur lui tendit le tuyau.

« T'es montée dans ma chambre, tout à l'heure ? » lui demanda négligemment Max.

« Moi ? Et pourquoi je serais... Ah, oui, peut-être bien, j'avais prévu de faire du *Cinéma*. Et puis, j'ai changé d'avis. Pourquoi ? »

« Pour rien ! » dit Max.

Elle lui sourit distraitement, puis alla rejoindre ses parents. Il la vit enlacer sa mère, poser sa joue sur son épaule. Il se mit à arroser le jardin. Les géraniums avaient salement morflé. Si la canicule continuait, ils allaient certainement subir le même sort que les bégonias.

*

* *

Le repas du soir fut une réédition de celui de la veille ; sauf que la pizza de Maria avait remplacé les beignets de fleurs de courgette, et que Jean-Charles ne s'invita qu'au dessert. Il vint sans sa femme, qui était trop fatiguée par sa journée de travail pour veiller. Le Commandant qui avait trop mangé à midi, et n'avait pu faire sa sieste à cause des invités, alla se coucher plus tôt que de coutume. Le kiné resta donc seul avec les deux femmes, car Max était monté dans sa chambre, d'où il les écoutait parler, couché sur son lit, tout nu.

La conversation languissait. Une fois de plus, Jean Charles parlait de ses clientes ; Lorraine lui donnait la réplique, en évoquant ses vacances en Corse. De longs silences coupaient leur dialogue. Bérengère se taisait. S'était-elle assoupie dans une chaise longue ? Cela lui arrivait, quand elle avait forcé sur le rosé, au repas.

« T'es pas venue te faire épiler les guibolles ? dit le kiné. J't'ai attendue. »

« Oh, j'ai eu la flemme, bâilla Lorraine. Il faisait trop chaud. »

« Essaie de venir demain, tu peux pas rester comme ça ! Tu ressembles à une guenon ! »

« Promis, j'ferai un saut. »

« Viens vers trois heures, dit Jean-Charles. C'est l'heure creuse. »

Max se jura d'aller les épier. L'insistance du kiné avait quelque chose de louche. Une voiture klaxonna. Le portail grinça. C'étaient des copains de

Grimaud qui venaient proposer à Lorraine d'aller écouter du jazz au Léopard, le bar de nuit branché, à La Garde-Freinet.

« Rentre pas trop tard, dit sa mère. Et emporte ta clef. »

Après le départ de Lorraine, il y eut un assez long silence. Max alla se pencher à la fenêtre. La véranda était vide. Où donc étaient-ils passés ? Une bouffée d'adrénaline accéléra les battements de son cœur. Est-ce que sa mère aussi fricotait avec le kiné ? Ils émergèrent de la cuisine, silencieux. Ils se dirigèrent vers la table, prirent ce qui restait dessus, retournèrent dans la cuisine. Ils débarrassaient la table. Mais ils restaient drôlement longtemps, à l'intérieur. Au bout d'un siècle, ils reparurent. Max eut l'impression que sa mère était décoiffée.

« Bon, fit Jean-Charles, en élevant inutilement la voix, c'est pas tout, mais faut que j'aie me pieuter. Une rude journée de labeur m'attend demain ! Quatorze bonnes femmes à épiler ! Quelle vie de bagnard ! »

« Je vous plains, mon pauvre Jean-Charles. »

Bérengère raccompagna le kiné jusqu'au portail. Ils se serrèrent cérémonieusement la main. Max était malade de jalousie. Il se rejeta en arrière, pour qu'elle ne le voie pas à la fenêtre. Frémissant de rage contenue, il attendit qu'elle monte. Les minutes se traînèrent, interminables. Pourquoi ne venait-elle pas ? Le croyait-elle endormi ? Il perçut un léger clapotis. Il alla à la fenêtre. Elle nageait au clair de lune, toute nue.

« Comme c'est romantique ! » ricana Max.

Puis, tout de suite, l'idée : elle est allée se laver la chatte dans la piscine. Elle devait être pleine de sperme. Sans prendre la peine de mettre un maillot, il sortit de sa chambre et descendit au jardin. Sa mère faisait la planche, on voyait distinctement au clair de lune les taches foncées des mamelons et le triangle des poils.

« Max ! Tu ne dormais pas ? »

Il se laissa glisser dans l'eau tiède.

« Et tu es tout nu, vilain garçon ? Ton père dort ? »

Elle ne résista pas quand il la tira vers l'échelle, à laquelle il la fit s'adosser. Il lui fourra la main entre les cuisses, qu'elle écarta. Elle était toute gluante, à l'intérieur, mais ce n'était pas forcément du sperme. Il se colla à elle, l'embrassa sur la bouche. Elle lui rendit son baiser, lui enfonça sa langue entre les lèvres. Sa salive avait le goût de la vodka. Elle se prêta docilement à la pénétration, soulevant une jambe. Quand il fut en elle, il la prit par le cul, la souleva, pour bien l'emmancher.

« Max, Max... c'est de la folie... Oh, c'est mal... »

« Tu veux que j'arrête ? »

Elle lui planta les ongles dans les reins, le tira à elle. Sa main, sous l'eau, l'avait saisi par les couilles.

« Non, continue, continue ! »

Il s'agita furieusement.

« Oui, oui, baise-moi bien... baise ta maman... Oh c'est de la folie, Max ! »

« Retourne-toi, je vais t'enculer... »

« Non, devant, continue... »

Ils se parlaient bouche à bouche, leurs langues se léchaient ; il lui pétrissait un sein.

« J vais décharger, m' man. »

« Oui, oui... c'est à toi... c'est à toi... »

Le grincement du portail les arracha l'un à l'autre. Max se coucha à la renverse dans l'eau et repoussa le bord avec le pied. Il n'avait pas éjaculé. Tout à coup, il se maudit pour sa stupidité ; s'il n'avait pas bougé, Lorraine, car c'était elle qui revenait déjà, serait rentrée dans la maison. Le bruit de l'eau la fit retourner sur ses pas.

« Vous êtes là ? »

Elle écarquilla les yeux.

« Mais... vous êtes tout nus ! »

« Je pensais que ton frère dormait, dit précipitamment Bérengère, et cet idiot est descendu ! »

« Tout nus, un bain de minuit tout nus, mère et fils ! Eh bien, c'est du beau ! Mais dites donc, on se dévergonde drôlement, non ? Si le Commandant savait ça ! »

Lorraine se marrait.

« Tu n'es pas allée au Léopard ? » fit sa mère, pressée de changer de conversation.

« C'est pas au Léopard qu'ils voulaient aller, ces deux tordus ! »

« Comment ? Mais... ils étaient deux, non ? »

« Et alors, fit Lorraine, tu crois que ça les dérange ? »

Elle ébouriffa sa tignasse, les coudes levés.

« J'ai passé l'âge des parties de jambes en l'air en voiture ! dit-elle. Oh, vous savez quoi ? Je vais faire comme vous ! »

En un tournemain elle fit passer sa robe d'été par-dessus sa tête. Nue comme un ver, elle vint à la verticale de Max. Le réverbère éclairait son corps gracieux d'androgynie comme en plein jour. Elle se cambra, les jambes séparées, exhibant son sexe charnu et barbu de jeune chèvre. Puis elle piqua

une tête. Sa mère se mit à nager ; Max aussi ; ils nagèrent tous les trois de front. Bérengère sortit de l'eau la première. Elle arrivait à l'âge où les femmes commencent à épaissir du bas du dos ; un soupçon de cellulite alourdisait ses cuisses et faisait trembler ses fesses. Mais c'était ça, justement, qui excitait Max. Le gros cul de maman ! Honteuse d'être le point de mire de leurs regards, elle se fit un pagne d'une serviette.

« J'vais me coucher. Ne tardez pas trop. Et fermez bien le treillis, à cause des insectes... »

Ils se remirent à nager. Puis Lorraine se hissa sur le bord et alla s'étendre, toute nue, dans une chaise longue. Max sortit de l'eau peu après et vint s'asseoir dans la chaise voisine. Sa sœur avait allumé une cigarette, elle fumait en contemplant la lune. Max bandait.

« J'ai l'impression qu'il y a du nouveau, depuis que je suis partie, fit Lorraine. Vous êtes bizarres, maman et toi. »

« Comment ça, bizarres ? »

« Oh, j'sais pas ; vous vous baignez à poil ensemble pendant que papa dort. Tout ça, quoi ! »

« Quoi, tout ça ? Qu'est-ce qu'il y a de mal à se baigner à poil ? Tu oublies que c'est ma mère ! »

« C'est aussi la mienne, j'te ferai remarquer ! Moi, je vous trouve bizarres, maman et toi. C'est tout ! Tu m'enlèveras pas ça de la tête ! »

Elle balança sa cigarette dans l'eau.

« Tu vas te faire épiler les jambes chez Jean-Charles, demain ? » demanda Max, pour changer de conversation.

Il avait mis une serviette sur son bas-ventre ; ça le gênait, tout à coup, de bander autant. Sa sœur, impudique, écartait les cuisses face à la lune.

Elle le dévisagea curieusement.

« Peut-être. Pourquoi ? Tu t'intéresses à mes épilations, maintenant ? »

« Tu fais des trucs, avec lui ? »

« Des trucs ? Avec Jean-Charles ? Tu déconnes, c'est un vieux ! C'est bon pour maman ! »

Son cœur s'emballa ; il prit une voix faussement indifférente.

« Maman ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu crois qu'elle et Jean-Charles... »

« J'en suis presque certaine. Pourquoi crois-tu qu'il vienne ici sans arrêt ? Pour le Commandant ? »

« Mais... elle est vachement copine avec Cathy, maman ! Tu dérailles ! »

Lorraine ricana ; elle se tripotait les seins, sans y penser, se tirant sur les

tétons, les triturant.

« Qu'est-ce que ça a à voir ? On peut être copine avec une fille, ça empêche pas de coucher avec son mec. Du moment qu'elle le sait pas ! »

Elle se tortillait les bouts de seins de plus en plus vite.

« T'es naïf, Max. Moi qui te parle, en Corse... »

Elle se tut brusquement, lui décocha un coup d'œil méfiant.

« Alors ? fit Max. C'est ce que tu voulais me dire, hier ? »

Elle soupira.

« Tu la fermeras, hein ? »

« Voyons ! Est-ce que j'ai jamais rien répété ? »

Une lueur fourbe passa dans les yeux de sa sœur.

« T'as pas changé, hein ? Tu veux t'exciter ? »

« Raconte ! Tu t'es fait sauter par le copain de ta copine, c'est ça ? »

« On était sur la plage, un après-midi, le soleil tapait vachement. Corinne était allée au village pour téléphoner à sa mère. On est restés tous les deux, rien que lui et moi. J'avais bien remarqué comme il me reluquait quand j'enlevais mon soutif. Corinne, elle a de gros nichons blancs, tout ronds, avec de toutes petites pointes roses, comme des télines de bébé. Je savais que mes seins l'excitaient parce que j'ai de gros bouts. Eh bien, ça n'a pas raté. Dès qu'elle est partie, en voiture, il m'a proposé de me passer de la crème. J'étais sur le dos. Il m'a mis de la crème sur la poitrine et tout de suite, il a commencé à me tripoter les seins. J'avais les pointes toutes raides, il m'a fait tout ce qu'il a voulu. En deux minutes, il m'a baissé mon slip, il m'est monté dessus. Je voulais pas, et pourtant j'écartais les cuisses. Il me l'a enfoncée. Il a une queue énorme, une vraie matraque ; ça m'a fait vachement mal, mais j'ai joui quand même. On a pas échangé un seul mot. Il a juté presque tout de suite. Il sait que je prends la pilule. Et dès qu'il a tiré son coup, il s'est retourné sur le dos, et il s'est mis à dormir. J'étais excitée comme une malade, je suis allée me laver dans la mer, et... je me suis branlée. Puis Corinne est revenue. Elle m'a demandé si l'eau était bonne, je lui ai dit « fameuse ». Fernand est venu nous rejoindre, il s'était réveillé. Il s'appelle Fernand, son mec. C'est un Corse. On a nagé au large, et on est revenu au soleil. Je devais avoir son sperme dedans. À la maison, plus tard, chaque fois qu'on se regardait, lui et moi, on y pensait. Dès qu'il pouvait, il me touchait le cul ou les seins. J'avais toujours peur que Corinne nous surprenne, et c'est ça qui m'excitait. Une fois, il m'a... il m'a... enfin, tu sais bien... par-derrière... devant l'évier, dans la cuisine, pendant qu'elle signait un recommandé qu'avait apporté le facteur. Elle lui faisait la causette et lui... ça n'a duré

qu'une minute ! Et par-derrrière ! Tu peux pas savoir comme j'ai joui, je crois que je n'ai jamais autant joui de ma vie...et pendant qu'il me... sodomisait, je n'arrêtais pas de penser à Xavier... Je l'adore, tu sais, mon Xave, il est si nunuche, mais ça n'a rien à voir... L'amour et... le sexe... C'est deux choses différentes... »

Max avait rapproché sa chaise longue de celle de sa sœur, pendant qu'elle parlait. Il lui caressait doucement les seins, lui pinçant les tétons. Elle se laissait faire, puis feignait de s'en apercevoir, et lui tapait mollement sur la main. Il attendait un peu, puis revenait à la charge et lui tirait sur les tétines. Elle lui raconta les autres fois où ce Fernand la lui avait mise et de quelle façon il s'y prenait. N'y tenant plus, Max, au lieu de lui caresser la poitrine, posa carrément sa main entre les cuisses de sa sœur et lui empauma le sexe. Les lèvres en étaient ouvertes, et mouillées. Elle referma les cuisses, lui broyant les doigts ; il parvint quand même à en replier un et à le lui enfoncer. Elle lui tordit le poignet et put le déloger.

« J'te défends, t'entends ? Sale con ! Arrête tout de suite ! Mais t'es vraiment dégueulasse, Max ! J'suis ta sœur, merde ! »

« Tu m'excites, avec tes histoires ! Mets-toi à ma place, je suis bouclé ici, ça fait un mois que j'ai pas touché une fille ! »

« Pauvre chou ! » ironisa Lorraine.

Il reconnut la sale petite lueur dans ses yeux.

« J'veux bien te branler, mais tu me touches pas. Promis ? »

« D'accord ! »

Il enleva la serviette. Elle lui prit la queue et se mit à le masturber d'une façon mécanique, avec le même geste saccadé qu'elle avait eu pour traire Xavier. Elle regardait son visage d'un œil avide.

« Les garçons sont vraiment des cochons ! »

« Avec Xavier, haleta Max, tu le fais ? Tu le branles ? Touche-moi aussi les couilles... Réponds, Xavier... tu le... »

Elle lui caressa les couilles de l'autre main, sans cesser de le branler. Elle observait avidement son visage. Il remarqua qu'elle serrait les cuisses, et fut certain qu'elle se masturbait, en les contractant. Une de ses copines, la fille de la mercière, lui avait avoué qu'elle se masturbait souvent de cette façon, en classe.

« J'ai jamais rien fait avec Xave, je te l'ai déjà dit. On s'embrasse sur la bouche, c'est tout. Je lui laisse même pas toucher mes seins ! »

Quelle menteuse, pensa Max avec ravissement. Qu'elle mente avec un tel aplomb l'excitait d'une façon prodigieuse.

« Tu sens que ça vient ? »

Il fit signe que lui ; elle écarta les cuisses, largement et il se pencha pour regarder son sexe ouvert. Le clitoris dépassait, tout luisant de mouille, de la corolle fripée des nymphes.

« Tu regardes, tu touches pas. J'suis ta sœur, Max. »

« Oh ça va venir... continue ! »

Elle écarta encore plus les cuisses et sa vulve s'écarquilla ; la mouille coulait de son vagin comme de la salive d'une bouche entrouverte, et bavait sur la toile de la chaise longue.

« Je vais gicler... »

« Viens, debout, devant la piscine, tu gicleras dans l'eau. »

Il se leva et ils allèrent au bord du bassin. Elle agita sa main très vite, comme si elle battait une omelette, et le sperme gicla. Max gémit. Les spasmes l'agitaient encore quand il se sentit tomber dans le vide. Sa salope de sœur venait de le pousser dans le bassin. Il coula à pic comme une pierre, puis remonta, furieux, toussant et crachant. Elle riait, cette tordue, en enfilant sa robe.

« Sans rancune ? »

Il accepta la main qu'elle lui tendait et sortit de l'eau. Main dans la main, elle vêtue, lui tout nu, ruisselant, ils regagnèrent la maison. Ils éteignirent la lumière du jardin et sa sœur aida Max à s'essuyer, avec des torchons de cuisine qui puaient la pizza. Puis ils passèrent dans le vestibule. Alors qu'ils allaient se séparer, Max pour monter dans sa chambre, Lorraine pour se rendre dans la sienne, au fond du couloir, derrière celle de leurs parents, ils entendirent la plainte rauque et bestiale de leur mère. Le sommier grinçait furieusement. Elle cria encore une fois, puis se tut. Une main sur la bouche, Lorraine pouffait silencieusement.

« Dis donc, chuchota-t-elle, qu'est-ce qu'il lui a mis, papa ! Tu l'as entendue miauler ? C'était pas du cinéma ! Décidément, tout le monde est en rut, ce soir ; ça doit être la pleine lune qui fait ça. Te branle pas trop quand même ! Il paraît que ça rend sourd ! »

Ulcéré, plein de ressentiment contre sa mère, Max gagna sa chambre. Il pensait à la duplicité de sa sœur, à la façon éhontée dont elle lui avait menti à propos de Xavier ; et il se disait que sa mère devait être encore pire. Comment pouvait-elle faire l'amour avec ce vieux ?

« Elle va me le payer ! »

CHAPITRE XI

« UNE PETITE BRANLETTE, MAMAN ? »

Le lendemain, quand Max descendit à la cuisine, de fort méchante humeur (il avait encore dans les oreilles les gémissements nocturnes de sa mère), Maria lui apprit que sa sœur était déjà partie à l'Escalet, pour y passer la journée avec des copines de Port-Grimaud venues la chercher en voiture. Par la fenêtre, il vit sa mère, court-vêtue d'une guillerette robe estivale en cotonnade bariolée, une serviette nouée en turban sur la tête (elle venait de faire son henné), qui taillait ses rosiers. À huit heures du matin, la chaleur était déjà accablante, et les cigales faisaient leur charivari des jours de canicule.

« Et le Commandant ? »

Maria pinça les lèvres ; elle désapprouvait le sobriquet irrespectueux que sa sœur et lui avaient donné à leur père.

« Votre papa (elle appuya sur « papa ») est dans son bureau. Il travaille à son livre. Surtout, il ne faut pas faire de bruit ! Il a dit : pas de musique ! »

Max ricana in petto. Son livre ! Voilà bien dix ans qu'il y était attelé, à ses mémoires. *Mémoires d'un prétorien*, ça s'appellerait. Le Commandant prenait un air modeste, chaque fois qu'on y faisait allusion. On allait voir ce qu'on allait voir !

Le café au lait avait un sale goût, et les biscottes s'émiettaient quand on voulait les tartiner ; pourtant le beurre était aussi gluant que de l'huile de vidange, et à peu près aussi appétissant. Max se contenta d'un verre de jus d'orange tiédasse et se rendit sur la véranda. Il entendit Maria qui montait faire sa chambre ; sa mère rappliqua dès qu'elle le vit, les bras chargés de roses à demi racornies par le sirocco de la veille.

Elle lui dit qu'elle allait essayer de les « sauver ». Il fallait mettre de l'aspirine dans l'eau, une recette que lui avait donnée Jean-Charles. D'entendre le nom du kiné dans sa bouche fit remonter un goût de bile dans celle de Max. Il recula sa tête, hargneux, quand elle essaya de lui ébouriffer la tignasse.

« Me touche pas ! Tu me dégoûtes ! »

Il la vit blêmir.

« Le fils et le père, dans la même nuit, ça te dérange pas trop, on dirait ! »

Une vive rougeur succéda à la pâleur de sa mère qui jeta un coup d'œil éperdu vers la cuisine, se rassurant un peu en constatant qu'elle était vide.

« Si tu vas au village, persifla Max, achète-moi des boules Quiès à la pharmacie ! Avec le boucan que tu fais, quand tu prends ton pied, ça sera pas

du luxe ! »

« Max ! Cesse immédiatement, tu m'entends ? »

« Oh, tu m'impressionnes pas. Qu'est-ce qui se passe ? T'es en rut ? C'est le retour d'âge ? Tu deviens nympho ? J'ai compté, ça fait trois nuits d'affilée que vous vous en payez ! Tu vas le tuer, le vieux ! Il a plus l'âge de faire des folies ! »

Décontenancée, sa mère bredouilla :

« Mais enfin, Max... c'est mon mari... tu n'as pas l'air de te rendre compte, je suis sa femme... quand il a envie, il faut bien que... »

Un ricanement hargneux lui coupa la parole.

« Et mon cul, c'est du caviar ? C'est toi qui en as envie, c'est pas lui ! Il ronflait, hier, quand je suis descendu ; tu l'as réveillé pour qu'il te le fasse ! Me prends pas pour un idiot, en plus ! C'est Jean-Charles qui t'avait excitée ? »

Tête basse, accablée, les mains agitées d'un tremblement convulsif, sa mère traitait mécaniquement les roses flétries qu'elle avait répandues sur la table de fer. D'un côté les vraiment foutues, de l'autre celles qui avaient encore un faible espoir de survie.

« Je crois que je vais parler à ton père, dit-elle d'une voix coupante. J'y ai bien réfléchi, il faut le faire avant que ça n'aille trop loin. Je vais tout lui avouer ; c'est mon devoir. Il décidera. S'il veut le divorce, je divorcerai. Vous vous arrangerez ensemble, lui et toi ! »

À cette perspective, Max sentit son sang se figer. Sa mère s'exprimait d'une façon posée, avec une froide détermination, une sorte d'hystérie glacée, rentrée, parfaitement maîtrisée dont il ne l'aurait jamais crue capable.

« Je me suis conduite comme la dernière des dernières, continua-t-elle, j'en subirai les conséquences ! »

Il se fit tout petit ; l'attitude déconcertante de sa mère, sa voix neutre et distraite, l'emplissait d'épouvante. L'idée qu'elle pourrait vraiment tout avouer à son père lui gelait littéralement les couilles de peur, une peur ignoble, irrationnelle, et ce n'était pas une figure de style : il les sentit se recroqueviller comme deux escargots dans leurs coquilles, essayer de rentrer en lui.

« Voyons, bredouilla-t-il... faut pas dramatiser... tu... »

« Plus un mot, tu entends. Ou je vais voir ton père sur-le-champ ! »

Il se pétrifia sur sa chaise. C'est qu'elle en était capable ! Il savait qu'elle avait parfois des réactions complètement absurdes, presque suicidaires.

« Monsieur Max pas content ? »

Maria se penchait à la fenêtre, juste au-dessus, des draps plein les bras, qu'elle disposa au soleil.

« Monsieur Max est énervé, Maria. Il ne sait pas lui-même pourquoi ! »

« Moi, je sais, fit la Portugaise, en tapant sur la literie pour en chasser les miasmes nocturnes. C'est pas bon, toujours enfermé dans sa chambre, ça travaille dans sa tête. Il serait mieux à la plage, avec Mademoiselle Lorraine ! »

« Il faut bien qu'il révise ses maths, Maria ! »

En un instant, sa mère avait retrouvé son ton pincé de douairière. La grimace de la bonne exprima clairement le cas qu'elle faisait des mathématiques.

Constatant que sa mère paraissait se calmer, Max jugea plus prudent de faire le dos rond et monta dans sa chambre. C'était un vrai foutoir, là-dedans ; quand Maria faisait du rangement, elle avait tout du cataclysme.

Il se colla les boules Quiès dans les oreilles pour ne pas entendre hululer l'aspirateur et se plongea dans ses maths. Il avait tellement envie d'oublier les délirantes menaces de sa mère qu'il s'y absorba corps et âme. À midi, Maria dut venir le chercher, il ne l'avait pas entendu appeler, ayant gardé les boules Quiès.

Le repas fut expédié dans un silence funèbre. Le Commandant compulsait des notes, près de son assiette ; sa mère s'expliquait sérieusement avec le vin rosé ; elle ne toucha pratiquement pas à la nourriture. Elle quitta la table avant le dessert d'un pas cérémonieux ; quand elle était soûle, elle se déplaçait avec la raideur d'un Suisse. Dès que son père eut regagné son bureau (où il allait certainement faire la sieste sur son canapé de cuir), Max, désireux de faire la paix, s'empressa de la rejoindre. Affalée dans un fauteuil d'osier, elle tournait les pages d'un *Madame Figaro*.

« Tu vas pas à la piscine, m'man ? »

Elle ne parut pas avoir entendu. Elle boudait. Du coup il sentit l'espoir renaître. Si elle boudait, tout n'était pas perdu. Il l'avait si souvent vue faire la tête, quand elle voulait obtenir quelque chose de son père, qu'il crut pouvoir passer aux travaux d'approche. Il vint derrière le dossier du fauteuil d'osier, se pencha, l'embrassa sur la joue.

Aussi inerte qu'un mannequin de cire. (Mais nettement moins froide !)

« M'man... fais pas la gueule... d'accord, j'ai tort ! »

La garce ! Il savait qu'elle avait toujours gain de cause, avec le Commandant ; et avec lui, ça en prenait le chemin.

« Après tout, pensa-t-il, qu'elle se fasse baiser par le vieux si ça lui chante,

j'en ai rien à cirer ! C'est son cul, pas le mien ! »

Pour la dérider, il risqua une misérable plaisanterie.

« Comme t'es chaude, fit-il en collant davantage sa joue à la sienne. T'es sûre que t'as pas de la fièvre ? Tu veux que j'te prenne ta température ? »

Pas un frémissement ; à croire qu'elle était subitement frappée de surdité. Ses doigts tenaient le magazine, ses yeux contemplaient fixement une photo de Claudia Cardinale en train de faire sa mijaurée avec Fellini. Claudia, c'était pas du tout son type, à Max ; il trouvait qu'elle faisait grande vache, il préférait les blondes, comme Sylvie Vartan.

« Qu'est-ce qu'elle est vulgaire, cette fille, murmura Bérengère, comme se parlant à elle-même. Je ne comprends pas son succès ! »

D'un geste dégoûté, elle tourna la page. Max l'embrassa à nouveau, sur la tempe, près des paupières, et resta joue à joue, comme s'il lisait le magazine avec elle.

« Arrête, Max, tu me tiens chaud... »

Tiens, on n'était plus muette ? Sous prétexte de l'éloigner d'elle, sa mère remonta ses épaules ; le décolleté de la robe s'entrebâilla ; il vit alors qu'elle l'avait déboutonné entièrement et qu'elle n'avait pas de soutien-gorge, ce qui n'était certainement pas fortuit. Il décolla sa joue, mais, en compensation, il posa une main sur l'épaule nue. Voyant qu'elle ne pipait pas, il commença à faire glisser ses doigts sur l'arrondi. La peau de sa mère était moite, elle sentait agréablement la sueur et le parfum. Mine de rien, il introduisit le bout des doigts dans le décolleté ; aucune réaction ; il respira (serait-ce qu'on était en humeur de chatteries ?) et enfonça carrément sa main, les boutons s'écartèrent, ses doigts épousèrent la courbe fléchissante d'un sein, la contournèrent, descendirent, soupesèrent sa masse élastique.

Loin de s'y opposer sa mère creusa la poitrine pour lui faciliter la tâche.

« Où est ton père ? »

« Dans son bureau. Et Maria fait la vaisselle, t'entends pas ? »

La Portugaise chantait toujours en faisant la vaisselle. Faux, bien sûr. Il enfila l'autre main dans le décolleté bâillant, de l'autre côté du cou de sa mère, et prit possession de l'autre nichon. Les bouts rebiquaient, caoutchouteux, visiblement agacés par le désir. Il ricana intérieurement ; on avait envie de se faire traire ? Qu'à cela ne tienne : il commença à lui tortiller les mamelons en les faisant rouler entre son pouce et son index. Elle se laissait faire. Elle avait fermé les yeux, semblait dormir. Il tira sur les nichons, le décolleté s'ouvrit jusqu'à la taille et ils émergèrent. Ils restèrent coincés dehors, rapprochés l'un de l'autre, étranglés à leur base par l'échancrure. Leurs pointes drues se

dressaient, d'un violet sombre. Il les pinça, tira dessus. Leurs joues se touchaient à nouveau, celle de sa mère le brûlait. Il vit qu'elle écartait les cuisses, sous sa robe, puis qu'elle les rapprochait nerveusement, comme si elle avait envie de pisser. *Madame Figaro* dégringola. Dans la cuisine, Maria s'était tue.

« Attention ! »

Elle le repoussa, referma sa robe sur sa poitrine, se baissa pour récupérer son journal. La Portugaise rappliquait, le bec enfariné, portant à bout de bras, comme les saints sacrements, un plateau chargé de trois verres, d'une cafetière et d'un bac à glaçons.

« J'ai pensé que Madame voudrait du café glacé. »

« C'est une excellente idée, Maria. Asseyez-vous avec nous. Max, tu devrais monter dans ta chambre et nous laisser entre femmes... »

Nous laisser entre femmes... De temps en temps sa mère passait de la vaseline à la « gouvernante », elle en faisait ensuite ce qu'elle voulait. Que voulait-elle obtenir, aujourd'hui. Curieux de le savoir, il monta sans moufter, et les écouta tchatcher, de sa fenêtre. Il était question d'olives. Et de tomates. À Cogolin, prétendait la Portugaise, elles étaient meilleures qu'à Grimaud ; ce n'était pas des tomates pour touristes, comme ici, farineuses, anémiques et insipides qui arrivaient tout droit des serres de Belgique. C'était de la tomate du pays, allongée, pas jolie à regarder, mais goûteuse, de l'olivette. Crue, salée, poivrée, un filet d'huile d'olive, une tranche de mozzarella, une feuille de basilic, un peu d'ail, c'est un régal.

« Vous me mettez l'eau à la bouche, Maria. Prenez donc la voiture et faites un saut à Cogolin. Vous en profiterez pour me rapporter de la crème hydratante de Vichy, et de la base, pour le visage. »

La Portugaise ne se fit pas supplier. Peu après, Max entendit vrombir le moteur de la vieille 4 L qu'on utilisait pour les courses. Les vitesses renâclèrent. Maria conduisait comme une bonne sœur, presque toujours en seconde ; il lui arrivait, quand la route était vide, de pousser de téméraires pointes de vitesse à soixante, et ce n'est qu'alors qu'elle consentait à passer en troisième ; la quatrième, n'en parlons pas, c'était pour les fous. Avec une pause Orangina-cacahuètes salées au bistrot de la place, point de ralliement de toutes les Portugaises du pays, il lui faudrait bien trois heures pour faire aller et retour les dix bornes qui séparent les deux villages. La chose n'avait pu échapper à sa mère, c'est donc qu'elle l'avait fait exprès.

Mise en appétit par son tripotage mammaire, Madame avait envie de passer à d'autres jeux. Se faire chatouiller un peu le bouton, par exemple.

« Nous sommes au service de Madame ! Ce sera un plaisir pour nous ! » murmura fielleusement Max, en repliant ses bouquins de maths.

Les fonctions attendraient, il avait mieux à faire pour l'instant. Puisqu'elle a envie qu'on lui fasse des papouilles, la chérie, allons donc la titiller. Il la laissa mariner dans son jus un bon quart d'heure, histoire de lui montrer qu'il avait sa fierté, puis il descendit, pieds nus, sans faire de bruit.

Mais elle l'avait quand même entendu venir, il le sut à son immobilité extrême. Elle avait mis ses lunettes noires pour cacher ses yeux, et ça c'était plutôt bon signe. Elle tenait toujours son *Madame Figaro*, ouvert à la même page. Ses pieds nus gisaient au soleil, tout le reste était à l'ombre. Le vernis à ongles des orteils, rouge géranium, scintillait, attirant un papillon myope qui battait des ailes au-dessus, intrigué par l'odeur de l'acétone.

Max prit nonchalamment un coussin de raphia sur la balancelle et vint le déposer en hommage aux pieds de la statue maternelle. Il s'y agenouilla, puis s'assit, de côté. Il lui caressa interrogativement le mollet.

« Qu'est-ce que tu veux encore ? se plaignit-elle, ce que tu peux être pot de colle, on ne peut pas être tranquille un instant ! »

La main de Max remonta le long du mollet, atteignit le creux moite du genou. Les cuisses de sa mère s'écartèrent.

« Quelle chaleur, soupira-t-elle. On va mourir... »

Elle laissa aller sa tête contre le dossier ; ses cuisses achevèrent de s'ouvrir. L'invite était on ne peut plus claire, en dépit de son ronchonnement. Il vit qu'elle portait une de ses culottes de pute, qu'elle mettait parfois quand elle allait à Cavalaire. Une à fanfreluches roses, rétro, très large, dont l'empiècement lui rentrait dans la fente. Et bien sûr, elle était mouillée, juste devant, là où ça rentrait, justement.

« T'as envie de faire des trucs, hein ? C'est pour ça que tu l'as envoyée à dache ? »

Il prit l'ourlet de la robe et le lui retroussa en haut des cuisses.

« Tu es sûr que ton père dort ? » s'inquiéta-t-elle.

Plaquée sur la fente du sexe, la culotte, mouillée, laissait voir par transparence le rose entrebâillé des muqueuses entre les poils sombres.

« Il ronfle, dit Max en prenant ses aises, s'installant confortablement entre les cuisses de sa mère, les coudes sur le fauteuil.

Du bout du doigt, il souligna la fente de la vulve, à travers la dentelle humide.

« Tu devrais aller travailler, Max, soupira-t-elle sans conviction excessive. Tu n'es pas sérieux... »

Elle glissa un peu sur les fesses, pour mieux s'ouvrir.

« Une petite branlette, maman ? »

« Max ! »

« Rien qu'un peu... après je monte faire mes maths ! »

Il poussa la culotte avec son doigt, faisant pénétrer l'étoffe dans la fente. Les cuisses de sa mère se couvrirent de chair de poule.

« Je croyais que je te dégoûtais, murmura-t-elle. C'est pas ce que tu as dit, ce matin ? »

« J'étais jaloux, ça compte pas. Tu le sais très bien que tu me dégoûtes pas ! La preuve ! Je serais pas ici... en train de te courtoiser... »

Il enfonça un peu plus la culotte dans le vagin, creusant un entonnoir dans le satin imbibé de mouille. Tout à coup, ce jeu le passionna. Au lieu de la déculotter, comme il en avait eu l'intention, il saisit le slip par l'élastique, en haut, et tira dessus. L'étoffe mouillée ressortit du vagin et se plaqua à la fente béante de la vulve.

« J'vais jouer avec ta culotte, dit Max. D'accord ? Je vais te faire une petite branlette à travers... »

« Max... »

« Une petite branlette pour ma maman chérie ! Elle aime bien ça, ma maman chérie, les petites branlettes ! C'est une adolescente qui ne veut pas vieillir... »

Poussant le satin rose du bout des doigts, il le lui enfonça à nouveau dans le vagin. Les chairs s'ouvrirent de plus belle.

« C'est une grande branleuse, ma maman ! murmura Max, en vissant son doigt dans le vagin, entraînant la fine étoffe à l'intérieur. Encore pire que ma sœur ! »

Il la sentit tressaillir, et vit que ses mains se crispaient sur les accoudoirs d'osier. Son doigt était tout au fond, gainé par la culotte qui, s'engloutissant dans le vagin, dégageait les bords de la vulve, découvrant les lèvres luisantes de mouille. Il retira son doigt, et contempla le spectacle. Il gloussa.

« T'as la culotte dans la chatte, m'man. Attends, j'ai une idée... »

Du doigt, il chercha l'anus à travers le slip tendu. Il le trouva, poussa le satin à l'intérieur.

« Dans l'autre trou, maintenant... ouvre bien... »

Elle eut un gémissement étouffé et sa tête s'inclina en arrière, tandis qu'elle soulevait imperceptiblement les fesses. Il lui enfila le doigt dans l'anus, enfonçant la culotte dedans. Maintenant, on voyait s'ouvrir deux entonnoirs dans le satin rose, dont l'un était baigné d'humidité.

« Je vais te la faire rentrer toute dedans, tu vas voir, c'est marrant... »

Il tira sur la culotte, pour la faire descendre, et, au fur et à mesure qu'elle s'abaissait, découvrant le ventre, puis le pubis velu, il l'enfourna, en la poussant des doigts, à l'intérieur du vagin. Tirant par-derrière, il fit la même opération avec l'anus, faisant passer la culotte sous les fesses de sa mère, et lui en farcissant le cul. L'élastique tendu à mi-cuisses, la partie apparente de la culotte n'était plus qu'un minuscule chiffon froissé, coincé entre le vagin et l'anus. Le sexe ouvert était entièrement dénudé, les nymphes se hérissaient, le clitoris pointait comme le bout embrasé d'un mégot de chair. De temps en temps, Max enfilait deux doigts dans un des entonnoirs de satin qu'il avait introduits dans les orifices de sa mère, et il les faisait tourner comme un écouvillon dans le goulot d'une bouteille.

Effarée par sa propre passivité, Bérengère, suffoquant d'un effrayant plaisir, gémissait de honte ; ce jeu malsain l'emplissait d'un affreux bonheur ; c'était son fils qui lui faisait ça ! De temps en temps, il se penchait sur son ventre ; la traînée de salive de sa langue glissait vers son nombril, puis redescendait ; en geignant, elle lui poussait alors son clitoris au visage ; mais il se détournait en riant intérieurement, et par petites saccades, extirpait la culotte de la chair humide du vagin, pour la lui refourrer aussitôt, encore plus profond. Elle n'en revenait pas de tant de maniaque perversité chez un enfant si jeune ; il était plus vicieux qu'un vieillard impuissant.

« Elle aime ça, hein ? Oh oui, ça lui plaît qu'on fasse joujou avec son con ! Vilaine branleuse... »

La bouche presque collée à son sexe, il tripotait, il fouillait, il jouait. Le corps de Bérengère était animé de spasmes alanguis. Elle jouissait ignominieusement dans sa culotte dont le satin tassé en boule au fond de son vagin s'imbibait de mouille comme un tampon périodique.

« Oh, ça me plaît, maman, tu peux pas savoir ! » gémit Max.

« Enlève-la, Max... enlève-la-moi... »

« T'as envie d'avoir le cul nu, hein ? Grande vicieuse... »

Il saisit l'élastique, tira dessus, abaissa la culotte le long des cuisses, l'extrayant du vagin et de l'anus. Il contempla le sexe écarquillé, gros mollusque irrité aux chairs rouges, aux lèvres difformes. À l'aide de la culotte froissée en boule, il essuya les chairs baveuses. Sa mère frémissait, geignait.

« J'ai encore envie de le faire... encore un peu... »

« Oui... fais ce que tu veux... »

Ils avaient la même voix rauque, voilée, un peu folle. Il recommença à lui enfourner sa culotte dans le vagin. Elle était très ouverte, maintenant. Il n'eut

aucune peine à la lui fourrer tout entière dedans, tout au fond, comme un Tampax. L'ayant engloutie, la vulve se referma dessus, mais resta partiellement béante, partagée par une fissure de chair rougie et baveuse. Les yeux de Max aperçurent la serviette minuscule du service à thé que Maria avait apportée avec le café glacé. Il la prit, sur le plateau, et en mouilla de salive une partie. Puis, à l'aide du doigt, il commença à l'introduire dans l'anus de sa mère.

« Max... qu'est-ce que tu fais ? Arrête ! »

« Tais-toi... laisse-toi faire... je m'amuse. »

Après avoir crispé les fesses, elle les rouvrit. Il put enfoncer la serviette, en la faisant tourner sur elle-même et, peu à peu, la tassant du doigt, il parvint à la faire disparaître, sauf un petit coin, brodé, qui resta dehors comme une queue minuscule. L'anus, dilaté par le volume de la serviette, s'étoilait. Il chercha d'un œil avide, l'esprit inquiet, affolé, ce qu'il pourrait encore inventer, ce qu'il pourrait lui faire encore, pour se venger des cris qu'il avait entendus dans la nuit, et qu'il n'avait pas oubliés un instant ; et aussi de la peur qu'elle lui avait faite, ce matin, avec ces absurdes menaces de tout révéler au Commandant. Il repéra la pince à sucre. Cela lui fit penser au kiné.

« Max ! »

Elle avait beau faire la morte, elle le surveillait derrière ses lunettes noires.

« Je vais t'épiler... n'aie pas peur... oh, qu'est-ce que je vois là... »

« Max ! »

« Un gros poil tout rouge... »

Il ricana d'une façon stupide et, saisissant délicatement le clitoris dans le bec de la pince à sucre, il tira doucement dessus pour l'extirper du repli des muqueuses.

« Tu me fais mal, Max ! »

« Regarde comme il s'allonge... on dirait une petite bite ! »

Il s'affolait de cruauté. Le clitoris s'étirait, et elle se laissait faire ; ça devait pourtant lui faire un mal de chien. Il ouvrit le bec de la pince, le clitoris se recroquevilla.

« Vilain Max qui a fait bobo à sa maman ! marmonna-t-il. Oh, il est très vilain ! Ce garçon ! Quel fils dénaturé ! »

Il s'inclina, posa ses lèvres sur le bouton de chair irritée, l'embrassa ; puis se mit à le lécher. Quand il le sentit s'éveiller, durcir, ses mains remontèrent, ouvrirent la robe et firent sortir les seins. À tâtons, il chercha les mamelons qui étaient durs et gonflés, se mit à les triturer sans cesser de purlécher la fente de chair au goût fade.

« Oui, oui... encore... oh, Max, Max... »

Elle suffoquait ; perdant patience, il enfonça ses doigts dans le vagin, pinça l'étoffe gluante de la culotte, l'extirpa de sa cachette. Il voulait le sexe ouvert, sans rien dedans. Puis il tira sur le bout de serviette qui dépassait de l'anus, et retira toute l'étoffe. Avec dégoût, il vit qu'une partie de la serviette était maculée de merde. Il la froissa en boule et la jeta loin de lui. Eh oui, maman chiait, ce n'était pas un pur esprit. Il revint au clitoris.

« Donne-moi ton bouton... ton trou, donne tout... »

« Tiens, tiens... c'est à toi »

« Je sais, moi, ce qu'il veut, ton gros bouton... Il est tout raide, le cochon. Tout rouge ! Regardez-moi ce coquin ! Il a eu sa branlette, maintenant il veut qu'on le suce, hein ? »

Il s'agenouilla face à elle, lui enlaça les fesses, colla sa bouche à la fente ouverte du sexe, aspira le clitoris, le mordilla. De temps en temps, il se reculait pour regarder les chairs bouffies, congestionnées par la succion. Il enfilait ses doigts dans le vagin, dans l'anus.

« Je suis sorti de ce trou, ce gros trou baveux... c'est à moi. Et par cet autre trou, c'est le caca qui sort, les grosses crottes de maman... »

Elle avait abdiqué tout respect humain et geignait, livrée à la même veulerie animale que lui, le tirant par la nuque pour qu'il la lèche encore, et encore. Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut la mâchoire ankylosée. Engourdie par le plaisir, sa mère était répandue en face de lui, les cuisses sur les accoudoirs, ouverte, tuméfiée. Émergeant graduellement de cet accès de folie, elle essayait de discipliner sa respiration. Il l'avait tellement sucée que les petites lèvres, rougies, gonflées, pendillaient hors de la vulve déformée comme la doublure déchirée d'un ourlet. Prudemment, elle tâta ces guenilles de chair du bout du doigt, comme si elle essayait de les remettre à l'intérieur. Max gisait contre elle, épuisé de fatigue. La sentant bouger, il leva la tête pour voir ce qu'elle faisait. Comme elle tentait de prendre une posture moins indécente, refermant les cuisses, il se releva, en face d'elle.

« Et moi ? »

Il ouvrit son short, laissa s'échapper dehors son sexe raide.

« J'ai envie, moi ; c'est mon tour, maintenant... »

Il voulut se mettre sur les genoux pour la pénétrer. Elle le repoussa violemment.

« Pas ici, Max. Tu es fou ? Si... »

Elle désigna d'un geste vague le jardin et, au-delà, le portail.

« Dans la chambre de Lorraine ? »

Elle avait réussi à se mettre debout. Il attendait, assis par terre, le sexe dressé.

« Regarde ! » chuchota-t-il.

Il se renversa, fit sortir son gland, étala ses couilles.

Elle ramassa sa culotte et rentra brusquement dans la cuisine. Il entendit de l'eau couler, puis la porte du frigo. Un petit coup de vodka ? Il tendait l'oreille. Au bout d'un moment, intrigué par le silence, il se leva et rentra à son tour. La cuisine était vide. Il la traversa et se retrouva dans le couloir obscur. Du bureau lointain lui parvenaient les ronflements de son père. Il retira son short et, tout nu, se dirigea vers la chambre de sa sœur. Sa mère étendue sur le lit de Lorraine, en robe, feignait de lire un vieux Masque à la couverture dépenaillée.

Ils se dévisagèrent. Tout de suite, elle se détourna et laissa sa nuque s'enfoncer dans l'oreiller, fermant les yeux.

« T'enlèves pas ta robe ? »

« Non. Fais vite. »

Il monta sur le lit et s'agenouilla entre ses jambes qu'elle avait écartées. Puis il lui retroussa sa robe sur le ventre et vit qu'elle avait mis une serviette sous ses fesses, pour ne pas tacher le lit de sa fille. Il se coucha sur elle et s'accouda d'un côté pour guider son sexe. Elle releva les genoux pour s'ouvrir. Il trouva la fente chaude et y promena son gland.

« Fais vite, Max ! »

« T'es pressée ? »

« Fais vite, ou je me lève ! »

Rageusement, il s'enfonça. Elle souleva le bassin et commença à s'agiter sous lui. Comme il sentait venir le plaisir, il voulut l'embrasser sur la bouche, mais elle se détourna.

« Dépêche-toi, Max ! »

Il voulut alors protester qu'il n'y avait pas le feu, mais elle avait refermé ses cuisses sur lui, l'emprisonnant.

« Vite, vite... »

« Mais de quoi t'as peur, merde ? Tu l'entends pas ronfler ? »

Elle lui fit signe de se taire et montra la porte.

« Une voiture... »

« C'est chez les Gassin ! »

Ils écoutèrent ensemble. Brusquement, elle le repoussa. De l'eau coulait, dans la cuisine.

« Ton short, Max ! »

Il courut le ramasser. Sa mère, la serviette à la main, retapait le lit. Il la vit filer lâchement dans la chambre conjugale. Puis il y eut un frôlement, dans le couloir. Sans réfléchir, Max revint vers le lit, se jeta à plat ventre et rampa dessous. Il était temps, la porte s'ouvrait. Il vit s'approcher les pieds nus de sa sœur, ses chevilles blanchies par des croûtes de sel.

Puis le sommier descendit sur lui, elle s'était assise au bord du lit.

CHAPITRE XII

LE MAILLOT DE LYCRA

« Tu faisais la sieste ? »

« Pas vraiment, il fait trop chaud, j'arrive pas à dormir. J'allais prendre une douche... »

« Et Max ? Où il est ? »

Le ton vaguement suspicieux alarma ce dernier, sous le lit, mais sa mère se tira très bien d'affaire.

« Aucune idée, bâilla-t-elle en venant s'asseoir près de Lorraine qui s'était allongée. Il a dû aller faire un tour au village ! Il peut quand même pas rester tout le temps bouclé dans sa chambre ! N'en parle pas à ton père ! »

« Bien sûr ! »

Max respira.

« T'es revenue drôlement tôt, de la plage. D'habitude... »

« Oh, j'en ai un peu marre, je te dirai. Le soleil, la mer, j'ai eu ma dose, en Corse... Et puis, à l'Escalet, c'est plein de pédés et de grosses Teutonnes à poil, avec leurs varices et leur marmaille... J'ai préféré rentrer. Tiens, je vais prendre une douche avec toi, j'ai plein de sable dans les cheveux et je suis toute poisseuse de sel ! »

Elles quittèrent la chambre pour se rendre dans la salle de bains. Lorraine éleva la voix pour couvrir le bruit de la douche.

« C'est vrai que j'ai les jambes poilues, je crois que je vais aller voir Jean-Charles, pour qu'il me prenne entre deux clientes. Tu viens avec moi ? »

« Oh, non, il fait trop chaud pour se faire épiler. Je vais dans le hamac, et j'attendrai le soir ! Cette chaleur me lessive. »

Max rampa hors du lit et, sur la pointe des pieds, traversa la chambre de ses parents pour éviter de passer devant la salle de bains dont elles avaient laissé la porte ouverte. Il sortit dans le jardin, par-derrière. Le ton désinvolte avec lequel sa sœur avait proposé à leur mère de venir chez Jean-Charles lui avait mis la puce à l'oreille. Il se laissa glisser par le trou de la haie et courut se tapir dans sa cachette. Il surplombait la salle de soin. Elle était vide. Dans la pièce voisine, qui lui servait de bureau, le kiné tapotait sur son Olivetti. Max s'était laissé dire qu'il écrivait des romans érotiques, pendant ses heures creuses. Il n'eut pas longtemps à attendre. Il entendit la voix de sa sœur qui hélait Jean-Charles, du côté rue. Le kiné se leva, se lissa les cheveux sur les tempes, et quitta son bureau. L'instant d'après il reparut dans la salle de soin, précédé de Lorraine, qui portait son éternel cache-cœur et son mini-short.

Ils se roulèrent un patin, et le kiné tapota familièrement l'arrière-train de sa jeune cliente.

« Qu'est-ce que ce sera, pour cette jolie demoiselle ? Un massage lombaire ? Un drainage lymphatique ? Une liposuction ? Enlève ça, dépêche-toi. Fais voir ton petit cul, y a que lui qui m'intéresse ! »

En riant d'un air vicelard, sa frangine baissa son short et, cul nu, se jucha sur la table. Appuyée sur les coudes, derrière elle, elle replia ses longues jambes de sauterelle et écarta les cuisses dans un geste d'invite.

Le kiné se pencha pour lui humer la moule.

« Hmmm... ça schlingue la mouille de pucelle, c'est meilleur que du patchouli, ça... Fais sortir ton pistil, pour voir ? »

Elle poussa dans son ventre pour faire s'entrebâiller les lèvres de sa grosse vulve proéminente.

« Coucou, le voilà ! fit Jean-Charles, en lui tapotant sur le clito. Dis donc, dis donc, mais tu dégoulines, ma mignonne ! T'es en manque, ou quoi ? Tes petites copines te sucent pas aussi bien que moi, hein ? Fais voir un peu tout ça ? »

Il fouilla dans sa toison, fit bâiller les lèvres, pinça le clitoris. Les yeux baissés sur son ventre, Lorraine le regardait opérer.

« Oh, je crois qu'une bonne clito-succion s'impose, non ? Et un petit massage anal en prime, pendant qu'on y est, qu'en penses-tu ? Qu'en dit cette pure et chaste fiancée ? »

Ahuri, car il avait lui-même fait à peu près la même chose avec sa mère à peine une heure plus tôt, Max vit le kiné s'emparer d'une longue pince à épiler, et s'en servir pour taquiner le clitoris de sa sœur. Elle avait entrouvert la bouche, avec cette expression hébétée que prennent les filles, quand on les branle et que ça commence à venir, et elle regardait Jean-Charles, qui lui avait fourré un doigt dans le cul, lui tirer sur le clitoris avec la pince.

« Je te fais pas trop mal ? »

« Si, mais ça fait rien... continue... »

« J'vois que t'es toujours aussi maso, hein ? C'est de famille ! »

« Me parle pas de ma mère, Jean-Charles, tu sais que j'aime pas ça ! Contente-toi de prendre ce qu'on te donne ! »

« Bien, Mamzelle ! À vos ordres, Mamzelle. Par quoi on commence ? Que préfère cette pure jeune fille ? Qu'on la suce ou qu'on l'encule à sec ? »

« Continue à me faire mal... avec la pince... et au bout des seins aussi... »

Les narines pincées, sa sœur retira son cache-cœur et se coucha sur le dos, les bras en croix, pour offrir son buste à la torture délicieuse. À l'aide d'une

autre pince, Jean-Charles commença à lui martyriser le bout des seins sans cesser de lui tourmenter le clito. Livré aux deux instruments chromés, le mince corps de Lorraine pantelait. Tout à coup elle se cabra, s'ouvrit, et gémit. Elle avait la même voix rauque que sa mère, quand le Commandant lui faisait sa fête nocturne. Délaissant les pinces, le kiné ouvrit sa blouse, sous laquelle il était nu, et tira Lorraine par les cuisses tout au bord de la table.

« Où ? Où tu veux ? »

« Dans le cul, mais pas à sec, mets de la vaseline ! »

« Il met de la vaseline, Monpépin, quand il t'encule ? »

« Il m'encule pas, pour commencer ! T'oublies qu'on est fiancés ! On n'encule pas sa fiancée, voyons, ça se fait pas ! »

« Il te baise, alors ? »

« Voyons, Jean-Charles, je suis sa fiancée ! Une fiancée est censée être vierge ! »

Le kiné s'esclaffa.

« Vierge, toi ? Il est quand même pas con à ce point ! Suffit de voir tes yeux de vicelarde ! Et qu'est-ce que vous faites, alors ? »

« Je le branle, si tu veux tout savoir. Et ça me plaît beaucoup. Et maintenant, ferme-la un peu, OK ? Je suis pas venue ici pour faire la causette ! »

« T'aimes pas ça, hein, qu'on te parle de ton dadais ? »

« Est-ce que je te demande comment ta femme te suce ? »

Jean-Charles se le tint pour dit. L'étrange animosité de leur relation sexuelle intriguait Max. Il se dit que l'agressivité dont ils témoignaient l'un et l'autre ne pouvait avoir qu'une explication : ils s'en voulaient de l'attrait qu'ils subissaient, attrait que n'accompagnait aucune tendresse.

« Tandis que moi, pensa tout à coup Max, c'est pas pareil. Maman et moi, on... »

Il hésitait à formuler sa pensée. On quoi ? On s'aime ? Il haussa les épaules, soudain mal à l'aise et ne s'intéressa plus qu'à ce qui se passait dans la salle de soin. Le kiné était en train de se passer une pommade verdâtre sur le gland.

« C'est une crème mentholée spéciale, tu vas voir, c'est mieux que la vaseline ; ça va te faire une sensation de fraîcheur au début, mais après, je te dis pas... »

La fille gémissante, vociférante, presque hystérique que le kiné encula sur la table n'avait rien à voir avec la petite garce si maîtresse d'elle-même qui avait branlé sadiquement le fils du général. Flegmatique, Jean-Charles en faisait ce qu'il voulait. Il paraissait exercer sur elle une sorte de vengeance

méthodique, comme s'il la punissait du plaisir qu'il lui donnait, et qu'il prenait avec elle. Méchamment, il la retournait comme une crêpe et elle se prosternait servilement, le cul bien ouvert, pour qu'il jouisse d'elle par derrière ; puis il l'enfilait par-devant, et elle geignait, d'une voix monocorde, extasiée, en lui griffant les épaules ; de temps en temps, il se retirait et venait lui pousser sa bite au visage, pour qu'elle le suce, ce qu'elle faisait goulûment, les yeux fermés, le visage inondé de sueur. Max n'avait jamais vu sa sœur dans un état pareil. Elle était en transe. Enfin, Jean-Charles lui envoya la sauce, et elle râla, cambrée, ravie, comblée, ne touchant plus la table que de la nuque et des talons.

L'instant d'après, ils fumaient une cigarette, assis sur la table, côte à côte. Toute excitation les avait quittés, on aurait dit deux copains de chambrée.

« Putain, ça fait du bien, commenta sobrement Lorraine, en jetant sa clope dans le jardin, ce qui obligea son frère à s'accroupir in extremis. Mais faudrait quand même que tu m'épiles les jambes, hein ? Et c'est pas parce que je te paye en nature qu'il faut bâcler le travail, compris ? Je veux que tu le fasses à la cire chaude, pas avec cette saleté chimique, comme la dernière fois ; ça m'a donné une réaction... j'avais des plaques rouges partout ! »

Comme il n'y avait plus rien d'intéressant à glaner, Max retourna dans son jardin. Il vit, de loin, sa mère qui se balançait dans son hamac, une serviette sur le visage, pour se protéger contre les insectes. Un instant, il eut l'impression qu'elle était nue, puis il réalisa qu'elle avait un maillot qu'il ne lui connaissait pas, couleur chair, un maillot fait d'un tissu si élastique qu'il la moulait comme une peau. Il hésita, tenté d'aller la rejoindre, mais sa sœur pouvait revenir d'un moment à l'autre... et le Commandant ne ronflait plus. On l'entendait taper ses *Mémoires d'un prétorien* sur sa vieille machine à écrire, un truc archaïque qu'il avait récupéré dans les surplus de l'armée et qui sonnait comme une bicyclette chaque fois que le chariot arrivait en bout de course. Max monta dans sa chambre et s'endormit comme une masse, bercé par le bruit de ferraille de l'Underwood.

*

* *

Il se réveilla au coucher du soleil, tiré d'un rêve un peu glauque par le rire strident de Cathy. La bouche pâteuse, il alla jeter un coup d'œil par la fenêtre. Jean-Charles et sa femme venaient d'arriver. Ce qui faisait rire Cathy, c'était Bérengère, dans son maillot de lycra. Elle arrivait, titubant sur ses cothurnes, à peine descendue du hamac où elle s'était endormie, et elle voilait sa poitrine avec un journal, une main sur le bas-ventre comme la Vénus de Botticelli.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Mais c'est positivement indécent ! fit Jean-Charles en écarquillant les yeux. T'as vu ça, Cathy ? C'est pire que si elle était nue ! »

Le Commandant grogna qu'il était bien de son avis.

« C'est du lycra, expliqua Bérengère, en continuant à voiler ses formes ; c'est très élastique ! Je vais me changer, c'est vrai que c'est un peu trop moulant, je m'en étais pas rendu compte ! »

Jean-Charles, par dérision, roula comiquement des yeux concupiscent, mais de fait ce maillot épousait scandaleusement les courbes du corps de Bérengère. Comme il la comprimait, en même temps, dans une sorte de gangue, de corset élastique, il lui affinait la taille et lui donnait une silhouette en sablier qui faisait ressortir d'une façon presque caricaturale les volumes de la poitrine et de la croupe. Les seins trop à l'étroit semblaient sur le point de fendre l'étoffe.

« J'ai apporté de l'anisette algérienne, dit Jean-Charles au Commandant, ça nous rappellera des souvenirs. »

« Et moi, des olives cassées au fenouil, fit Cathy, je les ai achetées chez l'Algérienne du marché, à La Garde-Freinet ! »

Ils s'attablèrent, Maria apporta des verres, l'odeur sucrée de l'anisette monta jusqu'à la fenêtre de Max, mais il n'y était plus, il s'était planqué sur le palier pour guetter sa mère. Dès qu'elle passa sous lui, dans son effarant maillot élastique, il la héla, à voix basse. Elle leva la tête. Un doigt devant les lèvres, il lui fit signe de venir. Elle jeta un coup d'œil vers la véranda, puis retira ses cothurnes, et monta l'escalier. Ses seins faussement fermes ressemblaient à ceux d'une statue de caoutchouc.

« Qu'est-ce que tu veux ? Il faut que je descende avec eux. Tu as dormi, on dirait ? Tu as les yeux roses ! »

« Toi aussi... fais voir ce maillot... »

« Il te plaît ? Oh, il est vraiment indécent, non ? »

Max lui abaissa les épaulettes et fit sortir les seins. Libérés de leur carcan, ils s'épanouirent et fléchirent légèrement sur le buste, reprenant leur forme et leur volume habituels. Il les palpa, se pencha goulûment pour les embrasser.

« Je les préfère comme ça ; ils ont l'air plus vrais ! »

Sa mère fit une moue coquette.

« Mais ils tombent, non ? Tu trouves pas ? »

« J'm'en fiche. Et d'ailleurs ils tombent pas ! »

Elle cambra le torse, pendant qu'il lui suçait les bouts, un après l'autre, pour les faire s'allonger. On entendait les rires monter par la fenêtre ouverte,

et l'odeur de l'anisette envahissait la chambre.

« Il faut que je descende, soupira sa mère. Sois gentil... »

« Vous avez vu, Cathy ? (C'était Lorraine.) Votre époux m'a épilé les guibolles ! À la cire chaude, encore ! Il est chou, non ? Et il me les a poncées, pour enlever les peaux mortes ! Je suis lisse de partout, comme un sou neuf ! Même sous les bras ! »

« Oh, nous savons que c'est un artiste, fit assez fraîchement la coiffeuse, quand il tombe sur un sujet qui l'inspire ! »

Un ange passa. Puis le Commandant raconta une anecdote que tout le monde connaissait par cœur. Une histoire de couffin piégé, dans la Casbah d'Alger. Et comment, grâce à son sang-froid, des vies innocentes avaient été sauvées.

« Fais voir comme ça te moule ? Lève tes mains, je suis pas Jean-Charles, moi, j'ai le droit de voir. »

Comme à regret, Bérengère se retourna pour montrer son cul à son fils. Le lycra épousait comme un vernis les joues du postérieur, pénétrait dans leur sillon, se collait à l'anus, et, par-devant, à la bosse triangulaire du sexe à laquelle il adhérait d'une façon si intime qu'on voyait se dessiner les bords internes de chaque côté de la fente médiane.

« Viens ici, viens... »

Il la tira vers la fenêtre et, pour mieux reluquer, s'agenouilla devant elle. Il commença à lui tâter le sexe. Sa mère écarta les cuisses.

« C'est du lycra ! C'est très élastique, tu vois ? Trop, peut-être ? »

« Lycra ? Comme la ligue contre le racisme ? Si tu te balades en ville avec un truc pareil, pour sûr que tous les Blacks et tous les Arabes vont se jeter sur toi ! C'est un truc à déclencher une émeute, ce maillot ! »

« Je crois que je le mettrai plus, soupira Bérengère. J'aurais jamais dû l'acheter, mais la vendeuse m'a entortillée, il paraît que c'est la grande mode en Autriche... »

Voilà qu'il recommençait, comme avec sa culotte. D'un doigt, il lui enfonçait le lycra dans le vagin, et le maillot s'y engouffrait, ce qui le réduisait d'autant, au fur et à mesure que le vagin l'engloutissait, découvrant les lèvres du sexe sur les côtés. Il lui fit subir le même traitement par-derrière, lui enfilant le tissu élastique dans le cul, ce qui lui dénuda entièrement le fessier. Debout, écartant les cuisses en canard, elle s'appuyait d'une main au rebord de la fenêtre, guettant d'une oreille prudente les conversations de la véranda, toute tremblante d'une excitation malsaine, comme une fillette vicieuse qui se fait tripoter en cachette par un adulte. (Sauf que c'était tout le contraire : elle

avait beau être passive, l'adulte, c'était elle !)

« Qu'est-ce que tu es vicieux, quand même, Max ! »

Il lui frottait le clitoris à travers l'étoffe élastique. Il tira le maillot hors du vagin, l'écarta sur le côté pour découvrir le sexe. À nouveau, les chairs en étaient rouges, irritées par le frottement interne de l'empiècement de lycra. Il donna un coup de langue entre les poils mouillés.

« Il faut que j'y aille, Max... »

Il aspira le clitoris. Elle se tut, ne bougea plus. Il avait glissé ses mains sous le lycra et lui pétrissait les fesses. Et il léchait, léchait. D'une main, pour l'aider, elle tirait son maillot de côté, et elle fléchissait les genoux pour bien s'écarquiller. Elle avait l'impression de se faire lécher par un chien vicieux, un de ces chiens qui sont sans cesse à fourrer leur museau sous votre robe.

« Je vais te lécher aussi le trou du cul, retourne-toi. »

« Non, j'ai transpiré, dans le hamac, je suis sale ! »

Elle se retourna quand même et, après avoir déplacé le lycra, il lui écarta les fesses et mit sa langue sur l'anus ; c'était acide, la sueur lui picota la langue, et une autre saveur, plus amère.

« Oh, je me sens si dégoûtante, si sale ! » gémit sa mère.

« Bouge pas. Reste comme ça ! »

Elle se pencha vers l'avant, et posa ses deux mains sur le bord de la fenêtre ; le maillot écarté, elle offrait la raie de son cul. Max vint derrière elle. L'anus mouillé de salive céda tout de suite, il n'eut qu'à pousser un peu, le gland glissa comme un suppositoire. Le cul de sa mère s'ouvrit, l'engloutit voracement, puis elle se resserra, comme prise de remords, et il dut la prendre par les fesses, la tirer brutalement à lui pour pouvoir entrer jusqu'aux couilles.

J'encule maman ! Cette pensée exaltante, le sentiment de faire quelque chose de sale, l'excitait au moins autant que le contact du rectum brûlant qui lui enveloppait le gland. Comme chaque fois qu'il la prenait par le cul, il était étonné que ça lui étrangle la queue, à la base, mais que dedans, ce soit si large, et si suave, encore plus doux que la muqueuse vaginale. Il se mit à aller et venir. Les seins ballottant hors du lycra, sa mère s'offrait comme une femelle en rut. Tout hébétée par le plaisir qui lui incendiait les reins, elle ne prit pas garde qu'à chaque poussée, il la faisait s'avancer vers la fenêtre. Tout à coup, elle fut consciente qu'elle se penchait au-dehors, et ses doigts se crispèrent, elle se raidit pour que les mouvements de sa tête ne trahissent pas les saccades de la pénétration anale, qui devenaient de plus en plus violentes, car Max approchait du plaisir.

« M'man ? cria Lorraine, qui l'avait aperçue. T'es chez Max ? Il est

réveillé ? »

Sa mère ne perdit pas le nord. Lui s'était pétrifié, la queue tout au fond du cul maternel.

« Oui, il prend sa douche, il va descendre. Alors, elle est bonne, cette anisette ? »

« Fameuse, descendez ! cria Cathy. On n'attend plus que vous. Et vous savez quoi ? Il y a un son et lumière, au château, ce soir, un truc costumé. On va y aller tous en bande, comme des touristes ! »

Prudemment, Bérengère se recula. Le sexe de son fils était si dur, dans son cul, qu'elle avait l'impression que c'était un morceau de bois. Il éjacula en lui pétrissant les seins, et elle se mordit les lèvres pour ne pas gémir. Puis il se retira, et alla sous la douche pendant qu'elle descendait se changer dans sa chambre.

Le repas fut très gai. Et pour une fois, Max se sentit à l'unisson. Il ne se montrait plus jaloux des apartés de sa mère et de Lorraine. Elle lui avait donné son cul, elle le laissait jouer avec et en jouir autant qu'il le voulait, elle acceptait tout. Il se disait qu'elle lui appartenait bien plus qu'aux autres ; et même qu'au Commandant qui ne l'avait jamais enculée, lui. Il fut presque tenté, à la fin du repas, de se joindre à eux pour aller faire un tour sur la colline, dans les ruines du château qu'on avait illuminées avec des projecteurs, et où on allait donner une espèce de spectacle médiéval son et lumière. Mais à l'idée qu'il devrait partager sa mère avec tous les autres, il préféra rester dans sa chambre. À l'attendre.

Attendre, quand on est sûr que la personne qu'on attend va venir, même si c'est très tard, attendre, cette torture, peut, en même temps, être délicieuse.

Il les vit donc partir sans regret, tous en bande, le Commandant en tête, avec sa fille, et sa mère derrière, au bras de Jean-Charles, avec Cathy. Il aida Maria à desservir. Puis, quand elle fut rentrée chez elle, il monta dans sa chambre, et se mit à la fenêtre, comme sœur Anne, pour attendre le retour de sa mère.

*

* *

Quelque chose lui disait qu'elle allait revenir avant les autres ; son pressentiment ne le trompa pas ; il était à la fenêtre depuis à peine une petite heure quand il entendit grincer le portail ; il vit s'avancer dans l'allée sa longue silhouette. Tout de suite, elle leva les yeux vers la fenêtre.

« Je savais que tu m'attendrais ! » chuchota-t-elle.

Pourquoi chuchotait-elle ? Ils étaient seuls. Mais c'est vrai que c'est plus excitant, de chuchoter, de faire les choses en cachette. Il chuchota donc comme elle.

« Je savais que tu le savais. »

Elle se passa la main dans les cheveux, un peu gênée, lui parut-il, par le tour que ça prenait.

« Tu vois, tu t'étais pas trompée, dit inutilement Max, dont le cœur battait avec force, comme celui d'un amoureux. Je t'ai attendue ! »

« Tu veux que je monte ? »

Quelle question ! Et pourquoi prenait-elle cette voix timide, et... oui, c'était le mot, coupable ? Serait-ce qu'elle avait des envies dont elle était honteuse ?

« Oui, monte. Mais d'abord, mets-toi toute nue. »

Elle n'hésita qu'un instant, après avoir jeté un coup d'œil vers la villa du kiné ; elle fit passer sa robe par-dessus sa tête, puis dégrafa son soutien-gorge, baissa sa culotte.

« Garde les souliers ! »

Elle eut un sourire involontaire ; déjà vicieux comme un vieux ! Elle se laissa admirer, sa robe et ses sous-vêtements à la main. Puis elle rentra dans la maison et gravit l'escalier.

Il était venu sur le palier pour la voir monter nue.

« Je pourrais te faire tout ce que je veux, hein ? On est seuls, tu pourras crier, si tu veux. »

Elle rougit malgré elle à cette allusion. D'elle, émanait la chaude odeur du sexe. Pris d'un soupçon, il la toucha tout de suite entre les cuisses ; elle était mouillée. Une pensée biscornue le traversa ; est-ce qu'elle avait fait des trucs, là-haut, dans les ruines du château ?

« T'es mouillée. »

Il lui fouilla le sexe.

« C'est à cause de toi. Oh, c'est mal, je vais être punie... j'arrête pas de penser à ce qu'on fait, toi et moi. »

« Moi, c'est pareil. Regarde comme elle est raide ! C'est toi qui me fais bander comme ça, maman ! En t'attendant, à la fenêtre, j'arrêtais pas de penser à ce qu'on allait faire ! »

Elle prit le pénis qu'il lui tendait, fit sortir le gland, s'agenouilla pour le sucer un peu. Puis elle voulut aller pisser, et il vint la voir faire. Elle s'accroupit sur la lunette et écarta bien les cuisses, pour qu'il voie sortir le jet. C'est lui qui l'essuya, avec du papier. Ils allèrent au lit, et, nus, s'enlacèrent. La lune se penchait à la fenêtre, les baignant de sa pâle clarté.

« Comment tu veux que je te fasse ton câlin ? »

Il alluma la lampe de chevet, car il voulait voir, et le clair de lune était trop poétique, sa lumière pas assez crue.

« Je vais me mettre dessous, et toi, à quatre pattes, sur moi. Non, pas dans ce sens... en sens contraire... »

Elle s'accroupit sur lui, les seins ballottant comme des pis, la tête dirigée vers le pied du lit, et elle s'écarquilla. Il regarda le sexe poilu s'épanouir au-dessus de ses yeux. Il descendait, inexorable. La bouche de sa mère lui enveloppa le pénis ; il la prit par les fesses, les lui écarta ; elle lui écrasa ses muqueuses sur la bouche et le bout du nez de Max s'enfonça dans son anus. Pendant un long moment, ils se sucèrent, voracement, se repaissant l'un de l'autre. Elle lui avait mis un doigt dans le cul, et il lui faisait pareil. Ils faisaient tourner leurs doigts, les entraient, les ressortaient.

De temps en temps, elle se soulevait un peu, et il contemplait l'objet hideux et terrible, et pourtant si attirant, la large blessure de la femelle, ce que les moines du Moyen Âge appelaient le cloaque, ou le calice d'impuretés. Il s'en emplissait les yeux, puis la tirait par le cul pour y coller sa bouche, et il la tétait.

Ils jouirent de cette façon, et sa mère cria, avec la même voix bestiale que sous les assauts du Commandant. Ils s'endormirent tête-bêche, se réveillèrent en transe. Mais non, la maison était toujours vide. On entendait les flonflons de la fanfare, sur la colline, et les pétards des gosses dans les ruelles ; la fête battait toujours son plein.

Ils gisaient côte à côte, sur les draps humides de sueur. La tête de Max reposait au creux de l'épaule maternelle, elle l'enlaçait, lui caressait doucement la poitrine.

« Tu as la peau aussi lisse qu'une fille. »

« Oh, ça ne durera pas ! »

Il tourna la tête, se renversa, leurs lèvres se joignirent. Quand elles se détachèrent, Max, avec un sentiment de panique, sentit les mots qu'il ne voulait pas dire se bousculer hors de sa bouche. Il savait qu'il avait tort, mais c'était plus fort que lui. Il avoua à sa mère qu'il l'aimait.

Elle ne parut pas comprendre. Pas un tressaillement. À peine si elle le serra un peu plus contre elle.

« Mais moi aussi, mon chéri. Moi aussi, je t'aime ! »

Et elle ajouta.

« Ces... ces choses qu'on fait, tous les deux, c'est à cause de la chaleur, ça ne compte pas. On les oubliera, tu verras... il ne faudra pas m'en vouloir,

Max ! Je suis faible, j'ai toujours été faible... sur ce plan-là. Mais je t'aime autant qu'avant. »

Max se rembrunit.

« Moi, c'est pas comme avant que je t'aime. Et ces choses, j'ai pas l'intention de les oublier. Je veux qu'on continue à les faire, toujours. »

Il la sentit se raidir de façon à peine perceptible.

« Max. »

« Je t'aime d'amour, tu comprends pas ? »

Elle resta muette, figée dans une sorte de refus de tout son corps.

« Tu es mon fils, Max ! »

« Et alors ? Je t'enfile bien, non ? »

« Mais... c'est le sexe, ça, Max. C'est mal, mais... ce n'est que le sexe... c'est comme une maladie... Ça va passer ! À la rentrée, tu n'y penseras plus ! »

« Moi, c'est pas seulement le sexe. Je t'aime tout entière. »

Elle eut un petit rire désolé.

« Max, tous les petits garçons veulent se marier avec leur maman, tu sais bien ça. Mais quand ils sont grands, c'est pas leur maman qu'ils épousent ! Elle est trop vieille, leur maman, quand ils sont grands. »

Elle le serra contre elle, tendrement. Alors il lui posa la main sur le sexe. Et tout de suite elle écarta les cuisses, docile. Et changea de voix.

« Tu veux encore faire le cochon, hein ? Avec ta vilaine maman ? »

Il fouilla la fente du sexe, le clitoris se réveillait. Bon Dieu, il n'y avait donc que ça qui l'intéressait ? Elle le faisait avec lui comme elle l'aurait fait avec n'importe quel connard qu'elle aurait dragué à Cavalaire ! Un désespoir sans bornes l'accabla, il fondit en larmes. Effrayée, elle le serra sur sa poitrine.

« Max... Max... Mon petit, mon petit à moi... Ta maman est une vilaine... Oh, je t'aime, moi aussi, je t'aime, tu le sais bien, vilain garçon ! »

Il ne la croyait pas. Enfin, elle l'aimait, bien sûr, comme elle aimait Lorraine, mais ce n'était pas de cette façon qu'il voulait être aimé. Pourtant, il accepta, lâchement, d'être trompé, d'être consolé. Et comme quand il était petit, qu'il avait un chagrin, sa mère se pencha sur lui, et lui fourra, attendrie et excitée en même temps, le bout d'un sein entre les lèvres, pour l'allaiter. Elle l'allaita ainsi un long moment. Il ne pleurait plus, il lui suçait le sein. Il était paisible, il se sentait bien, il suçait, comme un nourrisson ; mais quand elle le toucha, entre les cuisses, d'une main hardie, elle sentit qu'il était raide. Il gémit, lui mordit le sein.

« Tu veux que ta maman te tète, toi aussi, hein, petit cochon ? » le taquina-t-elle.

Il secoua la tête. Alors, elle voulut retirer sa main, mais il la lui prit, la remit, et ils restèrent ainsi ; Max blotti contre elle, un sein dans sa bouche, et la main de sa mère autour de son sexe.

Elle pouvait raconter ce qu'elle voulait, lui, il savait bien que c'était de l'amour, ce qu'il éprouvait.

*

* *

Il se dressa dans son lit, en sueur. Son cœur tapait si fort qu'il l'entendait résonner dans ses oreilles. Non, ce n'était pas un cauchemar, le bruit qui l'avait réveillé persistait.

« La salope ! »

Des larmes de rage lui brûlèrent les paupières. C'était bien le gémissement de sa mère, cette plainte monotone, régulière, qui montait, descendait, remontait, de plus en plus, enflait, s'entrecoupait de mots vociférés, indistincts, d'encouragements obscènes, puis, tout à coup, la voix se brisa comme un jet d'eau qui retombe, et le râle profond, qui venait du ventre, la plainte ancestrale de la femelle assouvie monta dans le silence nocturne.

Après, plus rien. Il imagina les deux corps en sueur, emboîtés, son père vautré sur la chair nue, ouverte, mouillée par la sueur du plaisir.

« Salope, salope ! »

Il avait encore fallu qu'elle le fasse ! La haine lui glaça le ventre. Quelle heure pouvait-il être ? Il consulta le cadran phosphorescent de son réveil-matin. Trois heures vingt. Il pensa à sa sœur qui devait être aux premières loges, pour le festival conjugal. Est-ce qu'elle se branlait, en les écoutant ? Il la revit, sur la table du kiné, et l'autre tordu qui lui pinçait le clito et le bout des nichons avec ses instruments. Aussi détraquées l'une que l'autre, la mère comme la fille ; deux hystériques.

Il posa un pied à terre. Et s'il allait voir ? Peut-être que Lorraine n'était pas encore revenue. Il se serait réveillé, elle faisait assez de chahut quand elle rentrait de boîte. Il était plus de minuit quand Jean-Charles et Cathy lui avaient proposé de venir avec eux faire une virée à Saint-Tropez, après les festivités historiques. Il avait entendu son père en informer sa mère, au retour du château. Il s'était endormi, épuisé, pendant que le Commandant, mis en appétit par son équipée nocturne, se faisait frire des œufs au jambon dans la cuisine.

Sa mère l'avait tellement sucé que Max n'arrivait plus à débander. Son

gland, gorgé de sang, était devenu presque noir. Et les bouts de ses seins, à elle, c'était pareil !

Moi, je lui parle d'amour, et tout ce qui l'intéresse, c'est qu'on se suce.

Il descendit à pas de loup ; son père ronflait déjà ; dès qu'il avait tiré son coup, plus personne !

Et toi, tu n'aimes pas l'enculer, peut-être, maman ? Et la branler ? Et la sucer ? T'es sûr que c'est de l'amour, ça ?

Dialoguant avec lui-même, il entrouvrit la porte de la chambre de Lorraine. Le lit était vide, pas défait. Elle ne rentrerait probablement qu'au matin. De l'eau glougloutait dans la salle de bains. On pouvait y accéder directement par la chambre de sa sœur. Il tourna la poignée, ouvrit. Toute nue, accroupie sur le bidet, sa mère s'introduisait la grosse canule noire de la poire à injection dans le vagin. L'arme du crime ! Les yeux écarquillés, les joues couvertes d'une rougeur subite, elle contempla son fils. Il était nu, il bandait effrontément, son gland pointait vers son visage.

« Il... il a voulu... balbutia-t-elle... Je t'assure, Max, je voulais pas... j'sais pas ce qu'il a, en ce moment... »

Elle n'osa pas presser la poire, retira la canule ; un filament de sperme descendit entre ses fesses.

« On t'a réveillé ? » demanda-t-elle piteusement.

Honteuse, elle avait refermé les cuisses, et ne savait plus quoi faire avec la poire à injection.

« Tu devrais pas rester là, Max ! »

« Il dort. Tu l'entends pas ronfler ? »

« Mais ta sœur... »

« On entendra la voiture. »

Ils se dévisagèrent.

« Tu me détestes, hein ? »

« Ils te font tous crier comme ça ? Ou c'est seulement réservé à papa ? »

Sa mère, renonçant à faire sa toilette intime, se leva, s'enveloppa d'un peignoir, posa la poire dans le bidet.

« C'est pour qu'il fasse plus vite, chuchota-t-elle, sans oser le regarder. Tant que je ne crie pas, il... il continue. Alors, je crie, même si je sens rien, pour qu'il s'arrête. Il est vieux, Max... je ne veux pas qu'il se fatigue... son cœur... »

Elle eut un geste évasif. Devait-il la croire ? Criait-elle vraiment par comédie, pour abréger une corvée ? Dans ce cas, c'était une fameuse comédienne ! Elle avait un talent fou ! Jeanne Moreau pouvait aller se

rabillier ! Il avait encore dans les oreilles le rôle profond, entrecoupé de chuchotements haletants, de gémissements éperdus.

« Me prends pas pour un con, quand même, hein ? »

Il la méprisait pour ses ruses pitoyables, mais avec stupeur, il s'aperçut que de la mépriser, cela l'excitait. Son amour refluit, mais il avait encore plus envie d'elle qu'avant ! Dans un vertige, il pressentit leur avenir : plus elle serait salope, et plus il serait à sa merci.

« Viens, chuchota-t-il, viens chez Lorraine... »

Elle comprit tout de suite ce qu'il voulait faire.

« Mais... il faut d'abord que je... »

Elle montra la poire.

« Pas la peine... on mélangera nos spermes... après tout, on est en famille, pas vrai ? »

« Pas comme ça, Max, pas comme ça. Pas sur le lit de ta sœur... »

« Tu veux qu'on aille dans celui de papa ? Je parie que je pourrais te baiser à côté de lui sans qu'il se réveille ! Sauf si tu gueules, bien sûr ! Mais t'auras qu'à te retenir. »

Vaincue, elle le suivit chez Lorraine. Il n'éprouvait pas la moindre pitié pour son désarroi, rien qu'un sentiment de salissure qu'il partageait avec elle. Et d'ailleurs, elle n'était pas si accablée que ça ! Pas au point d'oublier d'emporter une serviette de toilette et de l'étaler soigneusement sur le lit de sa fille, pour qu'ils ne tachent pas le drap.

Il la poussa dessus, elle remonta les genoux, ouvrit les cuisses. Du sperme coulait de son vagin. Elle avait fermé les yeux pour ne pas avoir à affronter son regard.

« Pas la peine de crier, avec moi ! » ricana Max à son oreille en lui introduisant sa queue.

Avec un faible gémissement, elle le prit par les épaules, se colla avidement à lui, le vagin, gluant de sperme, faisant ventouse. Bon Dieu, qu'elle était belle !

« Tu la sens ? Elle est moins grosse que celle de papa, bien sûr ! »

« Oh, elle me plaît quand même, mon chéri. Tu m'excites plus que lui ! »

C'était fou, ce dialogue. Le plaisir de la sentir ouverte, saccagée, souillée, enfla de bonheur le cœur de son fils. Il commença à la pourfendre. Elle venait au-devant de lui, par petits coups de reins saccadés.

Ils chuchotaient, tendant l'oreille aux ronflements réguliers du vieux roi qu'ils bafouaient.

« T'es qu'une pute, m'man, tu le sais, au moins ? »

« Oui, mon chéri. (Elle le serrait amoureusement contre elle, l'aspirait bien au fond.) Je suis ta pute. J'ai toujours été comme ça, lui avoua-t-elle, d'une voix changée. J'y peux rien, Max. J'y peux rien. »

« Oh, ça fait rien... ça me plaît quand même... Tu devais t'en donner, quand t'étais infirmière en Algérie, hein ? Je parie que tu t'envoyais tous les officiers. C'est connu qu'à l'armée les infirmières sont les putes des officiers... »

Elle lui toucha les couilles ; elles étaient compactes comme des pêches encore vertes. Elle lui caressa l'anus. Il lui lécha le cou, en faisant bouger sa queue en elle ; ça clapotait. Elle était folle de son corps, absolument folle. C'est ma chair, pensait-elle. Ma chair. Elle n'arrivait pas à se rassasier de lui. Et il lui rappelait tellement Henri ! Par moments, leur ressemblance était sidérante ! Henri, son vilain frère, quand il lui faisait des scènes parce qu'elle avait joui avec les garçons... qu'il lui amenait lui-même !

« Cela t'excite, hein, vilain garçon, de penser des choses pareilles de moi ? »

Exactement ce qu'elle disait à son frère ! Les mêmes paroles, exactement les mêmes !

« Oui, ça m'excite de t'imaginer en train de donner ton gros cul de pute à tout le monde. (C'est une réponse que son frère aurait pu lui faire !) Je parie qu'ils baissaient même pas leurs pantalons, poursuivit son fils ; ils devaient juste te la fourrer dans le trou... Papa comme les autres. Mais lui, il t'a épousée ; tu devais drôlement le tenir ! »

« Oh, que tu es méchant... Max ! (Elle s'était reprise à temps, elle avait failli dire Henri au lieu de Max !)... de dire des choses pareilles... à ta maman... (À ta petite sœur !) »

D'instinct, elle retrouvait la voix étrangement innocente de ses jeux d'enfance.

« Ce que j'ai fait, tout à l'heure, lui chuchota son fils, avec la culotte, ça t'a plu ? »

Elle hocha affirmativement la tête. C'était tout à fait le genre de truc vicieux que son frère aurait pu inventer.

« Et avec le maillot de lycra aussi ? »

« Oui... tu es si pervers, Max... »

« Ils étaient pas si finauds, en Algérie, hein ? Ils devaient juste te la fourrer dans le cul ! Dis, est-ce que tu couchais avec plusieurs à la fois ? Il paraît qu'ils font ça, à l'armée. Une infirmière pour trois ou quatre mecs, dans une chambre. Ils te donnaient de l'argent ? Tu joignais l'utile à l'agréable, hein ? »

« Tais-toi ! »

« On dirait que ça te rappelle des souvenirs ! »

Elle respirait d'une façon haletante, de sales images plein la tête, tout se mélangeait, en elle, ses amours sordides, en Algérie, les jeux auxquels son frère aîné la contraignait, quand leurs parents étaient absents, et ici, en ce moment même, son propre fils qui se vautrait sur elle en balbutiant des mots dégoûtants. Il lui avait fourré deux doigts dans l'anus. Le Commandant ronflait. Un crapaud chantait, juste sous la fenêtre. Une extase crapuleuse fit trembler la voix de Bérengère.

« Oh, Max, qu'est-ce que tu es vicieux, mon chéri. »

Il était encore pire qu'Henri !

Max cessa tout à coup de bouger. Le crapaud venait de se taire. Pourquoi s'était-il tu ?

« Viens, gémit sa mère, fais-le, fais-le, n'aie pas peur ; je crierai pas... »

Elle se démenait sous lui, le cherchait avidement. Max, les yeux ronds, regardait s'ouvrir lentement, derrière elle, qui ne pouvait la voir, la porte de la chambre. Pourvu que ce soit le chat. Un affreux castrat, gras comme un moine, le chat de la couturière du haut de la colline ; il venait souvent les visiter, la nuit, se promenant dans la maison comme chez lui.

Ce n'était pas le chat, c'était Lorraine. Un instant, le frère et la sœur se dévisagèrent. Leur mère ne vit rien. Elle s'agitait mollement, clouée sur la serviette. Puis Lorraine referma la porte, sans bruit.

« Viens, gémit Bérengère... viens... »

Il laissa le sperme fuser et sa mère, avide, ou pour ne pas crier, colla sa bouche chaude à la sienne, et l'aspira, ses lèvres entre les siennes, comme si elle voulait boire son souffle, aspirer son âme, sa vie. Dans son vagin, le sperme du fils et celui du père se mélangeaient.

« Ne te lave pas avec ce truc, dit Max en se retirant. Garde-le dedans... »

Assise sur la serviette, une main sur elle, sa mère hésitait. Il attendit qu'elle regagne la chambre conjugale et qu'elle ferme la porte. Qu'elle aille se coucher avec son sperme dans le ventre près de son mari.

Sa sœur fumait sur la terrasse. Elle jeta sa cigarette en le voyant arriver.

« Vous avez fini vos saletés ? Je peux aller dormir ? »

Il haussa les épaules. Elle passa près de lui, toute raide.

« Vous pourriez faire ça ailleurs que sur mon lit, quand même ! »

« On a mis une serviette, tes draps de pucelle n'ont pas été souillés ! »

Elle se retourna, pleine de venin.

« Et si je disais tout à papa, hein ? » cracha-t-elle.

« À quoi ça t'avancerait ? »

À nouveau, ils se dévisagèrent, sans parler. Puis Lorraine rentra et il resta tout seul, avec la lune. Au bout d'un moment le chat de la couturière vint se frotter contre ses tibias. Il n'avait pas tous ces problèmes, lui, puisqu'il était coupé.

Est-ce que sa sœur parlerait ?

Il passa une nuit agitée. Il se réveillait en sursaut, le cœur battant, un goût amer dans la bouche. Il croyait voir sa sœur, assise au bord du lit, se pencher sur lui avec un sourire mauvais. Elle ouvrait la bouche pour lui parler, et c'est alors qu'il se réveillait, baigné de sueur. Il allait boire un verre d'eau, au lavabo, pissait un coup, puis revenait se coucher.

« Elle dira rien, elle est quand même pas conne à ce point ! »

Ce n'était pas si sûr, en fait ; Lorraine avait le goût de la tragédie, elle aimait faire son intéressante, se sentir importante. Elle était absolument imprévisible.

Et elle ignorait qu'il savait qu'elle fricotait avec Jean-Charles ! Quel con il avait été de ne pas lui en parler hier soir ! La menacer de tout raconter, lui aussi, à son fiancé, si elle avait la langue trop longue. Peut-être n'était-il pas trop tard ? À deux ou trois reprises il fut sur le point de descendre dans sa chambre, pour lui mettre le marché en main. Mais il se dégonfla. Tordue comme elle était, Lorraine était tout à fait capable de pousser les hauts cris en le voyant débarquer chez elle en pleine nuit, et de déclencher le scandale qu'il voulait justement éviter.

Il finit par s'endormir, d'un sommeil de plomb dont il fut tiré par la voix de sa sœur. Il se dressa d'un bond dans son lit. Il était baigné de sueur, le drap, sous lui, en était imbibé, comme s'il avait pissé au lit.

« Alors, tu descends, espèce de flemmard ? Regarde un peu ce soleil ! Tu sais quelle heure il est ? »

Effaré par son ton enjoué, il se mit à la fenêtre. Ils étaient assis tous les trois, papa, maman, et la fille au milieu, en train de prendre le petit déjeuner sur la véranda. Et cette brave Maria s'affairait, aux petits soins, avec la cafetière. Tableau idyllique s'il en fut ! C'était trop beau pour être vrai, et il craignit le pire. Qu'avec son goût de la mise en scène et des effets dramatiques, sa sœur attendît qu'ils soient tous réunis, vivante image du bonheur familial, pour tout faire voler en éclats par quelques allusions perfides, suivies de révélations outragées.

« Tu m'excuseras, maman, mais je suis obligée d'en parler à papa. C'est absolument monstrueux ! Une mère avec son fils ! Et sur mon lit, encore, papa ! Oh, j'aurais pas dû le dire, peut-être ? » Etc.

C'était tout à fait le genre de vacherie dont elle était capable ! Telle qu'il la connaissait, son secret devait lui brûler les lèvres...

Il descendit, la mort dans l'âme, croisa tout de suite le regard goguenard de

sa sœur.

« Comment ça se fait que tu dormes si tard, fréro ? Tu te fatigues pourtant pas beaucoup ? T'as quand même pas une petite copine qui vient te retrouver ici en douce, non ? »

Il vit rosir sa mère et surprit le coup d'œil inquiet, et surpris, qu'elle décocha à sa fille. La voix de celle-ci était en effet lourde de sous-entendus. Lorraine beurrerait sa biscotte, avec un sourire angélique ; elle devait salement bicher, la petite garce ; elle adorait tenir les gens en son pouvoir. Comme ce connard de Xavier, (Xave ! Xaaaave !...) dont elle faisait ce qu'elle voulait. Max embrassa la joue rugueuse de son père, puis celle, si lisse, si douce, si parfumée, de sa mère, et hésita. Lorraine leva les yeux sur lui et posa un doigt sur sa propre joue.

« Et moi ? J'ai pas droit au bisou, moi ? »

Il posa ses lèvres sur sa peau, exactement au point qu'elle montrait.

« C'est bien, on est un gentil fréro bien obéissant. Et maintenant, on va s'asseoir à côté de sa sœur chérie, ici. »

Elle tapota la chaise, près d'elle, comme on le fait pour appeler un chat, et il se laissa tomber dessus. « Elle va tout dire ! »

« Et manger la belle biscotte bien beurrée que sa petite sœur a préparée. On est tout pâlot, il faut reprendre des forces, mon petit chou, sinon tes amoureuses vont pas être contentes ! »

Ce persiflage finit par attirer l'attention de son père ; intrigué, il leva les yeux de son journal. Il vit sa fille se détourner de Max et enlacer sa mère, dans un de ces élans de tendresse passionnée auxquels elle était sujette. Elle posa sa tête dans le creux de l'épaule maternelle et aussitôt Bérengère replia son bras et la serra contre elle. La tendresse, entre la mère et la fille avait toujours eu quelque chose de physique.

« Oh, Mamiche, tu peux pas savoir comme ça me fait plaisir d'être à nouveau avec vous. Tous les quatre, ici, avec ce beau soleil. C'est le paradis, je te jure ! »

« Folle, dit Bérengère, attendrie et rassurée. Espèce de petite folle. »

Et les bisous de pleuvir. Le Commandant s'était replongé dans son journal.

« Peut-être qu'elle dira rien, elle aime tellement maman ! Mais justement, elle est jalouse ! » Les pensées de Max vagabondaient, et il croquait la biscotte.

« T'en veux une autre ? » proposa Lorraine.

Elles avaient fini leurs embrassades ; son tour arrivait ; en effet, Lorraine

l'enlaçait et lui embrassait la tempe, tout doucement.

« Mon pauvre petit frèreot qui est puni tout l'été, minaуда-t-elle, par le méchant papa ! Comme il doit s'ennuyer, tout seul ici... Avec rien que sa sœur pour lui tenir compagnie. Et sa maman aussi, bien sûr... »

Max se raidit ; elle allait parler !

« On l'aime bien, sa maman, hein, Maxou ? C'est une si gentille maman ! »

Vert de peur, Max contemplait le fond de son bol. Sa sœur l'embrassa à nouveau, et laissa glisser son bras derrière son dos. Il sentit le contact de son petit sein ferme et élastique contre son épaule.

« Pauvre, pauvre petit Max... Comme il s'ennuierait, si on le mettait en pension chez les Jésuites, loin de sa sœur chérie... et de sa maman qu'il adore... »

Maria arrivant avec du café frais fit une diversion, dont sa sœur profita pour lui parler à l'oreille.

« T'as les foies, hein, petit salaud. Tu te demandes si je vais le dire ? »

Et aussitôt, comme une comédienne rompue à toutes les ficelles de la scène, elle changea d'intonation, très Marie-Chantal, tout à coup :

« J'en veux bien, ma bonne Maria, de votre délicieux café portugais... Il n'y a que vous pour le faire comme ça ! »

Flattée, la bonne vint la servir, puis, d'autorité, en reversa à Max. Ensuite, elle alla s'occuper du Commandant, et la main de Lorraine se posa, sous la table, sur la cuisse moite de son frère. Il se figea de peur, la biscotte au ras des dents. Tout en tournant sa cuiller d'une main, de l'autre, sa sœur venait de lui saisir le sexe à travers son short. Max mordit dans la biscotte. Sa sœur se pencha vers lui, lui pétrissant la queue, sous la table.

« C'est bien mou, tout ça ! lui murmura-t-elle à l'oreille. Tu te fatigues trop la nuit, cher frère ! »

Dans une intuition soudaine, il comprit qu'elle ne dirait rien. Elle avait trouvé un nouveau jouet ! Il la revit en train de masturber dédaigneusement son fiancé, derrière les cyprès. Elle avait toujours adoré branler les garçons ! Il sentit sa queue s'éveiller.

« Ah, c'est mieux, le congratula-t-elle. Allons, encore un petit effort... »

Leurs parents étaient en train de discuter à propos du cadeau qu'il fallait choisir pour cette charogne de grand-mère Van de Walle, qui venait d'avoir quatre-vingt-dix berges. Enfin, qui les aurait dans deux jours. Son père ne savait jamais quoi lui offrir, et c'était toujours Bérengère qui devait courir les antiquaires, en quête d'une de ces horribles chinoiseries dont la vieille bique raffolait.

Les doigts de sa sœur déboutonnèrent la braguette de son short, ils entrèrent dedans, s'emparèrent de la verge chaude qui raidissait de plus en plus et la sortirent, ainsi que les couilles. Puis, tout en portant son bol à ses lèvres, Lorraine lui empoigna la queue et découvrit le gland brusquement. Max tressaillit et ses dents heurtèrent le bord de son bol. Il jeta un coup d'œil de côté, pour voir la tête qu'elle faisait ; un sourire circonspect sur les lèvres, elle écoutait la conversation de ses parents, et pendant ce temps, elle tripotait entre ses doigts le gland qu'elle venait de faire sortir ; quand il fut bien dur, sa main entama un va-et-vient mécanique. Max écarta les cuisses, s'avança sous la table et se mit en devoir de tartiner un toast. Il tremblait de panique et de plaisir. Elle était folle, complètement folle, ils allaient s'en apercevoir. De temps en temps, elle cessait de le branler et lui câlinait le gland, le caressant avec son pouce, le pinçant, le griffant légèrement. Il l'avait vue faire la même chose à Xavier.

Bon Dieu, il allait juter ! Elle dut le sentir, car elle sourit sous cape. Sa main se remit à aller et venir. Ahuri, il vit qu'elle regardait son bracelet-montre, surveillant la trotteuse, comme si elle chronométrait sa branlette. Le va-et-vient de la main s'accéléra et Max, étouffant un gémissement en mordant le bord de son bol, dans lequel il plongeait le nez, laissa tout gicler. Son cœur cognait comme un tambour dans ses oreilles. Les doigts gluants de sperme de sa sœur s'essuyèrent sur sa cuisse. Maintenant qu'il était mou, elle ne le tripotait plus de la même façon ; elle faisait toujours aller et venir le prépuce par-dessus le gland, mais en même temps, elle lui pétrissait tout, la verge et les couilles ensemble, comme si cela l'amusaient de le sentir si mou.

« Voilà, lui chuchota-t-elle. Maintenant, mon cher frerot, c'est comme ça que ça se passera ! Je m'occuperai de toi deux ou trois fois par jour. Compris ? Tu viendras me voir, quand tu auras de mauvaises idées. Et je te prie de ficher la paix à maman, vu ? »

Elle essuya sa main dans sa serviette et enlaça sa mère qui se levait. La mère et la fille descendirent au jardin et Max se reboutonna. Le plaisir aigu qu'il venait d'avoir lui laissait un sentiment de gâchis. Il monta dans sa chambre et se remit à ses maths.

Au repas de midi, sa sœur se montra d'une humeur enjouée. Elle raconta quelques souvenirs de vacances à ses parents. Elle jubilait visiblement. Max rongea son frein. Il remonta dans sa chambre sitôt son dessert avalé et se remit à ses révisions. Il entendit vaguement le moteur de la DS. Ses parents venaient de partir pour Saint-Tropez afin de choisir le cadeau de la grand-

mère. Lui et sa sœur étaient seuls à la maison.

Une demi-heure s'écoula.

« Max ? Viens te tremper, elle est vachement bonne. »

Il vint à la fenêtre. Seins nus, adossée à l'échelle, sa sœur l'appela du bras. Il descendit, en maillot, une serviette sur les épaules. L'allée était brûlante, il marcha sur le gazon roussi par le soleil. L'eau était chaude comme de l'urine. Sa sœur le regardait fixement, ses lunettes remontées sur sa tignasse afro, les bouts des seins tout raides ; sa bouche béait légèrement, et le bout rose de sa langue pointait entre ses lèvres. Il lui avait vu cette expression, deux ans auparavant, alors qu'ils étaient sur le sentier de l'Escalet, et qu'ils avaient surpris deux pédés en train de s'enculer sur leur serviette, à Tata Beach. Cela faisait déjà plusieurs années, alors, qu'ils n'avaient plus joué au docteur et qu'elle le tenait à distance ; mais ce jour-là, elle avait accepté qu'il la branle, et elle l'avait branlé, elle aussi, pendant qu'ils épiaient, tapis derrière les épineux du sentier, les grotesques amours des deux lopettes.

« T'as retiré le haut ? » lui demanda Max, stupidement.

Elle pouffa, ôta ses lunettes de son front, les posa sur le bord.

« Pas seulement le haut ! »

Elle plongeait, fit le dauphin, et son petit cul sortit de l'eau. Puis elle se mit à faire la brasse et Max nagea derrière elle. Il avait mis ses lunettes de piscine et chaque fois que sa sœur écartait les cuisses, devant lui, pour faire la grenouille, il voyait dans la touffe des poils qui s'agitaient dans l'eau comme les tentacules minuscules d'un animal marin s'ouvrir la bouche rose du vagin. Les petites lèvres s'écarquillaient comme des nageoires de poisson rouge. Ils firent plusieurs longueurs, ainsi, et il savait que Lorraine était très consciente qu'il lui relaquait le sexe. Enfin, elle retourna s'adosser à l'échelle. Max retira ses lunettes de piscine. Elle remit les siennes.

« Tu t'es bien rincé l'œil, petit vicieux, ça t'a fait de l'effet ? Fais voir ? »

Max retira son maillot et montra sa verge érigée. Il pensa qu'elle allait le branler à nouveau, et s'approcha d'elle.

« Fais sortir le bout. »

Il tira sur la peau pour décalotter le gland. Elle lui prit nonchalamment la queue, puis lui caressa les couilles.

« On dirait que je t'excite autant que maman ! »

Max ne répondit pas à la provocation.

« Quand même, insista-t-elle, faut être drôlement salaud pour faire ça avec sa mère ! »

« Et toi ? Tu le fais bien avec moi ! »

« D'abord, je le fais pas, avec toi. Je te branle, c'est très différent. Toutes mes copines branlent leurs frères, ça compte pas. Et puis une sœur, c'est pas comme une mère ! »

Elle le tripotait des deux mains, dans l'eau tiède. Max restait résolument passif, les bras inertes, le long du corps. Les rares fois où il arrivait encore à sa sœur de le masturber, elle n'y consentait qu'à la condition qu'il reste absolument immobile.

« Vous êtes quand même dégueulasses, mes salauds, de faire ça sur mon plumard ! »

Elle faisait aller et venir la peau du prépuce sur le gland, mais très doucement. Ses doigts papillonnaient.

« Raconte. »

« Qu'est-ce que tu veux que je raconte ? »

« Il y a longtemps que vous le faites ? Dire que je m'étais jamais doutée de rien ! Il y a longtemps ? »

« Seulement depuis cet été. »

Les doigts de sa sœur se crispèrent sur sa queue, elle se mit à lui pétrir les couilles.

« Comment ça s'est passé, la première fois ? C'est elle qui a eu l'idée, ou c'est toi ? »

« C'est moi. Elle avait bu sa vodka, elle se rendait pas bien compte. (Sa sœur hocha la tête.) J'ai vu de ma chambre qu'elle dormait au soleil toute nue. J'avais la trique... »

« Salaud ! T'es descendu la reluquer, hein ? Ta mère ! »

Il poursuivit son récit. Les yeux de sa sœur luisaient d'un éclat vicieux, les gros bouts violacés de ses petits seins étaient érigés, comme deux olives noires. Elle le questionna, exigea qu'il lui donne davantage de détails, et tout particulièrement sur le sexe de leur mère. Comment était-il ?

« Comme le mien ? Ou différent ? »

« T'as jamais vu de chattes d'autres filles ? »

« Je te parle de celle de maman. Elle est pareille que la mienne ? »

« Faudrait que je puisse comparer... »

Il comprit alors qu'elle ne demandait pas mieux, que toutes ces questions n'avaient tendu qu'à ça.

« Eh bien, compare, vas-y... Mais rien d'autre, hein ? »

L'eau, au petit bain, ne lui arrivait qu'aux cuisses. Elle les écarta et les lèvres de sa vulve charnue s'ouvrirent, toutes roses dans l'épais buisson noir des poils. Max se baissa un peu pour scruter l'intérieur de la fente.

« Non, elle est pas pareille... tu vois, ici... chez elle... »

Il passa le doigt entre les nymphes pour les séparer. Il en cueillit une entre les doigts et tira doucement dessus.

« Ses trucs, à elle, ils sont plus gros que les tiens ; chez maman, ils dépassent même quand elle a la chatte fermée. Et le bouton, là... le clito... »

Sa sœur hocha la tête, vivement ; elle avait la bouche entrouverte et cette expression de pure idiotie qu'il avait appris à reconnaître sur le visage des filles, au moment où elles étaient sur le point de céder au plaisir. Il la tripotait des deux mains, et elle faisait mieux que le tolérer, elle venait avidement au-devant de ses attouchements. Ça s'ouvrait, ça l'aspirait comme une grosse ventouse molle.

« Le bouton, là, le sien est plus long... »

« Encore plus que le mien ? Pourtant j'en ai un gros ! »

« Pas beaucoup plus, mais quand même... Et le trou est plus large, aussi... »

Il introduisit deux doigts dans le vagin de sa sœur ; elle frissonna et avança son bas-ventre. Il fit tourner ses doigts en elle.

« Et puis elle mouille plus que toi... ça lui coule sur les cuisses, quand elle jouit, on dirait de la pisse... au début, ça me dégoûtait un peu ; maintenant, c'est le contraire, ça m'excite... »

« T'es vraiment dégueulasse, quand même ; c'est notre mère, tu t'en fiches ? »

« Je lui ai même fait par-derrrière, se vanta Max. Elle adore ça, par-derrrière ! »

Les yeux de sa sœur s'écarquillèrent ; impossible de savoir si c'était à cause de ce qu'il venait de dire ou parce qu'il commençait à lui introduire son pénis dans le vagin. Les muqueuses chaudes glissèrent délicieusement sur le gland. Lorraine, parfaitement immobile, se retenait aux montants de l'échelle. Elle avait remonté ses genoux et faisait la grenouille, comme quand elle nageait la brasse. Tenant sa bite d'une main, Max la guidait dans le vagin de sa sœur qu'il tenait par une cuisse. Il s'enfonça tout au fond. C'était la première fois qu'elle l'acceptait. Ils se regardèrent, effarés ; les couilles de Max touchaient les petites fesses fermes de Lorraine.

« Oh, putain... je te l'ai mise, Lorraine ! »

« Alors, lui demanda-t-elle, la voix enrouée. Comment c'est ? Comme avec maman ? »

« Elle est plus large, mais vous êtes aussi chaudes, dedans, toutes les deux. »

Ils chuchotaient, la voix rauque.

« C'est malin, fit Lorraine. J'aurais jamais dû te laisser faire ! C'était juste pour savoir... Doucement, imbécile, doucement... »

Il allait et venait, coulissait en elle ; il ralentit, rassuré, car il avait eu peur qu'elle lui demande de se retirer.

« Tu prends la pilule ? »

« Bien sûr, tu peux faire dedans. Tu fais dedans, avec maman ? Je me rincerai dans la piscine. Alors ? Dis-moi, ça te plaît autant qu'avec elle ? »

« Oh, ça me plaît davantage, je m'y attendais si peu ! Tu la sens bien ? »

« Oui, salaud, je la sens. Qu'est-ce qu'elle est dure, on dirait un bout de bois. C'est ça qui doit lui plaire, à maman ! Enfonce-la bien... Ne jute pas tout de suite, hein ? »

Il s'immobilisa contre elle, bien emmanché. Il aurait voulu que le temps s'arrête, le moment était trop parfait. Il sentait le vagin de sa sœur se crispier par spasmes très doux pour s'approprier sa queue. Il lui caressait ses petits seins en forme de citron aux pointes drues.

« Pince-moi les bouts... fort, n'aie pas peur... Fais-moi mal... »

Il obéit et il la vit écarquiller les yeux d'extase.

« Oh, salaud, salaud... oui, plus fort... »

Il tordit un mamelon, furieusement, et elle poussa un bref jappement animal. Son vagin s'ouvrait, avide, puis se refermait, l'aspirait.

« Tu te souviens, haleta Max, des deux pédés de Tata Beach ? Quand on s'est branlés tous les deux, sur le sentier ? Comme tu étais vexée, après ? »

« T'as pas oublié, hein ? Ces trucs-là, c'est pas comme les maths ! Tu risques pas de les oublier ! »

« Et avant, tu te rappelles, quand on jouait au docteur ! »

« Oui, quel petit salaud libidineux tu étais ! Toujours à me mettre le doigt dans le derrière... »

Max pouffa et son doigt chercha entre les petites fesses fermes de sa sœur le trou ridé. Elle lâcha l'échelle d'une main et le prit par l'épaule, lui plantant ses griffes dedans. Il enfonça son doigt au fond du cul. La plainte rauque que poussa sa sœur ressemblait à celle de leur mère.

« Je t'ai vue, hier, avec Jean-Charles. Par la fenêtre... »

« Je le savais. Je t'ai vu, moi aussi, quand j'ai jeté ma cigarette ! »

« T'écartais les cuisses exactement comme quand on jouait au docteur. Tu te souviens ? Sur la table de la cuisine, quand on jouait à l'accouchement ? »

« On était vraiment dégueulasses, quand j'y pense ! »

« Et Bamboula, tu te souviens de Bamboula ? »

C'était le petit baigneur noir dont Lorraine faisait semblant d'accoucher. Une fois, Max était parvenu à lui enfoncer la tête dans l'anus de sa sœur. Excité par ces souvenirs, il se remit à aller et venir dans son vagin, et il faisait tourner son doigt dans l'anus.

« Tu veux que j'aille chercher Bamboula ? On pourrait le faire entrer par-devant, maintenant ? »

« Imbécile ! »

Elle glissa la main entre leurs ventres et lui serra la queue.

« Je préfère ça que Bamboula ! Enfonce-la bien, plus fort... fais-moi un peu mal... »

« C'est pour ça que t'as rien dit à papa ? T'avais peur que je cafte à Xavier ? »

« Mais de quoi tu parles ? »

« De Jean-Charles, avec ses pinces... »

Elle haussa ses épaules pointues et avança le bassin, pour qu'il la pénètre bien au fond.

« Xave, j'en fais ce que je veux. Il ne croit que moi. Si j'ai rien dit, c'est pour maman. C'est peut-être une salope de coucher avec toi, mais je l'aime quand même. Et puis, j'aurais pas fait ça au Commandant ! Pour qui tu me prends ? T'as vraiment cru que j'allais cafter ? »

Une flambée de tendresse envahit Max, il posa sa bouche sur celle de sa sœur. En riant contre ses lèvres, elle lui fourra sa langue chaude et humide dans la sienne, puis se retira.

« Maman, je l'adore, tu peux pas comprendre ! »

Il eut une illumination soudaine.

« Tu aimerais le faire avec elle, hein ? »

En voyant la rougeur subite qui couvrait les joues de sa sœur, il sut qu'il avait frappé juste.

« Quoi ? T'es marteau ! »

« On pourrait s'amuser tous les trois, non ? insista-t-il. L'autre jour, quand on était au bord de la piscine, j'y pensais ! »

« Tais-toi, sale petit pervers. Ne dis jamais ça... »

Mais il avait senti l'effet de ses paroles au spasme qui avait resserré sur lui le vagin de sa sœur. Il se remit à aller et venir, et elle, à geindre, de sa plainte monotone, la même que celle de leur mère. Comme elle bougeait bien son petit cul pour qu'il s'enfonce bien loin !

« T'aimes ça, la queue, hein ? »

« J'ai toujours adoré ça. C'est pour ça que j'épouse Xave. Je pourrai le

tromper avec tous ses copains, je leur déplais pas du tout, figure-toi, à ses copains. Même à ce Roland de Chambrun, qui a l'air si constipé ! J'ai déjà commencé à l'allumer, figure-toi, Roland... Chaque fois qu'il vient nous voir, je m'arrange pour lui montrer ma culotte ! Et il n'y a pas que la queue qui me plaît, je m'amuse aussi avec sa sœur... »

« Sa sœur ? La sœur de Roland ? »

« Mais non, idiot. La sœur de Xave ! »

Elle gloussa, salement, et lui lécha l'oreille. Elle lui serrait les couilles, les lui étrangeant au-dessus des noyaux pour empêcher le sperme de remonter dans la verge.

« Je lui donne des fessées ! pouffa-t-elle. Tu imagines ça ? Des fessées à cul nu, Max ! Une fille qui va à confesse et tous les dimanches à la messe. Elle m'adore ! Une sale petite surnoise, vicieuse comme une pensionnaire... je lui ai appris à lécher... Elle adore ça... Si Xave savait ça ! »

« T'aimes les filles, alors ? »

« J'aime tout. C'est vachement excitant de fesser une fille, tu peux pas savoir ; ça la fait mouiller... Ses fesses deviennent rouges comme des tomates... elle pleurniche... Oh, c'est encore mieux qu'avec un garçon ! »

« Faudra que j'essaie avec maman ! » fit Max.

« Je te le défends, tu m'entends ? »

« Et toi, t'aimerais pas lui donner une fessée, à maman ? Pour la punir de faire la vilaine avec moi ? Elle la mérite, non, sa fessée ? On pourrait lui donner tous les deux, un jour où papa serait pas là. Et après, quand on aurait bien fait rougir son gros cul blanc, je l'enculerais devant toi. Tu peux pas savoir comme elle aime ça ! »

Sa sœur se mit à râler comme une bête blessée, affolée par le plaisir, et elle lui lâcha les couilles pour l'enlacer sauvagement. Elle lui entourait la taille avec une cuisse. Elle ressembla, tout à coup, à une poupée désarticulée jetée négligemment dans un coin. Max crut s'évanouir de plaisir quand son sperme jaillit en elle. Il en eut un éblouissement ; ils tombèrent tous les deux à genoux, dans l'eau tiède. Le soleil leur brûlait les épaules, des nuées de moucheron tournaient autour d'eux.

« Oh, mon Dieu, chuchota Lorraine. Oh, qu'est-ce que c'était fort... Sors ta queue, sors ta vilaine queue de mon trou, sale petit monstre... Donne-la à sœurlette, qu'elle lui fasse sa toilette ! »

Il se releva et présenta sa verge flasque au visage de sa sœur. Elle la prit dans sa bouche, comme un gros macaroni, et l'aspira. Elle suçait très fort, comme pour téter le sperme qui restait, et qu'il sentit sortir, avec une exquise

et douloureuse titillation.

Après quoi, ils allèrent s'étendre au soleil, à plat ventre. Max prit la main de sa sœur, et ils restèrent ainsi, assommés par le plaisir, le corps vidé.

Ils étaient encore dans le bassin quand leurs parents revinrent. Lorraine n'eut que le temps de s'accroupir pour que son père ne voie pas ses seins nus. Max se cacha derrière le muret, puis enfila son slip en catastrophe.

Comme il entrait dans la maison, il vit venir sa mère vers lui.

« Qu'est-ce que tu faisais, avec ta sœur ? »

« Mais rien, on se baignait. Qu'est-ce que tu veux qu'on... »

Lorraine arrivait derrière lui, en slip, le soutien-gorge à la main.

« Vous avez trouvé un cadeau ? »

Le spectacle de ses petits seins en pomme, aux bouts dressés, fit se froncer les sourcils maternels.

« Remets ton soutien-gorge, idiot. Tu veux que ton père fasse la gueule ? »

Haussant les épaules, Lorraine se voila les seins d'un bras et rentra dans la maison. Le fils et la mère se firent face. Il fut surpris par l'hostilité qu'il lut dans ses yeux.

« Tu étais collée contre elle, tu crois que je ne vous ai pas vus ? »

Il respira, soulagé ; ce n'était que ça ; une scène de jalousie.

« Merde, on faisait rien, je te jure, maman ! Et puis même si on l'avait fait, hein ? Est-ce que ça te regarde ? Est-ce que je suis jaloux, moi, quand tu couches avec papa ! »

Justement, oui, il l'était ; il se souvint de toutes les scènes qu'il lui avait faites à ce propos et sa mère elle-même eut comme un ricanement.

« Je veux pas que tu le fasses avec elle, Max, tu m'entends ? C'est ta sœur ! »

« Juré, rien qu'avec toi ! Elle m'intéresse pas, d'ailleurs, elle est trop maigre. »

C'était la meilleure ! Sa sœur ! Et elle, alors ? Elle était bien sa mère, non ? Il se colla contre son corps et, vivement, se baissant, lui fourra la main sous la jupe ; il remonta, l'enlaçant, et lui empoigna le sexe. Elle n'avait pas de culotte.

« Arrête, imbécile... tu es fou, Max ! Enlève ta main de là ! »

Il fouilla des doigts les lèvres, elles étaient sèches. Et pourtant, ça leur donna du plaisir.

« Oh, ce que j'aimerais qu'on soit rien que toi et moi, maman. Rien que nous deux. Si t'étais divorcée, ou veuve... ce serait chouette, non ? On

pourrait dormir dans le même lit... »

Elle réussit à le repousser, le visage rouge de contrariété, de peur, d'émotion sexuelle. Et tout à coup le Commandant fut là. Son expression hagarde leur fit croire qu'il les avait vus, ou entendus. Mais ce n'était pas ça.

« Ma mère, balbutia-t-il. Je viens de téléphoner, pour le cadeau... j'ai eu ma sœur. Elle est mourante... »

Il se laissa choir sur une chaise de la véranda.

« Je vais préparer une valise. J'y vais. »

« Tout de suite ? »

La grand-mère de Max habitait à Alençon.

« J'irai en voiture, c'est trop tard pour prendre l'avion. Je roulerai toute la nuit, s'il le faut. »

Les grosses mains du Commandant se crispaient sur ses cuisses. Max et sa mère échangèrent un rapide coup d'œil. Il n'aurait jamais cru que son vœu se réaliserait aussi vite. Ils allaient donc se retrouver seuls !

Quand Lorraine apprit la nouvelle, elle décida d'accompagner son père. Elle ne voulait pas le quitter dans une aussi triste occasion. Du moins fut-ce le prétexte qu'elle invoqua. Mais Max était presque certain qu'elle regrettait ce qui s'était passé dans la piscine, et qu'elle lui en voulait, et s'en voulait à elle-même ; deux ans auparavant, après l'épisode de Tata Beach, elle lui avait battu froid pendant plusieurs semaines. Et cette fois, c'était encore pire, ils avaient baisé !

Une demi-heure après, ils étaient partis. Et, tout intimidés de ne plus avoir à se cacher, Max et sa mère se retrouvèrent en tête à tête.

Ils ne savaient comment se comporter.

Cette nuit, ils dormirent ensemble dans le lit conjugal. Ils firent l'amour, et elle cria sans pudeur, comme elle criait dans les bras du Commandant. Ce qui fut l'occasion pour Max de faire une plaisanterie idiote.

« J'espère que le petit t'a pas entendue, ma chérie, sa chambre est juste au-dessus ! »

Sa mère fut prise de fou rire, et ensuite, elle fondit en larmes, accablée par le remords, et le dégoût qu'elle éprouvait envers elle-même. Si bien que Max dut la consoler, et lui répéter qu'il l'aimait. Il l'aimait comme une mère, et comme une femme. Il n'aimait qu'elle, il n'aimerait jamais qu'elle...

Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre. Au matin, elle le réveilla pour qu'il regagne sa chambre avant l'arrivée de Maria, et il fut heureux comme un amant qui sort du lit d'une femme mariée.

CHAPITRE XIV

DIS, ROMUALD, ÇA TE PLAIRAIT DE BAISER MA MÈRE ?

Ils vécurent trois jours idylliques ; à tout instant, quand Maria était à la maison, il faisait monter sa mère dans sa chambre pour la toucher, la lécher, se faire sucer. Ils avaient décidé de ne faire l'amour « pour de bon » que le soir, et la nuit, après le départ de la Portugaise. Dès qu'elle avait franchi la porte, qu'ils étaient seuls et assurés de le rester, ils tiraient les persiennes du rez-de-chaussée, s'enfermaient à double tour pour éviter d'être surpris par une visite impromptue de Jean-Charles, et ils se mettaient nus.

Pendant des heures, Max caressait passionnément le corps de sa mère et la possédait de toutes les manières possibles. Il la baisa et l'encula dans toutes les pièces de la maison, et même dans le bureau du Commandant, dans son fauteuil de cuir, qu'ils tachèrent de sperme et qu'il fallut ensuite nettoyer, et cirer.

La nuit, ils dormaient ensemble, comme mari et femme. Ils parlaient longtemps, dans le noir, puis s'endormaient enlacés, baignant dans l'odeur de leurs corps. Parfois, l'un d'eux se réveillait et caressait celui qui dormait pour le tirer doucement du sommeil vers le plaisir. Au matin, la fatigue s'abattait sur eux, et Max regagnait sa chambre, où il dormait d'un sommeil de brute, jusqu'à midi, pendant que sa mère en faisait autant, de son côté, au bord de la piscine, protégée du soleil par son parasol.

Mais au fur et à mesure que les jours passaient, une étrange insatisfaction se glissait dans leurs caresses, et à certains moments, la satiété charnelle les engourdisait dans une telle torpeur, qu'ils se contentaient de rester l'un près de l'autre, sans rien se faire, sans parler, en se tenant simplement par la main. Avec une sorte d'épouvante, au matin du quatrième jour de leur lune de miel, Max, à son réveil, prit conscience que ce qui leur manquait, aussi bien à lui qu'à sa mère, c'était, justement... le Commandant ! En son absence, tout était devenu trop facile, ils n'avaient plus ce sentiment grisant de faire, en cachette, quelque chose de défendu. La seule personne dont ils avaient à se cacher, c'était Maria.

Par moments, pourtant, un mouvement d'amour jetait Max vers sa mère. Il l'enlaçait, il avait les larmes aux yeux. Oh, ce serait si bien, lui chuchotait-il, si elle était divorcée. Ou même veuve. Ils pourraient vivre ensemble, tous les deux, comme mari et femme.

« Rien que toi et moi... Ce serait super, non ? »

Elle se montrait rétive à ces élans de tendresse, aussi n'insistait-il pas. Ils ne retrouvaient leur ancienne complicité que dans les moments où Max était

« très cochon ». Sa mère, il le remarqua, adorait se faire masturber, être obligée de s'exhiber dans les postures les plus bestiales. Bien sûr, chaque fois qu'il l'y contraignait, elle se plaignait, d'une voix étrangement innocente. Mais elle cédait toujours...

Chaque jour, le Commandant téléphonait pour donner des nouvelles de la mourante. Cela traînait. Il y avait des améliorations, puis ça baissait à nouveau. Un matin, comme il venait de descendre de sa chambre, au réveil, ce fut Max qui décrocha, et il eut sa sœur au bout du fil. Ils échangèrent quelques banalités, d'un ton froid, sur la santé de la grand-mère. Puis :

« Maman est près de toi ? » demanda Lorraine.

« Non, elle est au village, elle va revenir. »

« Tu dois t'en payer, hein, avec Jocaste ? » persifla-t-elle aussitôt.

« Jocaste ? »

« Eh bien quoi, c'est la mère d'Œdipe. Tu sais qui c'est Œdipe ? »

« Oh, très drôle ! »

« T'as plus besoin d'aller sur mon plumard, maintenant, t'as celui de Jocaste à ta disposition, hein ? Allez, salut, Œdipe, profite-en bien, ça va pas durer toujours ! »

Il se rendit dans la chambre de sa mère. Elle était en peignoir, devant sa coiffeuse, elle s'épilait les sourcils. Il lui donna des nouvelles de la grand-mère (pas encore morte, mais ça n'allait plus tarder) et il était clair qu'elle s'en fichait comme de l'an quarante.

« Pourquoi n'irais-tu pas un peu à la plage, au lieu de traîner toujours ici ? Profites-en, pendant que papa n'est pas là. Tu aimes ça, la mer, pourtant ! »

Il eut un pincement au cœur. Elle voulait l'éloigner, ou quoi ?

« Tu me trouves collant, c'est ça ? »

Il s'agenouilla devant la coiffeuse, lui caressa la jambe, remonta au genou. Contrairement à leurs habitudes, au lieu d'ouvrir aussitôt les cuisses, elle les referma.

« Arrête, Max, il fait trop chaud ! »

Ce n'était pas de la coquetterie, comme souvent, pour le pousser à lui faire violence ; à son exaspéré, il comprit qu'elle n'en avait vraiment pas envie. Lui non plus, d'ailleurs. Mais son refus lui fit l'effet d'une gifle. Que de fois l'avait-il surprise en train de rembarer son père qui tentait de se montrer tendre. C'était son tour, maintenant ! D'amant, il était passé au rang peu glorieux de mari !

« Tu veux que je me tire, pas vrai ? Et toi, t'iras à Cavalaire ? T'as envie de changement ? »

Sa mère s'arracha un poil et grimaça légèrement, l'œil écarquillé.

« Cesse de te conduire comme un mari jaloux, Max. Tu n'en as pas l'âge ! Et va un peu dans le jardin, ne sois pas toujours dans mes jambes, Maria va finir par se poser des questions, elle n'est pas aveugle ! »

Il alla boudier au jardin. Puis sortit carrément faire un tour au village. Il ne vit aucun copain, aucune fille non plus ; ils étaient tous à la plage ; probablement à l'Escalet, dans les rochers. À la boutique de souvenirs, sur la place du Cros, il tomba nez à nez avec Romuald, le fils de la patronne, un grand connard qui jouait de la guitare, le soir, au Léopard, à La Garde-Freinet. Ils échangèrent quelques banalités. Romuald allait à l'Escalet, retrouver les copains et les copines. Il lui proposa de l'emmener. Pourquoi pas, après tout ? Il téléphona de la boutique à sa mère pour lui dire qu'il partait. Il se montra froid, exprès. Il eut l'impression qu'elle se sentait fautive. Il raccrocha, sans écouter ses recommandations de prudence.

Romuald l'emmena là-bas dans son 4 x 4.

« Faut que je me branche une nana, j'ai la trique. J'arrête pas de marnier toute la journée, à la boutique, avec ces connards de touristes. Je te dis pas, mec, faut se les farcir ! »

Quel con, ce type, pensait Max, qui avait horreur du jargon à la mode chez les ados yé-yé et de leur vocabulaire de deux cents mots. Mine de rien, Romuald amena la conversation sur Lorraine. Et lui laissa entendre, discrètement, hein, qu'il se l'était payée. Et pas qu'une fois ! Et il était pas le seul, au village !

« C'est de l'amadou, ta frangine. Quelle vicelarde ! Même la fille de la mercière lui arrive pas à la cheville ! Suffit de lui souffler dessus, elle s'allume. T'es pas fâché, au moins, que je sois franc ? Faut être moderne, mec. Putain, quelle suceuse ! Elle t'aspire la moelle épinière, parole ! En voiture, des fois, elle se faisait trois ou quatre types ! Et elle avalait la fumée, en plus. Depuis qu'elle est fiancée à ce connard de la base de Fréjus, elle veut plus frayer avec nous. On n'est plus assez bons pour elle. Je peux te dire que les mecs la regrettent ! »

Max regardait les grosses pattes poilues de ce primate. Il les imaginait sur le corps de sa sœur. Et puis, tout à coup, il les vit sur celui de sa mère, et sa verge durcit. La surprise lui coupa le souffle. Ce fut comme une révélation, une sorte d'illumination. Fut-ce de la télépathie ? Romuald lui parla aussitôt de sa mère.

« C'est autre chose que ta sœur, hein ? Quelle rombière ! La vraie classe ! Ah, ça fait rêver ! Quand elle passe au village, tous les mecs tirent des langues

comme ça ! Il doit pas s'emmerder, ton vieux ! »

Il tenta de plaisanter, lourdement.

« Je me suis laissé dire qu'il était pas là, ton père, en ce moment. Tu devrais m'inviter à boire l'apéro chez toi. Putain, je te dis pas, ta mère, quand elle met sa robe blanche, là, celle qui lui colle sur le bonbon, et rien dessous ; tu verrais les yeux des joueurs de pétanque, ils sont plus ronds que leur cochonnet ! »

Romuald (on était entre potes, pas vrai ?) lui frappa sur la cuisse en s'esclaffant ; Max était gelé de trouille par la façon dont conduisait cet abruti.

« T'es pas fâché, au moins ? Faut être moderne, hein ! »

Moderne ! Quel sinistre minus, par Toutatis ! Mais il y avait cette petite graine, dans sa tête : les mains poilues sur le corps de sa mère, et cela occupa ses pensées une bonne partie de l'après-midi, alors qu'ils étaient tous à poil, comme des phoques, sur les rochers de l'Escalet. Depuis deux ans, toutes les filles du village, celles qui avant faisaient des chichis pour retirer le haut, se seraient crues déshonorées, quand elles venaient à l'Escalet ou à Pampelonne, de porter un maillot ; c'était devenu la grande mode, sur ces plages tropéziennes, de montrer son cul à tout le monde, sinon, vous passiez pour des ploucs, des arriérés, voire des mongoliens.

Elles étaient toutes là, la chatte à l'air, dorées par le soleil, luisantes de monoï ; petits nichons bien fermes, seulement vêtues de leur collier de coquillages thaïlandais. Mais, hélas pour Max, (et pour Romuald !) toutes les filles présentes étaient déjà en main, absolument toutes ; la saison était déjà avancée, chacune avait trouvé chaussure à son pied. Romuald et Max se cassèrent le nez. Même Germaine, la fille de la mercière, qui n'était pas regardante, était branchée avec un étudiant allemand.

Pendant que les couples s'isolaient, dans les rochers, Max et Johnny Guitare allèrent faire un tour du côté de Tata Beach, la plage des pédés. Il devait y en avoir une bonne centaine, des petits fluets et des gros messieurs muscles, à faire leurs grâces pataudes sur les rochers. (Certains avaient même apporté leurs haltères !)

Ils tombèrent d'accord que c'était un spectacle désolant, et Romuald proposa de retourner au village, sans attendre le soir. Ils en avaient ras le bol, tous les deux, de l'Escalet et de cet étalage de viande. En revenant, par les rochers, Max remarqua une petite crique isolée, où il y avait surtout des Allemands. Nues, vautrées au soleil, les femmes s'exhibaient, chatte ouverte, entourées de leur marmaille. Romuald et Max se rincèrent l'œil abondamment.

Sur le chemin du retour, Romuald remit ça, à propos de sa mère. C'est une femme comme ça qu'il lui faudrait, une femme mariée, tu comprends, mec. Elles sont plus discrètes. Moi, je suis fiancé, ma fiancée est sérieuse, vieux genre, tu vois, elle veut pas sauter le pas.

Guitariste, fils de boutiquière, il lisait encore *Salut les copains* à vingt-cinq ans passés, se prenait pour Johnny dont il imitait la coupe de cheveux, connaissait par cœur tous les tubes des Chaussettes Noires, et comble d'horreur, était fiancé à un laideron friqué, catho et boutonneuse, qui le prenait pour Jimmy Hendricks ! Jalouse comme une tigresse en plus, Romuald avait intérêt à se tenir à carreau. Il s'épancha. On lui faisait souvent des confidences, à Max. Comme il n'était pas causant, les autres en profitaient, ils déversaient le trop-plein de leur âme, faisaient la vidange.

Comme ils arrivaient en vue du village, Max bâilla longuement.

« On dirait qu'elle te plaît, ma mère, dis donc, t'arrêtes pas d'en parler. Tu veux que je t'arrange le coup avec elle, ou quoi ? »

L'autre en resta scié.

« On plaisante, merde, faut pas te vexer ! Elle est bath, ta mère, merde ! Mais je sais très bien que je l'intéresse pas ! »

« Sait-on jamais ? T'es pas mal, comme mec ! »

Romuald le lorgna de travers, pour voir s'il se fichait pas de sa poire. Le 4 x 4 s'arrêta devant la villa. Romuald fouilla du regard la verdure du jardin.

« Une fois, je passais par là, j'étais sur le camion d'un copain, tout en haut... J'ai vu ta mère, au bord de votre piscine, sans soutif. Oh, pétard ! Cette paire de loches ! Je te dis pas l'effet que ça m'a fait ! »

« Si tu veux, proposa Max, mi-figue mi-raisin, je peux lui parler de toi ? »

« Déconne pas, surtout ! T'es dingue, ou quoi ? »

Il avait verdi, Johnny Guitare ! Max le rassura, lui dit qu'il plaisantait.

« Allez, salut ! Et te branle pas trop, ça rend sourd ! T'entendrais plus ta guitare ! »

Quel con ! Non, mais, quel con ce mec ! C'est pas croyable d'être con à ce point ! Riant tout seul Max remonta l'allée du jardin. Qu'est-ce qu'ils allaient se marrer, sa mère et lui, quand il lui raconterait ça ! « Je t'ai dégotté un amoureux, m'man. Romuald, tu sais ? Le fils de Madame Souvenir ! Johnny Guitare ! *Salut les copains* ! Eh bien, laisse-moi te dire que t'as drôlement la cote, avec lui ! »

Qu'est-ce qu'ils allaient se tordre. Mais personne au bord de la piscine. Et les volets de la villa étaient tirés. La porte close. Il ouvrit avec sa clef, pas un chat dedans non plus. La garce ! Où s'était-elle tirée, encore ? À Cavalaire,

pour se faire tirer par un aoûtien ? Cela lui revint, tout à coup. Son intonation
« Pourquoi t'irais pas à la plage, la mer, t'aimes ça, pourtant ! »

Salope, salope ! Il tournait en rond dans la chambre conjugale, encore toute baignée de son parfum. Elle s'était parfumée, avant de sortir ! Il alla farfouiller dans un tiroir, prit une poignée de ses culottes en satin, les porta à ses narines, respira l'odeur qui les imprégnait, s'en caressa le visage. Il tremblait de rage, de frustration. Il allait ressortir pour voir si la Dauphine était au garage, quand il entendit grincer le portail. Il la vit venir, à travers le tamis. Elle se dépêchait ; elle reboutonnait le haut de sa robe, en marchant ! Le sang de Max ne fit qu'un tour, il alla se planquer dans le bureau de son père.

« Max ? Maria ? Y a quelqu'un ? »

Il l'entendit aller et venir. Elle ouvrit le frigo, le referma. Puis se rendit dans sa chambre. Tout de suite, l'eau coula dans la salle de bains, faisant ronfler les tuyaux. Il retira ses tongs et remonta le couloir, pieds nus. Il ouvrit la porte.

« Max ! Oh, quelle peur tu m'as faite, vilain ! »

Elle n'avait même pas retiré sa robe ; troussée, assise sur le bidet, elle se lavait la chatte. La première chose qu'elle fait en arrivant, se laver la chatte ! Et elle avait des marbrures rouges sur les jambes.

« T'es allée de faire épiler, hein ? Chez Jean-Charles ? »

Elle se passa une main sur l'arête du tibia. Pudiquement, elle avait refermé les cuisses.

« J'étais poilue comme une guenon. »

« Fais voir ? C'est lisse ? »

Il s'accroupit, lui passa la main sur la jambe, puis, vivement, la lui fourra entre les cuisses, et bien qu'elle cherchât à le repousser, réussit à lui enfoncer deux doigts dans le vagin.

C'était gluant comme une soupe au tapioca, là-dedans !

« Salope ! T'es pleine de sperme ! Il s'est payé en nature, hein, ce connard ! »

Sa mère s'était dressée, blanche de rage, mais en voyant les larmes gicler des yeux de Max, elle resta pétrifiée de stupeur. Il bondit hors de la salle de bains, monta dans sa chambre, se jeta sur son lit. Il ne pouvait penser qu'à une chose. Pendant qu'il se faisait chier comme un rat mort à l'Escalet, sa mère, sur la table de massage, en train de se faire enfiler par le kiné ! Il croyait les entendre glousser salement, en se tripotant. Bon Dieu, je la toucherai plus, même avec des pincettes ! Elle me dégoûte. Elle mériterait...

Peu à peu, il se calma. Horrifié, il s'aperçut qu'il bandait. De penser à sa mère en train de sucer Jean-Charles l'excitait à son corps défendant. Il se souvint d'avoir bandé, aussi, dans le 4 x 4, en imaginant les mains de Romuald sur elle.

« Max ? Tu fais la tête ? »

Elle se tenait sur le seuil, dans une de ses robes les plus sages. Il comprit que c'était la mère, qui s'inquiétait, pas la femme. Elle vint s'asseoir près de lui, lui caressa le front.

« Tu as pleuré ? chuchota-t-elle. (Maria chantait à tue-tête, dans la cuisine. Une espèce de fado.) T'as du chagrin ? À cause de moi ? »

« Comment peux-tu baiser avec ce clown ! Le kiné des mémères ! T'es pas dégoûtée, putain ! Et moi, je te suffis pas ? Ma bite est trop petite ? »

« Max. Sois raisonnable. T'es mon fils, Max. C'est... c'est tout à fait anormal, ce qui se passe entre nous... Et ce n'est pas... Ce ne serait pas sain que je... »

« Que tu fasses l'amour rien qu'avec moi ? C'est ça qui serait pas sain ? Il te faut d'autres mecs pour rétablir l'équilibre ? »

Sa mère soupira, resta silencieuse.

« Je suis une femme perverse, Max, dit-elle enfin. J'ai toujours été perverse ! Toute petite, j'étais déjà vicieuse. Et j'ai toujours trompé ton père. Méprise-moi si tu veux, mais je ne peux pas me changer ! La seule chose que je regrette, c'est... c'est ce qui se passe avec toi ! Je me trouve criminelle, quand j'y pense. »

« Non ! »

Il l'enlaça sauvagement.

« C'est bien, je t'jure que c'est bien. C'est pas criminel. C'est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée ! »

Elle le berça contre elle.

« Ce salaud, quand même, il s'emmerde pas. La mère et la fille ! »

À l'ahurissement de sa mère, il comprit qu'elle n'était pas au courant, et il lui éclaira sa lanterne.

« Oh, le fumier ! Le fumier ! Il m'avait juré qu'il la touchait pas ! »

Au bout d'un moment, elle soupira, haussa les épaules.

« Après tout... pourquoi se gênerait-elle ? Max... un homme comme Jean-Charles, ça ne compte pas, pour une femme. Comment t'expliquer ? C'est la même chose que quand un homme va chez une prostituée. Tu comprends ? Il le fait avec toutes ses clientes. Il n'y a rien... en dehors du sexe... avec lui. »

« Et avec moi ? »

« Max ! Comment peux-tu seulement comparer ? Allez, va te débarbouiller, et descends un peu de ta chambre. C'était bien, l'Escalet ? »

« L'horreur. On est allé à Tata Beach, voir les tantouses ! Tu devrais venir, un jour, ça vaut le spectacle. Au fond, pourquoi tu viendrais pas, à l'Escalet ? T'aimerais pas ça, te mettre à poil devant tout le monde ? Exhibitionniste comme tu es, je suis sûr que ça te plairait ! »

« Idiot. »

« Moi, en tout cas, ça me plairait bien de leur montrer ton cul, je crois que ça m'exciterait... Tu ferais comme les Allemandes, tu les verrais écartier les cuisses, on se croirait chez le gynéco ! Y a tout qui bâille ! Et leurs gosses, à côté, qui reluquent ! »

« Mais... Max... tu es pervers ! Tu n'as pas honte d'oser penser des choses pareilles... à propos de ta mère ! »

À sa voix étrangement innocente, cette voix d'enfant sage qu'elle prenait chaque fois qu'elle était sexuellement émoustillée, il sentit qu'il avait touché quelque chose, en elle. Alors, sur sa lancée, il lui parla de ce qui s'était passé dans le 4 x 4, avec Johnny Guitare. Comment il avait bandé en imaginant ce sinistre imbécile en train de la tripoter devant lui.

« Max... Tu as des pensées pareilles ? »

Ils se dévisagèrent.

« M'man je suis jaloux de toi, tu sais. Avec Jean-Charles, par exemple. Mais je me dis que si tu le faisais devant moi... ce serait pas pareil ! »

Elle lui mit la main sur la bouche ; elle avait l'air effrayé, tout à coup.

« Tais-toi. Il ne faut même pas y penser. »

Moitié plaisantant, moitié sérieux, il lui rapporta sa conversation avec Romuald. Elle riait nerveusement, mais ça la titillait, il le voyait bien. Il est tellement ridicule, ce type ! Mais justement, lui objectait Max, ce serait comme avec Jean-Charles, on se servirait de lui. C'est rien qu'un pantin !

« J'espère que tu ne parles pas sérieusement ? »

« Pourquoi pas ? »

« Mais enfin, Max ! Tu es fou ? Et d'ailleurs, il habite au village, ce genre d'individu... même à supposer l'impensable... que je... tout le bourg serait au courant dès demain ! »

« Tu déconnes, il est fiancé avec la fille Castanier ! Tu sais combien elle a de dot ? Il la fermera, je te garantis ! »

« Mais il est grotesque, Max. Et puis, cessons, cette conversation est complètement absurde ! Il n'en est pas question, tu entends ? Allez, descends de ce lit et viens en bas... Maria nous a fait une pizza, on va la découper en

petits morceaux et on fera un apéritif, rien que nous deux. Avec du rosé glacé. »

« On pourrait inviter Romuald, non ? Ce serait marrant ! »

« Tu arrêtes avec ça, Max, tu m'entends ? »

Il n'insista pas. Elle était outrée, bien sûr. Mais pas au point où elle aurait dû l'être. Il alla prendre sa douche, descendit sur la véranda. Le soir tombait. Pour une fois, la chaleur n'était pas trop orageuse. Il y avait même une légère brise qui chuchotait dans le feuillage des tamaris. Ils grignotèrent la pizza, en buvant du rosé. Maria allait et venait dans la cuisine. À nouveau il pensa comme ce serait bien, s'ils n'étaient rien qu'eux deux. Œdipe et Jocaste vivant en paix ! Elle aurait des amants, bien sûr, vicieuse comme elle était. Mais il régirait tout.

« À quoi tu penses, Max ? À des choses vilaines, hein ? J'en suis sûre, quand tu fais ces yeux-là... Vilain petit pervers ! »

Il frissonna de délice. Était-ce le vin rosé ? Où la graine qu'il avait semée en elle en lui parlant de Romuald ? Mais elle venait de prendre sa voix « sexuelle » d'enfant sage.

« Je pense à Romuald, dit Max. Je t' imagine avec lui. »

Sa mère but une gorgée de rosé. Elle prit un morceau de pizza, le grignota délicatement, du bout des dents, comme une souris.

« Tu sais quoi ? On pourrait... »

« Non, je ne veux rien entendre ! »

« S'il pensait que tu dors ? Que t'as pris des cachets pour dormir ? Et moi, je le ferai venir dans ta chambre... »

Il la vit s'empourprer, puis pâlir. Elle se prit les coudes dans les bras, comme si elle avait froid, puis leva timidement les yeux sur lui. Voilà qu'elle faisait sa petite fille. Max sentit sa verge se redresser.

« Toi, tu dormirais, chuchota-t-il. Tu serais pas censée te rendre compte ! »

« Voyons, ne sois pas absurde ! »

« Et il aurait trop les foies, après, t'imagines un peu ? Abuser d'une femme droguée par des médicaments. C'est un viol ! Il risquerait la taule, tout simplement. »

« Mais comment peux-tu penser des choses pareilles ? »

« Je suis pervers, comme toi. Les pervers pensent ce genre de truc. »

Maria sortit de la cuisine. Elle était habillée. Elle expliqua que la piperade était sur le fourneau. Il suffirait de la réchauffer à feu doux. Et elle avait préparé une crème glacée dans le frigo. Sa mère lui dit qu'elle était un ange, que sans elle, elle serait perdue. La Portugaise rosit de plaisir et s'en alla. Ils

se retrouvèrent seuls.

« Je vais le chercher, dit Max, se levant. J'y vais. »

Sa mère le vit redresser son sexe érigé sous son pantalon.

« Reste ici, Max ! Tu m'entends, ne fais pas l'idiot ! Je te défends d'amener cet imbécile ! »

« On n'est pas obligés de faire quelque chose. Il vient prendre un verre, c'est tout. On verra sur place... »

Sa mère porta ses mains à ses joues, comme si elles lui brûlaient. Il fila sans plus attendre. Elle l'appela encore deux fois, d'une voix faible, mais il ne se retourna pas.

Quand il arriva sur la placette, cinq minutes plus tard, le café était plein à craquer de touristes. Les terrasses des restos aussi. Les joueurs de pétanque s'en donnaient. Dans la boutique de Madame Souvenir, Romuald était en train d'accorder sa guitare. Une Anglaise couperosée, plate comme une limande, faisait pivoter le tourniquet des cartes postales.

« Tiens, te revoilà, toi ? Tu viens acheter un souvenir ? Je viens justement de recevoir un stock de poupées provençales made in Taïwan, ça se vend comme des brioches. »

« Tu joues au Lézard, ce soir ? »

« Non, ils ont un groupe de jazz. J'allais fermer la boutique. Pourquoi ? »

« J'ai parlé de toi à ma mère. »

« Quoi ? »

Il faillit en lâcher sa guitare.

« Attends, fais pas cette tête, j'ai rien dit. Juste que tu m'avais raccompagné, que t'étais un mec super sympa, très branché, que t'avais du succès avec les nanas, tout ça. Je t'ai fait mousser, quoi. Elle t'a entendu, au Lézard, elle aime bien la façon dont tu joues. Tu pourrais venir prendre l'apéro, nous jouer quelques airs ! Après... (Max haussa les épaules.) On verra, hein ? »

Bouche bée, l'autre le contemplait fixement.

« Mais qu'est-ce que tu mijotes, toi, exactement ? Elle m'a jamais regardé, ta mère. Tu me montes un poisson d'avril, ou quoi ? On est en juillet, je te signale ! »

« T'as les foies ? Elle t'impressionne ? Tu préfères les petites connes qui sentent la crevette ? »

Max ricana.

« J'ai juste envie de m'amuser un peu, dit-il. Faut te faire un dessin ? »

Comme un zombie, Romuald se leva, posa sa guitare sur le comptoir,

poussa l'Anglaise dehors, rentra le tourniquet des cartes postales, baissa le rideau de métal.

« T'es vraiment sérieux, hein ? Tu me fais pas marcher ? »

Il était blanc d'émotion.

« Attention, hein ? C'est ma mère, c'est pas une pute ! Je te promets rien. Faut pas croire qu'elle va se coucher sur le dos en te voyant. Mais... comment dire. Je l'ai pas trouvée... hostile, si tu vois ce que je veux dire. Elle a pas poussé les hauts cris, quand je lui ai parlé de toi... comme d'un garçon avec qui elle pourrait éventuellement s'amuser, un type discret, fiancé, qui saurait fermer sa gueule... »

« Merde alors ! (Romuald jeta un coup d'œil vers un des miroirs qu'ils vendaient, encadré d'olivier sculpté au couteau par un « authentique pâtre provençal ». Il se toucha le menton.) Faudrait que je me rase... »

« Te raser ? Laisse béton, mec. Elle va pas te faire la bise. Écoute, c'est juste... une prise de contact. Il se passera sans doute rien, vous allez juste faire connaissance, tu piges ? Allez, amène ta guitare, Johnny, on y va. Et tâche d'être discret, hein, si jamais ça marchait, entre vous... Mon père, il est jaloux comme un sultan ! Si jamais ça venait à ses oreilles, je donne pas cher de ta peau ! »

« Et moi, tu veux que je me fasse arracher les yeux par Clotilde ? Laisse-moi au moins me changer, prendre une douche. J'en ai pour cinq minutes. »

Max alla attendre, sur la place du Cros, en regardant les joueurs de pétanque. L'autre appliqua dix minutes après ; il avait fait de sérieux efforts de toilette, s'était rasé, parfumé. Il schlinguait le Mennen aftershave comme une boutique de coiffeur ! Et sa guitare sous le bras, comme une mitraillette. Il valait vraiment son poids de chou-fleur, l'abruti. C'est maman qui allait être contente.

« Regarde ce que j'ai trouvé pour toi, maman, à la boutique des souvenirs ? Un authentique connard provençal made in Taïwan, avec sa guitare et sa bite en plastique ! Y se remonte dans le dos, avec une clef ! Et devine ce qu'il va te faire ? »

CHAPITRE XV

T'AS DÉJÀ BAISSÉ UNE FEMME QUI DORT ?

Quand ils arrivèrent sur la véranda, ils ne trouvèrent que le reste de la pizza et les verres, dont l'un était plein à ras bord de rosé. Max pensa que sa mère était allée se réfugier dans sa chambre, et s'y était enfermée à clef.

« Elle est peut-être allée dormir, dit-il à Romuald, en cherchant à cacher sa déception. Elle prend des trucs pour les nerfs, des fois, elle s'endort d'un coup... pouf... »

« Bon, eh ben... »

« On peut toujours finir la pizza. Et y a du rosé glacé, assieds-toi. Essaie de jouer un air, ça la fera peut-être sortir ? Elle veut peut-être que tu lui fasses la sérénade ! »

Il essayait de plaisanter, mais le cœur n'y était pas et Romuald, si bouché fût-il, dut le sentir. Ne sachant si c'était du lard ou du cochon, il posa son cul sur une chaise et sa guitare en travers des cuisses. Et là-dessus, surprise ! Qui sort de la cuisine ? Jolie maman en personne ! Étonné de la trouver si petite, Max réalisa qu'elle avait retiré ses chaussures. Pieds nus, elle avait quelque chose de désarmé, d'enfantin. Et elle s'était remaquillée ! Avec beaucoup de rose sur les joues et une bouche rouge cerise, ce qui, avec les cheveux qu'elle avait tirés en arrière, et noués en queue-de-cheval, lui faisait un visage de jolie poupée perversément ingénue. Enfin, elle avait enfilé sa fameuse robe blanche... sous laquelle ses seins bougeaient sans entraves !

Romuald se dressa comme un pantin qui sort de sa boîte et faillit laisser dégringoler la guitare.

« Tiens, tu as amené un ami, Max ? s'étonna-t-elle hypocritement. Tu aurais pu me prévenir, quand même... J'aurais pu être en petite tenue ! »

Confuse, minaudante, sucrée, mais très maman ! Du grand art. Max sentit sa verge durcir instantanément et l'émotion lui tiédit les tempes. Quant à Johnny Guitare, c'est tout juste s'il n'en avala pas sa glotte. Rougissant un brin sous son fard rose, sa mère serra cérémonieusement la main hésitante qu'il lui tendait comme un chien qui donne la patte.

« Je voudrais pas déranger... Max m'avait dit... j'ai dû mal comprendre... Je croyais... »

Il en bafouillait. Sa mère le détaillait, les yeux pleins d'une froide malice.

« Alors, comme ça, vous jouez de la guitare ? fit-elle en s'asseyant, tirant pudiquement sa robe sur ses genoux. Comme c'est original ! »

Romuald se fabriqua un sourire modeste.

« Oh, je me défends, sans plus ! J'suis pas Jimmy Hendricks, hein ? Mais

ça vient... J'ai le feeling, quoi. Je la sens bien, la guitare ! »

Il fit grouiller ses doigts comme les pattes d'une grosse araignée. Max surprit les yeux de sa mère sur ces doigts qui bougeaient et la vit rougir un peu plus. Elle vida son verre pour cacher son embarras.

Jouant à la jeune fille de la maison, Max passa à la ronde ce qui restait de la pizza. Chacun se servit, et accompagna ça d'un coup de rosé glacé. Romuald fit claquer sa langue.

« Pas mauvais, ce petit rosé ; il se laisse gentiment tapoter sur les fesses ! »

Le fils et la mère lui décochèrent le même coup d'œil offusqué, et il ravala en toussant sa plaisanterie et une arête d'anchois. Pris de pitié, Max vint à son secours.

« Il plaisante, m'man. C'est ce qu'on dit, au village, quand un vin se laisse boire, tu comprends ? Il se laisse avaler facilement, ça veut dire qu'il est pas farouche, quoi, comme une fille qui se laisser caresser le derrière... »

« On lui dit de s'asseoir, elle se couche ! » insista cet abruti, avec la légèreté spirituelle qui le caractérisait.

« J'avais compris, dit Bérengère, d'un ton pincé. Je ne suis pas idiote. »

Et elle vida son verre d'un trait. Max la resservit aussitôt, ainsi que Romuald.

« Mais tu veux nous soûler, mon chéri ? fit sa mère d'une voix pointue. J'espère que tu n'as pas d'idées en tête, hein ? »

Elle pouffa sottement, comme une collégienne, en épiant Romuald sous ses cils.

« Mon Dieu, se reprit-elle, je crois que j'ai trop bu, je vais commencer à dire des sottises. Ton ami va être choqué ! »

« Lui ? Tu le connais pas ! Il est drôlement moderne ! Pas vrai, Romuald ? »

« Vous m'excuserez, je vais faire pipi ! » dit Bérengère en battant des cils.

Elle regagna la cuisine, en tortillant son derrière. Ils entrevirent ses cuisses par transparence, quand elle passa devant la lumière.

« Bon Dieu, soupira Romuald, en faisant mine de s'essuyer le front. Elle me tue, ta mère, mec. Elle me tue littéralement... Quelle femme ! Et ces petites façons qu'elle a ! »

« Elle va faire son pipi ! minauda Max, imitant l'intonation sucrée de sa mère, en frappant sur la cuisse de Romuald. T'as entendu ça ? C'est mignon, non ? Je vais faire mon pipi ! »

Ils s'esclaffèrent salement, sans faire de bruit. Max écartait les cuisses, sur sa chaise, en imitant le geste d'une femme qui soulève sa robe, et faisait

(pssss ! pssss !) le bruit du pipi qui sort. Romuald, rouge jusqu'aux oreilles, hoquetait sans bruit.

« T'aimerais bien la voir faire son pipi, hein ? Ta fiancée, elle pisse devant toi ? »

« T'es fou, mec ? C'est une catholique ! »

Ils se tordirent à nouveau, et entendirent le bruit de la chasse d'eau.

« Elle doit être en train de s'essuyer la chatte. T'aimerais pas la lui essuyer, toi ? Avec ta grosse langue baveuse ! »

« Arrête de déconner, si tu continues comme ça, je vais faire un trou dans ma guitare ! J'ai une de ces triques, mec ! »

« Qu'est-ce que vous complotez à voix basse, tous les deux, hein ? Vilains garçons ! Et pourquoi riez-vous ? Je parie que vous dites des cochonneries, pas vrai ? »

Pieds nus, ils ne l'avaient pas entendue venir.

« On parlait du pipi des dames ! C'est mignon, une dame qui fait pipi, pas vrai, Romuald ? Il aurait bien aimé te voir faire pipi devant lui, ce cochon ! »

« C'est pas vrai... j'ai jamais... »

Outré, Romuald fusilla Max du regard.

« J'espère bien, que ce n'est pas vrai ! » fit Bérengère, qui fronça les sourcils, jouant à la maman.

Mais même Romuald comprit que c'était bidon. Sa pomme d'Adam jouait au yo-yo. Il était clair qu'elle avait trop bu, et qu'elle ne savait plus ce qu'elle disait. Constatant que la bouteille était vide, elle rentra pour en chercher une seconde.

« T'es con, ou quoi ? fulmina Romuald. Lui dire ça ! Tu veux me casser la baraque ? »

« Au contraire, ducon, chuchota Max, je lui donne des idées ! Tu n'y connais rien ! Tu vois pas qu'elle est mûre ? C'est dans la poche, j'te dis ! »

« C'est vrai qu'elle avait pas l'air vraiment furax... »

« Elle est soûle, merde, tu te rends pas compte de tout ce qu'elle a bu ? Et avec les cachets qu'elle prend, elle va s'endormir dans une minute. Je te parie ma bécane contre ta guitare ! Tu veux la baiser, ou pas ? »

« Un peu, que je veux... Mais elle a pas l'air soûle à ce point. »

« Cinq cents balles. »

« Quoi ? »

« Cinq cents balles, et tu la baisses ! »

« Merde, alors... ta mère ? »

« T'as envie, ou pas ? »

« J'te crois pas, tu m'fais marcher. »

« Aboule le fric, elle est à toi. »

« Mais comment ? Comment tu... »

« Laisse-moi faire, j'ai l'habitude. Aboule... »

Fébrilement, Romuald fouilla ses poches, en ramena quelques billets froissés en boule, les déplia, en compta cinq, les refila sous la table à Max qui les fit disparaître. Puis, éperdu d'angoisse, le guitariste regarda ce fils dénaturé s'engouffrer dans la cuisine.

Sa mère l'attendait devant le frigo.

« Il est ridicule, Max, ce type. Absolument ridicule ! » chuchota-t-elle.

« Oh, m'man, c'est ça qui m'excite, justement. Pas toi ? »

Exactement ce que lui disait son frère, quand il la prévenait qu'un garçon qu'elle ne connaissait pas allait venir. Et qu'il faudrait... qu'elle se laisse faire, comme avec les autres. Elle le dévisagea avec une sorte d'épouvante.

« Mais j'pourrai jamais, Max... jamais... »

« On te demande pas de faire quoi que ce soit. Tu vas te coucher, tu dors... et je m'occupe du reste. »

« Max... non... non, j'veux pas, c'est trop... c'est trop dégoûtant... »

Son propre fils ! Il voulait qu'elle...

« J't'en supplie m'man, j'en ai tellement envie. Oh, ça m'excite tellement, regarde, regarde comme ça m'excite... »

Il souleva son short, exhiba son sexe raidi. Sa mère, l'air égaré, lui prit la queue et la serra d'une façon compulsive. Ils se fixaient dans les yeux, avec le même air de folie.

« T'as vu, chuchota Max, ce connard m'a filé cinq cents balles, comme pour une pute ! Il a payé, va falloir que tu passes à la casserole, maman ! »

Il montra les billets froissés à sa mère qui frissonna de tout son corps en crispant ses doigts sur sa queue, et s'appuya au frigo, comme si ses jambes ne la portaient plus.

Henri aussi les faisait payer, les garçons qu'il amenait !

« T'auras juste qu'à dire que t'as sommeil... et, m'man, laisse ta fenêtre ouverte, on viendra te reluquer pendant que tu te déshabilles... Oublie pas d'écarter les cuisses, surtout ! Faut le rendre fou, ce connard ! »

« Oh, Max, Max ! »

« Tu dormiras, merde. Tu dormiras : y pourra pas se vanter de quoi que ce soit... Oh, ça m'excite tellement de savoir qu'il va te baiser devant moi ! »

Il lui arracha la bouteille qu'elle venait de prendre dans le frigo, et courut rejoindre l'autre zigoto. Les yeux de Bérengère s'abaissèrent sur les billets

froissés qu'il avait laissé tomber par terre. Elle les ramassa, les posa sur le buffet.

« Comme une putain, murmura-t-elle... Oh, mon Dieu ! »

Elle alla les rejoindre. Ils étaient en train de boire en se racontant des conneries sur les filles du village. Elle remarqua que Romuald n'osait pas lever les yeux sur elle. Il avait croisé les jambes pour dissimuler son érection. La guitare était posée sur la balancelle.

« T'as sommeil, non, m'man ? fit doucereusement Max. Je vois que t'as les yeux roses. Faut pas te forcer à rester, hein ? Romuald comprendra... »

« C'est-à-dire... » bredouilla Bérengère.

Elle avait rougi jusqu'au blanc des yeux, une chaleur malsaine alourdissait son corps. Max vola à son secours.

« Ma mère prend des cachets pour dormir, expliqua-t-il. On dirait que ça commence à lui faire de l'effet... »

Elle ne le démentit pas. Les dés étaient jetés.

« Va te coucher, m'man. Allez, va... sois gentille... Maman va faire son dodo... »

Il avait pris la voix crapuleuse de leurs jeux sexuels. Mon Dieu, l'autre imbécile allait se rendre compte. Elle se leva lentement.

« Un gros dodo... avec plein de vilains rêves très coquins, hein ? » fit mielleusement Max en l'enlaçant.

Elle s'avachit contre lui, il l'embrassa tendrement dans le cou. Pieds nus, elle n'était pas plus grande que lui. Romuald les observait, interdit. Bérengère lui adressa un geste mou, sans affronter son regard. Il se leva pour lui dire au revoir, mais elle feignit de ne pas voir la main qu'il lui tendait. Poussant sa mère dans la cuisine, Max se retourna et leva le pouce, en lui clignant de l'œil. Ils la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle sorte de la cuisine, au fond.

« Quand elle a pris ses cachets, dit Max, elle se rend plus compte de rien. Un vrai zombie... Elle parle, elle te répond, mais c'est comme une somnambule. Elle se souvient de rien tout de suite après ! »

« Merde alors ! »

« Viens, dit Max, en le tirant par la manche. On va la zyeuter par la fenêtre, enlève tes godasses. »

Romuald se débarrassa fébrilement de ses tiags et suivit Max dans le jardin. Ils contournèrent la véranda et longèrent la maison. Un carré de lumière se découpait sur le gazon. Une ombre chinoise s'y promenait comme sur un écran de cinéma. Il y avait un if qui grimpait tout contre. Ils se planquèrent derrière et purent voir ce qui se passait dans la chambre.

Elle venait de s'asseoir devant sa coiffeuse, les yeux fixés sur son image. Elle semblait attendre quelque chose. À sa raideur, Max sut qu'elle les avait entendus venir. Au bout d'un moment, elle se retourna vers la fenêtre, veillant à ne pas diriger ses yeux de leur côté, et elle étendit une jambe devant elle, comme pour vérifier qu'elle était bien épilée. Elle se flatta le mollet, de la main, puis retroussa sa robe blanche sur ses cuisses, et, comme elle était juste dans l'axe de leur regard, ils virent la tache sombre des poils, et la balafre rose du sexe, au bas de son ventre. Elle avait posé un pied sur sa chaise et se tripotait un orteil.

« Putain de Dieu, chuchota Romuald. On lui voit la chatte, mec ! »

Il se dégrafa fébrilement et sortit son énorme pine. Bouche bée, il commença à se palucher doucement. La mère de Max venait de se lever. En un instant, elle fit passer sa robe par-dessus sa tête et leur tourna le dos, leur exhibant ses fesses.

« Oh, putain, ce cul ! » gémit Romuald.

Bérengère se retourna et inclina son buste, pour prendre sa chemise de nuit, faisant se balancer ses seins sous elle.

« Ces nichons, ces nichons ! Oh, et puis elle est vachement poilue de la moule ! J'adore ça ! »

Ébloui par la complaisance vicieuse avec laquelle sa mère s'exhibait, Max avait sorti sa queue, lui aussi, et se tripotait. Il regarda sa mère enfiler la nuisette noire, transparente, et se laisser tomber sur le lit, assise. Elle souleva une jambe et cela fit bâiller la large fente rose entre les poils, puis elle tomba sur le dos, à la renverse, et resta ainsi un instant, la vulve béante, une jambe à terre.

Elle fixait le plafond. Puis sa main descendit, au bas de son ventre, et elle se toucha le clitoris du bout des doigts.

« Oh putain, t'as vu ? »

« Des fois, elle se branle, avant de dormir » murmura Max.

Romuald lui broyait le biceps. Là-bas, sa mère venait de remonter le drap sur elle, leur cachant sa nudité. Est-ce qu'elle allait éteindre ? Max se posa la question. Mais alors elle fit une chose qui le laissa pantois d'admiration. Après avoir tendu le bras derrière elle, elle le laissa retomber, mollement, comme si elle n'avait pas la force d'atteindre l'interrupteur. Simultanément, son autre main fouilla sous l'oreiller voisin, celui du Commandant, et reparut, tenant le masque noir. Elle s'en affubla maladroitement.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'effara Romuald. Elle se prend pour Zorro ? »

« Elle dort toujours avec ça... pour que le soleil la réveille pas, le matin. »

Ils attendirent, sans respirer. La poitrine de sa mère montait et descendait. Son souffle se fit régulier.

« Elle roupille, maintenant, on peut y aller. »

« Attends encore un peu... »

Il pétait de trouille, Romuald. Sans l'écouter, Max se hissa sur le rebord et entra dans la chambre. Il alla s'agenouiller près du lit et, tournant le dos à la fenêtre, chuchota.

« Bouge pas, surtout, t'as compris ? Tu dors. Quoiqu'on fasse, tu dois pas te réveiller, vu ? »

Un frémissement à peine perceptible fut la réponse de sa mère. Il ne put s'empêcher de glisser sa main sous le drap pour lui toucher le sexe. Elle était trempée ! La fente bâillait dans la touffe humide comme une bouche affamée.

« Oh, Max, le voilà ! Enlève ta main... » murmura sa mère, d'une voix d'agonisante.

Comment pouvait-elle le voir ? Sans doute avait-elle mal mis le masque, de façon à voir dessous. Romuald était en train d'enjambrer la fenêtre. Il avança sur la pointe des pieds, son hideux braquemart braqué devant lui.

« Mais, fit-il, tu... tu la touches, mec ? Tu touches ta mère ? »

« C'est pour vérifier qu'elle dort... tu vois, qu'est-ce que je t'avais dis ? Je lui ai mis un doigt dans le trou, et elle moufte pas ! »

Max abaissa le drap. Elle avait les cuisses écartées, un genou légèrement replié sur le côté, la nuisette retroussée jusqu'au nombril. Dans la motte ouverte, le vagin bâillait, d'un rose ardent. Les poils se hérissaient comme des pattes d'insecte sur les bords des grandes lèvres. Max passa les doigts dessus.

« T'as vu ses poils ? Ils sont doux comme de la soie ! Tu verras quand tu la toucheras ! »

« Putain, mec, j'aurais jamais imaginé qu'elle avait une moule aussi grosse ! »

Max gloussa.

« T'aimes ça, les grosses moules, hein ? Les grosses moules de salope ! On croirait pas, hein, avec son visage de petite fille ! Regarde dedans, comme c'est bizarre, tous ces trucs. »

Max écarta les lèvres de la vulve, un filet de mouille transparente coula du vagin. Les nymphes se dressèrent.

« Regarde son clito... il est tout raide... plus on lui touche, plus y devient gros ! »

Max sollicita du bout du doigt la fraise de chair. Sa mère creusa les reins

dans un mouvement réflexe.

« Fais gaffe, tu vas la réveiller. »

« Y a pas de danger ! Quand elle dort, elle dort ! Et son trou du cul, t'as vu comme il est marrant ? Vise un peu ! »

« Fais gaffe, je te dis ! »

Bouche bée, Romuald le regarda enfoncer lentement son index dans l'anus. Max riait tout bas, une lueur folle dans les yeux.

« T'as vu, y a une goutte qui sort de son trou... chaque fois que je lui mets un doigt dans le cul, ça fait pareil ! »

« Putain, tu me tues, j'te jure. Si on m'avait dit ça ! Mais t'es inconscient, ou quoi ? C'est ta mère, merde... Tu te rends pas compte ? »

Hagard, Romuald se masturbait lentement en regardant le doigt de Max qui allait et venait dans l'anus de sa mère.

« Et alors, qu'est-ce que ça peut fiche que ça soit ma mère ! T'es vraiment vieux jeu, dis donc ! Attends, je vais la mettre à poil... ce sera mieux pour la baiser... on va la baiser tous les deux, t'es d'accord ? »

« Tu baisses ta mère ? fit Romuald, de plus en plus horrifié. Tu la baisses vraiment ? Dedans ? »

« Seulement quand elle dort, connard, elle s'en aperçoit même pas ! Ça compte pas, puisqu'elle le sait pas ! »

Il fit remonter la nuisette au-dessus des seins qui coulèrent sur le buste. Au centre des aréoles, qui s'étoilaient comme de gros pétales mauves, les bouts drus étaient dressés. Max taquina les tétons, du bout des doigts.

« T'as vu, c'est comme le clito ; ils deviennent plus gros quand on les touche. Faudra que tu lui sucés les nichons, quand tu vas la tirer, elle aime bien ça, qu'on les lui suce en la baisant ! »

Il tira l'étoffe vaporeuse le long des bras qui se firent mous. Quand elle fut nue, il lui mit les bras en croix et lui écarta les jambes le plus possible. Romuald haletait comme un chien qui a couru, paralysé par le spectacle, s'emplissant les yeux de la nudité scandaleuse.

« Tu veux la lécher ? T'aimes ça, lécher les bonnes femmes ? »

« Un peu, mon salaud, que j'aime ça... surtout quand c'est des mouilleuses, comme elle. Regarde comme ça coule ! »

Max donna l'exemple, il s'accroupit au pied du lit, ouvrit comme un gros fruit blet, du bout des doigts, le sexe baveux, et avança le menton pour lui lécher la fente de bas en haut. Il enfonça sa langue dans le vagin, et la fit remonter jusqu'au clitoris. Ils virent se crisper les mains de sa mère sur le drap.

« T'es sûr qu'elle dort ? »

« Bien sûr, elle peut jouir en dormant, ça veut pas dire qu'elle se réveille... »

Il fit aller et venir sa langue, dans la raie des fesses, entre les lèvres du sexe. Alors, n'y tenant plus, Romuald, le poussa sur le côté et, prenant sa place, il enfonça sa bouche dans la fente de chair et poussa un gémissement de bonheur. Sa langue se mit à frétiller, grosse langue baveuse, musclée. Il lapa comme un animal tout l'intérieur de la chair, aspira les petites lèvres. Au bout d'un moment, les reins de Bérengère se creusèrent et elle souleva son bassin, puis elle remonta les jambes, replia les genoux.

« Elle en veut, gloussa Max. T'as vu ? Elle te donne sa moule ! Elle en veut, mec ! »

« On va lui en donner ! Putain, quand je pense qu'elle dort ! J'en reviens pas... Regarde un peu ça, comme elle ouvre sa chatte... »

Bérengère haletait, se cambrait. Romuald posa un genou sur le lit et s'appuya d'une main sur le sommier.

« Attends, je vais lui soulever les guibolles, ça sera mieux pour l'enfiler ! » proposa Max.

Il retira son short, et, entièrement nu, monta sur le lit, enjamba sa mère comme s'il allait s'asseoir sur son visage et se pencha pour lui prendre les chevilles. Il lui releva les jambes à la verticale en les lui écartant, ce qui fit éclore un gouffre rose dans son vagin.

« Vas-y, enfonce-lui ton dard. »

Guidant sa bite d'une main, Romuald introduisit le gland dans le vagin, puis s'enfonça jusqu'aux couilles. Il émit une sorte de meuglement étouffé.

« Oh, putain, mec... je suis dedans... faut pas que je bouge, je vais tout larguer... »

« C'est bon, hein, de la baiser, cette salope ? » lui demanda Max.

« Du velours, de la soie, mec... et qu'est-ce qu'elle est chaude, un vrai four... »

Ils se faisaient face, leurs visages se touchaient presque. Sournement, Max s'affaissa sur ses genoux et posa son anus sur la bouche de sa mère qui tressaillit. Romuald dégageait sa queue, toute luisante de mouille, et la remettait au fourreau, avec un luxe inouï de précautions, pour ne pas éjaculer. Max frottait son anus sur la bouche humide qui s'ouvrait entre ses fesses, il sentit la langue de sa mère sortir timidement, puis s'enhardir ; elle se mit à lui lécher l'anus. Lui, il frottait ses couilles sur son menton. Dans ses grosses mains, Romuald avait agrippé les cuisses verticales, et il s'agitait d'avant en

arrière. Sa bite glissait dans le vagin empli de mouille avec un bruit de bouche qui salive. Il accéléra son mouvement, défiguré par l'imminence du plaisir.

« Je vais tout larguer, putain, je vais envoyer la sauce ! Oh, elle m'aspire, Max... du dedans, je te jure ! »

« Vas, vas-y, baise-la bien, cette salope ! » haleta Max.

Il sentit les dents de sa mère le mordre entre les fesses, elle aspira son anus dans sa bouche, se cambra sauvagement.

« Merde, elle va pas se réveiller ? »

« Non, vas-y, elle fait toujours ça, quand elle jouit en dormant. Ma sœur, c'est pareil... »

« Ta sœur ? Tu baisses ta sœur et ta mère ? Eh bien, mon salaud... Tu t'emmerdes pas ! »

Sa mère le mordait jusqu'au sang, il sentait son corps arqué frémir sous lui comme une corde trop tendue. Elle le mordait pour ne pas hurler, elle était en train de jouir. Le gros sexe de ce connard de Romuald se plantait brutalement au fond de son vagin et chaque secousse remontait dans le corps de Max, par son anus, où la langue de sa mère, il ne savait trop comment cela avait pu se faire, était presque entièrement enfoncée. Et en même temps, elle le mordait féroce. Le beuglement sinistre de Romuald, qui lâcha son sperme en se cambrant, le visage au plafond, marqua le paroxysme de la scène.

Maintenant que c'était fait, Max avait hâte de se retrouver seul avec sa mère. Il descendit du lit, et contempla son corps saccagé, impudiquement ouvert. Du sperme coulait du vagin. Romuald, stupide, regardait les cuisses ouvertes qui frémissaient par spasmes. Il n'osait plus bouger.

« Faut qu'on se tire, dit Max. Elle va se réveiller... Elle a joui trop fort... »

« Merde, mais... le sperme... »

« T'inquiète, elle se réveille, puis elle se rendort... Même si elle voit le sperme, elle va se rendormir, et elle oubliera. Je la nettoierai plus tard... Amène-toi, faut pas qu'elle nous voie... »

Sa mère, jouant le jeu, commença à remuer les bras, et bredouilla d'une voix ensommeillée. Paniqué, Romuald se rua vers la fenêtre et l'enjamba. Max se pencha au-dehors.

« Tire-toi, vite... tire-toi... »

L'autre détala lourdement.

« Oublie pas ta guitare, hein ? »

Romuald qui galopait vers le fond, obliqua pour revenir sur ses pas, vers la véranda, et disparut à sa vue, derrière le mur. Max alla rejoindre sa mère dans la salle de bains. Elle était assise sur le bidet, cuisses écartées, et regardait

avec dégoût les filaments de sperme qui pendaient de son vagin.

« Fais pas couler l'eau tout de suite, il va entendre ronfler les tuyaux ! »

« Oh, Max, je me dégoûte tellement ! Oh, je me méprise, j'aurais jamais dû ! »

« Commence pas tes jérémiades, hein ? »

Il lui fit signe de se taire, guettant le grincement lointain du portail. Dès qu'il l'eut entendu, il sortit dans le couloir, puis sur la véranda, pour vérifier que Romuald s'était bien tiré. Il poussa le luxe de précautions jusqu'à faire le tour de la villa. En arrivant derrière, il surprit par la fenêtre sa mère qui sortait de la salle de bains, toute nue. Elle le vit tout de suite, et fronça les sourcils, se mit au lit, tira le drap sur elle.

« J'vérifiai qu'il était bien parti, lui dit Max, par la fenêtre, c'est pas ce que tu crois ! »

Il alla fermer le portail à clef, et revint dans la chambre. Sa mère avait remis sa chemise de nuit, assise dans le lit, adossée aux oreillers, elle tenait un livre ouvert devant elle. Son visage était fermé. Elle lui jeta un rapide coup d'œil.

« Tu me méprises, hein ? » lui dit-elle, avec une sorte de hargne.

Alors c'était ça ; c'est pour ça qu'elle faisait la gueule, elle prenait les devants.

« Non, c'est tout le contraire ! lui dit Max. Je t'adore encore plus ! Oh, ce que c'était chouette, maman ! »

Elle vit qu'il était sincère et lâcha le livre. Il se jeta dans ses bras, elle le serra contre elle.

« J'avais tellement peur de te... dégoûter... »

Max lui toucha les seins, la palpa d'une main affamée.

« C'est à moi, c'est à moi, tout ça... »

« Vilain, vilain garçon, qu'est-ce que tu m'as fait faire ! T'es content de toi, hein, petit vicieux ! Faire baiser sa maman ! Vilain dégoûtant... »

Sa voix tremblait d'une sorte d'extase et elle serrait contre elle Max qui riait stupidement, laissant aller et venir sa main sur sa poitrine, sur son ventre. Il atteignit les poils mouillés. Elle ouvrit tout de suite les cuisses.

« Oui, oui, touche-le... touche... c'est à toi. Oh, la vilaine maman qui se fait... qui se fait toucher par son petit garçon ! Oui... mets le doigt dans le trou... »

« M'man, tu sais, pendant qu'il te baisait, c'est comme si j'étais toi ! Oh, ça me plaisait tellement qu'il te traite comme une pute. C'est comme si j'étais toi, je sentais tout ce que tu sentais... »

« Mon chéri, mon vilain petit chéri... oui, oui, branle bien ta maman... oui, encore... suce-moi, Max, suce-moi, je veux sentir ta bouche... »

Elle le poussa fébrilement vers le bas de son ventre, remonta les genoux, s'ouvrit avec les doigts. Il contempla la blessure qui bâillait dans la fourrure mouillée.

« C'est laid, hein, Max ? C'est affreux, non ? »

« Oh, j'adore tellement ça, tellement... »

Il se mit à la lécher, goulûment, et bientôt, il l'entendit crier, de sa voix rauque. Elle le tira vers elle, tout de suite, et il la pénétra.

« Baise-moi, Max, baise maman, baise la vilaine maman ! »

Son frère aussi la prenait, chaque fois qu'il l'avait donnée à un nouveau garçon ! Pourquoi les garçons, les hommes, aiment-ils tellement partager une femme ? En Algérie, les officiers du mess... Toujours deux ou trois, en même temps. Comme s'ils avaient eu peur, tout seuls !

Max s'agitait, les fesses crispées, et quand son sperme gicla elle lui mordit furieusement la bouche. Après, ils restèrent inertes, l'un dans l'autre.

« Te lave pas, surtout. Le mien, tu le gardes dedans ! »

« Oui, mon chéri. Le tien, je le garde dedans. »

« Oh, qu'est-ce que ce serait bien si tu étais veuve, maman. Et moi, je serais ton petit orphelin chéri. On se quitterait plus jamais. Je te ferais baiser de temps en temps par un mec... Ce serait chouette, non ? Et on s'aimerait, on se disputerait jamais. On serait très cochons, très vicieux, et on s'aimerait. Tu crois que c'est possible, dis ? »

Il abaissa la tête, prit le bout d'un sein dans sa bouche, se mit à téter, goulûment. Se tenant le sein de la main, elle lui caressait tendrement les cheveux et le contemplait, avec une sorte d'épouvante.

« Oh, Max, ça me fait peur quand tu dis des choses pareilles. Il ne faut pas qu'on s'aime trop, Max. Je suis ta mère... »

« Justement, maman, justement... c'est pour ça que c'est si bien... »

Tout à coup, il se dégagea.

« Tu sais quoi ? Faudrait que tu viennes avec moi, à l'Escalet. Te baigner toute nue, comme les Allemandes. On pourrait trouver des mecs, là-bas. Des Allemands, comme ceux que tu allais voir à Cavalaire. Ils te baiseraient devant moi ! »

« Max, veux-tu bien ! Jamais de la vie ! »

« Ouais, tu fais ta plaintive, hein ? Mais je suis sûre que tu demandes pas mieux ! »

Sa main descendit entre les cuisses.

« Ouvre-toi, maman. Je veux dormir avec mes doigts dans tes trous. Le trou du cul aussi... ouvre bien... »

Il enfouit ses doigts dans sa chair, le plus profondément possible, et se remit à lui téter un mamelon. Il s'endormit ainsi, avec son goût dans la bouche, son odeur dans les narines, le mouillé du vagin et de l'anus autour des doigts... et il rêva qu'il la faisait violer dans les rochers de l'Escalet par une horde de Messieurs Muscles.

CHAPITRE XVI

SUCE-LE, MAMAN. SUCE-LE DEVANT MOI !

Le lendemain, un mercredi, c'était le jour du marché, à La Garde-Freinet. Tôt levés, pour une fois, Bérengère et son fils y accompagnèrent Maria dans la Dauphine, pour faire provision de légumes et de fruits. Il faisait un temps superbe et les touristes se montraient sans discrétion les gloires locales qui faisaient leurs emplettes « en toute simplicité », et tout particulièrement l'écrivain Rezvani et sa femme Lulla.

Max et sa mère aperçurent de loin Jean-Charles qui faisait la causette avec une de ses mamans cellulite, attablé à la terrasse de La Feuille d'Érable. Ils firent mine de ne pas le voir. Ils allaient et venaient, bousculés par la foule qui se pressait autour des étalages, amusés par les cris des vendeurs qui proposaient leur marchandise. Si l'on n'avait pas su qu'ils étaient mère et fils, on aurait pu, n'était la différence d'âge, les prendre pour deux amoureux. Sans cesse leurs yeux se cherchaient, leurs mains se prenaient avec une impatience fébrile, ils riaient pour des riens, comme des enfants excités.

« Oh, regarde les belles tomates... »

« Et ces pêches ! »

« Oh, et ces cerises... »

Ils étaient vraiment comme deux gosses, et Maria suivait, un peu étonnée par leurs effusions, portant les paniers. En entrant dans la boulangerie, ils se heurtèrent à Romuald, endimanché, qui tenait sa fiancée par le bras. Avec un sourire circonspect, le guitariste fit les présentations. La pimbêche était particulièrement désagréable, mais n'osait pas se montrer trop impolie. La femme du commandant Van de Walle était une personne en vue. Ils échangèrent quelques banalités, d'une voix contrainte. Puis la fiancée alla rejoindre une copine, qu'elle venait d'apercevoir.

« Ma mère voulait s'excuser, pour hier soir, dit Max. Elle avait sommeil. Mais faudra revenir un après-midi, nous jouer de la musique... »

« Vo... vo... volontiers... » dit Romuald, en piquant un fard.

« Cet après-midi, tu fais quelque chose ? »

Max vit nettement sa mère tressaillir de contrariété. Elle lui pinça le bras.

« C'est-à-dire... »

« Mais Max, on ne sait pas encore ce qu'on va faire, cet après-midi ! » le coupa-t-elle.

« Écoute, fit Max à Romuald, je te passerai peut-être un coup de fil, on sait jamais... Des fois qu'elle change d'idée ! »

Ils s'éloignèrent, comme la fiancée rappliquait. À nouveau sa mère lui

pinça furieusement le bras.

« Il n'est pas question qu'il revienne, tu m'entends ? »

« Allez, quoi, ça t'a pas plu hier, quand il t'a fourré sa grosse bite ? Pourquoi tu mouillais autant, alors ? »

Sa mère fit une moue éplorée.

« Mais je peux pas faire semblant de dormir l'après-midi, Max. »

« Eh bien, tu resteras réveillée, pouffa son fils. Ce sera encore plus excitant, non ? Tu pourras voir ce qu'il te fait ! »

Maria les attendait, avec ses couffins débordant de fruits et de légumes, et ils ne purent en dire plus long. Toute la fin de matinée, de retour à Grimaud, Max tanna sa mère pour qu'elle cède. Elle ne voulait rien savoir, puis, tout à coup, il la sentait sur le point de fléchir.

« Et qu'est-ce que vous me feriez, hein ? Si j'acceptais ? » demandait-elle, de sa voix curieusement innocente.

« Plein de cochonneries ! » gloussait Max.

« Oh, tu es un affreux garçon. Non. C'est non, et c'est non ! »

Mais en sortant de table, comme par hasard, sa mère envoya une fois de plus Maria à Cogolin ! Il y avait plein de draps sales à porter à la laverie et mille choses de première nécessité à acheter pour la maison. Elle avait fait une liste très détaillée.

« Surtout, ne conduisez pas trop vite, hein ? Je ne voudrais pas que vous ayez un accident ! Si vous voyez qu'il est trop tard, rentrez chez vous avec la 4 CV, vous la rapporterez demain. »

« Ainsi, on envoie cette brave Maria chasser le dahu ? fit Max, en descendant de sa chambre pour rejoindre sa mère sur la véranda, où elle faisait bronzer ses jambes. Serait-ce qu'on a des idées olé olé ? »

« Mais pas du tout ! Que tu as l'esprit tordu. Il fallait vraiment laver les draps ! Je n'en ai presque plus de rechange ! »

« On pourrait en profiter. Je téléphone à Romuald ? »

Sa mère fit sa moue de petite fille.

« Non. Je t'ai dit non, c'est non. Hier soir, tu as été très vilain, Max. »

« Si je suis vilain, c'est parce que je sais que tu en as envie. »

Boudeuse, sa mère se tripotait les doigts de pied, marmonnant quelque chose à propos du pédicure.

« Pas vrai, insista Max, que tu en as envie ? »

Il lui caressa le cou.

« Ce n'est pas une raison, murmura sa mère. Oh, regarde cette grosse libellule, Max ! »

« C'est ça, change de conversation. Alors, je lui téléphone de venir ? »

Elle poussa un soupir excédé.

« Max, il fait si chaud ! » se plaignit-elle.

« Justement, gloussa-t-il, tu pourras te mettre toute nue ! »

« Imbécile ! »

Sans répondre, il se pencha, prit la robe légère qu'elle portait, et la tira vers le haut. Elle leva les bras comme une petite fille pour qu'il la lui retire. Toute nue, elle s'affala dans le fauteuil. Les bouts de ses seins étaient rigides. Max les lui chatouilla.

« Tu as envie de faire le vilain avec ta maman, hein ? »

« Mais pas tout seul. Je lui téléphone, m'man ? »

« Oh, ce que tu es agaçant ! »

Elle se leva, prit sa robe.

« Je l'appelle ? »

« Fais comme tu veux, je m'en fiche ! » (Sa voix d'enfant capricieuse, maintenant ! Max crut s'évanouir de plaisir. Elle acceptait !)

Elle bâilla théâtralement, comme font les timides, en public, quand ils essaient piteusement de se donner l'air dégagé.

« Je crois que je vais aller faire la sieste, je suis tellement fatiguée, Max. Cette chaleur me mine ! »

Il la regarda rentrer dans la cuisine en balançant ses fesses nues. Il rentra derrière elle, la vit passer dans le couloir. Il décrocha le poste qui était dans le couloir ; il était sûr qu'elle écoutait, de sa chambre, dont elle avait laissé la porte ouverte. Il fit le numéro de la boutique Souvenir.

« Bonjour, madame Ambérieux. Vot'fils est là ? Max... Max Van de Walle, le fils du Commandant... Très bien, merci ; et vous ? Pas trop chaud... Ah, c'est la saison, hein ? Salut, Romuald. C'est Max... Ouais, je m'étais dit, si t'avais rien à faire... Pourquoi tu passerais pas ? On rigolerait un peu... Ma mère ? Oh, je sais pas, elle doit faire la sieste... Ce qu'on ferait ? On pourrait se baigner dans la piscine... On réveillerait ma mère, elle se baignerait avec nous, toute nue... (Gloussement.) Je plaisante, bien sûr... Allez, amène-toi, on verra bien ce qu'on fait... Viens quand tu veux, il n'y a pas le feu, hein ? (Nouveau gloussement. Il raccrocha.) M'man ? T'as entendu ? »

« Je suis pas sourde ! »

« Tu fais la tête ? »

« Tu es très vilain, Max. Vraiment... très vilain. Un vrai maquereau ! Mon fils est un maquereau. »

« Qu'est-ce que tu racontes ? Il vient juste boire un verre ! »

« Tu parles ! Un verre ! »

Elle vint le rejoindre dans la cuisine où il préparait un pichet de citronnade glacée. Elle avait remis sa robe. Et s'était remaquillée. Il s'abstint de le lui faire remarquer en voyant la moue maussade qu'elle affichait. Elle alla et vint, mettant de l'ordre, déplaçant divers objets.

« J'croisais que tu voulais faire la sieste ! »

« Je suis trop énervée. Max... Max, j't'en prie, mon chéri. On ne devrait pas... »

« On ne devrait pas quoi ? »

« Oh, tu sais bien ! » (Sa voix plaintive.)

« T'es obligée à rien, m'man. Il vient boire un verre. On va pas te violer ! »

« Je sais, Max, que vous allez pas me violer ! »

Se trompait-il, ou y avait-il vraiment dans cette phrase comme une question sournoise ? Presque un regret ? Il en frissonna et il vit qu'elle avait rougi ; ça ne lui ressemblait pas, de rougir ainsi, sans arrêt. Là-dessus, la clochette du portail grelotta. Affolée, sa mère se leva, porta ses mains à ses joues.

« C'est lui. Oh, il n'a pas attendu, hein ? Je suis sûre qu'il croit qu'il va me... Oh, Max, Max, dis-lui de repartir, on restera tous les deux, rien que toi et moi. Je ferai tout ce que tu veux, Max. »

« Voyons, m'man, fais pas l'idiote. Maintenant qu'il est là, on peut pas le chasser, de quoi ça aurait l'air ? »

Elle courut se regarder dans la glace de Maria, derrière l'évier.

« Et en plus je suis affreuse, maquillée n'importe comment. Regarde cette tête que j'ai ! Et je suis nue sous ma robe, Max ! »

Comme elle s'était vite mise au diapason, comme elle entraînait vite dans le rôle : la voix de Marie-Chantal, d'une innocence outrée, qu'elle venait de prendre, fit se dresser le sexe de Max. En même temps, la jalousie le mordait, mais d'une façon perverse, délicieuse. Il la prit par le bras, brutalement, et la tira vers la porte. Il lui montra la balancelle.

« T'iras t'asseoir là. Compris ? Bien au fond, dans le creux. Nous, on se mettra en face, t'as bien pigé ? (Elle hocha la tête, comme une comédienne qui écoute les indications de son metteur en scène.) Et au bout d'un moment, pas tout de suite, hein, attends un peu... et d'une façon très naturelle, hein ? Tu écarteras les cuisses, en parlant avec nous... Nous, on sera sur les fauteuils bas, juste en face. Tu feras comme si tu te rendais pas compte qu'on se rince l'œil, tu piges ? T'as bien compris ? »

« Je ne suis pas idiote, Max. Va lui ouvrir, t'entends pas qu'il sonne ? »

« T'inquiète pas, il s'en ira pas ! »

Partagé entre l'amertume et l'excitation, Max courut ouvrir.

Romuald n'avait pas sa guitare, mais une serviette de plage sous le bras, et ses lunettes noires sur le front. Il était en short de bain, les pieds nus dans ses tongs, une chemise hawaïenne ouverte sur les poils de sa poitrine. Une croix d'or se balançait entre ses seins.

« Salut. Et ta mère ? Elle a pris des cachets ? »

« Pas pendant la journée, tu déconnes, ou quoi ? C'est pas une droguée ! »

Romuald ne parvint pas à cacher sa déception. Il chercha Bérengère du regard, ne vit que la véranda vide.

« Te bile pas, elle va venir, elle est allée se faire belle pour toi ! »

Il trouva sa mère dans sa chambre. Elle s'était changée, portait à nouveau la robe blanche, qui était plus courte que l'autre. Elle était en train de raviver son rouge à lèvres devant la coiffeuse.

« J'suis pas trop affreuse ? On n'a pas assez dormi, toi aussi, tu as les yeux cernés. J'aurais dû mettre du fond de teint... (Elle se pinça les paupières entre les doigts, tira dessus.) Regarde ça, j'ai tout d'une vieille peau ! »

Max lui assura qu'elle était superbe.

« Il se doute de quelque chose, Max ? Vous avez quand même pas convenu d'un truc entre vous, hein ? Tu me ferais pas ça ? »

« T'es marteau, maman ! »

« Mais il doit bien s'attendre à quelque chose, quand même ? »

Max s'arma de patience.

« Dans le pire des cas, t'auras qu'à venir ici, faire la sieste. OK ? Et on fera comme hier, tu dormiras... »

« Oh, Max ! »

« Mais d'abord, faut bien l'allumer. Sur la balancelle, t'écartes bien les cuisses, hein ? Oublie pas, surtout ! À propos, t'as une culotte, sous ta robe ? »

« Mais bien sûr ! »

« Enlève-la. »

« Mais pourquoi, Max ? »

Elle faisait l'idiote, ou quoi ?

« Enlève-la, merde. C'est ta chatte qu'il faut lui montrer, sur la balancelle. Pas ta culotte ! T'es conne ou quoi ? »

« Oh, tu es insupportable, Max ! fit-elle en glissant ses mains sous sa robe et faisant descendre sa culotte. Je ne sais pas pourquoi j'accepte tout ça ! C'est la dernière fois, tu m'entends ? »

Cause toujours. Il alla retrouver Romuald qui fit la gueule en le voyant venir seul mais reprit visiblement goût à la vie quand sa mère les rejoignit,

peu après.

« Tiens, c'est vous, Romuald ! Quelle surprise ! J'espère que vous ne m'en voulez pas, pour hier soir, mais je tombais littéralement de sommeil ! »

Ils se serrèrent la main, Max servit la citronnade. Sa mère, sans doute pour cacher sa nervosité, se montrait excessivement volubile. Une vraie perruche. Tout y passa, la chaleur, les touristes, les légumes du marché... Son verre à la main, elle cherchait une place des yeux. Puis, très naturellement, elle se dirigea vers la balancelle. Elle s'y hissa distraitement, laissa pendre ses jambes dans le vide. Ses pieds ne touchaient pas le sol. Elle porta son verre à ses lèvres, en s'éventant d'une main, se plaignant de la chaleur d'une voix dolente, et tout de suite, comme si elle était impatiente de se montrer, elle écarta les genoux. Elle contemplait le jardin, leur offrant son profil.

Bouche bée, Romuald ressemblait à un chien à l'arrêt. Les yeux exorbités, il fixait l'entrecuisse qu'on lui exhibait.

« Quelle chaleur, quelle chaleur, geignait sa mère, d'une voix monocorde de poupée mécanique. Oh, c'est épouvantable, on se croirait en Tunisie... »

Ses cuisses s'écartaient de plus en plus en plus. Elle se laissa aller en arrière, s'éventa d'une main mourante. Max remarqua que Romuald se penchait un peu, sur sa chaise, en posant ses coudes sur ses cuisses, pour avoir une meilleure vue du spectacle.

« Oh, j'ai tellement sommeil, tout à coup, geignit Bérengère. J'ai dû être piquée par une mouche tsé-tsé, ma parole. J'ai les yeux qui se ferment... »

« T'as qu'à dormir dans la balancelle ! » suggéra fielleusement Max.

« Voyons, tu n'y songes pas ! Et d'ailleurs, on est très mal à l'aise... »

Max s'accroupit pour ramasser un mégot. Le sexe de sa mère s'ouvrit juste en face de ses yeux, comme le calice d'une fleur noir et rose.

« M'man ! s'exclama-t-il. Mais t'as pas mis de culotte ! »

« Oh, mon Dieu ! »

Les yeux écarquillés, elle garda la pose un instant, comme pétrifiée de surprise. Puis ses cuisses refermèrent.

« Oh, vilain, tu regardes sous ma robe ! »

« Il n'y a pas que moi, rigola Max. Tu te rends compte ? Tu montrais ton sexe à Romuald. Il a dû croire que tu le faisais exprès ! »

« C'est cette maudite balancelle, on est toujours obligé de... Oh, je suis bien sûr qu'il n'a pas cru un instant que je le faisais exprès, pas vrai, Romuald ? »

Mais oui, fais ta sucrée ! Quelle comédienne. Oh, comme elle joue bien, comme c'est excitant de jouer avec elle. Il eut comme une vision : toute une

vie de jeux avec sa mère. De jeux bien vicieux, avec lui comme metteur en scène, et elle dans le rôle principal. Et un défilé de guest-stars !

« Il disait rien, en tout cas, ce salaud. Il se régala, tu peux me croire ! »

Romuald s'extirpa un petit rire égrillard.

« Hé, hé... C'est que c'était bien mignon... »

« Oh, vous êtes aussi affreux que mon fils, Romuald ! le tança-t-elle. Vilain garçon ! Si je le disais à votre fiancée, hein ? »

Ils gloussèrent, tous les trois ; en un instant, la même complicité sordide s'était refermée sur eux. Du même mouvement, sa mère et Romuald se tournèrent vers Max. C'était lui, le meneur de jeu ; les choses n'étaient pas dites, mais cela s'imposait. Sa mère avait entrouvert les lèvres, on voyait le mouillé, à l'intérieur, et ses genoux recommençaient à s'éloigner l'un de l'autre. Ses yeux luisaient d'un éclat trouble. Les bouts de ses seins saillaient sous l'étoffe blanche de la robe légère. Cela donna une idée à Max.

« À propos, Romuald, c'est pas toi, l'autre jour, qui me disais que ta fiancée avait une rougeur sur la poitrine ? (L'autre resta bouche bée, un vrai four, ne sachant que répondre.) Ma mère, c'est pareil, figure-toi. Tu veux nous dire ce que tu en penses ? »

À nouveau, il la vit s'empourprer violemment, d'un coup, à croire qu'elle le faisait à volonté et lui décocher un regard empli de perverse admiration. Quel salaud !

« Tu permets, maman ? On va lui montrer ! »

Lui *montrer* ! Elle frissonna, les mains crispées sur les montants de la balancelle. Déjà il était venu contre elle et déboutonnait le haut de la robe.

« Max... voyons... tu ne vas quand même pas lui montrer mes seins ? »

« Oh, quoi, si t'étais à la plage, il en verrait encore plus, hein ? »

Il glissa sa main dans la robe, saisit un sein par-dessous et l'extirpa. Romuald posa son verre sur la table.

« T'as vu ? fit Max, en pointant un doigt sur le mamelon érigé. Ici... »

« J'vois rien ! »

« Oh, je me suis trompé, c'est sur l'autre... Attends... »

Il défit deux boutons de plus, et dénuda l'autre sein.

« Tu vois, chuchota-t-il à Romuald, qui venait de se lever et s'approchait, tandis que sa mère s'affaissait mollement contre le dossier. Ici... c'est un peu rouge, non ? »

On pouvait voir en effet une légère piquûre de moustique sous un des mamelons, dont les bouts se dressaient avec insolence. Entre le pouce et l'index, Max en saisit un et le tira doucement. Sa mère lui tapa sur la main.

« Veux-tu bien ? Oh, il faut toujours qu'il en profite pour faire son vilain ! »

Max se mit à rire et la laissa refermer sa robe sur ses trésors. Sa mère était toujours aussi rouge, et Romuald, qui s'était mis debout, essayait de cacher son érection avec son verre, qu'il venait de reprendre.

« M'man, si tu nous faisais un café ? On va s'endormir, tous les trois, si ça continue. »

Elle lui décocha un regard méfiant. Que mijotait-il encore ? En voyant son air innocent, elle sut que le jeu allait glisser plus loin, et l'émotion l'étouffa presque.

« Pourquoi pas ! » fut sa réponse docile.

Elle inclina la balancelle vers l'avant et se reçut sur la pointe des pieds. En passant devant Max qui lui souriait, elle sut en un éclair ce qu'il allait faire, et sentit ses entrailles s'amollir. Dès qu'elle lui eut tourné le dos, cela ne rata pas, il lui souleva la robe au-dessus des fesses.

« La lune en plein jour ! » gloussa-t-il.

Elle fit mine de rabattre sa robe, mais il la tortilla sur elle-même, en une sorte de cordon, et il tira dessus pour la ramener sur la véranda. Ahuri, Romuald contemplait le beau derrière nu que lui exhibait Max. D'une main, riant nerveusement, elle essayait de cacher les poils de son sexe.

« Elle a pas de culotte ! Elle a pas de culotte ! » chantonna Max sur un air de comptine enfantine.

Romuald, qui s'en mettait plein les yeux, ricanait bêtement. Max tenant toujours le cordon improvisé, vint enlacer sa mère, et lui prit une fesse à pleine main, pour l'écarter.

« Il a vu ton trou, m'man ! Fais semblant de te débattre et écarte les cuisses, montre-lui tout ! » chuchota-t-il à l'oreille de sa mère.

« Ma robe, Max, tu vas abîmer ma jolie robe, cesse de la tortiller comme ça, c'est de la soie naturelle ! »

Sa mère luttait avec lui, et, au gré des contorsions, elle ouvrait les cuisses, écartait les fesses. Tout à coup, elle s'arracha à son étreinte et le gifla furieusement. Il venait en effet de lui toucher le sexe devant Romuald. Max vit des étincelles et recula, comme un enfant que sa mère vient de gifler !

« Là, ça t'apprendra, sale gosse ! Tu mériterais que je le dise à ton père, à son retour. Regarde-moi ça, dans quel état tu as mis ma robe ! »

Elle la lissait furieusement sur ses hanches, essayant d'effacer les plis. Une main sur la joue, Max restait pétrifié. Il était à deux doigts de fondre en larmes, comme un gosse vexé qu'on l'ait giflé en public. Romuald lui-même paraissait dans ses petits souliers.

Furieuse, sa mère disparut dans la cuisine.

« Putain, elle t'a pas raté, mec ! » gloussa l'imbécile.

« La sale conne ! Fais-moi confiance, elle va me le payer. »

Il fonça dans la cuisine. Sa mère venait de brancher la cafetière électrique. Mais tout de suite, en voyant les yeux timides qu'elle levait sur lui, Max sentit sa colère tomber.

« Je t'ai fait mal, Max ? »

« Tu m'as giflé pour de bon, merde ! »

« Je sais, ça m'a échappé, j'étais énervée. Enfin, mets-toi à ma place, je me sentais si ridicule... avec le derrière à l'air. De quoi j'avais l'air ? Tu exagères, quand même ! »

« Mais t'étais d'accord, t'es toujours d'accord, non ? »

Sa mère ne répondit pas. Elle tapotait sur le filtre, avec le bout d'un doigt. Henri aussi revenait à la charge ; il n'avait de cesse qu'elle finisse par céder ; et elle cédait toujours !

Max lui caressa la hanche.

« On continue, hein, m'man ? Tu te dégonfles pas, hein ? »

« Si tu veux, Max, soupira-t-elle. Mais va le rejoindre, dépêche-toi. Il va finir par comprendre. »

Il sortit, portant le plateau avec trois tasses et le sucrier. Romuald l'interrogea d'une mimique. Max, d'un clin d'œil, le rassura. Sa mère arrivait, portant la cafetière. Elle les servit. Puis, tenant sa tasse, elle retourna sur la balancelle.

« Dis, m'man, fit Max. Tu permets qu'on se mette tout nus, Romuald et moi, pour prendre un bain de soleil ? »

Haussant les épaules, elle porta sa tasse à ses lèvres.

Sans attendre, Max baissa son short et retira son tee-shirt. Il bandait d'une façon indigne. Il se laissa tomber sur sa chaise, écartant les cuisses face à sa mère, et prit sa tasse de café.

« Allez, Romuald, mets-toi à l'aise, merde. Tu transpires comme une vache... »

« Mais oui, bien sûr, Romuald, fit alors Bérengère, d'une étrange voix de tête. Tout le monde se met nu, maintenant, à Pampelonne. Ne vous gênez pas pour moi, surtout... »

Comme un somnambule, Romuald baissa son short et dans la touffe de poils qui couvrait son ventre et ses cuisses son sexe énorme se dressa. Max vit les yeux de sa mère s'agrandir d'une façon à peine perceptible, et comme malgré elle, ses jambes s'écartèrent.

« T'as vu ce morceau qu'il a, maman. C'est marrant, non ? Son truc est toujours sorti ! »

« C'est parce qu'il est circoncis, dit sa mère. Vous n'êtes pourtant pas juif, Romuald ? Ambérieux, c'est pas juif ? »

Romuald écarta les cuisses, assis sur sa chaise, pour bien exhiber son énorme queue et ses couilles. Il la prit en main, se flatta le gland avec le pouce.

« Non, je suis pas juif. On m'a fait ça parce que j'avais un phimosis, quand j'étais petit... »

« T'as déjà baisé avec un Juif, m'man ? » voulut savoir Max.

Elle secoua la tête d'un geste vague, les yeux fixés sur le gros sexe de Romuald. Y avait-il eu des Juifs, parmi les copains que son frère lui faisait sucer ? Elle ne se souvenait plus, se souvenait seulement de l'émotion qu'elle ressentait quand elle ouvrait la bouche, et qu'ils lui glissaient le gland dedans, qu'elle sentait ce goût poissonneux sur sa langue...

« Tu veux pas essayer ? »

« Mais Max... il vient de te dire qu'il n'est pas juif... »

« Il pourrait faire semblant ? »

Ils restèrent silencieux, tous les trois. Les yeux de sa mère ne pouvaient pas se détacher de leur sexe en érection. Ils allaient de la jolie verge cambrée de Max, au gland rose et luisant, à l'énorme bite noueuse de Romuald.

« Oh, soupira-t-elle, j'ai bien envie de faire comme vous... On doit être mieux, nu, avec ce soleil... Vous permettez, Romuald ? »

S'il permettait ! Il hocha la tête, trop ému pour pouvoir parler. Coquettement elle tira sa robe sous ses fesses, puis la fit remonter sur son torse, et la passa par-dessus sa tête.

« Attends, mamiche chérie, je vais la poser sur la chaise ! » murmura tendrement Max.

Il alla prendre la robe et la déploya sur le dossier d'une chaise. Avec un soupir languide, sa mère se laissa aller en arrière. Elle baissa les yeux pour contempler coquettement ses seins. Ils luisaient de sueur et les pointes se dressaient.

« Je suis toute mouillée, soupira-t-elle... Je suis mouillée de partout... »

Max prit sa chaise et vint la poser contre la balancelle. Il s'assit près de sa mère, lui faisant face, mais veillant à ne rien dissimuler de sa nudité à Romuald qui s'était pétrifié sur sa chaise, comme une statue du dieu Priape, avec son énorme sexe en érection dressé au bas du ventre.

« T'as vu comme elle est gentille, ma maman, Romuald ? Elle se met toute

nue devant toi. C'est sympa, non ? Et tu vas voir comme elle va bien écarter les cuisses pour te montrer sa jolie motte. Elle adore ça, montrer sa motte aux messieurs, ma maman. Pas vrai, m'man, que tu vas écarter les cuisses ? »

« Si tu veux, mon chéri... »

« Eh bien, ouvre-les, qu'est-ce que t'attends ! Fais-lui voir ta moule ! »

Lentement, les genoux s'écartèrent.

« Oh ! s'exclama Max, mais là aussi t'es toute mouillée ! »

« Oh, mon Dieu, Max... »

« Maman chérie, pauvre maman chérie, comme elle a chaud, susurra Max, en la forçant à bien ouvrir les cuisses. T'as vu, Romuald, la pauvre, comme elle a chaud, surtout là en bas ? Forcément, avec tous ces poils, ça lui tient chaud. Dis donc, qu'est-ce que c'est mouillé... Viens voir, Romuald ! Approche, viens plus près, reste pas tout seul, ma mère est d'accord pour tout te montrer... tu crois que c'est normal qu'elle mouille autant ? Attends, je vais lui écarter les poils, on verra mieux ! »

S'agrippant des deux mains aux montants de la balancelle, sa mère se laissa ouvrir le sexe. Les chairs roses, luisantes de mouille, formaient une corolle fripée qui dépassait entre les lèvres. Le vagin s'ouvrait sur une grotte ovale, tapissée de fils de mucus qui luisaient au soleil.

« T'as vu, Romuald, je te mentais pas, hier, elle a le béguin pour toi ! C'est pour ça qu'elle te montre sa moule ! Regarde, ajouta Max, à l'intention du guitariste qui venait de s'agenouiller pour contempler le sexe ouvert de sa mère, regarde, je lui mets le doigt dans le trou, t'as vu comme ça glisse... Vilaine Jocaste adore ça, qu'on lui mette des trucs dans ses trous. Tous ces trous... Même celui-là... »

Il retira son doigt du vagin et le poussa dans l'anus de sa mère, qui se cambra, avec un gémissement sourd. Elle ferma les yeux pour ne plus voir les visages rouges et excités des deux garçons. Mais à l'intérieur de sa tête, c'était encore pire, elle retrouvait son frère, et les copains à qui il la prostituait, quand elle était adolescente.

« Oh ! Putain, mec, gémit Romuald, elle se laisse... »

Il ne put continuer, hébété par l'incroyable spectacle ! Max, debout sur la pointe des pieds, venait d'introduire son sexe dans le vagin. Il se retourna vers le guitariste et lui adressa un clin d'œil.

« T'as vu ? Je baise ma mère ! Ça t'en bouche un coin, hein ? Tu baisses pas la tienne, toi ! Elle adore qu'on la baise, ma mère. Même toi, tu vas la baiser, quand j'aurai fini. Mais faudra rien dire au village, hein ? D'ailleurs t'as pas intérêt à parler, sinon je raconte tout à la fille Castanier ! Et adieu la dot ! »

Lentement, Max se retira. Sa mère émit un gémissement désolé. Il lui tripotait le clitoris. Il montra le vagin béant à Romuald, dans un geste d'invite.

« Tu peux y aller, mec. Moi, je la baise quand je veux, je peux attendre. Allez, vas-y, fourre-lui ton gros machin ! »

L'autre s'avança, sa queue raide dans la main. Il était sur le point de l'introduire quand Max l'arrêta d'un geste.

« Attends, j'ai une meilleure idée. Tu vas l'enculer ! »

« Oh, Max ! » gémit sa mère.

« Mais si, il te la mettra devant, d'abord, pour la mouiller, puis il va s'asseoir sur la balancelle, et tu t'assiéras sur lui. Vu ? Il te la rentre dans le cul, et moi, je viens par-devant. Comme ça, tu le verras pas, c'est moi que tu verras, rien que moi... Tu veux bien ? »

« Je ne sais plus ce que je veux, Max, tu me rends folle ! »

Ce n'était pas que des mots, elle avait vraiment l'impression de sombrer dans la folie. Elle regarda, avec une expression hagarde, Romuald qui lui enfonçait son énorme pénis dans le vagin. Elle râla quand il toucha le fond, et, d'une main, lui griffa la poitrine.

« Oh, quelle est grosse, Romuald, elle me remplit bien... poussez-la bien à fond... et ces énormes testicules que vous avez ! »

Elle les lui soupesa, presque effrayée par leur poids. Il se laissait faire, emmanché au fond d'elle, avec un sourire faraud. Il se retira, se remit au fourreau, à plusieurs reprises, et chaque fois elle criait de panique et de plaisir.

« Oh, elle est grosse, si grosse... »

La jalousie pinça subitement Max. Il voulait bien qu'elle donne son cul, mais pas son visage.

« Arrêtez, ça suffit ! cria-t-il soudain. Sors ta queue de ma mère, connard ! »

« Faites ce qu'il dit ! » murmura Bérengère.

Puis, d'une voix dolente :

« Max, mon chéri. Mais c'est toi qui as voulu... »

« Je l'ai dit, ce que je veux. Par-dérrière, et moi par-devant ! »

« Oh, c'est vrai, oui, tu as raison. Toi par-devant... »

Ils nageaient de plus en plus dans leur folie, tout paraissait normal. Romuald dut s'asseoir sur la balancelle. Lui, il était assez grand pour que ses pieds touchent le sol. En écartant ses fesses des deux mains, Bérengère, effrayée par les dimensions de son outil, posa avec prudence son anus sur l'énorme gland. Vexé d'avoir à se plier aux caprices d'un gamin, Romuald l'enlaça et la tira vers lui, l'enculant rageusement d'un seul coup, ce qui lui arracha un cri perçant.

« Non... c'est trop ! »

Mais déjà, tout heureux de la voir grimacer de souffrance, vengé, Max vint se placer en face d'elle, et lui introduisit son sexe dans le vagin. À travers la membrane, il sentit la masse énorme et cylindrique du pénis qui empalait sa mère. Elle le serra contre elle, s'agrippa convulsivement à lui, et leurs bouches se joignirent. Tout de suite elle enfonça sa langue dans la sienne.

Max se recula, et se mit à la secouer d'avant en arrière, en encourageant Romuald.

« Bourre-la bien ! Défonce-lui le cul ! »

« Max, cria sa mère. Max... Non... »

« Alors, Jocaste ? Tu prends ton pied, hein ? Deux mecs pour toi toute seule, tu te régales, hein ? »

Un insolite désespoir se mêlait aux insultes qu'il lui lançait au visage. Tout à coup, alors qu'ils s'embrassaient à nouveau furieusement sur la bouche, une plainte animale, une sorte de barrissement les terrifia. C'était l'autre idiot qui lâchait sa semoule !

« Oh, Max, je le sens, je le sens... il est en train de... »

Les yeux de sa mère s'emplirent d'une extase abjecte, et, à son tour, elle se mit à râler. Max dévorait des yeux ce visage si beau que bouleversait un plaisir démentiel. On aurait dit une possédée.

« Maman, maman, geignit-il, donne-moi ta bouche... »

« Oui, mon chéri, oui, prends... Prends tout... Oh, mon amour, mon petit amour ! Mon petit garçon vicieux ! »

Puis les râles la reprirent et elle mordit sauvagement la bouche de Max, qui jouit le dernier, avec un goût de sang sur la langue, en poussant une plainte étrangement enfantine. Ensuite, accablés, ils restèrent vautrés les uns sur les autres, baignés de sueur, à écouter battre leur sang dans leurs oreilles, et les cigales dans le pays alentour qu'écrasait le soleil de juillet.

« Eh bien, fit Romuald, d'une voix enrouée... si on m'avait dit ça... »

Ils se dégageèrent lentement les uns des autres, avec des bruissements humides. Max regarda sa mère qui mettait ses mains sous elle.

« Mon Dieu, c'est fou... je suis pleine de sperme... j'en ai partout, devant, derrière... Oh, Romuald, surtout, vous ne parlerez jamais de ça à personne, hein ? »

« Craignez rien, madame Van de Walle, je serai muet comme la tombe ! »

Quel con, ce mec !

« C'est pas son intérêt, d'ailleurs, de jacter. Il est fiancé, oublie pas. »

Sa mère s'enfuit, les fesses tremblotantes, pour aller se laver. Tout à coup,

Max se sentit honteux.

« Tire-toi, maintenant, dit-il à Romuald. Je veux rester seul avec elle ! »

« Je comprends. »

Il renfila son short, ramassa sa serviette. Max le reconduisit au portail.

« C'était fou, mec. En tout cas, je te remercie ! C'était vraiment super. »

Il délirait de gratitude. Du coup, Max sentit sa mauvaise humeur se dissiper.

« Tu peux revenir ce soir, lui accorda-t-il, au moment de refermer le portail.

Tu pourras la baiser encore, par-devant, cette fois. Et elle te sucera, même. »

« Oh, t'es un dieu, mec. T'es vraiment un dieu ! »

Après son départ, Max alla rejoindre sa mère dans la chambre. Elle l'attendait au lit. Elle s'était démaquillée, ce qui la rajeunissait, et sentait le savon à l'amande. Elle l'interrogea d'un regard étrangement craintif.

« Il est parti. Je lui ai dit de revenir ce soir, qu'il pourrait te baiser encore. Que tu le suceras un peu. T'as envie de le sucer, non ? »

« Je ferai ce que tu voudras, Max... »

« Mais t'as envie, non ? »

« Je suis vicieuse, tu le sais bien, mon chéri. »

Ils ne dirent plus rien, et finirent par s'endormir. Heureusement, Maria ne revint pas, ce soir-là. Ce fut la sonnerie du portail qui les réveilla. Ils avaient dormi jusqu'au soir, enlacés. Ils se contemplèrent amoureuxment, tout alanguis.

« Tu vois, Jocaste, si on était mariés, si t'étais veuve et moi orphelin, on passerait notre vie comme ça. Rien que du plaisir. Tu te ferais baiser sans arrêt, par tous les mecs, et on se quitterait jamais... »

La sonnerie du portail retentit à nouveau. Romuald s'impatientait.

« J'y vais, j'y vais... Tu le suceras, d'accord ? Je veux qu'il gicle dans ta bouche ! »

Il courut ouvrir à Romuald, et ils s'installèrent sur la véranda, pour le pastis.

« Ta mère va venir ? J'ai pas arrêté de penser à elle, mec ! »

« M'man, cria Max. Grouille-toi, Romuald a envie de te baiser ! »

« Pas tout de suite, quand même, minauda sa mère en sortant sur la véranda. On va prendre l'apéritif d'abord. »

Elle avait enfilé une robe d'été à fleurs, et mis des souliers à talon haut. Le tablier de Maria était noué devant elle. Elle portait la bouteille sur un plateau, avec des petits trucs salés et des olives cassées sur des soucoupes.

« Oh, c'est super, approuva Max, oui, fais la bonniche, m'man. Mais enlève

la robe. »

Elle se mit à rire, émoustillée. Max lui retira sa robe, et, réflexion faite, le tablier aussi. Elle fit donc le service toute nue, cambrée sur ses talons hauts. Et ils lui touchaient les fesses, les seins, le sexe, lui arrachant des petits cris chatouillés. Elle écartait les cuisses pour les laisser fouiller sa chair, et déjà l'excitation la reprenait, c'était comme une maladie.

Max ne se lassait pas de la voir aller et venir, avec ses seins qui bougeaient, ses fesses qui tremblaient.

« Elle fait pute, avec ses talons, tu trouves pas ? Une vraie pute, non ? »

Sur un ordre qu'il lui donna, elle s'agenouilla devant Romuald et prit son gros sexe dans une main pour le sucer. Max supervisa l'opération.

« Lèche-lui le bout. Maintenant, lèche-lui les coucouilles... »

À ce mot enfantin, un rire nerveux les envahit, et elle dut s'y reprendre à plusieurs fois, tant elle riait, avant de parvenir à se fourrer l'énorme gland jusqu'à la glotte. Mais ensuite, elle le suçait jusqu'à ce que Romuald éjacule dans sa bouche, en poussant son beuglement grotesque. Tout de suite, elle courut recracher le sperme dans un pot de géraniums. Après, Max exigea qu'elle s'asseye, toute nue, sur la cuisse poilue de Romuald, comme une putain au boxon, et qu'il la pelote sans arrêt, sous ses yeux. Les verres de pastis se succédèrent. Ils firent parler Romuald, qui se vanta de diverses bonnes fortunes, parmi lesquelles quelques femmes mariées dont il refusa, par discrétion, de donner les noms.

Puis Max posséda sa mère par terre, devant Romuald qui se branlait en les regardant. Dès que sa mère eut fini de crier (Oh, Max, j'ai crié fort, non ? Pourvu que Jean-Charles n'ait pas entendu !) Romuald voulut prendre la suite. Il tira Max par le bras, pour l'enlever de dessus sa mère.

« Tire-toi de là, mec, je vais la faire crier pour de bon, moi, tu vas voir la différence. »

« Tu vas rien faire du tout, connard. Tu vas prendre des affaires et te tirer. »

« Mais... déconne pas, quoi... j'ai encore envie de l'enculer ! »

« Va enculer ta mère à toi ! » cria Max.

Pris de colère, Romuald leva un poing menaçant.

« Ne le touchez pas, hurla Bérengère. Je vous interdis de toucher mon fils, sale type ! »

Elle se dressa d'un bond, comme une vraie furie. Décontenancé, le guitariste referma son pantalon.

« Petit salaud, tu me le paieras ! maugréa-t-il. Oh, et puis vous faites chier tous les deux, tiens ! Aussi tarés l'un que l'autre ! Une pute et un pédé ! »

« Si jamais t'as la langue trop longue, je dis tout à ta mocheté, t'entends, Romuald ? »

L'autre dressa un index vers le ciel, et rabattit bruyamment le portail derrière lui.

« Max ? Pourquoi tu t'es fâché comme ça ? C'est toi qui as voulu qu'on le fasse... »

« C'est moi qui décide, voilà pourquoi. Moi seul. C'est à moi que tu es, pas à ce connard ! C'est à moi qu'il doit demander, t'entends ? »

Exactement comme Henri !

« Oui, mon chéri, tu as raison. C'est toi qui décides ! »

Elle changea de voix, pour le dérider.

« Oh, mais tu es un vrai tyran, Max ! »

Il consentit à sourire, puis ils se marrèrent tous les deux, en se souvenant de la tête de cet imbécile !

« Pourvu qu'il raconte pas partout... pour se venger... »

Max rassura sa mère.

« Il dira rien. Il sait qu'il a intérêt à la boucler. Il est con, mais pas à ce point quand même. »

« Max, il ne faut plus qu'on fasse ça, c'est trop dangereux. On est dans un village, Max. »

« Et pourquoi on irait pas à l'Escalet, alors ? C'est rien que des touristes, là-bas. Des gens qui nous connaissent pas. Ou même à Pampelonne, avec les nudistes ? »

« Non, Max, non ! Sois gentil, il faut arrêter. Et ton père va revenir, Max. Ta grand-mère va mourir ! Sois raisonnable, mon chéri. Essaie d'être raisonnable pour deux, Max. Tu sais bien que ta mère est une véritable idiote... je t'en supplie, Max ! Promets-moi ! »

Il promit, pour avoir la paix.

CHAPITRE XVII

MONTRE SA CHATTE À PAMPELONNE

Il avait promis pour avoir la paix, mais il y pensait quand même. En fait, il y pensait presque sans arrêt. L'expérience qu'ils venaient de faire avec Romuald lui avait confirmé que de voir sa mère se mettre nue devant un autre homme l'excitait d'une façon incroyable. Souvent, en la masturbant, il imaginait qu'il l'exhibait devant une foule d'hommes aux sexes en érection ; il lui en parlait, dans ces moments-là, et elle avait beau lui jurer le contraire, il voyait bien que ça lui faisait de l'effet. Pour son compte, cela tournait carrément à l'obsession. Chaque jour il revenait à la charge.

« On pourrait aller à l'Escalet, écoute. Ce serait plus excitant encore qu'avec Romuald, de faire ça avec un type qu'on connaît pas. Qu'est-ce que t'en penses ? »

Mais sa mère tenait bon, et rien ne semblait pouvoir la fléchir. Un soir, alors qu'ils s'étaient attablés à un des cafés du boulevard des Aliziers, il s'amusa à lui parler à l'oreille de tous les hommes qui se promenaient sur la place Neuve.

« Et celui-là, m'man ? Le grand, là. Il te plairait pas ? Je suis sûr qu'il a une grosse bite ! »

« Max ! le grondait-elle, parle moins fort, imbécile ! »

Cela ne l'empêchait pas de décocher un coup d'œil rapide et sournois vers l'homme qu'il lui indiquait. Tout de suite après, elle baissait les paupières, et ses doigts trituraient le ticket de caisse qu'ils finirent par réduire en charpie. Ce soir-là, Max ne se laissa pas décourager par ses rebuffades, et, à force de la tanner, il finit par obtenir qu'elle l'accompagne à Pampelonne et qu'ils iraient dans cette partie de la plage privée que se partageaient les deux établissements balnéaires, où les estivants pratiquaient le nudisme intégral. Elle ne consentit toutefois à venir avec lui qu'à la condition qu'elle garderait un slip. Elle voulait bien montrer ses seins à tous les hommes, mais pas le bas.

Ils s'y rendirent un jour de semaine, très tôt, pour pouvoir réserver deux matelas gonflables côte à côte et un parasol. Il n'y avait pas encore grand monde quand ils choisirent une place du premier rang, à dix pas de la mer. Ils allèrent se baigner, puis revinrent s'étendre sur les matelas et se firent apporter leur petit déjeuner. Vers onze heures, les estivants commencèrent à affluer, le soleil se mit à taper dur et il n'y eut bientôt plus une place libre. À l'exception de Bérengère, tous les estivants pratiquaient le nudisme intégral. D'un côté, ils avaient pour voisins une famille de Parisiens, le père, la mère, deux ados et la petite sœur, et de l'autre, deux Anglaises longilignes, d'un rose crevette, aux

gros seins pâles en forme de méduses. Elles gisaient sur leurs matelas, luisantes de crème, écartant les cuisses avec une impudeur désarmante. Leurs sexes lippus couverts d'un maigre gazon blond pâle qui n'en cachait pratiquement rien, bâillaient au soleil, exhibant leurs chairs internes, d'un rose cru et luisant de viscère. Max opérait d'incessants va-et-vient entre son parasol et la mer, où il ne faisait que se tremper, pour pouvoir se rincer l'œil en revenant. Les Anglaises s'apercevaient très bien de son manège, mais ça ne paraissait pas les déranger ; il eut même l'impression qu'elles écartaient de plus en plus les cuisses.

« Bon Dieu, on leur voit jusqu'au fond de la chatte ! » chuchotait-il à sa mère, qui avait gardé un symbolique minimum.

Elle gisait à plat ventre ; son corps brillait et dégoulinait de sueur, mouillant sous elle la serviette qu'elle avait étalée sur le matelas. De temps en temps, Max lui passait de la crème sur le dos et sur les fesses, s'attardant plus que de raison sur ces dernières. Surprenant les yeux d'une des Anglaises sur lui, il fit exprès de pétrir avec insistance la croupe élastique de sa mère, laissant s'égarer ses doigts dans le sillon où disparaissait la ficelle du string.

« Max, arrête, imbécile ! Tu deviens fou ? On nous regarde... »

C'était bien ce qui rendait la chose excitante !

« Pourquoi t'enlèves pas ce truc, t'es ridicule ! Tout le monde est à poil, sauf toi ! »

Les protestations de sa mère se firent de moins en moins convaincues. À la fin, comme elle ne répondait plus, il lui baissa son minimum et le lui retira sans qu'elle réagisse. Il eut un coup au cœur en voyant ses poils surgir entre les fesses. Une Anglaise se pencha vers sa compagne pour lui chuchoter quelque chose, et l'autre se redressa pour regarder Max et sa mère, en soutenant d'un bras ses gros seins pâles aux larges aréoles.

« T'es toute nue, m'man ! chuchota Max à l'oreille de sa mère, qui feignait de dormir, à plat ventre, comme si elle n'avait pas remarqué qu'il l'avait déculottée. Toute nue, toute nue ! Comme le bébé qui vient de naître ! »

Elle haussa les épaules.

« T'es content de toi, hein ? »

« Tout le monde peut voir ton cul, gloussa Max, ça m'excite, tu peux pas te figurer ! Tout à l'heure, faudra que tu fasses comme les deux blondasses, tu te mettras sur le dos et t'écarteras bien les cuisses, pour que les types qui passent au bord de l'eau puissent voir ta moule. »

Sa mère ne répondit pas. Il rapprocha son matelas du sien afin de pouvoir lui parler plus commodément. Il s'était mis sur le ventre pour dissimuler son

érection. Il la taquina, lui parlant en petit nègre.

« Toi Jocaste, moi Œdipe. D'accord ? Jocaste faire tout ce que dire Œdipe, d'accord ? Jocaste montrer son cul au monsieur qui est à côté. Le monsieur d'à côté très intéressé par le cul de Jocaste. »

« C'est vrai ? »

« Je t'assure, c'est pas des blagues, il a mis ses lunettes noires pour mieux le zieuter, ton gros cul. Et il arrête pas d'aller se tremper les panards, pour reluquer entre tes cuisses, quand il revient. Tu devrais les écarter davantage ! Allez, fais-lui voir ta moule, il en peut plus, le mec. Sa bonne femme est plate comme une sole meunière ! »

Max ricana.

« Y a pas que lui qui s'y intéresse à ton popotin, ses fils aussi. Ils doivent avoir à peu près mon âge, ils se sont assis dans le sable, juste derrière toi, soi-disant pour aider leur frangine à faire ses pâtés, et ils arrêtent pas de regarder ton cul. Oh, m'man, j'ai la trique, tu peux pas savoir. »

« C'est malin ! Et comment tu vas faire pour te baigner ? »

Il courut se baigner et remarqua les yeux ronds d'une des Anglaises sur sa queue dressée. La fraîcheur relative de l'eau le calma. Il attendit de débander pour revenir. Un des deux ados qui reluquaient sa mère lui proposa de jouer au volley. Ils entamèrent une partie à trois, puis Max, se payant d'audace, proposa aux Anglaises à se joindre à eux. La plus jeune accepta et, vicieux, les garçons lui envoyaient la balle un peu trop haut pour l'obliger à sauter, ce qui faisait se soulever lourdement ses gros seins pâles aux larges yeux étonnés qui commençaient à rosir au soleil.

Elle se rendait très bien compte de la raison pour laquelle on l'avait invitée à jouer, et ça devait certainement lui faire de l'effet, car ses tétons roses s'étaient érigés, ils pointaient comme des bouts de doigt, et l'Anglaise riait de plus en plus fort en se contorsionnant pour rattraper la balle et pour faire balloter ses mamelles. Quand elle s'accroupissait pour la ramasser, elle écartait les genoux comme une femme qui urine, faisant bâiller sa grosse vulve rosâtre. À tout instant, Max et ses nouveaux copains allaient se tremper dans l'eau pour débander. Le père se joignit à eux. Visiblement, l'Anglaise l'émoustillait, lui aussi, mais il s'intéressait davantage encore aux fesses de la mère de Max. Celui-ci, sous prétexte de boire, alla s'accroupir sous le parasol de sa mère.

« Tu t'amuses bien, hein, petit vicieux ? Tu fais exprès de la faire sauter, cette idiote ! »

« T'as vu comme elle écarte les cuisses, m'man ? On lui voit presque au

fond du trou, parole ! »

Après avoir bu, il revissa le bouchon du thermos et se pencha à l'oreille de sa mère. Il l'embrassa sur la joue, très câlin, et lui dit que les ados et leur père n'arrêtaient pas de la zyeuter.

« Ils m'ont demandé si t'étais ma mère, je leur ai dit que oui. Un des gars a dit que t'étais drôlement bien roulée. »

« Espèce de petit maquereau ! »

« Et le père arrête pas de zyeuter entre tes fesses ! Il doit avoir un faible pour ta petite rondelle, ce salaud. Dis la vérité, ça t'excite pas ? Écarte-toi davantage, sois sympa ; fais-lui voir ton trou du cul ! »

Il la sentit frémir quand il s'appuya de la main sur son épaule pour l'embrasser à nouveau. L'autre Anglaise, sur son matelas, paraissait fascinée.

« T'as vu comme elle te reluque ? C'est une gouine, ou quoi ? Dis, m'man, tu l'as déjà fait avec des filles ? »

« Max, ça ne te regarde pas ! »

« Tu l'as fait, donc ? Je m'en doutais ! Faudra que tu me racontes ça ! Dis, tu sais ce que tu ferais, si t'étais chic ? »

Sa mère secoua mollement la tête, le visage enfoui entre les bras.

« Tu me soûles, Max, laisse-moi un peu tranquille. Va, va jouer avec tes amis ! »

« T'écarterais complètement les cuisses... et t'ouvrirais bien les fesses... Tu leur montrerais tout, le cul, la chatte, tout... Rien que leur montrer, qu'est-ce que tu risques ? Ça t'excite pas, l'idée ? »

Il retourna jouer au ballon ; la deuxième Anglaise s'était jointe à leur petite bande et elle aussi secouait ses gros nichons roses en riant d'une voix stridente ; pris par ce spectacle, Max en oublia un moment sa mère ; puis il remarqua l'air sournois d'un des ados qui poussait son frère du coude et il suivit la direction de leurs yeux. Le cœur lui sauta dans la gorge, une bouffée de sang lui enflamma les joues. Sa mère, couchée à plat ventre, ses bras en croix, avait écarté les cuisses. Dans la raie des fesses, l'anus s'ouvrait au soleil, et, dessous, s'entrebâillait comme une huître molle, la vulve qui s'écrasait sur le matelas.

« Vous vous rincez l'œil, hein, salopards ! » murmura-t-il aux deux fils du type qui était allé s'accroupir dans l'eau pour mieux profiter du spectacle.

Les ados se marrèrent.

« Ben quoi, elle montre sa chatte, on va pas se priver, hein ? C'est pas parce que c'est ta mère qu'on va se gêner ! »

La partie reprit. Max retourna faire le coup du thermos.

« Alors, sale petit pervers, lui chuchota sa mère, alors qu'il l'embrassait sur la joue. Tu es content ? »

Il imita sa voix geignarde :

« Tu me soûles, Max. Va donc jouer avec tes copains. »

Sa mère ne put se retenir de rire.

« Ouvre-le encore plus, on voit pas tout ! Fais comme les Anglaises, montre le rose, dedans... »

« Tu es dégoûtant, Max ! »

« Allez, ça t'excite pas ? Je parie que t'es toute mouillée ! T'as qu'à faire semblant de boire, toi aussi, comme ça t'auras pas l'air de le faire exprès ! Tu te pencheras pour prendre le thermos et... tu saisis ? Mine de rien... Tu veux pas ? Je t'en supplie ! »

« Fiche-moi la paix, Max. Et va jouer avec eux. Ils vont finir par comprendre ! Et puis cesse de m'embrasser comme ça, sans arrêt ! Je suis toute nue, enfin ! »

Il retourna en riant à sa partie, mais, tout en renvoyant le ballon aux Anglaises, il surveillait sa mère. À la voix qu'elle avait prise, il se doutait que ça devait commencer à la travailler sérieusement. Elle laissa passer quelques minutes, puis, d'une façon très naturelle, elle se pencha hors du matelas pour prendre le thermos, et, pour cela, dut poser un genou sur le sable. Ses reins se creusèrent alors et son fessier s'ouvrit entièrement. Elle but, la tête renversée, en prenant tout son temps, faisant comme si elle ne se rendait pas compte de l'indécence de sa pose ; entre les cuisses largement séparées le sexe s'ouvrait scandaleusement à la curiosité de tous, sous l'anus qui s'étoilait comme une fleur brune. Sans se presser, elle revissa le thermos, puis se remit à plat ventre, en gardant éloignée du matelas la jambe qu'elle avait posée sur le sable. L'anus et le sexe ouvert restèrent donc entièrement visibles.

Le père des ados était retourné sur son matelas, mais il s'était couché en sens inverse, comme pour s'exposer différemment au soleil. De cette façon, il plongeait directement dans l'entre-cuisse de sa mère. Max nota qu'il avait jeté une serviette sur son bas-ventre, sans doute parce qu'il bandait trop. Au bout d'un moment, Bérengère se mit sur le dos et exposa entièrement sa nudité. Elle écartait les cuisses avec la même impudeur animale que les Anglaises qui étaient retournées sur leur matelas. Max et les deux ados, à plat ventre dans l'eau, à dix pas, plongeaient leurs yeux ravis dans les trois sexes écarquillés.

« Putain, souffla un des ados à Max, ta mère, elle a une chatte incroyable ! Regarde comme ça s'ouvre... On dirait une grosse figue bien mûre ! »

« Vous faites pas chier, surtout, hein ! » protesta faussement Max.

« Oh, quoi, on est à Pampelonne, hein ? Toutes les bonnes femmes sont à poil, ici ! » fit le cadet.

« C'est marrant, observa l'autre, autrefois elles faisaient plein de chichis pour enlever leur maillot, en se cachant avec une serviette, et maintenant, elles montrent leur chatte à tout le monde. Même notre mère ! »

« T'habites Grimaud, je crois ? reprit l'aîné. Il me semble que je t'ai vu, là-bas. On y va souvent, à Grimaud ; on campe pas très loin. »

« Faudra passer me voir, leur proposa Max, dans une impulsion. On habite tout en haut de la colline, villa Les Tamaris, juste sous le château. Au coin de la rue des Remparts et de la rue de la Treille. »

Les yeux des deux frères retournèrent vers les matelas. La mère de leur nouveau copain venait de s'asseoir, elle avait replié un genou et retirait le sable qu'elle avait entre les orteils. Sa vulve bâillait, toute rose et humide, entre les poils noirs. Les yeux dissimulés sous ses lunettes noires, elle se passa minutieusement les doigts dans la toison pubienne, et secoua ses poils pour faire tomber le sable, puis elle se leva et, debout, observa la mer d'un air indécis.

« On a une piscine, dit Max, d'une voix qui traînait. On se baignera, si vous voulez. On est tranquilles, on peut se mettre à poil, les voisins ne voient rien... »

L'autre, les yeux fixés sur le buisson pubien de Bérengère, ravala sa salive.

« Ta mère se baignera avec nous ? »

« Si je lui demande... elle fait tout ce que je veux. Je suis orphelin, elle veut pas me contrarier... On n'est rien qu'elle et moi, on se quitte jamais. On dort même dans le même lit, depuis que papa est mort. »

« Dans le même lit ? Putain ! Tu dois pas t'emmerder, mec ! »

« Arrête, quoi, c'est sa mère ! »

« Vous viendrez ? Je suis sûr qu'on se marrera bien. Elle adore jouer avec les jeunes. »

Max se leva, émergeant de l'eau sans chercher à dissimuler son érection. Tout faraud, il alla rejoindre sa mère. Il fit semblant de boire au thermos.

« Qu'est-ce que tu leur as raconté, à tes copains, hein ? » chuchota Bérengère, en regardant les deux ados qui étaient venus se coucher à plat ventre sur le sable, juste en face.

Gênée par l'insistance impudente de leur curiosité, elle rapprocha ses cuisses l'une de l'autre. Revissant le bouchon du thermos, Max jeta un coup d'œil sur la plage et réalisa ce qui se passait.

« Pourquoi tu fermes les cuisses, merde ? Sois sympa, fais leur voir... »

« Mais Max, enfin, tu vois pas comme ils me regardent. Et ils sont tout près ! »

« Justement, c'est pour mieux reluquer. Allez, quoi, fais-leur voir... »

« Tout le monde va comprendre, idiot. »

« Qu'est-ce que tu racontes ? Regarde l'Anglaise qui fait son pâté de sable, comme elle montre sa moule. Personne fait gaffe, je t'assure... y a rien que des nudistes, ici ! »

Les genoux joints, sa mère avait entouré ses jambes de ses bras ; boudeuse, elle contemplait la mer, feignant de ne pas remarquer les deux ados qui s'étaient encore rapprochés, rampant sur le sable. Ils n'étaient plus qu'à deux mètres, affalés sur le ventre, appuyés sur leurs coudes.

« M'man... geignit Max d'une voix traînarde. M'man... fais leur voir... j't'en supplie, j'ai envie que tu leur montres... »

Perplexe, sa mère le regarda.

« Rien qu'une fois, la supplia-t-il. Après, on ira se baigner... tous les deux ! »

« T'es vraiment tordu, tu sais ! »

« J't'en prie, maman. Fais-leur voir... »

Avec un soupir exaspéré, elle se laissa aller en arrière et s'accouda sur le matelas. Elle feignait de contempler l'horizon, mais, protégée par ses lunettes noires, ne perdait pas de vue les deux ados qui s'étaient figés comme deux chiens à l'arrêt.

« Écoute, c'est pas compliqué, lui souffla Max. Le tout, c'est d'avoir l'air naturel. Tu fais comme si tu voulais prendre le soleil, et tu écarter les cuisses. Allez, m'man. Écarte-les, quoi... »

Il se souvenait de la première fois où elle s'était exhibée volontairement à lui, à la piscine, le jour où il lui avait piqué son maillot. Il tremblait d'énervement. Quand une soudaine rougeur monta aux joues brunies de sa mère, il sentit son estomac se nouer ; il avait compris qu'elle allait le faire. Renversant le cou, elle offrit son visage au soleil. Et ses genoux se séparèrent lentement... Max crispa sa main sur le thermos. Il jeta un rapide coup d'œil à droite et à gauche. Personne n'avait rien remarqué. Personne, excepté les deux ados qui s'étaient pétrifiés. Max rapprocha ses genoux de sa poitrine pour cacher son sexe en érection.

« Oh j't'adore... j't'adore... »

Sa mère, immobile, offrait son sexe ouvert aux deux jeunes voyeurs. Sa narine battait de nervosité.

« Oh, tu l'ouvres bien... Comme tu l'ouvres bien, la félicita Max d'une

voix que la ferveur faisait trembler. Putain, ils se régalaient, ces deux salauds... »

« Et toi ? » lui demanda sa mère, d'une voix rauque.

« J'ai la trique, tu peux pas savoir... »

Elle se laissa aller sur le dos, les bras inertes sur le sable, de chaque côté du matelas. Il vit son ventre se soulever et ses cuisses eurent un long frémissement. Entre les poils luisants d'huile solaire, les nymphes s'écarquillaient comme deux pétales... Jouissait-elle ? Une grimace presque douloureuse abaissait les coins de sa bouche.

Brusquement, elle referma les cuisses et se retourna, enfouit son visage dans ses bras. Elle tremblait de tout son corps. Max, presque effrayé de ce qui venait de se passer, se coucha à plat ventre comme elle. Il lui prit la main, prudemment, craignant qu'elle le repousse, mais ses doigts lui rendirent sa pression. Ils restèrent ainsi, inertes, main dans la main.

« T'as joui, m'man ? »

« Tais-toi, Max. T'as eu ce que tu voulais, hein ? Alors, tais-toi, maintenant... »

« J'suis sûr que t'as joui ! »

Au bout d'un moment, comme elle ne bougeait plus, il se leva pour aller dans l'eau. Les deux ados n'étaient plus là. Il les repéra, un peu plus loin, occupés à reluquer une autre femme qui s'ouvrait au soleil. Il se coucha dans l'eau. Il s'ennuyait, tout à coup, il lui sembla que la lumière avait terni, les couleurs des parasols n'étaient plus aussi vives.

« Pourvu qu'elle me fasse pas la gueule ! »

« Max ? »

Il se retourna vivement. Elle arrivait, souriante, ses seins luisants de monoï se balançant sur son torse délicat.

« Tu viens te tremper un peu, mon chéri ? (Elle lui passa la main dans les cheveux, les lui tira un peu.) J'ai pas envie d'y aller toute seule, je veux pas me faire embêter. C'est vraiment gênant quand on est toute nue de se faire... aborder par des inconnus. Oh, tu es indécent, mon fils ! »

Il se dressa d'un bond, tout heureux de la voir, de l'entendre minauder. En riant de bonheur, il cacha son sexe érigé de sa main.

« T'es pas fâchée ? J'croyais que t'étais fâchée ! »

« Oh si, je suis très fâchée. Tu es vraiment un répugnant personnage ! »

Elle se jeta dans l'eau, sans crainte de mouiller ses cheveux. Max, riant, plongea derrière elle. Il avait mis ses lunettes de piscine, qu'il portait autour du cou, et il regardait, quand elle faisait la brasse, son sexe s'ouvrir largement

dans l'eau comme un animal marin. Par association d'idées, cela lui rappela celui de sa sœur, le jour où ils avaient baisé dans la piscine. Puis, par enchaînement, il pensa à son père. Pourvu que la grand-mère tienne encore le coup quelques jours, et que le Commandant continue à leur fichier la paix !

Au large, quand ils n'eurent plus personne autour d'eux, Max s'amusa à plonger et à remonter entre les cuisses écartées de sa mère, qui pédalait lentement sur place pour se maintenir à la surface. Il collait sa bouche entre les poils et lui léchait le sexe. Les chairs lisses s'ouvraient comme celles d'un gros coquillage salé et succulent. À bout de souffle, il remontait respirer, et ils s'embrassaient.

Puis ils revinrent moins loin du bord, à un endroit où ils avaient pied et Max demanda à sa mère de le branler. De l'eau jusqu'au cou, face à face, ils se masturbèrent l'un l'autre. Le soleil faisait scintiller la mer étale comme une plaque de métal en fusion. La plage était jonchée de corps nus. La main de sa mère allait et venait, comme si elle le trayait et il gémit de bonheur, le gland brûlé par le sel, quand les filaments de son sperme montèrent en tournoyant à la surface. Elle en recueillit un du bout du doigt, et l'aspira.

Des années plus tard Max devait repenser à ce moment comme à l'un de ceux où il avait été le plus heureux de sa vie.

Quand ils regagnèrent la plage, il constata que les matelas voisins du leur avaient de nouveaux occupants. Il surprit comme une lueur de regret dans l'œil de sa mère.

« Il te plaisait bien, ce mec, non ? Il avait une de ces triques, t'as remarqué ? »

« Ah bon ? Non, non, je l'ai à peine vu, je te dirais ! »

Quelle hypocrite ! Ils restèrent encore une petite heure, puis décidèrent de rentrer au village.

CHAPITRE XVIII

DITES, M'SIEUR, VOUS VOULEZ PAS ENCULER MA MÈRE ?

Ils revirent le père des deux ados le lendemain même, en fin d'après-midi, à Grimaud, sur la place du Cros. Il achetait des cartes postales à la boutique de madame Souvenir. Il portait l'uniforme des estivants, un petit short, une chemise hawaïenne ornée de palmiers vert épinard sur fond jaune et une paire de tongs. Romuald était en train de lui rendre la monnaie quand ils passèrent devant la boutique. Le type se retourna, à ce moment, et les reconnut. Max fit semblant de s'intéresser au tourniquet des cartes postales, retenant par le bras sa mère qui voulait prendre le large, pour éviter d'avoir à parler à Romuald s'il lui prenait la fantaisie de venir les aborder. Mais il s'en garda bien et se contenta de répondre d'un hochement de tête morose au salut désinvolte que lui adressa Max.

« Faut surtout pas donner à ce taré l'impression qu'on a peur de lui ! » expliqua Max à sa mère.

Les yeux du type, qui sortait de la boutique sur ces entrefaites, cherchèrent le corps de Bérengère sous sa robe légère. Elle le reconnut alors et Max sentit ses doigts se crisper sur son bras. Après une hésitation, l'homme leur adressa un petit signe de tête prudent, et s'éloigna à regret.

« Viens, on va le suivre ! » chuchota Max, entraînant sa mère.

« Mais pourquoi, Max ? »

« T'occupe ! »

Le type entra dans la coopérative viticole. Max y entraîna sa mère. Il y avait foule de touristes devant les rangées de bouteilles de vin de la région.

« Décidément, fit Max, on se rencontre sans arrêt ! »

« C'est un petit village... bredouilla l'homme. Vous n'êtes pas allés à Pampelonne, aujourd'hui ? »

« Oh, c'était pour faire plaisir à Max, minauda Bérengère, que j'y suis allée hier, personnellement, je déteste ce genre d'endroit... tout cet étalage de viande... »

Elle fit mine de frissonner de dégoût.

« Il y avait pourtant de bien jolies femmes », murmura le type, se payant d'audace.

La mère de Max crut de bon ton de rougir discrètement.

« Oh, c'est tellement gênant... l'idée d'avoir été toute nue... et de se rencontrer habillés ! Je ne suis pas habituée... »

« Vous achetez du vin ? » demanda Max au type.

« Je regardais seulement... et vous ? »

« On aurait bien voulu prendre une bonbonne de rosé, dit Max. (Ce qui était pure invention, on leur livrait le vin à domicile, d'une ferme de l'arrière-pays.) Mais on est à pied... et c'est vachement lourd ! »

Sur-le-champ, comme Max l'avait escompté, l'homme se proposa de les aider. Il avait sa voiture à deux pas. Max ne laissa pas à sa mère le temps de refuser. Il remercia chaleureusement le type et ils achetèrent la bonbonne qu'ils trimballèrent à deux jusqu'à la voiture, une vieille deuche avec des slogans écolos collés sur la vitre arrière. Sa mère monta devant et Max derrière. Ils furent à la villa en cinq minutes.

L'homme descendit pour aider à porter la bonbonne dedans, ils arrivèrent sur la véranda. C'était le jour de sortie de Maria, et sa mère, qui avait croisé à plusieurs reprises le regard de son fils avait parfaitement compris ce qu'il avait en tête. Elle pouffait à tout instant, d'une voix haut perchée, ou prenait ses intonations étudiées de femme distinguée pour répondre aux compliments que l'homme lui faisait sur la beauté du jardin et de la villa. Ils lui firent faire le tour du propriétaire.

« Vous avez le temps de prendre l'apéritif ? » demanda Bérengère.

« Oh, j'ai tout mon temps, je suis célibataire pour la journée, ma femme et les enfants sont allés faire une randonnée, je déteste ça. Et... votre mari n'est pas là ? »

« Il est mort, dit Max, avant que sa mère réponde. On n'est rien que nous deux, maman et moi. On ne se quitte jamais ! »

Sa mère, toute roide, garda le silence. Le type voulut savoir, en prenant la voix de circonstance, s'il s'agissait d'un deuil récent ? Il aurait pourtant dû bien penser qu'une veuve qui faisait du nudisme à Pampelonne ne devait pas l'être de fraîche date. Max inventa que cela faisait deux ans. Il embrassa sa mère avec une tendresse excessive.

« Ma mère et moi, expliqua-t-il, on s'entend vachement bien. Pour tout. Absolument pour tout ! Par exemple, c'est une femme moderne, hein, elle a des amants... Eh bien, je suis pas jaloux pour un sou ! »

« Max ! Voyons ! On ne raconte pas ces choses-là ! »

Elle avait adopté instantanément sa voix geignarde, aux inflexions paresseuses d'enfant gâté et il sut qu'elle se prenait au jeu. La preuve en était qu'elle évitait maintenant de croiser son regard.

« Ma mère et moi, on est très attachés l'un à l'autre, insista-t-il, en fixant le type avec insistance. On dort dans le même lit, comme mari et femme... »

« Pas exactement comme mari et femme, voyons, Max ! Que va penser ce monsieur ? Et d'ailleurs, je t'ai dit mille fois que tu deviens trop grand,

maintenant ! Tu devrais dormir dans ta chambre ! »

L'homme bredouilla qu'en effet, un grand jeune homme comme Max ne devrait pas dormir avec sa mère. Faisant mine de boudier, Max rentra dans la villa. Mais il resta derrière la fenêtre de la cuisine, pour épier leur conversation. Il entendit sa mère soupirer de façon théâtrale.

« Je ne sais plus comment faire, avec lui ! Il m'est tellement attaché... et de mon côté, je l'aime aussi d'une façon sans doute trop possessive... »

« Je comprends », dit le type, qui n'y comprenait rien, en fait.

« Il ne peut pas me quitter un instant, déplora Bérengère. C'est parfois... bien gênant... »

« Jamais ? Vraiment jamais ? » demanda l'homme, incrédule.

« C'est comme je vous le dis ! Il faut que je fasse tout... absolument tout... devant lui... »

Elle baissa la voix.

« Même ma toilette intime ! C'est vous dire ! »

Accroupi derrière la fenêtre Max remarqua le tressaillement de l'homme.

« C'est un enfant fragile... et pervers... Oh, tellement pervers ! »

« Pervers ? » bredouilla l'homme.

Il était pendu aux lèvres de Bérengère qui, assise en face de lui, faisait pensivement tourner son verre entre ses doigts.

« Vous n'avez pas idée à quel point il peut l'être... Tenez, en ce moment, je suis sûre qu'il nous écoute ! »

L'homme se tourna vers la fenêtre mais Max avait eu le temps de se baisser. Il attendit un moment, puis sortit, d'un air dégagé.

« Ah, voilà mon fils, fit Bérengère. Où étais-tu passé ? »

« Oh, par là. Elle est belle, hein, ma mère, monsieur. Comment vous la trouvez ? Vous l'avez vue toute nue, hier. Vous trouvez pas qu'elle a un beau corps ? »

Sa mère frappa du pied, en faisant la moue.

« Max ! Cesse de faire l'idiot ! »

« Vous trouvez pas, poursuivit imperturbablement Max, qu'elle a une plastique que pourraient lui envier bien des femmes plus jeunes ? »

« Il fait chaud, dit soudain Bérengère, d'une voix un peu contrainte, pour changer de conversation. C'est affreux, ce temps, non ? »

« Tu devrais quitter ta robe, tu te sentirais mieux ! » répliqua Max.

Sa mère eut un rire étranglé et lui donna une petite gifle pour rire.

« Si je l'écoutais, je passerais ma vie en tenue d'Ève ! Voyons, sois sérieux un instant, Max. On n'est pas à Pampelonne ! »

« Vous voulez pas qu'on aille à la piscine ? proposa Max au visiteur. On pourrait se mettre à l'aise ? »

« Mon fils a raison, ne vous gênez pas, et un bon bain nous ferait peut-être du bien. »

L'homme ne se fit pas prier pour retirer sa chemise. Torse nu, il aida Max et sa mère à porter les verres et les boissons au bord du bassin.

« Vous pouvez vous mettre tout nu, pour vous baigner, hein, ne vous gênez pas ! » dit Max, en retira son short.

Il bandait. Les yeux du touriste et ceux de sa mère se frôlèrent furtivement.

« Je vais mettre un maillot et je reviens » murmura-t-elle.

Elle s'enfuit presque. Max lui cria de mettre le vert, pas le rouge.

« Le vert, c'est un brésilien, ça lui laisse les fesses dehors, je préfère ! » expliqua-t-il avec candeur à l'invité.

Dans la foulée, il lui demanda, d'homme à homme, comment il trouvait sa mère. L'autre lui répondit qu'il la trouvait charmante.

« C'est pas ce que je vous demande... son cul, comment vous le trouvez ? Et ses nichons ? Ils vous plaisent ? Comme l'autre restait muet, bouche bée, il poursuivit : C'est dur, le veuvage, pour elle, elle est si sensuelle. Et on vit dans un village, elle ne peut pas prendre n'importe qui pour amant, vous comprenez ? Ça ferait jaser. Heureusement, il y a les vacanciers... comme vous... »

Le type but une gorgée de pastis, pour éviter de parler. Bérengère arrivait. Elle avait bien mis le maillot vert. Ils la regardèrent se déhancher gracieusement sur ses cothurnes, elle avait remplacé ses lunettes de soleil par ses lunettes de vue qui lui donnaient un air presque sévère.

« Il est beau, son maillot, hein ? fit Max, en se levant. (Prenant sa mère par le coude, il l'obligea à se retourner.) C'est marrant, vous trouvez pas, cette petite ficelle entre les fesses ? »

Les yeux du type contemplèrent les fesses dorées que libérait l'échancrure indécente du maillot. Ayant montré son cul, sa mère se retourna et prit le pichet pour servir deux autres pastis. Max en profita pour détacher la bretelle du soutien-gorge qu'elle avait nouée derrière sa nuque. Sa mère, la main tremblante, versa de l'eau sur le pastis.

« Tu devrais sortir tes seins, m'man, le monsieur les a déjà vus, hier ; tu te sentiras mieux. »

Instantanément, elle prit sa voix curieusement innocente, comme si elle ne se rendait pas compte qu'il lui dénudait la poitrine devant leur invité.

« Et vous vous plaisez dans la région ? »

Max abaissa le maillot sous les seins qui surgirent au-dessus de la table où elle s'appuyait de la main.

« Beaucoup... le paysage... les femmes... »

Max continuait à faire descendre le maillot.

« Vous comptez rester encore longtemps ? » demanda sa mère d'une voix pointue.

« Hélas, non, nos congés sont finis, nous devons rentrer à Paris ! »

« C'est dommage, dit Max, vous auriez pu venir vous baigner ici. Faire du naturisme avec nous ! Je suis sûr que ma mère aurait été ravie de vous inviter, vous et vos fils ! »

Lentement, il abaissa le maillot sous le sexe de sa mère. Elle poussa un cri indigné, comme si elle venait tout à coup de réaliser ce qu'il faisait, et elle remonta son maillot sur son ventre.

« Max ! Mais ne me mets pas toujours toute nue, voyons, on n'est pas seuls ! Cesse de faire l'imbécile ! Oh... Mais tu es indécent, mon garçon ! Regardez-moi ça ! »

« C'est le soleil, tu sais bien. Le soleil me fait toujours bander ! Et vous, ça vous fait pas ça, m'sieur ? Bouge pas, m'man, supplia-t-il, en changeant de voix. Cesse de faire l'idiote, hein ? Je vais t'enlever ton maillot ! T'étais toute nue, hier, pas vrai ? Alors... pourquoi pas maintenant ? Tu le sais bien qu'on a envie de te voir à poil, monsieur et moi. »

Il s'accroupit et, sans qu'elle proteste, cette fois, il fit descendre le maillot vert aux chevilles de sa mère. Les yeux vides, les sourcils légèrement froncés, elle faisait mine de contempler attentivement la surface de la piscine. Elle souleva un pied, puis l'autre, et, nue comme un ver, son verre de pastis à la main, elle passa très naturellement devant le Parisien et alla s'étendre dans une chaise longue. Max et l'homme prirent alors leurs chaises pliantes et vinrent s'installer en face d'elle, dos tourné au bassin.

Les cuisses séparées, Bérengère sirotait son pastis. La fente du sexe était partiellement visible. Quand l'homme s'assit en face d'elle, elle resserra pudiquement les jambes, et l'on ne vit plus que les poils. Ils entamèrent une conversation guindée sur les curiosités touristiques de la région. Sa mère parlait haut et pointu, en soignant ses inflexions, très mondaine, et, peu à peu, dans le feu de la conversation, elle laissait ses cuisses s'écarter d'une façon très naturelle. Le sexe fut à nouveau visible, fente rose dans la motte velue. Max se taisait, dévorant des yeux le corps de sa mère, cherchant à le voir comme s'il ne l'avait encore jamais vu.

« Tu devrais aller nous chercher des glaçons, dit-il. L'eau est tiède. »

Une vive rougeur colora les joues de sa mère, et elle écarta les cuisses pour poser ses pieds à terre, exhibant intégralement sa vulve. En un instant, elle fut debout et fit mine de vouloir prendre son maillot.

« Non, vas-y toute nue, implora Max. Y a que le monsieur et moi ! J'aime tellement quand tu marches toute nue ! »

Ils la regardèrent s'éloigner, balançant lascivement son beau cul charnu, ses cuisses bien cambrées par les cothurnes. Max proposa à l'homme de faire trempette. Après une hésitation, il retira son short, et son gros sexe brun, qui était en érection, se dressa sous les yeux du gamin. Ils plongèrent et nagèrent. L'eau était tiède, des libellules faisaient vibrer leurs ailes, des pétales de géranium et des dizaines d'insectes morts jonchaient la surface.

Ils cessèrent de nager pour la regarder revenir. Max chuchota à l'homme qu'il trouvait ça marrant, la façon dont les fesses et les seins des femmes bougent, quand elles marchent. Un peu gênée par leurs regards, mais non sans coquetterie, sa mère resta debout, au-dessus d'eux. Ils pouvaient voir sa vulve entrebâillée, d'en dessous.

Max lui dit qu'il avait soif, et sa mère s'accroupit pour lui tendre son verre, laissant sa vulve s'écarquiller impudiquement au-dessus de leurs têtes. Les bords des lèvres internes dépassaient comme deux langues mouillées.

« Je suis indécente, soupira-t-elle, en décochant une œillade furtive à l'homme qui la dévorait des yeux. Je devrais mettre mon maillot, quand même ! »

Mais elle n'en fit rien. Elle retourna se coucher sur la chaise longue. Ils sortirent du bassin pour la rejoindre. Elle les regarda venir, sans faire un geste. Ils bandaient tous les deux. Le sexe du type était vraiment d'une grosseur impressionnante.

« On va la rafraîchir, la pauvre, z'avez vu comme elle transpire ? »

Max puisa de l'eau dans le bassin, à deux mains, et la répandit entre les seins de sa mère, descendant vers le sexe. Elle frissonna de plaisir, se cambrant pour s'offrir au filet frais. L'homme fit pareil, il puisa de l'eau et se tourna interrogativement vers elle.

« Écarte les cuisses, maman... il va t'en verser sur la chatte... »

Les yeux fermés, Bérengère obéit. Elle sentit que Max lui ouvrait le sexe. L'homme, à genoux, y versa l'eau tiède, en un mince filet.

« Oh, c'est bon... c'est... »

Elle se cambra encore plus. Max et l'homme se regardèrent.

« On va bien s'occuper de toi, le monsieur et moi, tu veux bien, m'man. »

« Oui, Max... occupez-vous de moi... »

L'homme fit entendre une sorte de grognement.

« C'est beau, hein, une femme nue, m'sieur ? Montre-toi bien, m'man. Fais-nous tout voir... attends, je vais t'aider. Prenez-lui l'autre jambe, m'sieur, faites comme moi. »

« Vous voyez comme il est pervers... je n'avais pas raison ? Vilain Max, vilain, vilain... »

Sa voix chevrotait ; ils lui firent passer les genoux par-dessus les accoudoirs, creusant un entonnoir rose dans son vagin. Avide, Max acheva d'ouvrir les lèvres de la vulve. L'homme se pencha entre les cuisses béantes de sa mère. Une grosse larme de mouille roula hors du vagin et descendit dans la raie des fesses.

« Il va te baiser, hein, m'man. Tu veux bien qu'il te baise ? »

« Oui, je veux bien... Oh, Max... »

« Je te branle un peu, juste avant, hein ? Je te prépare pour lui... »

Elle se mit à gémir, follement excitée. Les doigts de son fils jouaient à l'intérieur de sa vulve ; il pinçait, tirait, farfouillait, sous les yeux exorbités du Parisien.

« Vous permettez, dit Max, je vais passer le premier pour bien lui ouvrir le trou. Tu veux bien, m'man ? »

« Oui, mon chéri, viens, viens vite sur ta maman. »

Serrant sa grosse bite dans son poing, l'homme se releva ; un mélange de stupéfaction scandalisée et d'excitation bestiale se reflétait sur ses traits. Il regarda Max pénétrer sa mère qui avait refermé les bras sur son corps gracile et le serrait convulsivement contre elle, le corps agité de spasmes rapides.

« Attends, m'man, attends. Pas tout de suite. Je veux le voir t'enfiler. Vous voulez bien l'enculer, pas vrai ? »

Il se retira, dénouant les bras de sa mère.

« Mais Max, mon chéri, s'écria-t-elle de sa voix faussement innocente, ce monsieur n'a peut-être pas envie de... de faire cette chose dégoûtante ! Il préfère peut-être... par-devant... »

Elle ouvrait de grands yeux candides derrière ses lunettes.

« Vous êtes sûr... vous voulez bien ? » minauda-t-elle.

« Je veux bien vous enculer, oui ! » lâcha l'homme d'une voix rauque.

« Oh ! Mais vous êtes aussi pervers que mon fils ! »

« Retourne-toi, m'man. Mets-toi à genoux sur la chaise. »

Elle obéit fébrilement, le visage dénué d'expression, les yeux dans le vide.

« Vous avez une capote ? Il y en a certainement dans son sac. Elle en a toujours une provision... tenez... »

Il lança le préservatif au type qui le passa sur son gland, d'un geste expert, et se gagna. Sa mère l'observait, par-dessus son épaule, accoudée au dossier de la chaise.

« Écarte bien les fesses, m'man. Donne-lui bien ton trou ! (Il sépara lui-même les fesses de sa mère, pour faire saillir l'anus. L'homme s'avança, le sexe gainé de plastique blanc braqué devant lui.) Elle vous plaît, au moins, sa motte ? Z'avez vu comme ça bâille bien, tout ça ? Et son anus, comme il est mignon ? Vous allez bien lui défoncer sa pastille, hein ? »

« Max, cria sa mère, avec sa voix de tête, veux-tu bien ne pas dire des choses pareilles ? Tu es vraiment impossible ! »

Le trou de son vagin bâillait comme le cloaque d'une poule sur le point de pondre.

« Oui, ouvre bien la moule, il va te l'enfoncer, ouvre-la encore plus... voilà, c'est parfait ! »

L'homme enfourcha les mollets retournés de sa mère et pointa son gland sur le vagin. Il s'enfonça d'un coup, tout au fond, la faisant crier d'une voix rauque. Mais tout de suite après, il se retira, et appuya son dard sur l'anus. Bérengère se mit à gémir. Le gland s'enfonça, le reste suivit, lentement.

« Oh, m'man, fit la voix émerveillée de Max. Il t'a tout enfilé ! Toute la trique ! Dans le cul ! »

« Je peux plus, fit l'homme, je peux plus... c'est trop... »

Se mordant les lèvres, il fut agité par une violente convulsion et déchargea. Il resta quelques secondes collé à la croupe ouverte de la femme, puis se recula et son sexe reparut, nu et rose.

« Mon Dieu, la capote est restée dedans ! Oh, j'en ai partout, ça coule... »

« Elle a dû glisser... Par-derrrière, c'est plus serré... » bredouilla l'homme, un peu déconfit.

Sa mère alla s'accroupir dans le bassin, elle retira le préservatif de son anus, et se lava du mieux qu'elle put. Puis elle revint et les dévisagea timidement.

« Vous devez vraiment me prendre pour une femme dévergondée, non ? »

« Mais pas du tout ! »

Max s'esclaffa.

« Ça le fait rire, ce vilain ! »

Épuisé par l'orgasme, l'homme s'était allongé sur une chaise longue. En voyant le corps nu de Bérengère devant lui, il eut une nouvelle érection.

« Regarde, m'man, il bande encore. Va sur lui, enfonce-toi-la par-devant ! Profites-en ! »

Sa mère, confuse, interrogea l'homme des yeux.

« Vraiment ? Je peux ? » lui demanda-t-elle timidement.

Il acquiesça immédiatement, et présenta son sexe à la verticale. Alors, elle enfourcha la chaise longue et s'accroupit sur lui, s'empalant.

« Oh, Max, non ! N'en profite pas pour... Oh, je savais qu'il mijotait quelque chose ! »

Gloussant, Max venait d'enfourcher la chaise longue à son tour et écartait les fesses de sa mère.

« Dans le trou à caca... un gros suppositoire pour maman ! »

Il n'eut aucune peine à enculer sa mère dont l'anus était resté dilaté. Elle s'agitait sur l'homme, montait et descendait, en haletant, en bredouillant des mots inaudibles, pendant qu'il lui pétrissait les seins et Max suivait le mouvement, comme s'il était sur une balançoire. Ils jouirent dans un concert de gémissements et de râles et tout de suite après, son fils sur le dos, Bérengère s'affaissa sur la poitrine de l'homme et fondit en larmes. Dégrisé, celui-ci chercha à la consoler de son mieux, mais il regardait sournoisement sa montre.

Peu après, s'étant rhabillé, le Parisien s'éclipsa avec une hâte insolite.

« Quel goujat ! s'indigna Bérengère. Non, mais, quel goujat ! Ah, c'est bien un mec ! Viens, mon chéri, il n'y a que toi qui sois gentil avec moi. Allons faire une petite sieste. »

Dès qu'ils furent sur le lit, dans la chambre fraîche aux rideaux tirés, Max se mit à taquiner sa mère.

« Jocaste pas contente ? Jocaste pas avoir eu son compte ? Jocaste vouloir petite branlette en supplément gratuit ? »

« Oh, non, Max, pas tout de suite, on va dormir d'abord, je suis morte. »

« Œdipe avoir envie faire branlette à Jocaste. Œdipe très cochon. Beaucoup excité par vilaine maman lubrique ! »

Il ouvrit les cuisses de sa mère qui se laissa faire en geignant et se mit à lui pétrir la vulve.

« Tu es très vilain, Œdipe, maman Jocaste pas contente ! »

« Maman Jocaste toute mouillée, maman Jocaste très contente ! Sa petite bite toute raide ! Maman Jocaste se faire enculer et baiser, et maintenant elle très contente. »

« Max... Max... »

Assis à la turque, il contemplait avec délice le corps de sa mère ; elle se pétrissait nerveusement les seins, ouvrait les cuisses.

« Oh, Max, je vais devenir hystérique... tu es toujours en train de me... de

me... Tu me détraques complètement... »

« Édipe deviner que maman Jocaste avoir envie de quelque chose ? Petite branlette encore ? »

« Non ! »

La tête de sa mère s'agitait sur l'oreiller ; ses genoux se relevaient, elle s'ouvrait. Il comprit alors ce qu'elle attendait de lui.

« Petite sucette ? »

« Oui, oh oui, mon chéri, oui, oui... suce-moi, suce-moi bien. Les bouts des seins, pour commencer, et après... tu sais... tu sais, il n'y a que toi qui saches si bien... »

« Le bouton ? »

« Oui, Max, le bouton... »

« Et le trou du cul aussi ? »

« Oui... tout, tout... lèche-moi, avec ta bouche innocente. Mon petit enfant pervers, mon amour chéri, lèche bien ta maman. »

Il se mit à la lécher, à la sucer.

« Je voudrais mourir tellement c'est bon, Max ! sanglota nerveusement Bérengère.

Elle était dans tous ses états. Il faut dire que les nouvelles d'Alençon étaient de nouveau alarmantes. Au téléphone, Lorraine venait de lui assurer que cette fois l'issue ne faisait plus de doute. Son père ne quittait pas le chevet de la mourante.

« Attends-toi à nous voir débarquer cette semaine ! »

En apprenant la nouvelle, Max eut un gros coup de cafard. Bien sûr, la mort de sa grand-mère, qu'il détestait, n'y était pour rien ; c'est le retour de son père et de sa sœur qui le désespérait, ce serait la fin de la belle vie.

Et là-dessus, qui se pointe ? Le monsieur qui avait enculé maman !

*

* *

À leur grande surprise, en effet, le touriste revint les voir le soir même. Sans bruit, comme un cambrioleur, il entra dans la chambre, où ils gisaient, nus, sur le lit humide de sueur. Ils venaient de se réveiller, et Max, tout d'abord, ne fut pas certain de ne pas rêver. L'homme s'assit au bord du lit et caressa le corps nu de sa mère qui le contemplait, stupéfaite, un peu effrayée. Max regarda la main de l'homme épouser délicatement la courbe du ventre maternel, puis descendre. Il vit sa mère écarter les cuisses et entrouvrir la bouche. Puis, comme d'un commun accord, sa mère et l'homme se tournèrent vers lui.

« Je voudrais encore faire l'amour avec votre mère, dit l'homme. Sur un lit pour changer. Je suis allé téléphoner aux gens chez qui ma femme et les enfants devaient se rendre, pour inventer une histoire... un copain de régiment... je suis libre pour la soirée... »

Max hésitait ; il regarda les doigts de l'homme s'enfoncer dans le sexe de sa mère.

« Tu as envie qu'il te baise, m'man ? »

« Oui, Max, mon chéri. J'ai envie... tu n'es pas fâché ? »

Max secoua la tête. Tout à coup, il avait envie de pleurer, se sentait rejeté. Il se leva.

« Oh, vous pouvez rester ! dit l'homme. Je ne voudrais pas vous chasser ! »

Max qui surveillait sa mère la vit sourire d'un air ravi. Il sentit son cœur fondre de bonheur.

« C'est vrai, m'man, tu préfères vraiment ? »

Elle fit signe que oui.

« Alors, c'est moi qui vous dirai ce que vous devez faire, d'accord ? »

Il alla s'asseoir sur une chaise et croisa les bras. L'homme masturbait doucement sa mère qui commençait à frémir.

« Suce-le, pour commencer. Suce sa grosse bite ! »

« Oh, mon chéri, mon vilain chéri, qu'est-ce que tu me fais faire ! »

« Mais tu aimes ça, non ? »

« Oui, Max, j'aime ça. Tu vas voir, je vais bien le sucer. »

L'homme, qui s'était changé, portait un pantalon de toile claire. Il ouvrit sa braguette et, debout, présenta son sexe à Bérengère qui se mit à le sucer. Max observait la scène avec un étrange détachement. Il se sentait très loin, tout à coup. Il regarda sa mère lécher les couilles du type, puis lui mordiller le gland.

« Vous pouvez la baiser, maintenant. »

L'homme se mit nu et se coucha sur sa mère qui l'enlaça. Pendant qu'il la besognait, elle contemplait farouchement son fils, par-dessus l'épaule musculeuse et velue. Quand elle cria, ce fut à Max, il le sut, qu'elle dédia son cri, et aussitôt, ils furent à nouveau rattachés l'un à l'autre, au sein même du plaisir qu'un étranger lui donnait. Max consentit à revenir au lit, avec eux, et ils continuèrent à faire l'amour à sa mère, toute la soirée, en parlant à bâtons rompus.

C'est ainsi que Nathan, c'était son prénom, leur apprit qu'il était contrôleur des impôts, un métier bien peu romantique, s'excusa-t-il, il travaillait à Bercy, et devait retourner à Paris le lendemain, c'était la fin de son congé payé ; ils ne se reverraient probablement jamais, vu que sa femme préférait la Bretagne,

son séjour dans le Var ne lui avait pas plu.

« Croyez que je le regrette, car vous êtes vraiment délicieuse... Je n'aurais jamais cru que des femmes comme vous pouvaient exister ! Vous êtes un fantasme vivant. Avec vous on est aussi libre qu'avec une putain, mais ce qui me fascine, c'est que vous preniez vraiment du plaisir... Vous ne jouez pas la comédie. Et ce qui devrait me scandaliser, moi qui suis père de famille, que vous couchiez avec votre fils, paradoxalement vous rend encore plus fascinante. Votre perversité même est un charme de plus. Une chose est sûre, nous n'avons passé qu'un jour ensemble, mais vous êtes entrée à jamais dans ma vie, jamais je ne vous oublierai. »

Pour jouir à nouveau de la « perversité » de Bérengère, ce fut lui qui suggéra que Max et lui la partagent à nouveau, comme au bord de la piscine, et ce fut lui, cette fois, qui l'encula, ce à quoi sa propre femme ne consentait jamais, car il voulait la posséder de toutes les façons, alors que Max « l'épousait » (ce fut le mot qu'employa l'homme) par-devant.

Max se sentait bien avec ce type, tout contrôleur des impôts qu'il était, pas comme avec Romuald. Un moment, il eut l'impression que c'était son père, et que tous les deux, père et fils, partageaient la même femme. Il s'endormit bercé par les chuchotements amoureux qu'échangeaient sa mère et l'homme qui « l'épousait » à nouveau par-devant, pour finir en beauté, en emplissant ses yeux du visage de cette femme qu'il n'oublierait jamais.

Après qu'il fut parti, Max et sa mère allèrent faire une dînette improvisée, dans la cuisine. Puis ils retournèrent se coucher.

« Tu me rends folle, Max, lui dit Bérengère, pendant qu'il essayait, sans y parvenir, il ne bandait pas assez, de l'enculer une dernière fois devant la glace de l'armoire. Tu vas me rendre vraiment folle, tu sais ? Mais vraiment ! Je vais perdre complètement la tête, si on continue comme ça ! Oh, je voudrais que ton père revienne, ça commence à me faire vraiment peur... »

« Peur de quoi ? De moi ? »

« De toi et de moi ! Surtout de moi ! Si ton père était là, on serait obligés de faire attention, tu comprends ? Tandis que là... Il n'y a plus de barrière, plus rien, j'ai l'impression qu'on tombe dans le vide. Pas toi ? »

CHAPITRE XIX

LES FILS APRÈS LE PÈRE !

À trois heures du matin (Max avait pu voir l'heure par hasard sur sa montre), au moment même où il partageait une dernière fois sa mère avec Nathan, lui l'épousant par-devant alors que le contrôleur des impôts la sodomisait, la grand-mère avait passé l'arme à gauche. Bérengère l'apprit en fin de matinée par un coup de fil de Lorraine, qui lui dit que le Commandant était bouleversé, mais, comment dire, en même temps, soulagé que ça soit enfin fini. Lui et son frère cadet, les deux principaux héritiers, devaient se rendre chez le notaire pour l'ouverture du testament.

Le Commandant avait déjà tiré des plans sur la comète, il était logique, avait-il dit à sa fille, qu'en tant qu'aîné, il hérite de la maison familiale, un petit château ; alors, toute la famille quitterait Grimaud pour émigrer à Alençon. En conséquence de quoi, bien qu'elle fût en froid avec sa belle-mère qui n'avait jamais approuvé le second mariage de son fils avec une infirmière, la moindre des choses était que Bérengère le rejoigne dare-dare pour assister aux funérailles qui avaient lieu le lendemain, en grande pompe, et surtout, qu'elle pense à s'habiller en noir, qu'elle cache ses cheveux oxygénés sous un chapeau et ne porte pas de jupe trop courte, tu entends, maman, en noir avec un galurin et en jupe longue.

Max apprit ces nouvelles par Maria, qui, ne le voyant pas descendre, était montée le réveiller, sur le coup de midi. Il se rendit aussitôt chez sa mère, et la trouva de fort méchante humeur, occupée, coiffée d'un chapeau orné d'une voilette, à découdre l'ourlet d'une vieille jupe d'hiver, la seule qu'elle eût trouvée de couleur noire. Bérengère en voulait au monde entier et elle se montra on ne peut plus froide avec lui.

Là-dessus, second coup de fil de Lorraine, après l'ouverture du testament chez le notaire. Patatras ! C'est le cadet, qui avait toujours été le chouchou de la vieille, qui héritait du castel ! Le Commandant était furibard, mettez-vous à sa place, il s'était vu châtelain ! Il parlait même de ne pas assister aux funérailles, et d'attaquer le testament. Plus question donc, pour Bérengère, de les rejoindre à Alençon, ce sont eux qui reviendraient, d'ici un jour ou deux. Le Commandant, qui avait trop veillé près de la mourante, essaierait, gros dormeur qu'il était, tout déboussolé par ses nuits sans sommeil, de reprendre ses esprits. Il était tellement furax qu'ils avaient jugé plus prudent que ce soit Lorraine qui conduise, au retour ; énervé comme il l'était, il risquait de rouler trop vite et ne voulait pas risquer la vie de sa fille adorée. Il dormirait à l'arrière du véhicule. Elle, elle était fraîche.

Quand Max voulut se montrer tendre, heureux d'apprendre qu'elle resterait avec lui, sa mère, contrariée par ces nouvelles contradictoires le repoussa sans douceur. Rien à voir avec l'amoureuse déchaînée de cette nuit ! Ne sois pas si collant, Max, laisse-moi respirer un peu ! Et prends l'habitude de ne pas te coller à moi sans arrêt, quand ton père et ta sœur seront là. Va donc faire un tour au village, c'est samedi, achète-moi le *Figaro Madame* et *Marie-Claire*, j'ai besoin de me changer les idées...

*

* *

Au village, les rues grouillaient de touristes, mais Max ne rencontra aucun visage de connaissance – sauf Romuald, qu'il entrevit en passant devant sa boutique et qui lui adressa un sourire goguenard. Tous ses copains étaient à la plage ; par cette chaleur, il n'y avait que ça à faire. Morose, il entra au café de la place du Cros et commanda un Schweppes. Deux ados s'agitaient devant le flipper. Max alla jeter un coup d'œil à leur partie. Ils se reconnurent.

« Tiens, salut ! Vous n'êtes pas encore retournés à Paris ? »

C'était les deux ados de Pampelonne, les fils du contrôleur avec qui sa mère et lui venaient de passer la nuit pendant que la vieille peau passait l'arme à gauche.

Il les fit parler et ils lui confirmèrent que leur père était parti pour Paris, avec leur mère, ses congés payés étaient finis. Eux étaient restés pour une quinzaine de jours supplémentaire, chez une de leurs tantes.

Ils lui dirent que cette tante n'ayant pas de voiture, ils ne pouvaient se rendre à la plage.

« On y serait bien retournés, à Pampelonne, mais notre tante ne veut pas qu'on y aille en stop. Alors, on se fait chier comme des rats morts au village. Tu n'y vas pas, toi, cet après-midi ? Avec ta mère ? »

Les deux frères échangèrent un regard que Max intercepta. Se souvenant de la façon dont il leur avait exhibé sa mère sur la plage, et de l'effet que ça leur avait fait, à elle et lui, il s'entendit répondre :

« Non, mais vous pouvez venir vous baigner chez moi, dans la piscine ! »

Faussement désinvolte, l'aîné fit la moue, mais une lueur s'était allumée dans son œil.

« Y aura ta mère ? » demanda le cadet, moins subtil.

Max se marra.

« Elle te plaît, ma mère, hein ? »

Les deux frères se regardèrent en haussant les épaules. Ils avaient baissé la voix, tous les trois, et se tenaient très près les uns des autres.

« Elle se baigne aussi à poil, dans ta piscine ? » demanda l'aîné.

« Bien sûr, dit Max. On est chez nous, pourquoi on se gênerait ? Alors, vous venez ? »

Comme ils faisaient les indécis, il leur lança :

« Vous pourrez vous rincer l'œil ! Ce sera toujours plus marrant que le flipper... »

Les deux frères se firent expliquer où se trouvait la villa et lui promirent qu'ils viendraient aussitôt après le repas.

Max rentra de meilleure humeur qu'il était parti. La rancune qu'il éprouvait à l'égard de sa mère rendait encore plus attrayante l'idée qu'il avait eue en voyant les deux frères.

Ah, elle croyait qu'elle allait pouvoir redevenir la maman, après le retour du Commandant ! Eh bien, il allait lui montrer !

Mais pour cela, il convenait d'avoir les coudées franches, et se débarrasser de Maria.

Pendant le repas, qu'ils prirent dans la cuisine, avec la Portugaise, ainsi qu'ils faisaient quand le Commandant était absent, Max croisa à plusieurs reprises les yeux inquiets de sa mère. Elle regrettait sans doute de l'avoir rembarré...

Dès qu'ils furent sur la véranda, pour prendre leur café pendant que Maria desservait, il tira la première rafale.

« Devine qui j'ai rencontré au village... Les deux ados de Pampelonne, tu te souviens ? Les fils de Nathan. (Il baissa la voix.) Tu te souviens comme ils te reluquaient sur la plage, quand je t'ai fait montrer ta chatte à tout le monde ? Laisse-moi te dire qu'elle était vraiment à leur goût, ta chatte. Ils ne me l'ont pas caché. Alors je leur ai proposé de venir la voir à nouveau, cet après-midi, et de plus près. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Bérenghère en resta bouche bée. Puis un flot de sang lui sauta au visage.

« Tu n'es pas sérieux, Max, tu les as vraiment invités ? »

« Je me suis dit que tu pourrais te les envoyer, comme le père. Comme ça tu aurais eu toute la famille. Qu'est-ce que tu en penses ? Avant que les emmerdeurs reviennent, on finirait en beauté. Arrange-toi pour envoyer Maria à Cogolin acheter des conneries, qu'on ait au moins deux heures pour faire joujou. Sois sympa, qu'est-ce que ça te coûte ? C'est un cadeau que tu me feras avant que le vieux revienne, notre dernière folie... Tu aimes ça, non, qu'on s'occupe de ton cul ? Tu vas voir, tu vas te régaler, ça nous changera les idées... Et c'est sans danger, ce sont des vacanciers, ils vont rentrer à Paris, ce

n'est pas comme ce connard de Romuald, eux, on les reverra plus jamais... »

« Tu es un affreux chenapan, tu le sais, ça ? »

« Tu veux bien, alors ? »

« Mais enfin, Max, mon cul n'est pas à tout le monde ! »

« Il est à moi, en tout cas, n'oublie pas que tu me l'as donné. Si j'ai envie de le prêter à des copains, c'est mon affaire. Toi, tu n'auras rien à faire, tu feras semblant de t'endormir comme avec Romuald la première fois. On profitera de ton cul pendant que tu dormiras. »

« Il n'en est pas question, Max, tu m'entends ? On a fait assez de conneries comme ça ! Pour commencer, ce sont des gosses ! »

« Qu'est-ce que tu racontes ? Et moi, alors, qu'est-ce que je suis ? L'aîné a mon âge ! Si tu préfères, au lieu de dormir, tu te baigneras avec nous. Tous tout nus. On batifolera. Et on verra bien ce qui se passe. Ils sont très marrants, tu verras... Ça nous distraira, tous les deux, de voir un peu de monde ! »

Sans attendre sa réponse, il alla s'allonger au bord de la piscine. Il la connaissait, elle ne pourrait pas refuser une occasion pareille qui ne se reproduirait sans doute jamais !

Ce qu'il ignorait, c'est qu'elle avait projeté de passer l'après-midi avec lui dans sa chambre, en tête à tête (façon de parler, en corps à corps, disons) pour se faire pardonner de l'avoir si mal reçu, le matin. Elle avait donc donné son après-midi à la Portugaise, et lui avait prêté la 4 CV pour qu'elle promène ses nièces sur la côte. Voyant la tournure que prenaient les choses, elle se garda bien de le lui dire, et lui laissa croire que la gouvernante ferait un aller et retour. En conséquence, il n'était pas question de « faire du naturisme » dans le jardin.

Au bord du bassin, il avait ouvert un polar dans lequel il feignit de se plonger. Mais il ne lisait pas, il laissait ses pensées vagabonder. Quoi qu'il prétendît, ce qui se passait entre sa mère et lui ne laissait pas de le perturber ; quand il y réfléchissait, il avait du mal à s'y retrouver. Si salope soit-elle, baiser celle du ventre de qui on est sorti n'est pas une mince affaire ! Ah, c'est une drôle de chose, la vie, quand le sexe s'en mêle, qu'on le veuille ou non on finit toujours par y laisser des plumes ! Il était là à explorer les labyrinthes de ses pensées quand il entendit partir la 4 CV. Et l'instant d'après la clochette du portail grelotta. C'était eux. Il alla donc les accueillir.

Tudieu ! On pouvait dire qu'ils avaient fait des frais de toilette, les fils du contrôleur ! Bermuda, chemise hawaïenne, tongs, bob rabattu sur la nuque, serviette de plage multicolore sur les épaules, poste de radio en bandoulière, gazette locale roulée à la main, les parfaits petits vacanciers ! Il ne leur

manquait rien. Pas même du gel dans les cheveux. Et de s'être parfumés à la fleur d'oranger. Si sa mère, comme c'était probable, les guettait de la fenêtre de la cuisine, histoire de voir s'ils étaient à son goût, elle devait bien se marrer. Ou plutôt non, ça ne devait pas trop l'emballer de donner son cul à de pareils zigotos.

Max les conduisit à la piscine et d'emblée, leur proposa de faire trempette, puisqu'ils étaient venus pour ça. Retirant son slip pour leur donner l'exemple, il piqua une tête. Ils hésitaient à l'imiter.

« T'es sûr que ta mère sera d'accord ? »

« Mais bien sûr, voyons, c'est une nudiste ! Elle vous a déjà vu à poil, à la plage, et vous aussi, vous avez vu son cul. Allez, ne faites pas de manières ! »

Ils étalèrent donc tout leur barda sur la pelouse, et se mirent nus pour plonger à leur tour. Max et eux nagèrent un moment. Ils trouvaient ça « super » de pouvoir se baigner à poil dans une piscine privée. Après avoir barboté une dizaine de minutes, ils remontèrent du bassin et s'étendirent sur leurs serviettes. Max surprenait leurs regards qui glissaient sans cesse vers la maison.

Au bout d'un quart d'heure, ne voyant rien venir, il alla aux nouvelles. Dans la cuisine, sa mère était en robe de plage, ce qui était plutôt bon signe. Elle semblait plongée dans ses pensées.

« J'ai vu partir Maria, lui dit Max. Est-ce que tu as une idée de l'heure où elle reviendra ? »

Après une seconde d'hésitation, elle lui lâcha le morceau :

« Elle ne reviendra pas. Elle va déposer la literie à la laverie et passera la reprendre demain avant de venir ici. Je lui ai donné son après-midi, pour qu'elle en profite avec sa sœur... »

« Mais c'est génial ! Tu vas donc pouvoir te dévergondner avec nous... Mets-toi déjà toute nue... Tu es naturiste, hein ? Tu vas les éblouir ! Ils ne vont pas en revenir... Je te tiendrai par la main, et je t'amènerai à eux comme si je leur apportais un cadeau ! Regardez ce que je vous donne, les gars ! Ce cul, ces nichons, cette chatte, tout est pour vous ! »

« Oh, je ne sais pas, Max... Pour tout dire, je n'ai pas trop la tête à ça, avec tout ce qui se passe à Alençon. »

« On n'est pas à Alençon, on est ici. Tu ne vas pas rester enfermée, par ce beau soleil. »

Il alla prendre la bouteille de vodka dans le frigo, et versa une bonne dose dans un verre, puis il y jeta deux glaçons, et y ajouta un peu de jus d'orange. Elle contempla le verre qu'il posa devant elle, comme si elle était une

condamnée, et lui, le bourreau qui lui tendait son poison.

« Tu veux me soûler si je comprends bien ? »

« Pas complètement, juste ce qu'il faut pour libérer tes démons, c'est pas marrant quand tu es soûle, je préfère que tu te rendes bien compte de ce qu'on va te faire. »

Elle secoua la tête.

« Vous n'allez rien me faire, Max ! Il n'est pas question que ces petits merdeux mettent leurs mains sur moi, tu m'entends ? »

« Réfléchis... C'est le dernier jour où on peut s'amuser. Et là, ça pourrait être chouette, vraiment chouette. Justement parce que ce sont des petits merdeux, comme tu dis ! Tu vas leur en mettre plein la vue. Et les mains. Et peut-être même davantage ! Il faut en profiter, avant le retour du Commandant, ce sera la fin de la belle vie, quand Lorraine et lui seront là ! »

La laissant ruminer ça, il retourna auprès des deux frères qui ne cachèrent pas leur déception en le voyant revenir seul.

« Ta mère vient pas ? »

« Elle est un peu timide, au début... mais vous faites pas de bile... elle se dessale vite... Elle est en train de picoler, quand elle aura sa dose, on pourra rigoler, elle est tordante quand elle est pap... »

Ils retournèrent ça dans leur tête un moment et Max vit que ça carburait dur. Ils étaient venus avec l'idée de se rincer l'œil, comme à Pampelonne, mais là, il sentait se profiler autre chose, et visiblement ça leur fichait la trouille.

Il devait y avoir dix minutes qu'ils poireautaient au bord du bassin, et Max commençait à croire qu'elle ne viendrait pas, quand il vit s'arrondir les yeux de Fred, le cadet, qui poussa son frère du coude, lequel s'assit, en relevant une cuisse pour cacher sa queue. Il se retourna, et qui vit-il arriver, dans l'allée ?

« Tiens, qu'est-ce que je vous disais ! Voilà la princesse ! »

Dans son maillot brésilien, avec ses lunettes noires et son verre de médicament contre la mélancolie dans une main, elle tenait dans l'autre la robe de plage qu'elle venait de retirer. Elle avait aux pieds les cothurnes à talon de douze centimètres qu'elle mettait quand elle allait draguer à Cavalaire, ce qui l'obligeait à se cambrer, et ses seins se balançaient devant elle sous l'étoffe légère du bustier.

« M'man ? Tu viens te baigner avec nous ? C'est sympa ! Tu reconnais mes copains ? Ceux de Pampelonne ? »

« Ah oui, en effet ! Et comment allez-vous ? » minaуда-t-elle

À sa voix pointue, Max comprit qu'elle avait dû se servir une autre dose, il

attaqua aussitôt.

« Pourquoi t'es en maillot, Maria n'est pas là, tu peux te baigner toute nue... »

« Mais pas devant tes amis, Max, enfin ! »

« Oublies-tu qu'ils t'ont déjà vue nue à Pampelonne ? »

« Mais on n'est pas à Pampelonne, Max ! »

Elle passa devant lui sans lui accorder un regard, et alla serrer la main des visiteurs ; puis elle leur tourna le dos, comme pour leur faire admirer ses fesses que dénudait le string, et fit les trois pas qui la séparaient de la chaise longue, après quoi, elle se retourna et y déposa son cul en veillant à ne pas renverser le verre qu'elle tenait d'une main, tandis que l'autre remorquait toujours sa robe. Une fois assise, elle se laissa aller lentement en arrière contre le dossier et laissa tomber sa robe dans l'herbe.

Les trois garçons étaient affalés, nus, juste en face de sa chaise, et c'est elle qui était au spectacle. En sirotant, elle laissait à l'abri des verres sombres de ses lunettes de star ses yeux se promener sur leurs nudités. Max qui sentait venir la scène bandait ouvertement. L'aîné, Willy, s'était mis sur le ventre pour ne pas montrer son sexe. Et le cadet, avait pudiquement couvert le sien d'une serviette.

« Et vous comptez revenir dans la région, demanda Bérengère, pour d'autres vacances ? »

« Oh, pas avant longtemps, madame, déplora l'aîné. Nous, on ne demanderait pas mieux, pensez ! Mais notre mère n'aime pas du tout la Côte d'Azur... L'année prochaine on ira en Bretagne. »

« Tu sais, m'man, dit Max, tu leur plais beaucoup, à Fred et Willy. À Pampelonne ils arrêtaient pas de regarder ta chatte ! »

« Oh c'est pas vrai, m'dame, l'écoutez pas ! »

Ils étaient devenus tout rouges. Max se marra comme un bossu.

« C'est pas la vérité, peut-être ? »

« Tu es un vilain, Max ! Est-ce qu'on dit des choses pareilles à sa mère ? »

Et voilà, le théâtre commençait... Scène I de l'acte I. Il était clair qu'elle était prête à tout, mais qu'il ne faudrait pas la brusquer. Elle voulait savourer lentement le déroulement de la scène jusqu'au dénouement, l'exhibition de son sexe. Après quoi, on pourrait passer à l'acte II : ce qu'ils feraient avec ce sexe.

« Elle leur plaisait beaucoup, ta chatte, enchaîna donc Max, ils me l'ont dit. Tu te souviens comme je te faisais écarter les cuisses pour bien la leur montrer ? Pourquoi crois-tu qu'ils sont venus ? Pour la voir encore, et de plus

près. Alors, sois sympa, enlève ce maillot ridicule. »

Comment l'aurait-elle fait après un tel exorde ? Il fit donc marche arrière.

« Bon, bon, j'insiste pas. Montre-leur au moins tes nénés, qu'ils ne soient pas venus pour rien. Toutes les femmes montrent leurs seins, maintenant. Mets les tiens au soleil... »

Là encore, il était manifeste que Bérengère ne pourrait y consentir. La suite coulait de source, il fallait que ce soit lui qui passe à l'action.

« Tu as envie que je le fasse, c'est ça ? C'est ce que tu veux, hein, grosse flemmarde ? Que ce soit moi qui les leur montre, tes roberts ? Vos désirs sont des ordres, majesté ! »

Il se leva donc et passant derrière le fauteuil, après lui avoir posé un petit baiser sur la joue, il fit glisser les bretelles du maillot sur ses épaules, puis sur ses bras, et elle ne fit rien pour l'empêcher de libérer sa poitrine. Quand les seins bondirent hors du maillot, il les prit à pleines mains comme pour les offrir à la vue des deux frères. Là encore, elle ne réagit pas. Elle surveillait du regard les deux garçons, comme pour juger de l'effet que la vue de ses appas produisait sur eux.

« Ils sont beaux, non ? demanda Max. Comment les trouvez-vous ? »

Il les fit sautiller dans ses mains. Plus tard, sa mère lui confia qu'il lui avait fait penser à un fruitier proposant deux melons à sa clientèle. Elle s'était mordu les lèvres pour ne pas rire. Mais le fait est, la magie opérait... Il suffisait de la voir s'alanguir et pointer ses mamelons.

« Très beaux, dit l'aîné. Sans vous flatter, madame ! »

Le cadet renchérit :

« Superbes ! »

Elle de faire sa coquette, pendant que Max les lui palpa. Oh, elle n'avait plus vingt ans, ils tombaient, et ils étaient trop gros... Et les aréoles étaient trop larges.

« N'importe quoi ! dit Max, je les adore, moi, ses nichons. Et ils sont très sensibles ! Z'avez vu comme les pointes sont raides ? Pourquoi sont-elles raides, maman ? Parce que je les touche ou parce qu'ils les regardent ? Tu sais quoi, j'ai bien envie de te les sucer devant eux... »

« Il ne manquerait plus que ça ! Allons, ça suffit, Max, lâche-les, tu les as assez tâtés. »

Elle fit mine de le repousser, mais très mollement, et y renonça quand il lui pinça les mamelons ; elle se contenta alors de lui taper sur les mains, mais là encore, très mollement, et rien de plus.

« De quoi j'ai l'air, enfin, Max, geignit-elle, il faut toujours que tu

exagères... Si tu continues, je vais les cacher... »

« Ne dis pas de bêtises. Tu sais très bien que tu n'en as pas envie. Tu aimes ça qu'on les reluque ! Et tant qu'à faire, tu devrais nous montrer tout le reste. Sois sympa, enlève ce maillot ridicule. Et montre leur ta chatte, c'est surtout elle qu'ils ont envie de voir... Ou plutôt, de revoir. »

« Ça suffit, Max, cesse de dire des âneries ! »

« Tu la leur montrais bien, à Pampelonne, ta chatte ! Souviens-toi comme tu écartais tes cuisses ! »

« On n'est pas à Pampelonne, je te l'ai déjà dit ! Cesse de te comporter comme un enfant ou je retourne à la maison ! »

« Et toi, arrête ton cinéma ! Si t'es ici, c'est que t'es d'accord, non ? Personne t'a forcée, tu es venue de ton plein gré ? »

Les deux frangins écoutaient de toutes leurs oreilles. Ce qui les désarçonnait, manifestement, c'était le ton autoritaire de Max. Et le fait qu'il tenait toujours à pleines mains les seins de sa mère qui ne faisait rien pour les lui retirer.

À croire qu'elle ne demandait pas mieux que d'aller plus loin, mais ne savait pas comment s'y prendre. Et là, Max se souvint de ce qu'il lui avait dit dans la cuisine, qu'elle n'aurait qu'à faire semblant de dormir. Aussitôt, l'idée fusa, ce fut un vrai coup de génie. Il allait faire semblant de l'hypnotiser ! Personne n'y croirait, bien sûr, mais tous feraient semblant, elle la première, à qui ça fournirait un alibi.

Sans lâcher ses seins, il se pencha sur son épaule pour l'embrasser sur la joue, comme s'il voulait l'amadouer, et lui parla à l'oreille.

« Avoue que c'est chouette, quand même ! Tu ne regrettes pas d'être venue, hein ? Tu as vu comme ils te dévorent des yeux ? Ils sont sur des charbons ardents. Ils en ont vraiment envie, de la voir, ta petite chatte ! Toi, bien sûr, pudique comme tu es, tu n'oses pas la leur montrer. Mais supposons que tu t'endormes... Supposons que je t'endorme ! Ça ferait tomber les barrières, tu ne pourrais plus nous empêcher de faire ce qu'on voudrait ! Et on profitera de ton sommeil, comme on faisait au début, toi et moi, tu te souviens ? »

« Ne sois pas idiot, Max, murmura-t-elle, ils n'y croiront jamais. »

« Bien sûr, on jouera tous la comédie ! C'est ça qui sera amusant. »

Sans attendre, il lâcha sa poitrine et contourna la chaise longue pour se planter en face d'elle en tournant le dos aux ados. D'un geste rapide, il lui remonta les lunettes sur le front. Puis il tendit théâtralement les mains vers elle, les paumes tournées vers le sol. Allait-elle lui rire au nez, dans ce cas ce serait raté... Mais supposons qu'elle saisisse la perche, alors, tout serait

possible.

« Femme impure, lui lança-t-il, fermez les yeux ! Et dormez ! C'est un ordre ! Je vais m'emparer de votre volonté, et vous ne pourrez plus vous opposer à la mienne. C'est moi qui déciderai de tout à votre place. Vous ne serez plus qu'un jouet avec lequel mes amis et moi pourrions nous amuser à notre gré ! J'ai dit fermez les yeux ! »

Et sur-le-champ, elle les ferma ! Mais avant qu'elle baisse les paupières, il avait eu le temps de lire dans son regard une lueur admirative.

C'était fait : elle était à eux ! Ils allaient pouvoir en faire ce qu'ils voudraient. Lui faire ce qu'elle aimait tant qu'on lui fasse ! Elle gisait devant lui, avachie, inerte, les yeux clos. Quel soulagement trahissait son attitude ! Et quelle attente ! Quelle impatience ! Elle avait posé ses mains sur ses cuisses, et elle attendait la suite. Tout son corps attendait... Elle n'était pas la seule, d'ailleurs, du coin de l'œil Max pouvait voir à quel point les deux frères qui s'étaient levés étaient pris par le spectacle.

« Première phase de l'opération, dicta-t-il, vous allez vous remettre debout, face à nous, pour qu'un de nous vous retire ce maillot ridicule afin de mettre à l'air tous vos appas. »

Il n'eut pas à le dire deux fois. Elle se releva aussitôt, et resta debout devant eux, les bras ballants, les yeux fermés. Max saisit alors les bonnets qui pendaient sous son buste, mais au lieu de tout abaisser, il les remonta pour y emballer ses seins, puis quand ils furent à nouveau cachés, il renoua l'attache des bretelles derrière sa nuque. Après quoi, il se tourna vers les deux frères.

« Supposons, mes amis, que cette dame qui dort debout est un cadeau que je vous fais. Lequel de vous souhaite ouvrir le paquet ? »

Surpris par cette invitation, les deux frères se consultèrent du regard. Puis Willy leva la main. En tant qu'aîné, c'était normal que cet honneur lui revienne. Max se recula donc pour lui laisser sa place. Et ce fut lui, Willy, qui éplucha le corps de Bérengère. C'était un gourmet, il prit donc tout son temps ; après avoir dénoué l'attache, il laissa les bretelles tomber des épaules du cadeau, puis il glissa ses pouces sous les bonnets, comme avait fait Max, et les fit basculer pour libérer les seins qui s'élancèrent dehors, leurs pointes dardées. Ensuite, il fit descendre l'étoffe du maillot jusqu'au ventre... Bérengère, les yeux toujours clos, avait entrouvert la bouche. Lentement, Willy plia les genoux et s'accroupit devant elle, de façon à avoir son visage à la hauteur du pubis. Et de plus en plus lentement, il fit descendre l'étoffe. Quand il eut le sexe sous les yeux (Bérengère avait les cuisses légèrement

séparées, elle ne le lui dissimulait donc pas), il y plongeait les yeux, et le « dévora du regard ». Le cadet s'était accroupi près de lui pour le contempler lui aussi.

Jugeant utile d'intervenir à nouveau, Max, sortant de la fiction, s'adressa à sa mère de sa voix normale :

« Écarte un peu plus les cuisses, maman, ne sois pas si pudibonde, montre-leur ce qu'ils ont envie de voir. »

Sa mère s'empressa d'obéir, mais, elle, à croire qu'elle préférait y rester, dans la fiction, qu'elle trouvait ça plus commode, ou que ça l'excitait davantage, ce fut sans en sortir, en gardant les yeux fermés. Et elle alla jusqu'à creuser les reins pour mieux offrir son pubis.

« Rassieds-toi, tu pourras mieux tout leur montrer, tu sais, comme quand on joue à touche-pipi pendant que papa fait la sieste. »

Là encore, elle s'exécuta sans ouvrir les yeux ; une fois assise, elle se laissa aller en arrière contre le dossier, rabattit ses genoux sur sa poitrine, et envoya ses jambes par-dessus les accoudoirs derrière lesquels elle les replia, de façon à exhiber non seulement sa vulve aux lèvres maintenant béantes, mais, sous le vagin, tout le périnée et la raie du fessier ouverte jusqu'à l'anus. Immédiatement, les deux frères s'agenouillèrent de chaque côté de la chaise et leurs yeux se jetèrent sur tout ce qu'elle montrait.

Reculant pour leur laisser le champ libre, Max les invita à passer à l'action.

« Allez-y, je vous la donne. Ce n'est plus une personne, c'est un gâteau que vous pouvez vous partager... Régalez-vous... »

Elle était donc à eux ! Ils n'en revenaient pas ! De part et d'autre de la chaise longue, chacun en avait une moitié de son corps à sa disposition, territoire dont il pouvait inventorier les richesses. Au début, cet inventaire fut assez timide ; certes, c'était bien une femme nue, et elle leur offrait comme à des époux tous ses charmes... Mais ils y croyaient sans y croire, et ne se hâtèrent pas de la « consommer », se contentant au début d'apprivoiser par de timides caresses ses bras, ses épaules, ses cuisses, tout ce qui était « autour » des objets de leur désir qu'ils ne dévoraient pour l'instant que des yeux. En somme, ils la courtoisaient, ou plus exactement, ils courtoisaient sa chair. Prudemment. Presque peureusement. Comme s'ils craignaient qu'au moindre faux pas elle leur soit retirée.

Peu à peu, pourtant, en voyant qu'elle se laissait caresser sans réagir, qu'elle n'ouvrait pas les yeux, ils s'enhardirent, et prirent possession de sa poitrine. Chacun referma sa main sur un sein et le palpa, en taquina la pointe. Et visiblement, ça ne lui déplaisait pas, ses seins aimaient qu'on s'occupe

d'eux. Et ils aimaient encore plus qu'on en suce les mamelons, ce qu'ils firent sans tarder. Aussitôt, les mains de Bérengère se posèrent sur leurs nuques. Épouse tétée par deux maris, à quoi pouvait-elle penser ?

Et eux ? Pas de concurrence, entre eux, aucune rivalité, mais une collaboration, une association, ils se la partageaient sans jalousie... Chacun faisait ce qu'il voyait l'autre faire, tous les deux obéissant à la chair de la femme, sentant le plaisir qu'elle prenait à leurs caresses, ils s'efforçaient de lui donner tout ce qu'elle réclamait... Ils en étaient les serviteurs. Ils auraient voulu la gorger de plaisir, de béatitude...

Max les observait attentivement, persuadé qu'ils en rajoutaient. Le respect qu'ils témoignaient à la chair de sa mère était purement hypocrite. Ils cherchaient à l'amadouer pour l'inciter à leur donner d'elle-même, ce qu'ils n'avaient pas perdu de vue un instant, l'objet qu'elle avait entre les cuisses.

Et le fait est, sans cesser de cajoler sa poitrine d'une main, ils laissèrent l'autre descendre vers ledit objet, et leurs doigts l'interroger prudemment. Comment allait-il réagir ? Comment ? Mais avec impatience ! À peine les doigts l'eurent-ils effleuré que Bérengère vint à leur devant en remontant encore plus ses genoux sur les accoudoirs, ce qui fit s'ériger son clitoris et s'arrondir la bouche affamée du vagin...

Enfin, semblaient-ils dire, on va s'occuper de moi, il était temps ! Et un filet de bave translucide en perla...

« Vous avez vu, intervint Max, comme elle vous la donne bien sa chatte ? Comme elle s'ouvre, comme elle mouille ? Qu'est-ce que vous attendez pour lui donner ce qu'elle réclame ? N'ayez pas peur, elle ne va pas vous mordre ! »

Quatre mains, délaissant les seins de Bérengère, se jetèrent alors sur son con pour en explorer les moindres recoins. Manifestement l'impertinence du clitoris, sa grosseur les intriguaient (les petites copines qu'ils avaient tripotées n'en avaient certainement pas d'aussi importants), mais le vagin ne les fascinait pas moins (même chose, rien à voir avec l'orifice des pucelles) ; à tour de rôle, ils y introduisirent leurs doigts. Ça les faisait rire tout bas de la voir réagir à leurs attouchements, comment elle s'écartelait pour mieux les inviter à entrer en elle, comment elle soupirait, et les spasmes qu'avait son vagin chaque fois qu'elle approchait du plaisir, ce qui se traduisait par de brefs sanglots, des murmures presque inaudibles, oui, oui...

Il faut croire que ça ne suffisait pas à Max, il avait envie de quelque chose de plus « cochon », et pour cela, que cessant d'être un objet, sa mère se réapproprie sa personne.

« Vous savez quoi, les amis ? On va la faire se branler devant nous. Vous allez voir comme c'est marrant ! »

Retournant dans la fiction alors qu'il était manifeste qu'ils en étaient sortis, il s'adressa à sa mère

« Reprend-la, ta chose poilue, elle est à toi... c'est ta propriété... »

Aussitôt les mains de sa mère quittèrent les accoudoirs pour s'emparer de la « chose poilue ».

« Montre-la davantage, poursuivit Max, fais-la s'ouvrir. Sers-toi de tes mains. Pose tes index de chaque côté, appuie sur les lèvres, puis écarte-les, n'aie pas peur de bien les écarter... Plus que ça ! Il faut que ça bâille ! Tire vers le haut pour tout faire sortir, qu'on puisse voir le fond de ton âme ! Voilà, comme ça, femelle impudique, fais bien se dresser ta ridicule petite bite, ouvre avec tes doigts les petites lèvres pour qu'on voie aussi le trou qui pisse... Tu ne dois rien cacher ! »

Au fur et à mesure qu'il lui dictait ce qu'elle devait faire, elle le faisait, elle tira les grandes lèvres vers le haut, et les muqueuses s'épanouirent... Puis, toujours sur ses ordres, elle commença à « taquiner » du bout d'un doigt son « petit bourgeon ». Elle le taquina de plus en plus vite, bref, elle se branla sous leurs yeux.

Toujours sur les ordres de son fils, qui voulait qu'elle touche le fond de « l'ignominie », elle introduisit deux doigts de son autre main dans son anus, puis elle replia son pouce pour l'enfourner dans son vagin. Le résultat ne se fit pas attendre, ses reins se creusèrent, sa bouche s'ouvrit, puis elle se mordit les lèvres, et elle eut son plaisir, ce qui se traduisit par un feulement bref, après quoi tout son corps s'avachit.

Et elle resta vautrée devant eux, les yeux toujours fermés, à croire qu'elle dormait pour de bon, assommée par son orgasme.

« À la bonne heure, dit Max, là, au moins, elle a pris son pied. Vous avez vu, comme elle se l'est bien donnée, son plaisir ? On n'est jamais mieux servi que par soi-même ! Mais n'oublions pas que c'est une cérébrale, ce qui lui a donné le plus de plaisir, ce n'est pas ce que lui faisaient ses doigts, mais de le faire devant vous, de savoir que vous la regardiez, qu'elle se vautrait devant vous dans son impudicité... »

« Bon, ajouta-t-il, ce n'est pas tout, ça, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Vous voulez qu'on la réveille ou vous préférez qu'on continue à explorer ses fantasmes ? Tenez, je vais vous faire entrer dans un de ses préférés : celui de la femelle en rut, quand cette délicate créature qu'est une jolie femme se

rabaisse au rang de la bête, comme ces chiennes en chaleur qu'on voit, dans les rues, s'accroupir pour proposer leur cul à tous les chiens mâles qu'attirent les effluves de ce qu'elles ont sous la queue...

« Tu as entendu, chienne ? Je t'interdis de te réveiller ! Nous allons nous occuper, de ton cul comme il le mérite... Allez, retourne-toi, mets-toi sur le ventre... »

Aussitôt, Bérangère roula aussitôt sur elle-même et l'on ne vit plus que son dos.

« Voilà, c'est bien, maintenant mets-toi sur les genoux et soulève ton cul. Oublions ton joli minois, propose-nous tes trous... Creuse les reins davantage, et pousse dans ton ventre comme si tu voulais chier, pour ouvrir ton anus... »

À voir avec quel empressement elle s'exécutait, il était manifeste qu'elle ne demandait qu'à aller le plus loin possible. Au fur et à mesure que les mots se plantaient en elle, elle leur obéissait, et sur les ordres précis qu'ils lui donnaient, adoptait des postures de plus en plus obscènes ; creusait les reins, faisait s'épanouir son fessier pour offrir à la vue tous ses orifices.

Pour épicer la scène qui se déroulait sous leurs yeux, un soupçon d'ironie n'était pas inutile :

« Je sais, nous savons tous, ma chère maman, que dans la vie normale tu es une chaste créature ! Jamais dans la vie normale tu ne montrerais ton cul avec tant d'impudeur ! Mais nous ne sommes plus dans la vie normale, nous sommes, dans les tréfonds de ta libido... En conséquence, quoi qu'on te fasse, tu devras continuer à dormir, tu entends ? Je t'interdis de te réveiller : et pour commencer, arrondis bien le trou du cul... allez, ouvre-le... Fais-le s'étoiler... Qu'on voie le rose de l'intérieur... Voilà, comme ça... Qu'en pensez-vous, mes amis, n'est-elle pas merveilleuse ? Voyez comme elle nous donne bien son anus et son vagin. »

Dans les minutes qui suivirent, encouragés par Max à faire ce qu'ils voulaient avec le cul de femme qu'il leur offrait, les deux frères s'amusèrent à le palper, à en pincer les fesses, à les claquer, à introduire leurs doigts dans son anus et son vagin, à tripoter son clitoris. Le tout accompagné de plaisanteries graveleuses du genre : Oh oui, elle aime ça, la dame. Elle en veut encore, tu as vu comme elle se laisse faire ? Comme elle le donne bien, son gros cul ? Et ils demandaient à « la dame » si elle aimait ça, et pourquoi ses trous, quand ils y vissaient leurs doigts, s'ouvrait voracement pour, tout de suite après, se refermer sur eux, comme pour les inviter à aller encore plus profond. Elle ne répondait rien, bien sûr, elle se contenait de subir, puisque Max lui avait interdit de parler. Alors, il le faisait à sa place. Si, disait-il, elle

se crispait et se relâchait par spasmes quand ils vissaient leurs doigts en elle, c'est parce qu'elle avait envie de quelque chose de plus gros, et qui aille plus loin. Comme une bite, par exemple.

Et il leur montra comment faire, en s'agenouillant derrière elle et en introduisant son gland dans son anus. Qui l'absorba aussitôt, apprit-il aux deux frères, comme si c'était un suppositoire. Ensuite, ce qu'il fit, il suffisait de lui prendre les fesses à pleines mains en tirant dessus, et toute la queue entraînait comme dans du beurre !

« Et voilà ! Je suis au paradis ! Est-il plaisir plus divin qu'enculer une femme ? Quant à elle, laissez-moi vous dire qu'elle se régale ! Voyez donc comme elle s'ouvre bien, comme elle aime ça... »

Il se retira de son cul, et leur désigna l'anus qui restait béant, en effet, en O majuscule, comme s'il appelait, et il n'était seul... Dessous, la chatte ne bâillait pas moins largement. Max la désigna du doigt :

« Vous avouerez qu'à elle non plus, on ne peut pas refuser ce qu'elle demande, ce ne serait pas humain... On va donc lui en donner un morceau, à elle aussi... Il suffit de descendre d'un étage, et hop... Jusqu'à l'os ! »

« Mais alors, tu la baisses, s'étonna l'aîné. Ce n'est plus dans l'anus, là, c'est dans le vagin ! Et elle le sait, que tu la baisses ? Elle est d'accord ? »

Évidemment, qu'elle était d'accord ! Pourquoi croyaient-ils qu'elle se laissait endormir ? C'est un arrangement qu'ils avaient, il faisait semblant de l'hypnotiser pour profiter d'elle à son gré et elle faisait semblant de dormir pour lui laisser faire tout ce qu'il voulait. C'était de la comédie, sauf qu'il la baisait pour de bon. Ça l'excitait, elle, d'être « passive ». Elle s'en mettait plein le cul, elle savourait.

Quand elle était réveillée, disons, quand elle ne faisait pas semblant de dormir, tout était différent. Oh, ce n'était pas la Vierge Marie, et lui n'était pas le petit Jésus, n'exagérons pas ; elle était toujours coquine, c'était dans son tempérament, mais elle ne l'était pas de la même façon quand elle avait son mot à dire. Car ce qui l'excitait alors c'était justement, au contraire, que tout soit dit, que tout s'opère au grand jour... C'était un plaisir différent... Plus adulte... plus froid... qui leur donnait d'autres satisfactions...

Voulaient-ils voir comment elle était, à quel point elle était différente quand elle ouvrait les yeux ? Retirant sa queue du vagin – car pendant toute cette conversation il avait continué à faire la navette, en passant d'un trou à l'autre – il descendit du fauteuil, claqua des doigts, et annonça :

« C'est fini, maman, on ne joue plus. »

Et là encore, comme un animal bien dressé, elle réagit sur-le-champ ; se

redressant, elle posa un pied à terre et ouvrit les yeux. Comment, allait-elle se comporter en redevenant une personne, après n'avoir été qu'un cul ? Mais le plus naturellement du monde, en lui faisant une scène de ménage :

« Qu'est-ce que vous allez me faire, demanda-t-elle à son fils, maintenant, que tu leur as dit que je te laisse disposer de mon corps. Tu peux me le dire ? »

« Ce qu'on va te faire ? On va te baiser, bien sûr. Mais avant, on va s'amuser encore un peu. »

« De quoi j'ai l'air, enfin ! »

« Mais enfin, maman, ce n'est pas la fin du monde. Ce n'est que ton cul ! Même si j'ai eu tort, c'est fini. On s'est amusés avec eux en leur jouant la comédie. Et ça nous a donné du plaisir, tu ne peux pas le nier. On leur doit donc une compensation. Après t'avoir tripotée comme ils l'ont fait, il est normal qu'ils aient envie de toi, tu ne vas quand même pas leur refuser ce que tu leur as déjà donné, et même davantage s'ils le réclament. »

« Mais eux aussi, Max, ils en ont eu, du plaisir. »

« Il est temps, maintenant, d'en avoir un différent. Vous allez vous parler, faire connaissance. On va faire comme s'il ne s'était rien passé, on repart à zéro. Tu es une femme sensuelle et impudique et tu vas leur donner ta chair pour qu'ils te donnent du plaisir en en prenant avec toi. Sauf que cette fois, on ne fera pas semblant. Et après qu'ils auront encore fait joujou avec ton cul et tes nichons, qui n'ont rien de sacré, tu en conviendras, on ira tous à la maison, et on te baisera sur le lit de papa, ce sera plus confortable qu'ici. C'est clair ? Tu ne peux pas leur refuser ça après les avoir excités comme tu l'as fait, ce ne serait pas correct. »

Ils étaient donc tous les trois autour d'elle, debout, nus, ce qui était quand même une situation bizarre, vous avouerez, pour faire la conversation ; aussi, pour détendre l'atmosphère, Max, jouant à l'intervieweur, fit mine de lui tendre un micro et lui demanda ce qu'elle éprouvait.

Sans les regarder, elle répondit qu'elle était très gênée, elle se sentait vraiment très nue depuis que la fiction ne la protégeait plus. En se souvenant de ce qu'ils lui avaient fait. Mentalement, elle sentait encore leurs mains sur elle.

« Mais, demanda Max, tu ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils te touchent encore ? À ce qu'ils s'amuse avec ta chair ? Avec tes seins, avec ton cul, avec ta chatte ? »

Elle opina, sans lever les yeux.

« Seulement pour leur faire plaisir, ou parce que tu en as envie ? »

Elle ne cacha pas qu'elle en avait envie. Elle avait du plaisir quand ils la caressaient. Elle ne pouvait pas le nier.

Et d'être pénétrée, en avait-elle aussi envie ? Ne jouons pas avec les mots : d'être baisée, d'être enculée ? Là encore, elle opina, les yeux rivés au micro invisible, et les deux frères la regardaient répondre.

Et eux, leur demanda alors Max, en leur tendant le micro, qu'en pensaient-ils ? L'aîné dit que pour eux aussi, c'était différent, bien sûr. La mère de Max n'était plus muette. Elle n'était plus seulement un corps, une chose qu'il leur donnait. Elle parlait, elle avait les yeux ouverts. Même si elle était toute nue, c'était une « dame ». Pour « faire des choses avec elle », ils avaient besoin de sa permission. Ils se sentaient un peu devant elle comme des élèves devant une maîtresse, bref, elle les intimidait.

« Mais vous avez quand même envie de son cul, à cette dame ? De ses nichons, de sa chatte ? »

Et eux aussi, d'opiner.

« De l'enculer ? De la baiser ? »

Même chose.

L'affaire était donc entendue.

Elle était à eux et ils étaient à elle. Enfin, pas exactement : elle ne faisait toujours rien, elle était toujours leur jouet, mais c'était elle, en gardant les yeux ouverts, qui leur offrirait sa personne. Elle les regarderait lui faire ce qu'ils lui feraient. Et elle avait la parole. Elle pourrait en parler avec eux, leur dire ce qu'elle éprouvait, si ça lui plaisait, de quoi elle avait envie. Il ne devait plus y avoir de pensées secrètes, tout devait se faire ouvertement.

Elle se tourna donc vers eux, et leur fit face ; debout, les bras ballants, elle attendit qu'ils la touchent. Plantée devant eux, elle leur offrait sa chair, tout ce qu'ils avaient déjà eu, mais là, c'était différent, ce n'était plus une comédie. Elle exhibait ses parties sexuelles en leur montrant son visage, en leur parlant, et eux, en la touchant, lui parlaient, lui donnaient du « madame » quand ils s'adressaient à elle.

Ils commencèrent rituellement par les seins, puis passèrent aux fesses, et enfin à l'entre cuisse, et chaque fois ils lui demandaient si elle le leur permettait. Et chaque fois, elle le leur accordait. Sucrer ses mamelons ? Mais oui, bien sûr. Mettre un doigt dans son anus ? Faites donc. Et dans le vagin ? Naturellement. Voulait-elle écarter davantage les cuisses pendant qu'ils s'accroupissaient devant elle pour regarder son organe poilu ? Et pour le tripoter ? Mais bien sûr, ils pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient. Et ça lui

donnait du plaisir, elle n'allait pas leur mentir, au point où ils en étaient. Surtout d'être partagée entre eux. De sentir quatre mains explorer sa chair. Et de leur parler pendant qu'ils la touchaient, d'être leur complice.

Eux aussi découvraient un nouveau plaisir. Ils ne se lassaient pas de lui demander ce que ça lui faisait de se montrer à eux et de se laisser toucher. Qu'est-ce qu'elle préférait, ceci ou cela ? Qu'éprouvait-elle ? Et elle de minauder, de faire sa coquette...

Tant et si bien que Max finit par perdre patience. On avait assez perdu de temps, décréta-t-il. Dans la chambre conjugale, un grand lit, celui de son père, les attendait, ils auraient toutes leurs aises pour l'y baiser tous les trois.

CHAPITRE XX

LES PLAISIRS DE LA CHAMBRE

Les voilà donc en route vers la maison. Remontant la longue allée, les petits escaliers, enjambant les ruisselets d'irrigation. Ils avaient ramassé leur barda et s'étaient rhabillés. Sauf elle : quand elle avait fait mine de remettre sa robe, Max la lui avait arrachée des mains, même chose quand elle avait voulu enfiler son maillot. Seule à être nue parmi eux qui ne l'étaient plus, elle marchait tête basse, comme si elle était punie, en tête du convoi, juchée sur les hauts talons de ses cothurnes qui l'obligeaient à se déhancher comme pour les aguicher. Eux la suivaient, et regardaient son cul se dandiner. Max, juste derrière, lui distribuait de temps en temps des petites tapes sous les fesses, pour les faire sautiller. Les deux autres ne tardèrent pas à suivre son exemple et à lui tapoter la croupe.

Willy lui mit même un doigt dans le cul. Et elle continua à trotter devant lui, comme si de rien n'était... La procession traversa la véranda, puis le corridor, et quand ils entrèrent dans la chambre, elle avait toujours le doigt de Willy dans l'anus et le cadet lui tenait un sein.

Dans la chambre, l'affaire ne traîna pas. Pendant que les deux frères se déshabillaient en contemplant le portrait du maître des lieux qui surplombait le lit, elle grimpa sur l'autel du sacrifice, s'y étendit sur le dos, et ouvrit les cuisses pour leur livrer son con. Tout de suite, Max se coucha sur elle et la baisa. Tout le temps que ça dura, elle resta inerte et silencieuse, les bras en croix, les cuisses écartées, se contentant d'être la chose dont il se servait.

Puis ce fut au tour de Willy de lui monter dessus, mais là, tout changea, eux furent vraiment amants. Il la baisait tout entière, ne se contentait pas de son vagin, elle lui enlaçait les épaules, lui donnait fougueusement sa bouche, repliait ses jambes sur lui, et entre deux baisers, ils se parlaient de ce qu'ils faisaient, il lui demandait si elle aimait ça, elle lui répondait affirmativement, et ses gémissements n'étaient pas du théâtre : elle prenait vraiment son pied. Ce qu'elle lui cacha, pourtant, c'est que tout le temps que dura leur étreinte, elle ne quittait pas des yeux son cadet et réfléchissait à la façon dont elle allait se donner à lui.

Après avoir éjaculé, Willy resta couché sur elle une bonne minute pour reprendre son souffle. Puis il se résigna à retirer sa queue du vagin, et elle se l'essuya avec un kleenex que lui tendit Max. Dès qu'elle eut fait une toilette sommaire, elle s'adressa au cadet.

« À ton tour. Comment veux-tu que je me mette, toi ? Toujours sur le dos ? »

« Non, madame, si ça ne vous fait rien, j'aimerais que vous soyez à genoux, avec les fesses en l'air, je voudrais vous sodomiser... »

« Mais tu es un petit pervers ! »

Dans un élan, elle l'embrassa sur la bouche. Puis elle s'empressa de prendre la posture voulue, et veilla à écarter les cuisses en creusant les reins pour bien offrir ses orifices.

Fred, en introduisant sa queue dans son cul, ce qu'il fit sans perdre de temps, lui apprit alors que s'il voulait la prendre par ce trou, c'était pour savoir si c'était différent de le faire avec une femme, vu que son frère et lui s'enculaient presque tous les soirs depuis leur plus tendre enfance.

« Alors, demanda-t-elle quand il commença à limer, est-ce pareil ? »

« Oh, c'est nettement meilleur, madame ! Ça n'a rien de comparable, d'abord, votre trou est plus élastique. Et c'est aussi meilleur intellectuellement parlant, parce que c'est pour de bon, vous êtes une vraie femme. Quand mon frère et moi on s'encule, on ferme les yeux pour penser qu'on le fait avec une femme, tandis qu'avec vous, je peux garder les yeux ouverts, au contraire, j'ai du plaisir à vous regarder : vous avez vraiment un cul féminin. »

« Tu oublies de lui dire, intervint l'aîné, qu'on garde des fois les yeux ouverts, quand on regarde des magazines. »

« C'est vrai, madame, des fois on regarde des photos de cul de femme qu'on met sur le dos de celui qui est dessous. Et on imagine qu'on encule Brigitte Bardot ou Martine Carol. Mais on sait bien que ce n'est pas vrai, ça reste du domaine de la branlette. Tandis que votre cul à vous, il est vraiment en chair, pas en papier. Et je vous jure, madame, c'est divin, absolument divin, d'enfiler sa queue dedans, surtout quand votre trou se dilate, et qu'il se resserre ensuite. Maintenant, avec votre permission, je vais la mettre dans votre vagin. Voilà ! Oh madame, sans vous flatter, c'est encore meilleur que dans l'anus. C'est moins serré, mais c'est nettement plus doux ! Il ne me reste plus qu'à envoyer la sauce... Voilà, voilà ! Ça vient ! Ça y est ! Je jute, je jute ! Je ne suis plus puceau ! »

Une fois qu'il fut descendu d'elle, elle se remit sur le dos, l'aîné remonta sur le lit pour se coucher contre elle, et son frère s'étendit de l'autre côté ; Max, assis à leurs pieds, les contemplait comme s'ils étaient son œuvre, un tableau qu'il aurait composé.

Elle gisait, les cuisses ouvertes, elle avait passé ses bras derrière leur cou, et les serrait contre elle, comme s'ils étaient ses enfants ; eux la couvraient de baisers, de caresses, et de compliments. Leurs mains allaient et venaient sur elle pendant qu'ils se vidaient de paroles après s'être vidé les couilles. Sans

mentir, elle était la plus belle femme du Var. Et son vagin absolument divin ! Ils ne la remercieraient jamais assez de le leur avoir donné. Et ils y plongeaient à nouveau leurs doigts, comme pour vérifier qu'il était toujours là, entre ses cuisses, qu'il n'était pas parti, qu'il était vraiment à eux. Tout en palpant sa chair et en fouillant ses orifices, ils échangeaient leurs impressions.

Le con de la femme, pour eux, c'était le paradis sur terre, ça n'avait rien à voir avec l'anus qui n'était qu'un pis-aller !

Couchée entre eux, elle était leur mère. Laissant descendre ses bras, elle s'était emparée de leurs sexes, elle en avait un dans chaque main, et les cajolait comme deux oisillons tombés du nid. Et peu à peu, tandis que sous les bouches qui la tэтаient, sa libido se réveillait, elle sentait leurs queues sortir de leur torpeur...

Pour Max, il était évident qu'il ne s'agissait que d'un temps mort, ils ne pouvaient pas en rester là. Il se creusait la cervelle pour savoir ce qu'ils pourraient faire qu'ils n'avaient pas encore fait, et c'est en voyant qu'elle avait une bite dans chaque main que l'idée surgit dans sa tête.

« Vous savez quoi ? Vous allez la baiser tous les deux en même temps, un la prendra par-devant et l'autre par-dérrière. Autrement dit, en sandwich, un par le cul, l'autre par le con, comme on a fait avec leur père, tu te souviens maman ? »

« Et toi, alors ? demanda sa mère ? Tu regardes ? Tu te branleras en nous regardant ? »

« Pas du tout, maman, il te reste encore un trou... qui servira à autre chose que dire des sottises. »

Et il toucha la bouche de sa mère.

Elle objecta que ça serait assez compliqué. Mais il faut croire que l'idée ne lui déplut pas trop, car il n'eut guère à insister. Et voilà comment l'opération se déroula. À genoux elle et eux, un devant, l'autre derrière, et Max debout, qui lui fourrait sa queue dans la bouche.

Au début, tout se passa en silence. Eux qui avaient été si bavards, ne disaient plus rien, concentrés sur leur tâche. Se faire pénétrer par les deux frères en suçant Max était assez compliqué à gérer. Au gré des balancements provoqués par les ressorts du sommier, ils montaient lentement au ciel tous les quatre en même temps... Mais ils y montaient paresseusement, sans trop d'ardeur.

Alors, pour varier les plaisirs, Max décida qu'ils changeraient de trou à tour de rôle, celui qui l'enculait passerait devant, celui qui la baisait se ferait sucer, et celui qu'elle suçait la baiserait... Mais c'était plus facile à dire qu'à faire, et

très vite ça se détraqua. À un moment, par exemple, sans savoir comment ça s'était fait, elle se retrouva sur le dos, et pendant que le cadet la baisait, l'aîné s'accroupissait au-dessus de son visage comme s'il voulait lui chier dessus ! Elle avait son trou du cul juste au-dessus et, sur les ordres de Max, elle lui lécha les couilles, puis l'anus. Puis Willy laissa descendre ses couilles et elle les avala, les lui mâchonna tout doucement, pendant qu'il lui pinçait le bout des seins.

Après, ils permutèrent encore. Willy la baisa et elle suçait les attributs du cadet. Entre-temps ils avaient retrouvé la parole. Mais c'était pour ne rien dire ; de vagues exclamations, des « oh madame, oh madame », et les gloses de Max qui s'efforçait de commenter ce qui se passait : Ça, elle ne l'avait encore jamais fait, se taper deux puceaux en même temps, que disait-il, se taper trois mecs en même temps... Veinarde qu'elle était, elle se régala, hein ?

Il fallait bien que ça s'arrête, et le climax arriva, l'aîné lui éjacula dans la bouche, elle avala son sperme pendant que Max, qui l'avait enculée paresseusement se retirait d'elle sans avoir juté. Elle c'est en serrant contre elle le corps gracile du cadet, son favori, et en l'embrassant sur la bouche, en y fourrant sa langue gluante de sperme, qu'elle eut son orgasme... Ce fut, à l'en croire un orgasme d'assez faible amplitude, disons trois sur l'échelle de Richter, mais néanmoins assez satisfaisant...

Vidés de leur énergie, ils s'affalèrent sur le lit, comme des naufragés sur un radeau. Baignant dans les odeurs de sperme, de mouille et de sueur, ils sombrèrent dans un état semi-comateux. Elle, entre Max et l'aîné, avait gardé dans ses bras le cadet qui se blottissait contre elle comme un enfant, un sein dans la bouche. Combien de temps restèrent-ils vautrés ainsi ? Une éternité, quelques minutes ? À écouter le mistral se lever, les rumeurs lointaines du village, le soir qui s'approchait à pas de velours... Il était encore loin, mais il finirait bien par arriver.

L'un d'eux se leva pour aller pisser dans la salle de bains et le ronflement de la chasse d'eau réveilla les autres, qui s'étirèrent, bâillèrent, regardèrent leur bracelet-montre. Que pouvaient-ils faire après ce qu'ils venaient de faire ? À part s'interroger sur ce qu'ils éprouvaient. Se demander si c'était-ce encore du plaisir, cette fatigue qui traînait en eux, ces molles pensées qui s'éteignaient à peine allumées ? Comment sortir de cette léthargie ? Par la parole, bien sûr... Par les mots qui se mirent à couler de leurs bouches.

Ce fut le cadet, comme s'il éprouvait le besoin de se confesser, de se justifier, qui ouvrit les vannes. Il revint tout d'abord sur l'aveu qu'ils avaient

déjà fait, à savoir que son frère et lui s'enculaient. Ce n'était là que la partie apparente de l'iceberg : ils n'avaient rien dit de ce qui était caché dessous, à savoir qu'ils s'unissaient vraiment comme un homme et une femme qui font l'amour. Ils ne cherchaient pas seulement le plaisir de la bite, mais aussi celui du cul, comme s'ils avaient un vagin entre les fesses...

« Qu'est-ce que tu racontes, s'emporta Max, qu'est-ce que c'est que ces conneries ? »

« Voyons, Max, laisse-les parler, dit sa mère. Que veut-il dire, exactement ? »

Pour son compte elle était curieuse de le savoir.

« Je veux dire qu'on fait vraiment les filles, madame, quand on est dessous. On ne fait pas semblant ! Ce n'est pas seulement pour rendre service à celui qui met sa queue dedans qu'on le fait. Celui qui donne son anus a du plaisir à sentir une queue y entrer. »

Il ne fallait pas pour autant croire qu'ils étaient pédés ! Ce qu'ils aimaient, eux, c'était les femmes, la chair des femmes, les parfums de femme, toute la femme, et rien que la femme...

Mais alors, comment en étaient-ils venus là ?

Oh, ça ne s'était pas fait en un jour ! Il leur avait fallu plusieurs mois. C'est dans leur quête de la femme, paradoxalement, que l'idée avait fini par s'incruster en eux (entre leurs fesses !).

Tout avait commencé d'une façon très banale, à la puberté, par la branlette. Chacun pour soi, d'abord, en solitaire, dans les chiottes. Puis ensemble, dans leur chambre, le soir ; des branlettes parallèles en regardant des photos de cul sur des magazines de charme. Ils se branlaient tous les deux debout devant le magazine qu'ils partageaient. Ils faisaient des sortes de concours ; des courses, jouaient à celui qui juterait le premier, puis, au contraire, à celui qui pourrait se branler le plus longtemps sans juter. Ou encore, après avoir juté, à celui qui banderait à nouveau avant l'autre...

Ensuite, ils eurent l'idée de se branler mutuellement, toujours devant le même magazine. Sentir une autre main que la leur sur leur bite leur donnait plus de plaisir ; ils pouvaient imaginer que c'était une main féminine, celle d'une des filles dont ils contemplaient l'anatomie ; par ailleurs, en branlant l'autre, on lui dictait ce qu'on souhaitait qu'il vous fasse. On ralentissait, pour savourer la chose quand on tombait sur une photo vraiment bandante, et on finissait par accélérer quand on décidait de lâcher la semoule. Précisons qu'ils n'avaient aucun plaisir à toucher la queue de l'autre ; ce qu'ils aimaient, c'était qu'on touche la leur. Chacun ne s'intéressait qu'à sa propre queue, ce

que chacun aimait c'était d'être branlé, pas de branler l'autre.

C'est après avoir vu sur un magazine une fille se faire sodomiser, qu'ils eurent l'idée de faire pareil. Ils en discutèrent. Après tout, un trou du cul, ça n'avait rien de sacré, on s'en servait pour chier, alors, pourquoi ne pas l'utiliser ? Pourquoi ne pas y mettre sa bite comme dans un vagin ? Comme les pédés, sauf qu'eux, ils n'étaient pas pédés, ils imagineraient en le faisant qu'ils baisaient des femmes. Ils tirèrent au sort pour savoir qui serait le premier à enculer l'autre ; puis celui de dessous se vengea de l'affront qu'il venait de subir en passant à son tour sur celui qui l'avait enculé. Conclusion : c'était, pour l'enculeur, nettement meilleur qu'avec la main. On entrait dans de la chair, en fermant les yeux, on pouvait imaginer que c'était dans un vagin.

Ils décidèrent donc de faire de leur anus un instrument de plaisir pour la bite. Au début, ça n'avait rien d'agréable, pour ledit anus, bien au contraire. C'était une corvée à laquelle on ne se prêtait que pour avoir en échange le droit de se venger en mettant à son tour sa queue dans le trou de l'autre. En imaginant qu'il s'agissait du vagin, ou de l'anus, de la fille qu'on contemplait sur le magazine. Bref, on ne sortait pas vraiment de la branlette mais c'était meilleur qu'avec la main.

Autre perfectionnement, pour accentuer l'illusion de baiser les filles des magazines, ils posaient maintenant ceux-ci sur le dos de celui qui était dessous. Et c'est en tournant les pages que l'enculeur utilisait son anus. Il lui était plus facile ainsi de croire qu'il s'envoyait la fille de la photo. Ils tiraient au sort pour savoir qui donnerait son cul le premier. L'autre ouvrait alors sur son dos le magazine qu'il venait d'acheter, dont il ignorait encore le contenu, et c'est au fur et à mesure des découvertes qu'il y faisait, des nouvelles filles qui y montraient leur cul, qu'il jouissait de celui de son frère.

Après avoir juté, l'enculeur s'accroupissait à son tour, et son ancienne victime lui posait la revue entre les omoplates avant d'entrer dans son cul. Et voilà que peu à peu, à croire que les photos de femmes avaient pénétré dans leur chair, l'avait contaminée, celui qui donnait son cul avait senti celui-ci se féminiser. Ils découvrirent qu'être dessous n'était plus une corvée, qu'ils avaient maintenant autant de plaisir à donner leur anus qu'à pénétrer celui de l'autre. Ils ne se l'avouèrent pas tout de suite, ils en étaient même assez honteux. Et ce fut d'ailleurs, une découverte très progressive.

C'est en effet avec un étonnement presque scandalisé qu'ils avaient senti évoluer leurs sensations anales : au début, les va-et-vient de la bite dans le boyau ne les avaient pas trop surpris, ils ressemblaient aux frottements d'un

étron au cours de la défécation, les contractions se propageaient de proche en proche pour faire avancer le contenu de l'organe, sauf qu'elles s'opéraient en sens contraire, comme si l'étron trop compact à cause de la constipation avait du mal à sortir, avait tendance à remonter, qu'il fallait alors pousser plus fort, et à plusieurs reprises pour parvenir à l'expulser, pour réussir enfin à s'en libérer...

Ça n'avait donc rien de plaisant, au point qu'ils recoururent à la vaseline pour vaincre ces difficultés, et en effet, ça les soulagea, c'était moins pénible ; il ne fallait plus forcer pour entrer, l'anus s'ouvrait tout de suite, il ne fallait plus le violer, et une fois dedans, ça glissait.

Ce qu'ils ressentaient alors ne ressemblait à rien de ce qu'ils connaissaient, et ils l'étudiaient avec curiosité. Leur anus s'accoutumait, ce n'était plus une zone neutre. Ils découvrirent que cette partie de leur corps était innervée, que lorsque la queue se retirait après avoir éjaculé, loin d'être soulagé, ils éprouvaient comme un manque, ils la regrettaient presque, auraient presque voulu la garder encore un peu, que continue encore un peu ce qui venait de s'arrêter.

Ils prenaient conscience qu'ils avaient eu des sensations plutôt agréables, disons la chose : qu'ils n'avaient pas trouvé trop déplaisant de se faire enculer. Bien sûr, ils se gardèrent bien de le dire ; trop honteux, ils continuèrent à se comporter comme si c'était toujours une corvée. Mais il fallait bien qu'un jour ou l'autre cela vienne au grand jour.

Quand celui qui avait découvert qu'il prenait goût à se faire pénétrer montait à son tour sur son frère, il n'avait plus besoin de forcer pour le pénétrer, l'anus s'ouvrait tout de suite, accueillait son gland avec empressement, et ensuite tout le boyau absorbait son pénis avec avidité, il comprenait alors que son frère éprouvait manifestement ce qu'il avait éprouvé lui-même.

Il était donc fatal qu'ils en parlent, et s'avouent qu'ils aimaient ça, mais qu'ils n'étaient pour autant devenus pédés, vu qu'ils ne cessaient pas un instant au cours de leurs ébats d'être hantés par les images féminines qu'ils volaient au magazines de charme : des culs de femmes, des seins de femme, des vulves...

En conséquence, à tour de rôle, chacun ferait la femme, et ferait tout son possible pour que l'autre ait vraiment l'impression d'en pénétrer une : pour que l'illusion fonctionne, il fallait cacher le visage qui aurait révélé l'imposture, mais le cul, lui, est anonyme ; au début, donc, celui qui remplaçait la fille du magazine se bornait à ne montrer que lui. Il devait n'être

qu'un cul de femme, on ne voyait pas son visage. Vu de derrière, il ne devait être qu'un derrière, et tout faire pour que ce derrière puisse passer pour celui d'une femme.

Dans ce but, ils l'entourèrent de fanfreluches, le parfumèrent, le maquillèrent. Avant chaque séance, ils le dissimulaient sous des vêtements et des sous-vêtements de femme qu'ils empruntaient à la garde-robe de leur mère ; il fallait le déshabiller pour le découvrir progressivement : tout d'abord, on soulevait la robe et une bouffée de parfum s'en échappait ; dessous, on découvrait un collant couleur chair qui cachait les cuisses trop masculines et s'ouvrait entre les fesses... Lesquelles étaient d'une blancheur marmoréenne vu qu'on les avait abondamment talquées.

Donc, des vêtements et des sous-vêtements de femme, un parfum de femme, et du talc sur les fesses. Celui qui donnait son cul cachait son visage en inclinant la tête et sa bite sous ses mains en coquille ; mais dès que la bite de son frère entrait dans son cul, il sentait la sienne durcir et se branlait.

En très peu de temps, ils en vinrent à l'étape suivante : plus question de cacher son visage, il fallait le montrer au contraire, mais après en avoir fait celui d'une femme : après avoir maquillé leur cul pour lui faire imiter celui d'une femme, ils maquillèrent leur visage, d'une façon outrancière pour cacher leurs traits sous une sorte de masque féminin, et ils s'affrontèrent de face : celui qui était dessous se couchait maintenant sur le dos et donnait son anus à son frère à découvert comme une femme qui s'offre dans la position du missionnaire. Et sa bite devenait un gros clitoris.

Intrigués par ces révélations, Max et sa mère voulurent voir de leurs yeux comment ils procédaient. Les deux frères sortirent alors de leur sacoche une trousse de maquillage, et chacun des deux se mit à barbouiller le visage de l'autre, à grand renfort de fond de teint, de fard pour rougir les pommettes, de khôl pour noircir les paupières, de rimmel et de mascara pour agrandir les yeux d'une façon caricaturale, de rouge à lèvres pour en enduire la bouche,. On voyait qu'ils avaient l'habitude, ce fut bâclé en quelques secondes, et le résultat s'avéra effarant, c'était si exagéré, si criard, que ça faisait penser à Walt Disney : comment pouvaient-ils imaginer qu'en se peinturlurant d'une façon aussi grotesque ils rendaient leur visage attrayant ?

Ce fut presque par pitié, du moins le prétendit-elle, que Bérengère entreprit de réparer les dégâts, elle commença par les débarbouiller, puis s'installa en face d'eux comme un peintre devant sa toile, et utilisant les ingrédients dont ils s'étaient servis, elle les enjoliva au lieu de les enlaidir. Elle gomma les imperfections, souligna les traits les plus féminins, agrandit leurs yeux d'une

façon naturelle. En quelques secondes, elle obtint ce qu'elle voulait : deux visages à la fois angéliques et coquins. Max ne les reconnaissait plus. Ce n'étaient plus eux, mais deux jolies filles qui leur ressemblaient vaguement.

Et lui, est-ce qu'il avait aussi une fille en lui ? Il se posa immédiatement la question, puis la posa à sa mère. Et ce fut son tour de connaître les pinceaux, les fards à paupières, le rimmel, le rouge à lèvres.

« Toi, lui dit sa mère, je te vois d'une autre couleur qu'eux, nous allons effacer ton bronzage et te rosir légèrement, ça te changera. J'ai pour toi un fond de teint d'une nuance cuisse de nymphe émue, ça sera parfait pour transformer en Chérubin le petit voyou que tu es. »

Il l'écoutait sans trop y croire, et s'attendait même au pire. Quelle stupeur fut la sienne quand il découvrit dans le miroir ce qu'elle avait fait de lui, comme si elle l'avait enfanté à nouveau, mais en fille, cette fois : ce n'était plus sa tête, c'était celle d'une sœur cadette de Lorraine. Il ne s'était jamais douté qu'ils se ressemblaient tant, Lorraine et lui, et même d'une cadette de Lorraine plus féminine que la vraie. Pour parfaire l'illusion, il accepta que sa mère lui fasse revêtir une robe qu'elle alla chercher dans la chambre de sa fille.

« Tu es encore plus jolie qu'elle ! »

Il était bien de son avis.

Quant aux deux autres, ils ne se lassaient pas d'admirer dans le miroir ce qu'elle avait fait d'eux, à savoir deux adorables petites chipies, et ne savaient pas comment lui témoigner leur reconnaissance. Que pouvaient-ils faire pour la remercier ?

Mais se donner à elle, répondit-elle. Lui donner les adorables « poupées d'amour » qu'ils étaient devenus. Elle avait fait d'eux des friandises, maintenant, elle allait les déguster. Pour cela, elle alla chercher dans la chambre de Lorraine d'autres robes d'été qu'elle leur fit revêtir. Et ils n'avaient pas intérêt à refuser ! Max ne l'avait jamais vue comme ça... Méconnaissable, sa douce maman ! Avoir transformé en filles les deux frères avait libéré en elle une énergie dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Une force noire, une lubricité démentielle, l'avait métamorphosée, avait éveillé dans ses entrailles une ogresse qui allait les dévorer.

Pour ce faire, elle les aligna tous les trois sur le lit, couchés sur le dos, et commença par les sucer l'un après l'autre, en glissant sa tête sous leurs robes. Sucrer, le mot est faible, elle se goinfrait, elle s'empiffrait de leurs bites ; dès qu'elle en avait fait bander une, elle passait aux suivantes, puis revenait à la première, et cette fois s'accroupissait dessus pour l'engloutir dans son vagin.

Tout cela se passait en silence. Fini le temps des paroles. Elle était une sorte de pieuvre, un animal qui dévorait ses proies.

Il n'était pas question de plaisir, il s'agissait d'autre chose, et par la suite quand ils s'en souvinrent, ils furent conscients que ça n'avait à aucun moment été agréable. C'était même une souffrance, un prurit exaspérant que rien ne parvenait à apaiser. Surtout pas la mouille dont, en se faisant lécher de force par eux, elle enduisait leurs visages maquillés effaçant toute la joliesse qu'elle leur avait donnée.

Ce fut Max qui résista le plus longtemps. En peu de temps les deux frères rendirent les armes ; déchaînée, elle en voulait encore, mais ils n'avaient plus rien à lui donner, ils n'avaient pas juté, mais leurs bites étaient flasques, et eux étaient à bout de nerfs. Pour la fuir, ils se réfugièrent dans les bras l'un de l'autre, en sanglotant, et s'étreignirent si fort qu'elle ne put les séparer. Elle se rabattit alors sur son fils.

Il était sur le dos et regardait dans le miroir de l'armoire monter et descendre le cul sa mère quand ils virent tous les deux en même temps, lui dans le miroir, elle directement, la porte de la chambre s'ouvrir sur une silhouette noire qui tenait une valise à la main. C'était Lorraine ! La vraie Lorraine ! En tenue de deuil !

Au cours des années qui suivirent, cent fois, Bérengère reverrait l'expression qui avait pétrifié le visage de sa fille. De la stupeur ? De l'horreur ? Du dégoût ? Mais déjà, après avoir été clouée sur le seuil par le spectacle, Lorraine se rue sur elle comme une furie, la gifle à tour de bras, Pif ! Paf ! l'empoigne par les cheveux et l'entraîne dans le couloir.

« Mais je rêve ? Dis-moi que je rêve, maman ! Ce n'est pas vrai ? Je fais un cauchemar ? Et mes robes ! Comment as-tu pu leur donner mes robes ! Comment as-tu osé ! Ma robe de fiançailles ! Mais ça va pas, la tête ? »

Lâchant sa mère un instant, elle retourna vers le lit pour récupérer ses défroques, qu'elle arracha aux trois garçons sur lesquels s'abattit une tornade de gifles et de coups de poing.

Puis elle revint vers sa mère et la poussa vers sa chambre, de l'autre côté du couloir.

« Vite, vite, papa arrive ! Il est au garage... »

Dès qu'elle fut chez elle, elle enveloppa d'un peignoir la nudité de sa mère tout en l'enguirlandant.

« Mais qu'est-ce qu'il t'a pris, tu es tombée sur la tête ? Comment peux-tu te taper des petits merdeux pareils ? Et ton fils ! Ton propre fils ! Tu es paf, bien sûr, tu fais ton numéro d'alcoolique mondaine ! On peut dire que tu

choisis bien le moment ! Vite, habille-toi, espèce de folle, que papa ne te trouve pas à poil. Mets une de mes robes, si tu arrives à entrer dedans ! J'espère que ces petits connards auront le temps de se rhabiller avant que papa les trouve ! »

« La grand-mère est donc enterrée, demanda Bérengère en essayant de caser son cul dans une jupe de plage. Pourquoi n'avez-vous pas téléphoné que vous reveniez ? »

« On n'y a pas pensé, figure-toi ! On avait autre chose en tête. Papa est assommé de chagrin. Et fou de rage d'avoir été déshérité. Et moi... Comment aurais-je pu me douter de ce que je trouverais ici ! »

Mais déjà les pas du Commandant remontaient le couloir. L'oreille collée à leur porte, elles entendirent tout, comme au théâtre.

« Mais qu'est-ce qui se passe, ici ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Qu'est-ce que tu fais dans ma chambre, Max ? Et qui sont ces garçons ? Pourquoi êtes-vous tout nus, et... Mais je rêve ! Vous êtes maquillés ! Des garçons maquillés ! »

« On s'amusait à se déguiser, p'pa ! Je te jure, c'est pas ce que tu crois ! »

« À vous déguiser ? Tout nus ? Maquillés ? Mon Dieu ! Mon fils ! Une pédale ! Une ignoble petite pédale ! »

« On se déguisait pour la fête du château, p'pa ! Ce soir, il y a un bal costumé son et lumière, je suis pas pédé, p'pa ! Je te jure ! »

Son père ne l'écoutait même pas. Mettez-vous à sa place ! Il revient d'enterrer sa mère et tombe sur une scène d'orgie. Patatras ! Tout s'écroule dans sa vie. Il est déshérité et son fils est pédé ! Il bafouillait, s'étranglait de rage, de honte, de dégoût.

« Et ta mère ? Où est ta mère ? »

« À Cavalaire, p'pa. Elle est allée chez la femme du capitaine, tu sais ? »

Manifestement, la première pensée de Max était d'éloigner de sa mère les soupçons de son père. Quelle angoisse dans sa voix ! Et ne pas pouvoir intervenir ! La mère et la fille se regardèrent. Et c'est alors qu'il y eut ce râle, et le bruit sourd d'un corps qui tombe.

« P'pa ! P'pa ! Lorraine, ouv'la porte ! Papa est mort ! Papa est mort, m'man... »

Comment décrire ce qui suivit ? Elles coururent à l'autre chambre. Le Commandant gisait de tout son long, livide, inconscient. Il ne respirait plus. Encore maquillés, les fils de Nathan récupéraient leurs affaires, se rhabillaient en un clin d'œil, et déguerpissaient.

Max, tout nu, sanglotait de désespoir sur le corps de son père.

« J'l'ai tué, m'man ! J'ai tué papa ! »

Mais le Commandant n'était pas mort. Il s'en était fallu de peu et si Jean-Charles que Lorraine était allée quérir ne lui avait pas fait un massage cardiaque avant qu'une ambulance l'emmène à l'hôpital, il aurait rejoint sa mère dans le caveau de famille d'Alençon. C'était quand même une sérieuse attaque. Le médecin leur apprend qu'il resterait à demi paralysé et ne pourrait plus se déplacer qu'en fauteuil roulant.

Bérengère serait donc sa garde-malade. Ironie du sort : n'était-elle pas infirmière quand elle s'était fait épouser par lui, à l'armée ?

Mais il avait toute sa tête. Et sa tête ne voulait plus de Max.

« Je ne veux plus voir ce petit détraqué sous mon toit ! Qu'il reste chez les Jésuites jusqu'à sa majorité. Ensuite, il fera son service militaire, et cela fera peut-être un homme de lui ! Je n'ai plus de fils. »

Souvent, quand il pensait à Max, ce qu'il s'efforçait de faire le moins possible, et chacun avait pour consigne de ne jamais lui en parler, il s'abîmait dans un morne désespoir. Il ne détestait rien autant que les homosexuels, et il ne voulait plus jamais voir de sa vie son « affreuse petite pédale ! » de fils.

Même pour le mariage de sa sœur, deux ans plus tard, Max ne revint pas à Grimaud. Il n'avait plus le droit d'y mettre les pieds. Il restait bouclé toute l'année à Toulon, y passait même ses vacances. Le Commandant ne voulait plus le revoir de son vivant.

« Je n'ai plus de fils, répond-il de la voix pâteuse que lui a laissée son attaque, chaque fois que sa femme lui demande de se montrer moins sévère. Ne me parle plus de cet enfant dégénéré ! »

Bérengère se garde d'insister, de crainte d'éveiller la méfiance de son irascible époux. Quand elle se remémore ce qui s'est passé, elle ne sait plus si elle doit se réjouir que la vérité ait été épargnée au Commandant, ou si elle doit le déplorer. En le voyant se traîner, d'une pièce à l'autre, sur son fauteuil roulant, elle se dit parfois que cela aurait peut-être été plus charitable qu'il meure !

Souvent, l'été venu, à la tombée du soir, après s'être baignée dans la piscine, elle monte dans la chambre de son fils, et s'étend sur son lit pour y boire un verre de vodka en se souvenant des plaisirs qu'elle a partagés avec lui. Elle se dit que ce temps ne reviendra plus jamais. Par la fenêtre, elle voit son mari, dans son fauteuil roulant, lire les journaux que Maria vient de lui apporter.

Souvent encore, sur ce même lit, elle s'interroge sur les étranges rapports

qu'elle a avec sa fille depuis le départ de Max. Chaque été, en effet, Lorraine et son mari, Xavier, viennent séjourner quelques semaines à Grimaud. Le Commandant s'en réjouit à l'avance, il a toujours eu une préférence pour sa fille et s'entend très bien avec son gendre, un officier de carrière comme lui, avec qui il joue aux échecs.

Quant à elle, chaque fois que sa fille revient, elle s'attend au pire...

POSTFACE

Le récit que vous venez de lire s'achève ici. Mais l'histoire de Max, de sa sœur et de leur mère n'est pas finie pour autant. Loin s'en faut ! Ce livre est seulement le premier volet d'une trilogie, que complèteront (si je suis encore vivant) deux autres romans, « La Garde-Malade » et « Les Mangeuses d'hommes ».

Dans le premier, après l'exil de Max à Toulon, nous verrons Bérengère devenir l'esclave de sa propre fille, la jalouse Lorraine, qui lui fera payer cher sa préférence pour son frère. Comment une mère peut devenir l'esclave sexuelle de sa propre fille, et comment celle-ci, sans cesser de l'aimer passionnément, ne peut s'empêcher de la tourmenter et de l'avilir, l'entraînant dans les pires turpitudes, c'est ce que vous découvrirez dans « La Garde Malade » (Confessions sexuelles d'une mère indigne).

Ce n'est pas tout, dans un autre volume, vous découvrirez comment, un quart de siècle plus tard, les protagonistes de ce roman sont venus raconter leurs aventures à Esparbec, pour qu'il en fasse un « roman pornographique ».

Quant aux fils de Nathan, le contrôleur, je les ai rencontrés récemment. J'ai appris ainsi que l'un a fait Sciences-Po et l'autre l'ENA. Ils se sont mariés, ont fait des enfants, et de la politique. L'un est à l'UMP, l'autre au PS. Un préfet et un avocat...

DU MÊME AUTEUR,
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Pornographe et ses modèles, roman, 1998

La Pharmacienne, roman, 2002

La Foire aux cochons, roman, 2003

Les Mains baladeuses, roman, 2004

Amour et Popotin, roman, 2005

Le Goût du péché, roman, 2006

Monsieur est servi, roman, 2007

La Jument, roman, 2008

Le Bâton et la Carotte, roman, 2009

Frotti-frotta, roman, 2011

Fantasmés, récits, 2012

Les Biscuitières, roman, 2014

Pour l'édition originale :
© Éditions La Musardine, 2015
ISBN de l'édition originale :
978-2-84271-798-8

Pour la présente édition numérique :
© Éditions La Musardine, 2015.
ISBN de l'édition numérique :
978-2-84271-652-3

En couverture :
© Chas Ray Krider
www.motelfetish.com – chasray@motelfetish.com

Cet ouvrage a été numérisé
le 30 mars 2015 par Zebook.

La Musardine
122, rue du Chemin-Vert — 75011 Paris

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Selon la politique du revendeur, la version numérique de cet ouvrage peut contenir des DRM (Digital Rights Management) qui en limitent l'usage et le nombre de copie ou bien un tatouage numérique unique permettant d'identifier le propriétaire du fichier. Toute diffusion illégale de ce fichier peut donner lieu à des poursuites.

La Musardine

LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS

Retrouvez toutes nos publications sur

www.lamusardine.com